

LA PUCELLE.


CHARLES VII.

LA PUCELLE,

POEME,

SUIVI DES CONTES ET SATIRES

DE VOLTAIRE.



DE L'IMPRIMERIE
DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1789.



LA
PUCELLE
D'ORLEANS,
POEME.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Ce poëme eſt un des ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont excité en même tems et le plus d'entouſiaſme et les déclamations les plus violentes. Le jour où M. de *Voltaire* fut couronné au téâtre, les ſpectateurs, qui l'acompagnèrent en foule juſqu'à ſa maiſon, criaient également autour de lui : *Vive la Henriade*, *vive Mahomet*, *vive la Pucelle*. Nous croyons donc qu'il ne ſera pas inutile d'entrer dans quelques détails hiſtoriques ſur ce poëme.

Il fut commencé vers l'an 1730 ; et juſqu'à l'époque où M. de *Voltaire* vint s'établir aux environs de Genève, il ne fut connu que des amis de l'auteur qui avaient des copies de quelques chants, et des ſociétés où *Thiriot* en récitait des morceaux détachés.

Vers la fin de l'année 1755, il en parut une édition imprimée, que M. de *Voltaire* ſe hâta de déſavouer, et il en avait le droit. Non ſeulement cette édition avait été faite ſur un manuſcrit volé à l'auteur ou à ſes amis, mais elle contenait un grand nombre de vers que M. de *Voltaire* n'avait point faits, et quelques autres qu'il ne pouvait pas laiſſer ſubſiſter, parce que les circonſtances auxquelles ces vers feſaient alluſion étaient changées : nous en donnerons pluſieurs preuves dans les notes qui ſont jointes au poëme. La morale permet à un auteur de déſavouer les brouillons d'un ouvrage qu'on lui vole, et qu'on publie dans l'intention de le perdre. On atribue cette édition à *la Beaumelle*, et au capucin *Maubert*

refugié en Hollande. Cette entreprise devait leur raporter de l'argent, et compromettre M. de *Voltaire*. Ils y trouvaient

Leur bien premiérement, et puis le mal d'autrui.

Un libraire, nommé *Grasset*, eut même l'impudence de proposer à M. de *Voltaire* de lui payer un de ces manuscrits volés, en le menaçant des dangers auxquels il s'exposerait s'il ne l'achetait pas; et le célèbre anatomiste-poëte *Haller*, zélé protestant, protégea *Grasset* contre M. de *Voltaire*. Nous voyons, par la lettre de l'auteur à l'académie française, que nous avons jointe à la préface, que cette première édition fut faite à Francfort sous le titre de Louvain. Il en parut, fort peu de tems après, deux éditions semblables en Hollande.

Les premiers éditeurs, irrités du désaveu de M. de *Voltaire*, consigné dans les papiers publics, réimprimèrent la Pucelle en 1756, y joignirent le désaveu pour s'en moquer, et plusieurs piéces satiriques contre l'auteur. En se décelant ainsi eux-mêmes, ils empêchèrent une grande partie du mal qu'ils voulaient lui faire.

En 1757, il parut à Londre une autre édition de ce poëme, conforme aux premières, et ornée de gravures d'aussi bon goût que les vers des éditeurs. Les réimpressions se succédèrent rapidement; et la Pucelle fut imprimée à Paris, pour la première fois, en 1759. Ce fut en 1762 seulement que M. de *Voltaire* publia une édition de son ouvrage, très diférente de toutes les autres. Ce poëme fut réimprimé à Genève en 1774, dans l'édition in-4°, avec quelques changemens et des additions assez considérables. C'est d'après cette dernière édition, revue et corigée encor sur d'anciens manuscrits, que nous donnons ici la Pucelle.

Plusieurs entrepreneurs de librairie, en imprimant ce poëme, ont eu soin de rassembler les variantes; ce qui nous a obligés de prendre le même parti dans cette édition. Cependant, comme parmi ces variantes il en est quelques-unes qu'il est impossible de regreter, qui ne peuvent apartenir à M. de *Voltaire*, et qui ont été ajoutées par les éditeurs pour remplir les lacunes des morceaux que l'auteur n'avait pas achevés, nous avons cru pouvoir les suprimer, du moins en partie. L'impossibilité d'anéantir ce qui a été imprimé tant de fois, et la nécessité de prouver aux lecteurs les interpolations des premiers éditeurs, sont les seuls motifs qui nous aient engagés à conserver un certain nombre de ces variantes.

Il nous reste maintenant à défendre la Pucelle contre les hommes graves qui pardonnent beaucoup moins à M. de *Voltaire* d'avoir ri aux dépens de *Jeane d'Arc*, qu'à *Jean Cauchon*, évêque de Beauvais, de l'avoir fait brûler vive. Il nous paraît qu'il n'y a que deux espèces d'ouvrages qui puissent nuire aux mœurs : 1°. ceux où l'on établirait que les hommes peuvent se permettre sans scrupule et sans honte les crimes relatifs aux mœurs, tels que le viol, le rapt, l'adultère, la séduction, ou des actions honteuses et dégoûtantes qui, sans être des crimes, avilissent ceux qui les commettent; 2°. les ouvrages où l'on détaille certains rafinemens de débauche, certaines bizareries des imaginations libertines. Ces ouvrages peuvent être pernicieux, parce qu'il est à craindre qu'ils ne rendent les jeunes gens, qui les lisent avec avidité, insensibles aux plaisirs honnêtes, à la douce et pure volupté qui naît de la nature. Or il n'y a rien dans la Pucelle qui puisse mériter aucun de ces reproches. Les peintures voluptueuses des amours d'*Agnès* et de *Dorothée* peuvent amuser l'imagination, et non la corrompre. Les plaisanteries plus

libres dont l'ouvrage eſt ſemé ne ſont ni l'apologie des actions qu'elles peignent, ni une peinture de ces actions, propre à égarer l'imagination. Ce poëme eſt un ouvrage deſtiné à donner des leçons de raiſon et de ſageſſe, ſous le voile de la volupté et de la folie. L'auteur peut y avoir bleſſé quelquefois le goût, et non la morale. Nous ne prétendons pas donner ce poëme pour un catéchiſme ; mais il eſt du même genre que ces chanſons épicuriennes, ces couplets de table où l'on célèbre l'inſouciance dans la conduite, les plaiſirs d'une vie voluptueuſe, et la douceur d'une ſociété libre, animée par la gaieté d'un repas. A-t-on jamais acuſé les auteurs de ces chanſons de vouloir établir qu'il falait négliger tous ſes devoirs, paſſer ſa vie dans les bras d'une femme, ou autour d'une table? non, ſans doute : ils ont voulu dire ſeulement qu'il y avait plus de raiſon, d'innocence et de bonheur dans une vie voluptueuſe et douce, que dans une vie ocupée d'intrigues, d'ambition, d'avidité ou d'hipocriſie.

Cette eſpéce d'exagération, qui naît de l'entouſiaſme, eſt néceſſaire dans la poëſie. Viendra-t-il un tems où l'on ne parlera que le langage exact et ſévère de la raiſon ? Mais ce tems eſt bien éloigné de nous, car il faudrait que tous les hommes puſſent entendre ce langage. Pourquoi donc ne ferait-il point permis d'en emprunter un autre pour parler à ceux qui n'entendent point celui-ci ? D'ailleurs ce mélange de dévotion, de libertinage et de férocité guerrière, peint dans la Pucelle, eſt l'image naïve des mœurs du tems (1).

(1) Un chanoine de Paris, zélé *bourguignon*, raporte en propres termes, dans ſes annales, que pluſieurs de nos compilateurs d'hiſtoires de France ont eu la bonté de copier, que ſous le régne de *Charle VI*, Dieu afligea la ville de Paris d'une toux générale, en punition de ce que les petits garçons chantaient dans les rues : *Votre ... a la toux, commère ; votre ... a la toux.*

Voilà, à ce qu'il nous ſemble, dans quel eſprit les hommes ſévères doivent lire la Pucelle ; et nous eſpérons qu'ils ſeront moins promts à la condamner.

Enfin, ce poëme n'eût-il ſervi qu'à empêcher un ſeul libertin de devenir ſuperſtitieux et intolérant dans ſa vieilleſſe, il aurait fait plus de bien que toutes les plaiſanteries ne feront jamais de mal. Lorſqu'en jetant un coup d'œil atentif ſur le genre humain, on voit les droits des hommes, les devoirs ſacrés de l'humanité, ataqués et violés impunément, l'eſprit humain abruti par l'erreur, la rage du fanatiſme et celle des conquêtes ou des rapines agiter ſourdement tant d'hommes puiſſans, les fureurs de l'ambition et de l'avarice exerçant partout leurs ravages avec impunité, et qu'on entend un prédicateur tonner contre les erreurs de la volupté ; il ſemble voir un médecin apelé auprès d'un peſtiféré, s'ocuper gravement à le guérir d'un cor au pié.

Il ne ſera peut-être pas inutile d'examiner ici pourquoi l'on atache tant d'importance à l'auſtérité des mœurs. 1°. Dans les pays où les hommes ſont féroces, et où il y a de mauvaiſes lois, l'amour ou le goût du plaiſir produiſent de grands déſordres ; et il a toujours été plus facile de faire des déclamations que de bonnes lois. 2°. Les vieillards, qui naturellement poſſèdent toute l'autorité, et dirigent les opinions, ne demandent pas mieux que de crier contre des fautes qui ſont celles d'un autre âge. 3°. La liberté des mœurs détruit le pouvoir des femmes, les empêche de l'étendre au delà du terme de la beauté. 4°. La plupart des hommes ne ſont ni voleurs, ni calomniateurs, ni aſſaſſins. Il eſt donc très naturel que partout les prêtres aient voulu exagérer les fautes de mœurs. Il y a peu d'hommes qui en ſoient exemts ; la plupart

même mettent de l'amour propre à en commettre, ou du moins à en avoir envie : de manière que tout homme à qui on a inspiré des scrupules sur cet objet, devient l'esclave du pouvoir sacerdotal.

Les prêtres peuvent laisser en repos la conscience des grands sur leurs crimes ; et en leur inspirant des remors sur leurs plaisirs, s'emparer d'eux, les gouverner, et faire d'un voluptueux un persécuteur ardent et barbare. Ils n'ont que ce moyen de se rendre maîtres des femmes, qui pour la plupart n'ont à se reprocher que des fautes de ce genre. Ils s'assurent par là un moyen de gouverner despotiquement les esprits faibles, les imaginations ardentes, et surtout les vieillards qui, en expiation des vieilles fautes qu'ils ne peuvent plus répéter, ne demandent pas mieux que de dépouiller leurs héritiers en faveur des prêtres.

Nous observerons, en cinquième lieu, que ces mêmes fautes sont précisément celles pour lesquelles on peut se rendre sévère en fesant le moins de sacrifices. Il n'y a point de vertu qu'il soit si facile de pratiquer, ou de faire semblant de pratiquer, que la chasteté ; il n'y en a point qui soit plus compatible avec l'absence de toute vertu réelle, et l'assemblage de tous les vices : en sorte que du moment où il est convenu d'y atacher une grande importance, tous les fripons sont sûrs d'obtenir, à peu de frais, la considération publique.

Aussi cherchez sur tout le globe un pays où, nous ne disons pas la pureté qui tient à la simplicité, mais l'austérité de mœurs soit en grand crédit, et vous serez sûrs d'y trouver tous les vices et tous les crimes, même ceux que la débauche fait commettre.

PREFACE

PREFACE

DE

DOM APULEIUS RIŞORIUS,

BENEDICTIN.

REMERCIONS la bonne ame par laquelle une Pucelle nous eſt venue. Ce poëme héroïque et moral fut compoſé vers l'an 1730, comme les doctes le ſavent, et comme il appert par pluſieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le recueil des opuſcules d'un grand prince, ſous le nom du *Philoſophe de Sans-ſouci*, qu'une princeſſe d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuſcrit, ſeulement pour le lire, fut ſi édifiée de la circonſpection qui régne dans un ſujet ſi ſcabreux, qu'elle paſſa un jour et une nuit à le faire copier, et à tranſcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'eſt cette même copie qui nous eſt enfin parvenue. On a ſouvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, et les vrais amateurs de la ſaine littérature ont été bien ſcandaliſés de la voir ſi horriblement défigurée (2). Des

(2) Lorſque ces éditions parurent, M. de *Voltaire* crut devoir les déſavouer par une lettre adreſſée à l'académie françaiſe. Nous plaçons ici cette lettre et la réponſe de M. *Duclos*, alors ſecrétaire de l'académie.

MESSIEURS,

Je crois qu'il n'apartient qu'à ceux qui ſont, comme vous, à la tête de la littérature, d'adoucir les nouveaux déſagrémens auxquels les gens de lettres ſont expoſés depuis quelques années. Lorſqu'on donne une piéce de téâtre à Paris, ſi elle a un peu de ſuccès, on la tranſcrit d'abord aux repréſentations, et on l'imprime ſouvent pleine de fautes. Des curieux ſont-ils en poſſeſſion de quelques fragmens d'un ouvrage, on ſe hâte d'ajuſter ces fragmens comme on peut; on remplit les vides au

éditeurs l'ont donnée en quinze chants, d'autres en feize, d'autres en dix-huit, d'autres en vingt quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en rempliffant des lacunes

hafard; et on donne hardiment, fous le nom de l'auteur, un livre qui n'eft pas le fien. C'eft à la fois le voler et le défigurer. C'eft ainfi qu'on s'avifa d'imprimer fous mon nom, il y a deux ans, fous le titre ridicule d'*Hiftoire univerfelle*, deux petits volumes fans fuite et fans ordre, qui ne contiendraient pas l'hiftoire d'une ville, et où chaque date était une erreur : quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on eft en poffeffion, on le vend en manufcrit; et j'aprens qu'à préfent on débite de cette manière quelques fragmens informes et falfifiés des *mémoires* que j'avais amaffés dans les archives publiques, fur la guerre de 1741. On en ufe encor ainfi à l'égard d'une plaifanterie faite, il y a plus de trente ans, fur le même fujet qui rendit *Chapelain* fi fameux. Les copies manufcrites qu'on m'en a envoyées de Paris font de telle nature qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui fait un peu fa langue, et qui a puifé quelque goût dans votre focieté et dans vos écrits, ne fera jamais foupçonné d'avoir compofé cet ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule et non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il foit annoncé de Louvain; et l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne font pas plus exactes que la première.

Cet abus de nous atribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falfifier ceux que nous avons faits, et de vendre ainfi notre nom, ne peut être detruit que par le decri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'eft à vous, Meffieurs, et aux académies formées fur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être affocié, que je dois m'adreffer : lorfque des hommes comme vous élèvent leur voix pour réprouver tous ces ouvrages que l'ignorance et l'avidité débitent, le public que vous éclairez eft bientôt defabufé.

Je fuis avec refpect, &c.

Réponfe de l'académie.

MONSIEUR,

L'académie eft très fenfible aux chagrins que vous caufent les éditions furtives et défigurées dont vous vous plaignez : c'eft un malheur ataché à la célébrité. Ce qui doit vous confoler, Monfieur, c'eft de favoir que les lecteurs capables de fentir le mérite de vos écrits ne vous atribueront jamais les ouvrages que l'ignorance et la malice vous imputent, et que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des fentimens de l'académie, je vous prie d'être perfuadé, &c. *Signé* DUCLOS, fecrétaire.

Ce fut peu de tems après la date de ces lettres que parut une nouvelle édition de la Pucelle, où l'on eut foin de les inférer, avec un avertiffement et d'autres pièces fatiriques contre M. de *Voltaire*; on peut conclure de là que ces premiers éditeurs étaient fes ennemis, ou des hommes vils qui, pour tirer quelqu'argent d'un libraire, violaient un dépôt, et le falfifiaient en compromettant la fureté d'un grand homme.

par des vers que le cocher de *Vertamont*, ſortant du cabaret pour aller en bonne fortune, aurait déſavoués. (*a*)

Voici donc *Jeane* dans toute ſa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'auteur à qui on atribue ce poëme épique. Il ſufit que les lecteurs puiſſent tirer quelque inſtruction de la morale cachée ſous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes et les ſages liſent avec délices, ſans ſavoir qui les a faits, comme le *Pervigilium Veneris*, la ſatire ſous le nom de *Pétrone*, et tant d'autres.

Ce qui nous conſole beaucoup, c'eſt qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choſes hardies et libres, que dans tous les grands hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verùm enim verò, à commencer par le *Pulci*, nous ſerions bien fâchés que notre diſcret auteur eût aproché des petites libertés que prend ce docteur florentin dans ſon *Morgante*. Ce *Luigi Pulci*, qui était un grave chanoine, compoſa ſon poëme au milieu du quinzième ſiécle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis*, le magnifique; et il eſt raporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette dame. C'eſt le ſecond poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a

(*a*) Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur eſt indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci :

Chandos, fuant et ſouflant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi l'autre eſt une fille :
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor ſecouer ſa guenille...
Chacune avait ſon trot et ſon allure.

On y dit de ſaint *Louis* :

Qu'il eût mieux fait, certe le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton...
Onc ne tâta de biſque d'ortolans, &c.

On y trouve *Calvin* du tems de *Charle VII*; tout eſt défiguré, tout eſt gâté par des abſurdités ſans nombre. C'eſt un capucin défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*, qui eſt l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

eu de grandes diſputes parmi les ſavans, pour ſavoir ſi c'eſt un ouvrage ſérieux ou plaiſant.

Ceux qui l'ont cru ſérieux ſe fondent ſur l'exorde de chaque chant, qui commence par des verſets de l'Ecriture. Voici, par exemple, l'exorde du premier chant :

In principio erà il verbo appreſſo a Dio;
Ed erà Iddio il verbo, è'l verbo lui.
Queſto erà il principio al parer mio, &c.

Si le premier chant commence par l'évangile, le dernier finit par le *Salve Regina*; et cela peut juſtifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit très ſérieuſement, puiſque dans ce tems-là, les piéces de téâtre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la paſſion et des actes des ſaints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin n'ont conſidéré que quelques hardieſſes trop fortes, auxquelles le poëte s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il eſt chrétien ou mahométan.

E ſe egli crede in Criſto ò in Maometto.
Riſpoſe allor Margutte, per dir tel toſto :
Io non credo più al nero che al azurro;
Mà nel cappone ò leſſo ò voglia arroſto,
. . . .
Mà ſoprà tutto nel buon vino ho fede
. . . .
Or queſte ſon' trè virtù cardinali,
La gola, il dado, è'l culo come io t'o detto.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le *Crefcembeni*, qui ne fait nulle dificulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais poëtes épiques, dit, pour l'excufer, qu'il était l'écrivain de fon tems le plus modefte et le plus mefuré; *il più modefto e moderato fcrittore*. Le fait eft qu'il fut le précurfeur du *Boyardo* et de l'*Ariofte*. C'eft par lui que les *Roland*, les *Renaud*, les *Olivier*, les *Dudon* furent célèbres en Italie, et il eft prefqu'égal à l'*Ariofte* pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très belle édition *col' licenza di fuperiori*. Ce n'eft pas moi affurément qui l'ai faite; et fi notre Pucelle parlait auffi impudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre turc et d'une religieufe grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeane* les mêmes témérités que dans l'*Ariofte*; on n'y verra point un faint *Jean* qui habite dans la lune, et qui dit :

Gli fcrittori amo, e fo il debto mio,
Che al voftro mondo fù fcrittore anché io;
E ben convenne al mio lodato Crifto
Rendermi guiderdon d'un fi gran forte,

Cela eft gaillard; et faint *Jean* prend là une licence qu'aucun faint de la Pucelle ne prendra jamais. Il femble que *Jéfu* ne doive fa divinité qu'au premier chapitre de faint *Jean*, et que cet évangélifte l'ait flaté. Ce difcours fent un peu fon focinien. Notre auteur difcret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'eft encor pour nous un grand fujet d'édification, que notre modefte auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans,

dont le savant *Huet*, évêque d'Avranches, et le compilateur abbé *Langlet* ont fait l'histoire. Qu'on se donne seulement le plaisir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre intitulé : *Comment Lancelot coucha avec la royne, et comment le sire de Lagant la reprint ;* on verra quelle est la pudeur de notre auteur, en comparaison de nos auteurs antiques.

Mais *quid dicam* de l'histoire merveilleuse de *Gargantua*, dédiée au cardinal de *Tournon?* On sait que le chapitre des *Torche-cu* est un des plus modestes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes ; nous dirons seulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, et mis en vers par *la Fontaine*, sont encor moins moraux que notre Pucelle. Au reste, nous souhaitons à tous nos graves censeurs les sentimens délicats du beau *Monrose* ; à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'*Agnès*, et la tendresse de *Dorothée* ; à nos guerriers, le bras de la robuste *Jeane* ; à tous les jésuites, le caractère du bon confesseur *Bonifoux* ; à tous ceux qui tiennent une bonne maison, les atentions et le savoir-faire de *Boneau.*

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre un reméde excellent contre les vapeurs qui affligent en ce tems-ci plusieurs dames et plusieurs abbés ; et quand nous n'aurions rendu que ce service au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre tems.


AGNES SOREL.



La pudeur passe et l'amour seul demeure,
Son tendre Amant l'embrasse tout à l'heure.

Chant 1.er

LA PUCELLE

D'ORLEANS.

CHANT PREMIER.

Amours honnêtes de Charle VII et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Aparition de ſaint Denis, &c.

JE ne ſuis né pour célébrer les ſaints : (a)
Ma voix eſt faible, et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeane
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle afermit de ſes pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva ſon roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Reims.
Jeane montra ſous féminin viſage,
Sous le corſet et ſous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le ſoir, pour mon uſage,
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeane d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, ſi liſez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ſes exploits nouveaux ;
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.

O Chapelain, toi dont le violon (*b*)
De difcordante et gotique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton fi dur a raclé fon hiftoire ;
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie :
Je n'en veux point ; c'eft pour la Motte-Houdart, (*c*)
Quand l'Iliade eft par lui traveftie. (*d*)

Le bon roi Charle, au printems de fes jours,
Au tems de pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danfe)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel. (*e*)
Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeuneffe,
La taille et l'air de la nimphe des bois,
Et de Venus la grâce enchantereffe,
Et de l'Amour le féduifant minois,
L'art d'Aracné, le doux chant des Sirénes :
Elle avait tout ; elle aurait dans fes chaînes
Mis les héros, les fages et les rois.
La voir, l'aimer, fentir l'ardeur naiffante
Des doux defirs, et leur chaleur brûlante,
Lorgner Agnès, foupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Preffer fes mains d'une main careffante,
Laiffer briller fa flâme impatiente,
Montrer fon trouble, en caufer à fon tour,
Lui plaire enfin, fut l'afaire d'un jour.
Princes et rois vont très vîte en amour.
Agnès voulut, favante en l'art de plaire,

Couvrir

Couvrir le tout des voiles du miſtère,
Voiles de gaze, et que les courtiſans
Percent toujours de leurs yeux malfeſans.

Pour colorer comme on put cette afaire,
Le roi fit choix du conſeiller Boneau, (*f*)
Confident sûr et très bon tourangeau :
Il eut l'emploi, qui certe, n'eſt pas mince,
Et qu'à la Cour, où tout ſe peint en beau,
Nous apelons être l'ami du prince,
Et qu'à la ville, et ſurtout en province,
Les gens groſſiers ont nommé maquereau.
Monſieur Boneau, ſur le bord de la Loire,
Etait ſeigneur d'un fort joli château.
Agnès un ſoir s'y rendit en bateau ;
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y ſoupa ; Boneau ſervit à boire ;
Tout fut ſans faſte, et non pas ſans aprêts.
Feſtins des Dieux, vous n'êtes rien auprès !
Nos deux amans, pleins de trouble et de joie,
Ivres d'amour, à leurs deſirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaiſirs brûlans avancoureurs.
Les doux propos, libres ſans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait ;
Contes d'amour d'un air tendre il ſeſait,
Et du genou le genou lui ſerrait.

Le ſouper fait, on eut une muſique
Italienne, en genre cromatique : (*g*)
On y mêla trois diférentes voix

Aux violons, aux flûtes, aux hautbois.
Elles chantaient l'allégorique histoire
De ces héros qu'Amour avait domptés,
Et qui, pour plaire à de tendres beautés,
Avaient quité les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était
Près de la chambre où le bon roi soupait.
La belle Agnès, discrette et retenue,
Entendait tout, et d'aucun n'était vue.

DEJA la lune est au haut de son cours :
Voilà minuit ; c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée,
Point trop obscure, et point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte,
Que dame Alix, suivante très experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amans, vous qui savez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont pétillait notre bon roi de France!
Sur ses cheveux, en tresse retenus,
Parfums exquis sont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de sa maîtresse;
Moment divin de joie et de tendresse;
Le cœur leur bat; l'amour et la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur passe, et l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout à l'heure.
Ses yeux ardens, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ses beautés.

Qui n'en ferait en effet idolâtre?
Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tétons féparés, faits au tour,
Allans, venans, arondis par l'Amour;
Leur boutonnet a la couleur des rofes.
Téton charmant, qui jamais ne repofes,
Vous invitiez les mains à vous preffer,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baifer.

POUR mes lecteurs tout plein de complaifance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arondis;
Mais la vertu qu'on nomme bienféance
Vient arêter mes pinceaux trop hardis. (*h*)
Tout eft beauté, tout eft charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a fa part,
Lui donne encor une grâce nouvelle;
Elle l'anime : amour eft un grand fard,
Et le plaifir embelit toute belle.

TROIS mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces raviffemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûner, reftaurant délectable,
Rend à leurs fens leur première vigueur;
Puis pour la chaffe épris de même ardeur,
Ils vont tous deux fur des chevaux d'Efpagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraiche et polie,
Sont prodigués fur eux à pleines mains.

Le dîner vient; la délicate chère!
L'oiseau du Phase et le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'aprêt délicieux,
Charment le nez, le palais et les yeux.
Du vin d'Aï la mousse pétillante,
Et du Tokai la liqueur jaunissante, (*i*)
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,
Aussi brillans que la liqueur légère
Qui monte et saute et mousse au bord du verre:
L'ami Boneau d'un gros rire aplaudit
A son bon roi qui montre de l'esprit.
Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.
Le soleil baisse; une troupe choisie
Avec le roi court à la comédie;
Et sur la fin de ce fortuné jour
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans le sein des délices,
Ils paraissaient en goûter les prémices.
Toujours heureux et toujours plus ardens,
Point de soupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur; et l'Amour et le Tems
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charle souvent disait entre ses bras,
En lui donnant des baisers tout de flâme:
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos apas.

Vaincre et régner, ce n'eſt rien que folie.
Mon Parlement me bannit aujourdui ; (*k*)
Au fier Anglais la France eſt aſſervie.
Ah ! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie ;
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.

Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque ;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, et que l'amour le pique,
Peut s'oublier et ne ſait ce qu'il dit.

Comme il menait cette joyeuſe vie,
Tel qu'un abbé dans ſa graſſe abbaye,
Le prince anglais toujours plein de furie, (*l*)
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête et la dague au côté,
Lance en arêt, la viſière hauſſée,
Foulait aux piés la France terraſſée.
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux ſoldats et la mère et la fille,
Fait violer des couvens de nonains,
Boit le muſcat des pères Bernardins,
Frape en écus l'or qui couvre les ſaints,
Et, ſans reſpect pour Jéſu ni Marie,
De mainte égliſe il fait mainte écurie :
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglans de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort ſur le ſein d'Egérie,

Et que ſon chien près d'eux eſt ocupé
A ſe ſaiſir des reſtes du ſoupé.

Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des Saints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos aïeux, (*m*)
Vit les malheurs de la France afligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très chrétien
Baiſant Agnès, et ne ſongeant à rien.
Ce bon Denis eſt patron de la France,
Ainſi que Mars fut le ſaint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire diférence;
Un ſaint vaut mieux que tous les dieux païens.

Ah! par mon chef, dit-il, il n'eſt pas juſte
De voir ainſi tomber l'empire auguſte
Où de la foi j'ai planté l'étendard:
Trône des lis, tu cours trop de haſard;
Sang des Valois, je reſſens tes miſères.
Ne ſoufrons pas que les ſuperbes frères
De Henri cinq, ſans droit et ſans raiſon, (*n*)
Chaſſent ainſi le fils de la maiſon.
J'ai, quoique ſaint, et Dieu me le pardonne,
Averſion pour la race bretonne:
Car, ſi j'en crois le livre des deſtins,
Un jour ces gens raiſonneurs et mutins
Se gaufferont des ſaintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.
Vengeons de loin ce ſacrilége afront:

Mes chers Français feront tous catoliques ;
Ces fiers Anglais feront tous hérétiques ;
Frapons, chaffons ces dogues britanniques ;
Puniffons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

DES Gallicans ainfi parlait l'apôtre,
De maudiffons lardant fa patenôtre :
Et cependant que tout feul il parlait,
Dans Orléans un confeil fe tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques feigneurs et quelques confeillers,
Les uns pédans et les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain difaient : Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, et le brave Dunois, (*o*)
S'écriaient tous en fe mordant les doigts :
Allons, amis, mourons pour la patrie ;
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut : Par Dieu,
Dans Orléans il faut mettre le feu ;
Et que l'Anglais, qui penfe ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée et que cendre.

POUR la Trimouille, il difait : C'eft envain
Que mes parens me firent poitevin ;
J'ai dans Milan laiffé ma Dorothée ;
Pour Orléans, hélas ! je l'ai quitée.
Je combatrai, mais je n'ai plus d'efpoir :
Faut-il mourir, ô ciel, fans la revoir ?
Le préfident Louvet, grand perfonnage, (*p*)

Au maintien grave, et qu'on eût pris pour ſage,
Dit : Je voudrais que préalablement
Nous fiſſions rendre arêt de Parlement
Contre l'Anglais, et qu'en ce cas énorme
Sur toute choſe on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc ; mais hélas !
Il ignorait ſon triſte et piteux cas :
S'il le ſavait, ſa gravité prudente
Procéderait contre ſa préſidente.
Le grand Talbot, le chef des aſſiégeans,
Brûle pour elle, et régne ſur ſes ſens :
Louvet l'ignore, et ſa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conſeil de ſages, de héros,
On entendait les plus nobles propos ;
Le bien public, la vertu les inſpire :
Surtout l'adroit et l'éloquent la Hire
Parla long-tems, et pourtant parla bien ;
Ils diſaient d'or, et ne concluaient rien.

COMME ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne ſais quoi dans les airs aparaître.
Un beau fantôme au viſage vermeil,
Sur un rayon détaché du ſoleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de ſaint ſe ſentait à la ronde.
Le farſadet deſſus ſon chef avait
A deux pendans une mitre pointue
D'or et d'argent, ſur le ſommet fendue ;
Sa dalmatique au gré des vents flotait,
Son front brillait d'une ſainte auréole, (q)
Son cou penché laiſſait voir ſon étole,

Sa

Sa main portait ce bâton paſtoral
Qui fut jadis *lituus* augural. (*r*)
A cet objet, qu'on diſcernait fort mal,
Voilà d'abord monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie et s'agenouille.
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blaſphémateur, jureur impitoyable,
Hauſſant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'Enfer;
Que ce ferait choſe très agréable
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vîte
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire et Dunois ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet aproche, et le ſaint fantôme entre
Tout doucement porté ſur ſon rayon;
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne et ſe proſterne.

IL les reléve avec un air paterne;
Puis il leur dit: Ne faut vous effrayer;
Je ſuis Denis, et ſaint de mon métier. (*s*)
J'aime la Gaule, et l'ai catéchiſée,
Et ma bonne ame eſt très ſcandaliſée
De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
Dont le pays en cendre eſt conſumé,
Et qui s'amuſe, au lieu de le défendre,
A deux tétons qu'il ne ceſſe de prendre.
J'ai réſolu d'aſſiſter aujourd'hui
Les bons Français qui combatent pour lui.

Je veux finir leur peine et leur misère.
Tout mal, dit-on, guérit par fon contraire.
Or, fi Charlot veut, pour une catin,
Perdre la France et l'honneur avec elle,
J'ai réfolu, pour changer fon deftin,
De me fervir des mains d'une pucelle.
Vous, fi d'en-haut vous defirez les biens,
Si vos cœurs font et français et chrétiens,
Si vous aimez le roi, l'Etat, l'Eglife,
Affiftez-moi dans ma fainte entreprife;
Montrez le nid où nous devons chercher
Ce vrai phénix que je veux dénicher.

AINSI parla le vénérable fire.
Quand il eut fait, chacun fe prit à rire.
Le Richemont, né plaifant et moqueur,
Lui dit: Ma foi, mon cher prédicateur,
Monfieur le faint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le célefte domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous eftimez tant.
Quand il s'agit de fauver une ville,
Un pucelage eft une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le paradis!
Rome et Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les faints il n'eft là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas, il n'en eft plus.
Tous nos moutiers font à fec là-deffus.
Nos francs-archers, nos oficiers, nos princes,
Ont dès long-tems dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos faints,

Plus de bâtards encor que d'orphelins. (*t*)
Monfieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Le faint rougit de ce difcours brutal;
Puis auffitôt il remonte à cheval
Sur fon rayon, fans dire une parole,
Pique des deux, et par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient fi rare, et dont il femble fou.
Laiffons-le aller; et tandis qu'il fe perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puiffiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche!

Fin du premier Chant.

CHANT II.

Jeane, armée par ſaint Denis, va trouver Charle VII à Tours: ce qu'elle fit en chemin, et comment elle eut ſon brevet de pucelle.

HEUREUX cent fois qui trouve un pucelage!
C'eſt un grand bien; mais de toucher un cœur
Eſt à mon ſens un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'eſt-là le vrai bonheur.
Qu'importe, hélas! d'arracher une fleur?
C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe. (*a*)
De très grands clercs ont gâté par leur gloſe
Un ſi beau texte; ils ont cru faire voir
Que le plaiſir n'eſt point dans le devoir.
Je veux contre eux faire un jour un beau livre;
J'enſeignerai le grand art de bien vivre;
Je montrerai qu'en réglant nos deſirs,
C'eſt du devoir que viennent nos plaiſirs.
Dans cette honnête et ſavante entrepriſe,
Du haut des cieux ſaint Denis m'aidera;
Je l'ai chanté, ſa main me ſoutiendra.
En atendant il faut que je vous diſe
Quel fut l'effet de ſa ſainte entremiſe.

VERS les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes, (*b*)
Diſaient aux gens: *En Lorraine vous êtes*,
Eſt un vieux bourg peu fameux autrefois;



Le Moine gagne; un ſorcier eſt heureux !
Le Griſbourdon ſe ſaiſit des Enjeux ;

Mais il mérite un grand nom dans l'hiſtoire ;
Car de lui vient le ſalut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple gaulois.
De Domremi chantons tous le village ;
Feſons paſſer ſon beau nom d'âge en âge.

O Domremi ! tes pauvres environs
N'ont ni muſcats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeane.
Jeane y nâquit : certain curé du lieu, (c)
Feſant partout des ſerviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeane fut le père ;
Une robuſte et graſſe chambrière
Fut l'heureux moule où ce paſteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.

VERS les ſeize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour ſervir l'écurie,
A Vaucouleurs ; et déjà de ſon nom
La Renommée empliſſait le canton.
Son air eſt fier, aſſuré, mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en ſa couleur,
Apétiſſante et fraiche par merveille.
Ses tétons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le caſque et le froc :
Elle eſt active, adroite, vigoureuſe ;

Et d'une main potelée et nerveufe
Soutient fardeaux, verfe cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin :
Chemin fefant, vingt fouflets diftribue
Aux étourdis dont l'indifcrette main
Va tâtonnant fa cuiffe ou gorge nue;
Travaille et rit du foir jufqu'au matin,
Conduit chevaux, les panfe, abreuve, étrille;
Et les preffant de fa cuiffe gentille,
Les monte à cru comme un foldat romain. (*d*)

O profondeur! ô divine fageffe!
Que tu confons l'orgueilleufe faibleffe
De tous ces grands fi petits à tes yeux!
Que les petits font grands quand tu le veux!
Ton ferviteur Denis le bienheureux
N'alla rôder aux palais des princeffes,
N'alla chez vous, mefdames les ducheffes;
Denis courut, amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où? dans un cabaret.

Il était tems que l'apôtre de France
Envers fa Jeane usât de diligence.
Le bien public était en grand hafard.
De Satanas la malice eft connue;
Et fi le faint fût arivé plus tard
D'un feul moment, la France était perdue. (*e*)
Un cordelier, qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie :
Il aimait Jeane autant que fa patrie.
C'était l'honneur de la penaillerie,

De tous côtés allant en miſſion,
Prédicateur, confeſſeur, eſpion,
De plus, grand clerc en la ſorcellerie, (f)
Savant dans l'art en Egypte ſacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques ſages;
De nos ſavans dans nos jours ignoré:
Jours malheureux! tout eſt dégénéré.

En feuilletant ſes livres de cabale,
Il vit qu'aux ſiens Jeane ſerait fatale,
Qu'elle portait deſſous ſon court jupon
Tout le deſtin d'Angleterre et de France.
Encouragé par la noble aſſiſtance
De ſon génie, il jura ſon cordon,
Son dieu, ſon diable, et ſaint François d'Aſſiſe,
Qu'à ſes vertus Jeane ſerait ſoumiſe,
Qu'il ſaiſirait ce beau palladion. (g)
Il s'écriait, en feſant l'oraiſon: (h)
Je ſervirai ma patrie et l'Egliſe;
Moine et breton, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien.

Au même tems, un ignorant, un ruſtre,
Lui diſputait cette conquête illuſtre:
Cet ignorant valait un cordelier,
Car vous ſaurez qu'il était muletier;
Le jour, la nuit, ofrant ſans fin, ſans terme,
Son lourd ſervice et l'amour le plus ferme.
L'ocaſion, la douce égalité,
Feſaient pencher Jeane de ſon côté;
Mais ſa pudeur triomphait de la flâme,

Qui par les yeux se gliſſait dans ſon ame.
Le Grisbourdon vit ſa naiſſante ardeur :
Mieux qu'elle encor il liſait dans ſon cœur.
Il vint trouver ſon rival ſi terrible ;
Puis il lui tint ce diſcours très plauſible :

PUISSANT héros, qui paſſez au beſoin
Tous les mulets commis à votre ſoin,
Vous méritez ſans doute la Pucelle ;
Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux :
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
Et comme vous je ſuis amant fidelle.
Çà partageons, et rivaux ſans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand
Qu'on pourait perdre en ſe le diſputant.
Conduiſez-moi vers le lit de la belle ;
J'évoquerai le démon du dormir ;
Ses doux pavots vont ſoudain l'aſſoupir,
Et tour à tour nous veillerons pour elle.

INCONTINENT le père au grand cordon
Prend ſon grimoire, évoque le démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce peſant diable eſt maintenant en France. (i)
Vers le matin, lorſque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec Meſſieurs il ronfle à l'audience.
L'après-dînée il aſſiſte aux ſermons
Des aprentis dans l'art des Maſſillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.

AUX

Aux cris du moine il monte en ſon char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit ſombre;
Dans l'air il gliſſe, et doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés il arive en bâillant,
Se met ſur Jeane, et tâtônne et s'étend;
Et ſecouant ſon pavot narcotique,
Lui ſoufle au ſein vapeur ſoporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard, (*k*)
En confeſſant la gentille Cadière,
Inſinuait de ſon ſoufle paillard
De diablotaux une ample fourmilière.

Nos deux galans, pendant ce doux ſommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeane ôté la couverture.
Déjà trois dés, roulant ſur ſon beau ſein,
Vont décider, au jeu de ſaint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'avanture.
Le moine gagne; un ſorcier eſt heureux.
Le Grisbourdon ſe ſaiſit des enjeux;
Il fond ſur Jeane. O ſoudaine merveille!
Denis arive, et Jeane ſe réveille.
O Dieu, qu'un ſaint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux ſe renverſent de peur.
Chacun d'eux fuit emportant dans le cœur
Avec la crainte un deſir de mal faire.
Vous avez vu ſans doute un commiſſaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus;
Un jeune eſſaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'eſquive, ſe dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainſi fuyaient mes paillards confondus.

DENIS s'avance et reconforte Jeane,
Tremblante encor de l'atentat profane.
Puis il lui dit : Vase d'élection,
Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
Veut des Français venger l'oppreffion,
Et renvoyer dans les champs d'Albion
Des fiers Anglais les cohortes fanglantes.
Dieu fait changer, d'un soufle tout-puiffant,
Le roseau frêle en cèdre du Liban,
Sécher les mers, abaiffer les colines,
Du monde entier réparer les ruines.
Devant tes pas la foudre grondera ;
Autour de toi la terreur volera,
Et tu verras l'ange de la victoire
Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ; (*l*)
Viens placer Jeane au nombre des héros.

A ce discours terrible et patétique, (*m*)
Très consolant et très téologique,
Jeane étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque tems que l'on lui parlait grec.
La grâce agit : cette augustine grâce
Dans son esprit porte un jour efficace.
Jeane sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non, ce n'est plus Jeane la chambrière,
C'est un héros, c'est une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, simple, groffier,
Qu'un vieux richard a fait son héritier,
En un palais fait changer sa chaumière ;
Son air honteux devient démarche fière ;

Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'apellent monſeigneur. (*n*)

Or, pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeane et Denis s'en vont droit à l'égliſe.
Lors aparut deſſus le maître-autel
(Fille de Jean, quelle fut ta ſurpriſe!)
Un beau harnois tout frais venu du ciel:
Des arſenaux du terrible empirée,
En cet inſtant, par l'arcange Michel,
La noble armure avait été tirée:
On y voyait l'armet de Débora; (*o*)
Ce clou pointu, funeſte à Siſara;
Le caillou rond, dont un berger fidelle
De Goliath entama la cervelle;
Cette mâchoire avec quoi combatit
Le fier Samſon, qui ſes cordes rompit,
Lorſqu'il ſe vit vendu par ſa donzelle; (*p*)
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté ſi galamment perfide,
Qui, pour le Ciel, ſaintement homicide,
Son cher amant maſſacra dans ſon lit.
A ces objets la ſainte émerveillée,
De cette armure eſt bientôt habillée:
Elle vous prend et caſque et corſelet,
Braſſards, cuiſſarts, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'eſſaie, et brûle pour la gloire.

Toute héroïne a beſoin d'un courſier;
Jeane en demande au triſte muletier:
Mais auſſitôt un âne ſe préſente,

Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, fellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pié frapant la terre,
Comme un courfier de Thrace ou d'Angleterre.

Ce beau grifon deux ailes poffédait
Sur fon échine, et fouvent s'en fervait.
Ainfi Pégafe, au haut des deux colines,
Portait jadis neuf pucelles divines :
Et l'hipogrife, à la lune volant,
Portait Aftolphe au pays de faint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors ofrir fa croupe à Jeane,
Il le faura, mais dans un autre chant : (*q*)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux, qui n'eft pas fans miftère.

Sur fon grifon Jeane a déjà fauté ;
Sur fon rayon Denis eft remonté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au roi l'efpoir de la victoire.
L'âne tantôt trote d'un pié léger,
Tantôt s'éléve et fend les champs de l'air.
Le cordelier, toujours plein de luxure,
Un peu remis de fa trifte avanture,
Ufant enfin de fes droits de forcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte deffus, chevauche, pique, et jure
Qu'il fuivra Jeane au bout de la nature.
Le muletier en fon mulet caché,
Bât fur le dos, crut gagner au marché ;

Et du vilain l'ame terreſtre et craſſe,
A peine vit qu'elle eût changé de place.

JEANE et Denis s'en allaient donc vers Tours,
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enſemble ils paſsèrent,
L'oſt des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons, ayant bu triſtement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, et goujats et vedettes :
On n'entendait ni tambours ni trompettes ;
L'un dans ſa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait ſur ſon page étendu.

ALORS Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle :
Fille de bien, tu ſauras que Niſus, (*r*)
Etant un ſoir aux tentes de Turnus,
Bien ſecondé de ſon cher Euriale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhéſus, (*s*)
Quand la valeur du preux fils de Tydée,
Par la nuit noire et par Ulyſſe aidée,
Sut envoyer, ſans danger, ſans effort,
Tant de Troyens du ſommeil à la mort.
Tu peux jouir de ſemblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire ?
Jeane lui dit : Je n'ai point lu l'hiſtoire ;
Mais je ſerais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combatent pas.
Diſant ces mots elle aviſe une tente,
Que les rayons de la lune brillante

Fesaient paraître à ses yeux éblouis,
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis :
Cent gros flacons remplis de vin exquis
Sont tout auprès. Jeane avec assurance
D'un grand pâté prend les vastes débris,
Et boit six coups avec monsieur Denis,
A la santé de son bon roi de France.

LA tente était celle de Jean Chandos, (*t*)
Fameux guerrier, qui dormait sur le dos.
Jeane saisit sa redoutable épée,
Et sa culote en velours découpée.
Ainsi jadis, David aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très bien la vie,
De sa chemise il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, et ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire,
Dont se servait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il fesait,
Pour la beauté qui son cœur séduisait.
Jeane prend l'encre, et sa main lui dessine
Trois fleurs de lis, juste dessous l'échine ;
Présage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ses rois.
Le bon Denis voyait, se pâmant d'aise,
Les lis français sur une fesse anglaise.

Qui fut penaud le lendemain matin ?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin ;
Car s'éveillant, il vit ſur ce beau page
Les fleurs de lis. Plein d'une juſte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit ;
A ſon épée il court auprès du lit ;
Il cherche envain, l'épée eſt diſparue ;
Point de culote ; il ſe frote la vue,
Il gronde, il crie, et penſe fermement
Que le grand diable eſt entré dans le camp.

Ah qu'un rayon de ſoleil et qu'un âne,
Cet âne ailé qui ſur ſon dos a Jeane,
Du monde entier feraient bientôt le tour !
Jeane et Denis arivent à la Cour.
Le doux prélat ſait par expérience
Qu'on eſt railleur à cette Cour de France.
Il ſe ſouvient des propos inſolens
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus, à pareille avanture,
D'un ſaint évêque expoſer ſa figure.
Pour ſon honneur il prit un nouveau tour ;
Il s'afubla de la triſte encolure
Du bon Roger, ſeigneur de Baudricour, (*u*)
Preux chevalier et ferme catolique,
Hardi parleur, loyal et véridique,
Malgré cela pas trop mal à la Cour.

Eh ! jour de Dieu, dit-il, parlant au prince,
Vous languiſſez au fond d'une province,
Eſclave roi, par l'Amour enchaîné !
Quoi ! votre bras indignement repoſe !

Ce front royal, ce front n'eſt couronné
Que de tiſſus et de mirte et de roſe !
Et vous laiſſez vos cruels ennemis
Rois dans la France et ſur le trône aſſis !
Allez mourir, ou faites la conquête
De vos Etats ravis par ces mutins :
Le diadême eſt fait pour votre tête,
Et les lauriers n'atendent que vos mains.
Dieu dont l'eſprit alume mon courage,
Dieu dont ma voix annonce le langage,
De ſa faveur eſt prêt à vous couvrir.
Oſez le croire, oſez vous ſecourir :
Suivez du moins cette auguſte amazône ;
C'eſt votre apui, c'eſt le ſoutien du trône ;
C'eſt par ſon bras que le maître des rois
Veut rétablir nos princes et nos lois.
Jeane avec nous chaſſera la famille
De cet anglais ſi terrible et ſi fort :
Devenez homme, et ſi c'eſt votre ſort
D'être à jamais mené par une fille,
Fuyez au moins celle qui vous perdit,
Qui votre cœur dans ſes bras amolit ;
Et digne enfin de ce ſecours étrange,
Suivez les pas de celle qui vous venge.

Un roi de France eut toujours dans le cœur, (x)
Avec l'amour un très grand fonds d'honneur.
Du vieux ſoldat le diſcours patétique
A diſſipé ſon ſommeil létargique,
Ainſi qu'un ange un jour du haut des airs,
De ſa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la pouſſière,

Rapellera

Rapellera les morts à la lumière :
Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant : aux armes !
Les feuls combats à fes yeux ont des charmes.
Il prend fa pique, il brûle de fureur.

BIENTOT après la première chaleur
De ces tranfports où fon ame eft en proie,
Il voulut voir fi celle qu'on envoie
Vient de la part du Diable ou du Seigneur,
Ce qu'il doit croire, et fi ce grand prodige
Eft en effet ou miracle ou preftige.
Donc fe tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit, d'un ton de majefté
Qui confondrait toute autre fille qu'elle :
Jeane, écoutez : Jeane, êtes-vous pucelle ?
Jeane lui dit : O grand Sire, ordonnez
Que médecins, lunettes fur le nez,
Matrônes, clercs, pédans, apoticaires,
Viennent fonder ces féminins miftères ;
Et fi quelqu'un fe connaît à cela,
Qu'il trouffe Jeane, et qu'il regarde là.

A fa réponfe et fage et mefurée,
Le roi vit bien qu'elle était infpirée.
Or fus, dit-il, fi vous en favez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'inftant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle ;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le roi furpris foudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, et fe figna.
Incontinent la cohorte fourée,

Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient obſerver le pur et noble ſein
De l'amazône à leurs regards livrée : (y)
On la met nue ; et monſieur le doyen,
Ayant le tout conſidéré très bien,
Deſſus, deſſous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

L'ESPRIT tout fier de ce brevet ſacré,
Jeane ſoudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et déployant la ſuperbe dépouille
Que ſur l'Anglais elle a priſe en paſſant :
Permets, dit-elle, ô mon maître puiſſant !
Que ſous tes lois la main de ta ſervante
Oſe venger la France gémiſſante.
Je remplirai les oracles divins :
J'oſe à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée et par mon pucelage,
Que tu ſeras huilé bientôt à Reims.
Tu chaſſeras les anglaiſes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens acomplir tes auguſtes deſtins,
Viens, et de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment ſoufre que je te ſuive.

LES courtiſans autour d'elle preſſés,
Les yeux au ciel et vers Jeane adreſſés,
Batent des mains, l'admirent, la ſecondent.
Cent cris de joie à ſon diſcours répondent.
Dans cette foule il n'eſt point de guerrier
Qui ne voulût lui ſervir d'écuyer,

Porter sa lance et lui donner sa vie ;
Il n'en est point qui ne soit possédé
Et de la gloire, et de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque oficier s'empresse :
L'un prend congé de sa vieille maîtresse,
L'un sans argent va droit à l'usurier,
L'autre à son hôte, et compte sans payer.
Denis a fait déployer l'oriflâme. (z)
A cet aspect le roi Charle s'enflâme
D'un noble espoir à sa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, et cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.

DENIS voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amans épargner les adieux.
On eût versé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.

AGNÈS dormait, quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux, dont les erreurs la frapent,
Lui retraçait des plaisirs qui s'échapent.
Elle croyait tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est souveraine ;
Songe flateur, tu trompais ses apas :
Son amant fuit, et saint Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'apétit se montre inexorable,
Et sans pitié le fait sortir de table.

Le bon Denis eut à peine arraché
Le roi de France à fon charmant péché,
Qu'il courut vîte à fon ouaille chère,
A fa pucelle, à fa fille guerrière.
Il a repris fon air de bienheureux,
Son ton dévot, fes plats et courts cheveux;
L'anneau béni, la croffe paftorale;
Ses gants, fa croix, fa mitre épifcopale :
Va, lui dit-il, fers la France et ton roi;
Mon œil benin fera toujours fur toi :
Mais au laurier du courage héroïque,
Joins le rofier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorfque Talbot, le chef des mécréans,
Le cœur faifi du démon de luxure,
Croira tenir fa préfidente impure,
Il tombera fous ton robufte bras.
Punis fon crime, et ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars, adieu; penfe à ton pucelage.
La belle en fit un ferment folennel;
Et fon patron repartit pour le Ciel.

Fin du fecond Chant.



Puis ſur Bonneau ſe penchant d'un air tendre,
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.

CHANT III.

Defcription du palais de la Sotife. Combat vers Orléans. Agnès fe revêt de l'armure de Jeane pour aller trouver fon amant : elle eft prife par les Anglais, et fa pudeur foufre beaucoup.

Ce n'eft le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquile à l'afpect du carnage,
Et de conduire un monde de foldats;
Car tout cela fe voit en tous climats,
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira fi nos ardens Français,
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus favans que l'intrépide Anglais?
Si le Germain l'emporte fur l'Ibère?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut vaincu par Turenne; (*a*)
Le fier Villars fut batu par Eugène. (*b*)
De Staniflas le vertueux fuport,
Ce roi foldat, don Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous fes lauriers flétris (*c*)
Par un rival, objet de fes mépris?

Un beau fecret ferait, à mon avis,
De bien favoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère, (*d*)
D'en impofer aux yeux des ennemis;

Car les Romains, à qui tout fut foumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le Ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux et tous les Dieux
Guidaient leur aigle et combataient pour eux.
Le grand Bacchus qui mit l'Afie en cendre,
L'antique Hercule et le fier Alexandre,
Pour mieux régner fur les peuples conquis,
De Jupiter ont paffé pour les fils :
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône et leur ofrir des vœux.

DENIS fuivit ces exemples fameux; (*e*)
Il prétendit que Jeane la pucelle
Chez les Anglais pafsât même pour telle;
Et que Bedfort, et l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, et Chandos l'indévot,
Cruffent la chofe, et qu'ils viffent dans Jeane
Un bras divin, fatal à tout profane.

POUR réuffir en ce hardi deffein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immenfe
Vient d'enrichir les libraires de France;
Mais un prieur engraiffé d'ignorance,
Et n'ayant lu que fon miffel latin :
Frère Lourdis fut le bon perfonnage
Qui fut choifi pour ce nouveau voyage.

DEVERS la lune, où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le paradis, (*f*)
Sur les confins de cet abîme immenfe,

Où le Cahos, et l'Erèbe et la Nuit,
Avant les tems de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puiſſance,
Il eſt un vaſte et caverneux ſéjour,
Peu careſſé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine et trompeuſe:
Pour toute étoile on a des feux follets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine eſt la Sotiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Oeil de travers et bouche à la Danchet. (g)
Sa lourde main tient pour ſceptre un hochet:
De l'Ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,
Et la Pareſſe et la Crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flatée en reine;
On la croirait en effet ſouveraine;
Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilpéric, un vrai roi fainéant.
La Fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce maire perfide;
Et la Sotiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, et partant toujours crus.
C'eſt là qu'on voit les maîtres d'alchimie
Feſant de l'or, et n'ayant pas un ſou,
Les Roſes-croix, et tout ce peuple fou
Argumentant ſur la téologie.

Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choisi parmi tous ses confrères.
Lorsque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Envelopé dans le sein du repos,
Il fut conduit au paradis des-sots. (*h*)
Quand il y fut, il ne s'étonna guères :
Tout lui plaisait, et même en arivant . .
Il crut encor être dans son couvent.

Il vit d'abord la suite emblématique
Des beaux tableaux de ce séjour antique.
Cacodémon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaisir grifonna
Un long croquis de toutes nos sotises :
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdises,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du Mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuses,
Parmi ces flots d'imposteurs et de buses,
On voit surtout un superbe Ecossais;
Lass est son nom : nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et sur son front il est écrit SYSTEME ; (*i*)
Environné de grands balots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de justice,
Lui vont porter leur or par avarice.

Ah quel spectacle! ah vous êtes donc là,
Tendre Escobar, sufisant Molina, (*k*)
Petit Doucin, dont la main pateline

Donne

Donne à baiser une bulle divine, (*l*)
Que le Tellier lourdement fabriqua, (*m*)
Dont Rome même en secret se moqua,
Et qui chez nous est la noble origine
De nos partis, de nos divisions,
Et qui pis est de volumes profonds,
Remplis, dit-on, de poisons hérétiques,
Tous poisons froids, et tous soporifiques!
Les combatans, nouveaux Bellérophons,
Dans cette nuit, montés sur des chimères,
Les yeux bandés, cherchent leurs adversaires;
De longs sifflets leur servent de clairons;
Et dans leur docte et sainte frénésie,
Ils vont frapant à grands coups de vessie.
Ciel, que d'écrits, de disquisitions,
De mandemens, et d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre!

O chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera sur la terre!
Le jansénisle, esclave du destin,
Enfant perdu de la grâce efficace,
Dans ses drapeaux porte un Saint-Augustin,
Et pour plusieurs il marche avec audace. (*n*)
Les ennemis s'avancent tout courbés
Dessus le dos de cent petits abbés.

CESSEZ, cessez, ô discordes civiles;
Tout va changer: place, place, imbéciles!

Un grand tombeau fans ornement, fans art,
Eſt élevé non loin de Saint-Médard. (*o*)
L'eſprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme ſa puiſſance;
L'aveugle y court, et d'un pas chancelant,
Aux Quinze-vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant ſur la tombe,
Crie *hoſanna*, ſaute, gigote, et tombe.
Le ſourd aproche, écoute, et n'entend rien.
Tout auſſitôt de pauvres gens de bien
D'aiſe pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baiſent le tabernacle. (*p*)
Frère Lourdis, fixant ſes deux gros yeux,
Voit ce ſaint œuvre, en rend grâces aux Cieux,
Joint les deux mains, et riant d'un ſot rire,
Ne comprend rien, et toute choſe admire.

AH! le voici ce ſavant tribunal,
Moitié prélats et moitié monacal:
D'inquiſiteurs une troupe ſacrée,
Eſt là pour Dieu de sbires entourée.
Ces ſaints docteurs, aſſis en jugement,
Ont pour habit plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguſte:
Et pour peſer le juſte avec l'injuſte,
Le vrai, le faux, balance eſt dans leurs mains.
Cette balance a deux larges baſſins;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
Le bien, le ſang des pénitens qu'ils croquent;
Dans l'autre ſont bulles, brefs, orémus,
Beaux chapelets, ſcapulaires, agnus.
Aux piés bénis de la docte aſſemblée,

Voyez-vous pas le pauvre Galilée, (*q*)
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raison ?

Murs de Loudun, quel nouveau feu s'alume ?
C'eſt un curé que le bûcher conſume :
Douze faquins ont déclaré ſorcier
Et fait griller meſſire Urbain Grandier. (*r*)

Galigaï, ma chère maréchale, (*s*)
Du parlement, épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante et vénale
Te fait chaufer en feu brillant et clair
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Ah ! qu'aux ſavans notre France eſt fatale !
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et ſe borner à ſavoir ſon *Pater !*
Je vois plus loin cet arêt autentique (*t*)
Pour Ariſtote et contre l'émétique.

Venez, venez, mon beau père Girard, (*u*)
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille :
Que dites-vous des pénitens apas
De ce tendron converti dans vos bras ?
J'eſtime fort cette douce avanture.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait ;
Ce n'eſt pas là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'atendais guère
De voir entrer le diable en cette afaire.
Girard, Girard, tous vos acuſateurs,

Jacobin, carme, et feseur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure. (*x*)

LOURDIS enfin voit nos vieux parlemens
De vingt prélats brûler les mandemens,
Et par arêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme saint Ignace;
Mais, à leur tour, eux-même on les proscrit:
Quesnel en pleure, et saint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur destin tragique,
Et s'en console à l'opéra-comique.

O toi, Sotise! ô grosse déité,
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cybèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde,
Qu'avec plaisir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde:
Sots traducteurs, et sots compilateurs,
Et sots auteurs, et non moins sots lecteurs.
Je t'interroge, ô suprême Puissance!
Daigne m'aprendre, en cette foule immense,
De tes enfans qui sont les plus chéris,
Les plus féconds en lourds et plats écrits,
Les plus constans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carière:
Ah! je connais que tes soins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.

TANDIS qu'ainsi Denis notre bon père
Devers la lune en secret préparait
Contre l'Anglais cet innocent mistère,

Une autre fcène en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde fublunaire.
Charle eſt déjà parti pour Orléans;
Ses étendards flotent au gré des vents.
A fes côtés Jeane, le cafque en tête,
Déjà de Reims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec refpect notre fainte amazône.
Ainfi l'on voit le fexe mafculin
A Fontevraux fervir le feminin. (y)
Le fceptre eſt là dans les mains d'une femme;
Et père Anfelme eſt béni par madame.

La belle Agnès, en ces cruels momens,
Ne voyant plus fon amant qu'elle adore,
Céde au chagrin dont l'excès la dévore;
Un froid mortel s'empare de fes fens.
L'ami Boneau, toujours plein d'induſtrie,
En cent façons la rapelle à la vie.
Elle ouvre encor fes yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'eſt plus que pour verfer des pleurs.
Puis fur Boneau fe penchant d'un air tendre:
C'en eſt donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc? que veut-il entreprendre?
Etait-ce-là le ferment qu'il me fit
Lorfqu'à fa flâme il me fit condefcendre?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre,
Sans mon amant, feule au milieu d'un lit: (z)
Et cependant cette Jeane hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,

Va contre moi lui prévenir l'efprit.
Ciel ! que je hais ces créatures fiéres,
Soldats en jupe, hommaffes chevalières, (*aa*)
Du fexe mâle afectant la valeur,
Sans poffèder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne font ni de l'un ni de l'autre.
Difant ces mots elle pleure et rougit,
Frémit de rage, et de douleur gémit.
La jaloufie en fes yeux étincelle;
Puis tout à coup, d'une rufe nouvelle
Le tendre Amour lui fournit le deffein.

VERS Orléans elle prend fon chemin,
De dame Alix et de Boneau fuivie.
Agnès arive en une hôtellerie,
Où dans l'inftant, laffe de chevaucher,
La fière Jeane avait été coucher.
Agnès atend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant fubtilement s'informe
Où couche Jeane, où l'on met fon harnois :
Puis dans la nuit fe gliffe en tapinois,
De Jean Chandos prend la culote et paffe
Ses cuiffes entre, et l'aiguillette lace;
De l'amazône elle prend la cuiraffe.
Le dur acier, forgé pour les combats,
Preffe et meurtrit fes membres délicats.
L'ami Boneau la foutient fous les bras.

LA belle Agnès dit alors à voix baffe :
Amour, Amour, maître de tous mes fens,
Donne la force à cette main tremblante,

Fais-moi porter cette armure pefante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un foldat pour lui plaire;
Je le fuivrai; qu'il permette aujourdui
Que ce foit moi qui combate avec lui;
Et fi jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer fa tête,
Qu'ils tombent tous fur ces triftes apas;
Qu'il foit du moins fauvé par mon trèpas;
Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre fes bras, et que je meure aimée!
Tandis qu'ainfi cette belle parlait,
Et que Boneau fes armes lui metait,
Le roi Charlot à trois milles était.

LA tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.
Ainfi vêtue et pliant fous le poids,
N'en pouvant plus, maudiffant fon harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, et la feffe écorchée.
Le gros Boneau, fur un normand monté,
Va lourdement et ronfle à fon côté.
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir, et foupire pour elle.

AGNÈS à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voifin
Bruit de chevaux, et grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; et voici des gendarmes,
Vêtus de rouge; et pour comble de maux,

C'était les gens de monſieur Jean Chandos.
L'un deux s'avance, et demande *qui vive?*
A ce grand cri, notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit ſans détour :
Je ſuis Agnès, vive France et l'Amour!
A ces doux noms, que le Ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès et ſon gros confident;
Ils ſont tous deux menés incontinent
A ce Chandos qui, terrible en ſa rage,
Avait juré de venger ſon outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui ſa culote et ſon fer avaient pris.

DANS ces momens où la main bienfeſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,
Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa vigueur renaiſſante,
Que les deſirs, pères des voluptés,
Sont par les ſens dans notre ame excités :
Dans ces momens, Chandos, on te préſente
La belle Agnès, plus belle et plus brillante
Que le ſoleil au bord de l'Orient.
Que ſentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorſque tu vis cette nimphe ſi belle
A tes côtés, et tes-grègues ſur elle?

CHANDOS, preſſé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de ſon regard laſcif.
Agnès en tremble, et l'entend qui marmote
Entre ſes dents : *Je t'aurai, ma culote!*
A ſon chevet d'abord il la fait ſeoir :

Quitez,

Quitez, dit-il, ma belle prifonnière,
Quitez ce poids d'une armure étrangère.
Ainfi parlant, plein d'ardeur et d'efpoir,
Il la décafque, il vous la décuiraffe :
La belle Agnès s'en défend avec grâce;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Penfant à Charle, et foumife au vainqueur.
Le gros Boneau, que le Chandos deftine
Au digne emploi de chef de fa cuifine,
Va dans l'inftant mériter cet honneur;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation françaife!
Pâtés d'anguille, et gigots à la braife. (*bb*)

MONSIEUR Chandos, hélas! que faites-vous?
Difait Agnès, d'un ton timide et doux.
Pardieu, dit-il, (tout héros anglais jure) (*cc*)
Quelqu'un m'a fait une fanglante injure.
Cette culote eft mienne; et je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainfi, mettre Agnès toute nue,
C'eft même chofe; et la belle éperdue
Tout en pleurant était entre fes bras,
Et lui difait : Non, je n'y confens pas.

DANS l'inftant même un horrible fracas
Se fait entendre; on crie : Alerte, aux armes.
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, et porte les alarmes.
A fon réveil, Jeane cherchant envain
L'afublement du harnois mafculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,

Et ſon haubert (*dd*), et ſa large braguette, (*ee*)
Sans raiſonner ſaiſit ſoudainement
D'un écuyer le dur acoûtrement,
Monte à cheval ſur ſon âne, et s'écrie :
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empreſſent ſur ſes pas,
Ils ſont ſuivis de ſix cents vingt ſoldats.

FRERE Lourdis en ce moment de criſe,
Du beau palais où régne la Sotiſe,
Eſt deſcendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atomes tout groſſiers,
Sur ſon gros dos portant balourderies,
Oeuvres de moine et belles âneries.
Ainſi bâté, ſitôt qu'il ariva,
Sur les Anglais ſa robe il ſecoua,
Son ample robe; et dans leur camp verſa
Tous les tréſors de ſa craſſe ignorance,
Tréſors communs au bon pays de France.
Ainſi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand ſur nous les pavots et les ſonges,
Et nous endort dans le ſein des menſonges.

Fin du troiſiéme Chant.


LE COM.TE DE DUNOIS.



Languiſſamment le beau Bâtard lorgnait
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.

Pucelle Chant 4e

CHANT IV.

Jeane et Dunois combatent les Anglais. Ce qui leur arive dans le château d'Hermaphrodix.

Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux esprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances;
Car après tout leur travail vaut son prix.
Que si j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniste
D'aprivoiser le rude jansenîste:
Mais si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arêté.
Heureux amans, que l'absence est cruelle!
Que de dangers on essuie en amour!
On risque, hélas! dès qu'on quite sa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.

Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,
Que tout à coup Jeane de rang en rang

Porte la mort, et fait couler le ſang.
De Debora la redoutable lance
Perce Dildo ſi fatal à la France,
Lui qui pilla les tréſors de Clairvaux,
Et viola les ſœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar digne d'aller en Grève :
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie, au milieu des frimats,
Depuis trois ans feſait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terraſſe, et milord Halifax,
Et ſon couſin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia ſon père,
Et Bartonay qui fit cocu ſon frère.
A ſon exemple on ne voit chevalier,
Il n'eſt gendarme, il n'eſt bon écuyer,
Qui dix anglais n'enfile de ſa lance.
La mort les fuit, la terreur les dévance.
Ils croyent voir en ce moment affreux
Un dieu puiſſant qui combat avec eux.

PARMI le bruit de l'horrible tempête,
Frère Lourdis criait à pleine tête :
Elle eſt pucelle ; Anglais, frémiſſez tous,
C'eſt ſaint Denis qui l'arme contre vous ;
Elle eſt pucelle, elle a fait des miracles ;
Contre ſon bras vous n'avez point d'obſtacles.
Vîte à genoux, excrémens d'Albion,
Demandez-lui ſa bénédiction.
Le fier Talbot, écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère ;

On vous le lie, et le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait, criant :
Je fuis martir ; Anglais, il faut me croire ;
Elle eſt pucelle ; elle aura la victoire.

L'HOMME eſt crédule, et dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu ; c'eſt une molle argile.
Mais que ſurtout il paraît bien facile
De nous ſurprendre, et de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique,
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats,
Que l'amazône et ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges, (a)
La froide crainte, et les illuſions,
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philoſophie ;
Maints chevaliers étaient des eſprits lourds ;
Les beaux eſprits ne ſont que de nos jours.

LE preux Chandos, toujours plein d'aſſurance,
Criait aux ſiens : Conquérans de la France,
Marchez à droite. Il dit, et dans l'inſtant
On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
Ainſi jadis dans ces plaines fécondes,
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux, (b)
Dieu ne voulant d'un pareil voiſinage,
En cent jargons tranſmua leur langage.

Sitôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait,
Et cette gent, de qui Dieu se moquait,
Se sépara, laissant là son ouvrage.

On fait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeans.
La Renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle :
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français ; ces fous sont pleins d'honneur :
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déjà Dunois, la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Gréce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, et la Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous : Où sont-ils ? où sont-ils ?

Ils n'étaient pas bien loin ; car près des portes
Sire Talbot, homme de très grand sens,
Pour s'oposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.

Sire Talbot a, depuis plus d'un jour,
Juré tout haut par saint George, et l'Amour,
Qu'il entrerait dans la ville assiégée.
Son ame était vivement partagée :
Du gros Louvet la superbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié ;
Et ce héros, qu'un noble espoir enflâme,
Veut conquérir, et la ville, et sa dame.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas

Que ce Talbot leur tombe fur les bras;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.

CHAMPS d'Orléans, noble et petit téâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le fang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraiffa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama (c), de Pharfale, (d)
De Malplaquet la campagne fatale, (e)
Célébres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous euffiez vu les lances hériffées,
L'une fur l'autre en cent tronçons caffées;
Les écuyers, les chevaux renverfés,
Deffus leurs piés dans l'inftant redreffés;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du foleil redoubler la lumière;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nez, mentons, piés, jambes, bras.

DU haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Perfans le grand flagellateur, (f)
Avaient les yeux atachés fur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.
Michel alors prit la vafte balance (g)
Où dans le ciel on pèfe les humains;
D'une main sûre il pefa les deftins,
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers pefés exactement,
Légers de poids par malheur fe trouvèrent:
Du grand Talbot les deftins l'emportèrent;

C'était du Ciel un fecret jugement.
Le Richemont fe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe;
Le vieux Saintraille au deſſus du genou;
Le beau la Hire, ah! je n'oſe dire où,
Mais que je plains fa gentille maîtreſſe!
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put fortir qu'avec un bras caſſé:
Donc à la ville il falut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, et qu'au lit ils fe tinſſent.
Voilà comment ils furent bien punis;
Car ils s'étaient moqués de faint Denis.

COMME il lui plaît Dieu fait juſtice ou grâce.
Queſnel l'a dit, nul ne peut en douter. (*h*)
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajuſté,
S'en retournait fur un brancard porté,
En maugréant et Jeane, et fa fortune.
Dunois, n'ayant égratignure aucune,
Pouſſe aux Anglais plus promt que les éclairs:
Il fend leurs rangs, fe fait jour à travers,
Paſſe, et fe trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.

QUAND deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du fommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, aſſemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'eſpoir de nos campagnes:
Plus dangereux étaient Jeane et Dunois,
Unis enfemble, et frapans à la fois.

DANS

DANS leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint; Jeane, et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant *vive France*,
Au coin d'un bois où régnait le silence :
Au clair de lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout envain :
Enfin, rendus ainsi que leur monture,
Mourans de faim, et lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale avanture
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,
Tournoie au gré de Neptune et d'Eole.

UN certain chien, qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien aproche, il jape, il leur fait fête;
Virant sa queue, et portant haut sa tête,
Devant eux marche; et se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois :
Venez par là, Messieurs, suivez-moi vîte;
Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ses façons ce que voulait ce chien.
Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
En se fesant tous deux de tems en tems
Sur leurs exploits de très beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle;

Mais il ſavait qu'à ſon bijou caché
De tout l'Etat le ſort eſt ataché,
Et qu'à jamais la France eſt ruinée,
Si cette fleur ſe cueille avant l'année.
Il étouſait noblement ſes deſirs,
Et préférait l'Etat à ſes plaiſirs.
Et cependant, quand la route mal ſûre
De l'âne ſaint ſeſait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois oficieux,
De ſon bras droit retenait la guerrière,
Et Jeane d'Arc, en clignotant des yeux,
De ſon bras gauche étendu par derrière
Serrait auſſi ce héros vertueux :
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très ſouvent leurs bouches ſe touchèrent,
Pour ſe parler tous les deux de plus près
De la patrie, et de ſes interêts.

On m'a conté, ma belle Koniſmare, (*i*)
Que Charle douze, en ſon humeur bizare,
Vainqueur des rois, et vainqueur de l'amour,
N'oſa t'admettre à ſa brutale cour.
Charle craignit de te rendre les armes ;
Il ſe ſentit, il évita tes charmes :
Mais tenir Jeane, et ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim ſans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois reſſemble à Robert d'Arbriſſelle, (*k*)
A ce grand ſaint qui ſe plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes feſſues,
A careſſer quatre cuiſſes dodues,
Quatre tétons, et le tout ſans pécher.

Au point du jour aparut à leur vue
Un beau palais d'une vaſte étendue :
De marbre blanc était bâti le mur ;
Une dorique, et longue colonnade,
Porte un balcon formé de jaſpe pur ;
De porcelaine était la baluſtrade.
Nos paladins enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie ; auſſitôt vingt trompettes
Se font entendre, et quarante eſtafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes, .
Viennent s'ofrir à nos deux chevaliers.
Très galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduiſent,
Dans des bains d'or filles les introduiſent
Honnêtement ; puis lavés, eſſuyés,
D'un déjeûner amplement feſtoyés,
Dans de beaux lits brodés ils ſe couchèrent,
Et juſqu'au ſoir en héros ils ronflèrent.

Il faut ſavoir que le maître et ſeigneur
De ce logis, digne d'un empereur,
Etait le fils de l'un de ces génies
Des vaſtes cieux habitans éternels,
De qui ſouvent les grandeurs infinies
S'humaniſaient chez les faibles mortels.
Or cet eſprit, mêlant ſa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand nécromant, et le très digne fils
De cet incube, et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans acomplis,

Son géniteur deſcendant de ſa ſphère,
Lui dit : Enfant, tu me dois la lumière ;
Je viens te voir, tu peux former des vœux ;
Souhaite, parle, et je te rends heureux.
Hermaphrodix né très voluptueux,
Et digne en tout de ſa belle origine,
Dit : Je me ſens de race bien divine,
Car je raſſemble en moi tous les deſirs ;
Et je voudrais avoir tous les plaiſirs.
De voluptés raſſaſiez mon ame ;
Je veux aimer comme homme, et comme femme,
Etre la nuit du ſexe féminin,
Et tout le jour du ſexe maſculin.
L'incube dit : *Tel ſera ton deſtin ;*
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de ſa double nature. (*l*)
Ainſi Platon, le confident des dieux, (*m*)
A prétendu que nos premiers aïeux,
D'un pur limon pétri de mains divines
Nés tous parfaits, et nommés androgines,
Egalement des deux ſexes pourvus,
Se ſuffiſaient par leurs propres vertus.

HERMAPHRODIX était bien au deſſus ;
Car ſe donner du plaiſir à ſoi-même,
Ce n'eſt pas là le ſort le plus divin ;
Il eſt plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux eſt le bonheur ſuprême.
Ses courtiſans diſaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.

HERMAPHRODIX avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant ; eh quoi ? celui de plaire.

DIEU, pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuël Bernard ;
Jamais ses yeux ne firent de conquêtes ;
C'est vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danses, les concerts ;
Quelquefois même il composait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit sa vanité femelle
Se soumetait à quelque audacieux,
Le Ciel alors trahissait tous ses vœux ;
Il recevait pour toutes embrassades,
Mépris, dégoûts, injures, rebufades.
Le juste Ciel lui sesait bien sentir
Que les grandeurs ne sont pas du plaisir.

QUOI ! disait-il, la moindre chambrière
Tient son galant étendu sur son sein ;
Un lieutenant trouve une conseillère,
Dans un moutier un moine a sa nonain :
Et moi génie, et riche, et souverain,
Je suis le seul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde !
Lors il jura, par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons et les belles
Qui n'auraient pas pour lui des sentimens,
Et qu'il serait des exemples sanglans
Des cœurs ingrats, et surtout des cruelles.

Il recevait en roi les furvenans :
Et de Saba la reine bafanée, (*n*)
Et Thaleftris dans la Perfe amenée,
Avaient reçu de moins riches préfens
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles,
Qu'il n'en fefait aux chevaliers errans,
Aux bacheliers, aux gentes demoifelles.
Mais fi quelqu'un, d'un efprit trop rétif,
Manquait pour lui d'un peu de complaifance,
S'il lui fefait la moindre réfiftance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le foir venu, monfeigneur étant femme,
Quatre huiffiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien defcendre fur le tard
Dans l'entrefol, tandis qu'en compagnie
Jeane foupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé defcend
Au cabinet où le foupé l'atend;
Tel que jadis la fœur de Ptolomée, (*o*)
De tout plaifir noblement afamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,
Au grand Céfar, au brave ivrogne Antoine;
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de fes pefans rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux :
Ou tel encor aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Nafon,
Et frère Homère, Héfiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidelles,

Loin de Junon ſoupe avec Sémélé,
Avec Iſis, Europe ou Danaé;
Les plats ſont mis ſur la table divine,
Des belles mains de la tendre Euphroſine,
Et de Thalie, et de la jeune Eglé,
Qui, comme on ſait, ſont là-haut les trois Grâces,
Dont nos pédans ſuivent ſi peu les traces.
Le doux nectar eſt ſervi par Hebé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie, (*p*)
Qui, dans Ida par un aigle enlevé,
De ſon ſeigneur en ſecret fait la joie.
Ainſi ſoupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juſte entre neuf et dix.

MADAME avait prodigué la parure,
Les diamans ſurchargeaient ſa coëfure;
Son gros cou jaune, et ſes deux bras carés,
Sont de rubis, de perles entourés;
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le preſſe au ſortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'etait le plus courtois:
Il eût voulu de quelque politeſſe
Payer au moins les ſoins de ſon hôteſſe;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il ſe diſait: J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point: le plus brillant courage
Peut quelquefois eſſuyer cet outrage. (*q*)
Hermaphrodix en ſon afliction
Eut pour Dunois quelque compaſſion;
Car en ſecret ſon ame était flatée
Des grands efforts du triſte champion.

Sa probité, ſa bonne intention
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on poura vous ofrir
Votre revanche. Allez, faites en ſorte
Que votre amour ſur vos reſpects l'emporte,
Et ſoyez prêt, ſeigneur, à mieux ſervir.

DEJA du jour la belle avancourière
De l'Orient entr'ouvrait la barière.
Or vous ſavez que cet inſtant préfix
En cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flâme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, et lui fourant au ſein
Sans compliment ſon impudente main, (r)
Et lui donnant un baiſer immodeſte,
Atente en maître à ſa pudeur céleſte :
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeane, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſouflet
A poing fermé ſur ſon vilain viſage.
Ainſi j'ai vu, dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux piés légers, aux jarrets bondiſſans,
Réprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de ſa croupe amoureux,
Qui dans ſa lourde et groſſière embraſſade,
Dreſſait l'oreille et ſe croyait heureux.
Jeane en cela fit ſans doute une faute;
Elle devait des égards à ſon hôte.
De la pudeur je prends les intérêts;

Cette

Cette vertu n'eſt point chez moi bannie :
Mais quand un prince, et ſurtout un génie,
De vous baiſer a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des ſouflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme aſſez hardie
Pour l'oſer batre en ſon propre palais.
Il crie, on vient; ſes pages, ſes valets,
Gardes, lutins, à ſes ordres ſont prêts :
L'un d'eux lui dit que la fière Pucelle
Envers Dunois n'était pas ſi cruelle.
O calomnie! affreux poiſon des cours,
Diſcours malins, faux raports, médiſance,
Serpens maudits, ſiflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la cour de France?

NOTRE tiran, doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la ſentence fatale :
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit ; on fit incontinent
Tous les aprêts de ce grand châtiment.
Jeane et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printems de leur vie.
Le beau bâtard eſt garroté tout nu,
Pour être aſſis ſur un bâton pointu.
Au même inſtant une troupe profane
Mène au poteau la belle et fière Jeane :
Et ſes souflets, ainſi que ſes apas,
Seront punis par un affreux trépas.
De ſa chemiſe auſſitôt dépouillée,
De coups de fouet en paſſant flagellée,

Elle eſt livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois ſoumis à leurs fureurs,
N'atendant plus que ſon heure dernière,
Feſait à Dieu ſa dévote prière;
Mais une œillade impérieuſe et fière
De tems en tems étonnait les bourreaux,
Et ſes regards diſaient, c'eſt un héros.
Mais quand Dunois eut vu ſon héroïne,
Des fleurs de lis vengereſſe divine,
Prête à ſubir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconſtance du ſort :
De la Pucelle il parcourait les charmes;
Et regardant les funeſtes aprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne verſa jamais.

NON moins ſuperbe, et non moins charitable,
Jeane aux frayeurs toujours impénétrable,
Languiſſament le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeuneſſe,
En dépit d'eux réveillaient leur tendreſſe.
Ce feu ſi doux, ſi diſcret et ſi beau,
Ne s'échapait qu'au bord de leur tombeau :
Et cependant l'animal amphibie,
A ſon dépit joignant la jalouſie,
Feſait aux ſiens l'effroyable ſignal
Qu'on empalât le couple deloyal.

DANS ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler, et les airs, et la terre,
Crie : *Arêtez, gardez-vous d'empaler*,

N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on avife
Sous le portail un grand homme d'églife,
Coëfé d'un froc, les reins ceints d'un cordon;
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainfi qu'un chien dans la forêt voifine,
Ayant fenti d'une adroite narine
Le doux fumet, et tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,
Il le pourfuit d'une courfe légère,
Et fans le voir, par l'odorat mené,
Franchit foffes, fe gliffe en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'eft point détourné:
Ainfi le fils de faint François d'Affife,
Porté toujours fur fon lourd muletier,
De la Pucelle a fuivi le fentier,
Courant fans ceffe, et ne lâchant point prife.

En arivant il cria: Fils d'Alix,
Au nom du diable, et par les eaux du Styx,
Par le demon qui fut ton digne père,
Par le pfautier de fœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux;
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier, et fi cette pucelle, (*s*)
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
Tu fais quelle eft ma réputation.
Tu vois de plus cet animal infigne,
Ce mien mulet de me porter fi digne;
Je t'en fais don, c'eft pour toi qu'il eft fait;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.

Laiſſons aller ce gendarme profane;
Qu'on le delie, et qu'on nous laiſſe Jeane;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs ſont épris. (*t*)

JEANE écoutait cet horrible langage
En fremiſſant : ſa foi, ſon pucelage,
Ses ſentimens d'amour et de grandeur,
Plus que la vie étaient chers à ſon cœur.
La grâce encor, du Ciel ce don ſuprême,
Dans ſon eſprit combatait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les Cieux;
Et rougiſſant d'être ainſi toute nue,
De tems en tems fermant ſes triſtes yeux,
Ne voyant point, penſait n'être point vue.

LE bon Dunois était déſeſpéré :
Quoi, diſait-il, ce pendard decloîtré
Aura ma Jeane, et perdra ma patrie!
Tout va céder à ce ſorcier impie,
Tandis que moi, diſcret juſqu'à ce jour,
Modeſtement je cachais mon amour!

ET cependant l'ofre honnête et polie
De Grisbourdon, fit un très bon effet
Sur les cinq ſens, ſur l'ame du génie.
Il s'adoucit, il parut ſatisfait.
Ce ſoir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts : je céde, je pardonne
A ces Français; je vous les abandonne. (*u*)

LE moine gris poſſédait le bâton
Du bon Jacob, l'anneau de Salomon, (*x*)

Sa clavicule, et la verge enchantée
Des confeillers-forciers de Pharaon,
Et le balai fur qui parut montée
Du preux Saül la forcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le cordelier en favait tout autant;
Il fit un cercle, et prit de la pouffière,
Que fur la bête il jeta par derrière,
En lui difant ces mots toujours puiffans,
Que Zoroaftre enfeignait aux Perfans. (y)
A ces grands mots dits en langue du diable:
O grand pouvoir! ô merveille ineffable!
Notre mulet fur deux piés fe dreffa,
Sa tête oblongue en ronde fe changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
Sous fon bonnet fes oreilles fe tinrent.
Ainfi jadis ce fublime empereur, (z)
Dont Dieu punit le cœur dur et fuperbe,
Devenu bœuf, et fept ans nouri d'herbe,
Redevint homme, et n'en fut pas meilleur.

Du cintre bleu de la célefte fphère,
Denis voyait, avec des yeux de père,
De Jeane d'Arc le déplorable cas; (*aa*)
Il eût voulu s'élancer ici bas,
Mais il était lui-même en embaras.
Denis s'était atiré fur les bras
Par fon voyage une fâcheufe afaire.
Saint George était le patron d'Angleterre; (*bb*)
Il fe plaignit que monfieur faint Denis,
Sans aucun ordre, et fans aucun avis,

A ſes Bretons eût fait ainſi la guerre.
George et Denis, de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les ſaints anglais ont dans leur caractère
Je ne ſais quoi de dur et d'inſulaire :
On tient toujours un peu de ſon pays.
Envain notre ame eſt dans le paradis ;
Tout n'eſt pas pur ; et l'accent de province
Ne ſe perd point, même à la cour du prince.

Mais il eſt tems, lecteur, de m'arêter ;
Il faut fournir une longue carière ;
J'ai peu d'haleine ; et je dois vous conter
L'événement de tout ce grand miſtère,
Dire comment ce nœud ſe débrouilla,
Ce que fit Jeane, et ce qui ſe paſſa
Dans les enfers, au ciel, et ſur la terre.

Fin du quatrième Chant.



Le Cordelier plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon Seigneur,

CHANT V.

Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeane, eſt en Enfer très juſtement. Il raconte ſon avanture aux diables.

O mes amis, vivons en bons chrétiens!
C'eſt le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A ſon devoir il faut enfin ſe rendre.
Dans mon printems, j'ai hanté des vauriens;
A leurs deſirs ils ſe livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le faint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et ſe moquant des ſerviteurs de Dieu.
Qu'arive-t-il? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient viſiter nos diſeurs de bons mots;
La fiévre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huiſſière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire : Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, Monſieur, qu'on vous enterre?
Lors un tardif et faible repentir,
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à ſon aide apelle ſaint Martin,
L'autre ſaint Roch, l'autre ſainte Mitouche. (*a*)
On pſalmodie, on braille du latin,
On les aſperge, hélas! le tout envain.
Aux piés du lit ſe tapit le malin,

Ouvrant la grife, et lorſque l'ame echape
Du corps chétif, au paſſage il la hape,
Puis vous la porte au fin fond des Enfers,
Digne ſéjour de ces eſprits pervers.

Mon cher lecteur, il eſt tems de te dire
Qu'un jour Satan, ſeigneur du ſombre empire, (*b*)
A ſes vaſſaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal :
On avait fait une énorme recrue ;
Et les démons buvaient la bien-venue
D'un certain pape, et d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines, (*c*)
Trois intendans, deux conſeillers, vingt moines,
Tout frais venus du ſéjour des mortels,
Et dévolus aux brâſiers éternels.

Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait, entouré de ſes pairs.
On s'enivrait du nectar des Enfers,
On fredonnait quelques chanſons à boire,
Lorſqu'à la porte il s'éléve un grand cri :
Ah, bon jour donc, vous voilà, vous voici ;
C'eſt lui, Meſſieurs, c'eſt le grand émiſſaire,
C'eſt Grisbourdon, notre féal ami ;
Entrez, entrez, et chauſez-vous ici :
Et bras deſſus, et bras deſſous, beau père,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'Enfer.
On vous l'embraſſe, on le baiſe, on le ſerre ;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baiſé, vers le lieu du feſtin.

SATAN

SATAN ſe léve, et lui dit : Fils du diable,
O des fraparts ornement véritable, (*d*)
Certe ſitôt je n'eſpérais te voir;
Chez les humains tu m'étais néceſſaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
Par toi la France était mon ſéminaire;
En te voyant je perds tout mon eſpoir.
Mais du Deſtin la volonté ſoit faite!
Bois avec nous, et prends place à ma draite.

LE cordelier, plein d'une ſainte horreur,
Baiſe à genoux l'ergot de ſon ſeigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaſte et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuſe mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où ſied l'eſprit immonde,
Abîme immenſe où s'engloutit le monde;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Eſprit, amour, ſavoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du Ciel créés tous pour le diable.
Tu ſais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs rois ſont avec les tirans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Auréle,
Ce bon Trajan, des princes le modéle;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers;
Les deux Catons, ces fleaux des pervers;
Ce Scipion maître de ſon courage,
Lui qui vainquit, et l'Amour, et Carthage.
Vous y grillez, ſage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;

Et vous, Socrate, enfant de la Sageſſe,
Martir de Dieu dans la profane Gréce;
Juſte Ariſtide, et vertueux Solon,
Tous malheureux morts ſans confeſſion.
Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudiére grande
Certains quidams, ſaints ou rois, dont le nom
Orne l'hiſtoire, et pare la legende.
Un des premiers était le roi Clovis. (*e*)
Je vois d'abord mon lecteur qui s'etonne
Qu'un ſi grand roi, qui tout ſon peuple a mis
Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du ſalut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un païen?
Mais mon lecteur ſe ſouviendra très bien
Qu'être lavé de cette eau ſalutaire
Ne ſuſit pas quand le cœur eſt gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, ſanguinaire;
Et ſaint Remi ne put laver jamais
Ce roi des Francs, gangrené de forfaits.

Parmi ces grands, ces ſouverains du monde,
Enſevelis dans cette nuit profonde,
On diſcernait le fameux Conſtantin.
Eſt-il bien vrai? criait avec ſurpriſe
Le moine gris: ô rigueur! ô deſtin!
Quoi, ce héros fondateur de l'Egliſe,
Qui de la terre a chaſſé les faux dieux,
Eſt deſcendu dans l'Enfer avec eux?
Lors Conſtantin dit ces propres paroles: (*ſ*)

J'ai renverſé le culte des idoles ;
Sur les débris de leurs temples fumans
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens ;
Mais tous mes ſoins pour ſa grandeur ſuprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même ;
Les ſaints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepié du trône des Céſars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes dieux, avaient mes ſacrifices.
L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur ſang,
Ont cimenté ma fortune et mon rang.
Pour conſerver cette grandeur ſi chére,
J'ai maſſacré mon malheureux beaupère.
Dans les plaiſirs et dans le ſang plongé,
Faible et barbare en ma fureur jalouſe,
Ivre d'amour, et de ſoupçons rongé,
Je fis périr mon fils et mon epouſe.
O Grisbourdon, ne ſois plus étonné
Si comme toi Conſtantin eſt damné. (*g*)

LE révérend de plus en plus admire
Tous les ſecrets du ténébreux empire.
Il voit partout de grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne, et nonains d'Italie.
De tous les rois il voit les confeſſeurs,
De nos beautés il voit les directeurs :
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arondie.
Au fier aſpect de cet animal pie,

Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : Cet homme eſt jacobin. (*h*)
Quel eſt ton nom? lui cria-t-il ſoudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique :
Hélas! mon fils, je ſuis ſaint Dominique. (*i*)

A ce diſcours, à cet auguſte nom,
Vous euſſiez vu reculer Grisbourdon;
Il ſe ſignait, il ne pouvait le croire.
Comment? dit-il, dans la caverne noire
Un ſi grand ſaint, un apôtre, un docteur!
Vous de la foi le ſacré promoteur,
Homme de Dieu, prêcheur évangélique,
Vous dans l'enfer ainſi qu'un hérétique!
Certes ici la grâce eſt en défaut.
Pauvres humains, qu'on eſt trompé là-haut!
Et puis allez, dans vos cérémonies,
De tous les ſaints chanter les litanies.

LORS repartit avec un ton dolent
Notre eſpagnol au manteau noir et blanc :
Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes;
De leurs erreurs qu'importe le fracas?
Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
Loués, fêtés où nous ne ſommes pas :
Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer rôtit bien triſtement,
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi, je ſuis dans la noire ſéquelle
Très juſtement, pour avoir autrefois
Perſécuté ces pauvres Albigeois.

Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je fuis cuit pour les avoir fait cuire. (*k*)

Oh, quand j'aurais une langue de fer
Toujours parlant, je ne pourais fufire,
Mon cher lecteur, à te nombrer, et dire
Combien de faints on rencontre en enfer!

Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut affez fait au fils de faint François
Tous les honneurs de leur trifte patrie,
Chacun cria d'une commune voix :
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,
Qui t'a conduit vers une fin fi promte.
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure eft tombée ici-bas.
Meffieurs, dit-il, je ne m'en défens pas;
Je vous dirai mon étrange avanture;
Elle poura vous étonner d'abord :
Mais il ne faut me taxer d'impofture;
On ne ment plus fitôt que l'on eft mort.

J'etais là-haut, comme on fait, votre apôtre;
Et pour l'honneur du froc, et pour le vôtre,
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah, l'animal infigne!
Ah, le grand homme! ah, quel rival condigne! (*l*)
Mon muletier, ferme dans fon devoir,
D'Hermaphrodix avait paffé l'efpoir.
J'avais auffi pour ce monftre femelle,
Sans vanité, prodigué tout mon zéle;
Le fils d'Alix, ravi d'un tel effort,

Nous laiſſait Jeane en vertu de l'acord.
Jeane la forte, et Jeane la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de pucelle;
Entre mes bras elle ſe débatait,
Le muletier par deſſous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.
Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
L'air s'entr'ouvrit, et du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel (lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, et vous ſavez pourquoi.)
Je vis deſcendre, ô fatale merveille!
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam ſur la montagne alla.
Quel terrible âne! il portait une ſelle
D'un beau velours, et ſur l'arçon d'icelle
Etait un ſabre à deux larges tranchans:
De chaque épaule il lui ſortait une aile,
Dont il volait, et devançait les vents.

A haute voix alors s'écria Jeane:
Dieu ſoit loué! voici venir mon âne.
A ce diſcours je fus tranſi d'effroi;
L'âne à l'inſtant ſes quatre genoux plie,
Léve ſa queue, et ſa tête polie,
Comme diſant à Dunois: monte-moi.
Dunois le monte, et l'animal s'envole
Sur notre tête, et paſſe, et caracole.
Dunois planant, le cimeterre en main,
Sur moi chetif fondit d'un vol ſoudain.
Mon cher Satan, mon ſeigneur ſouverain,
Ainſi, dit-on, lorſque tu fis la guerre

Imprudemment au maître du tonnerre, (*m*)
Tu vis fur toi s'élancer faint Michel,
Vengeur fatal des injures du Ciel.

REDUIT alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la forcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le fourcil noir et le vifage altier.
Je pris la mine, et la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux fe jouaient fur mon fein.
De gaze fine une étofe brillante
Fit entrevoir une gorge naiffante.
J'avais tout l'art du fexe féminin.
Je compofais mes yeux et mon vifage;
On y voyait cette naïveté
Qui toûjours trompe, et qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus fage.
J'euffe amoli le cœur le plus fauvage;
Car j'avais tout, artifice et beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé fon braquemart terrible (*n*)
Son bras était à demi defcendu,
Et Grisbourdon fe croyait pourfendu.
Dunois regarde, il s'émeut, il s'arête.
Qui de Médufe eût vu jadis la tête
Etait en roc mué foudainement:
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frapée;
Je vis tomber fa redoutable épée:

Je vis Dunois ſentir à mon aſpect
Beaucoup d'amour, et beaucoup de reſpect.
Qui n'aurait cru que j'euſſe eu la victoire ?
Mais voici bien le pis de mon hiſtoire.

Le muletier, qui preſſait dans ſes bras
De Jeane d'Arc les robuſtes apas,
En me voyant ſi gentille et ſi belle,
Brûla ſoudain d'une flâme nouvelle.
Hélas! mon cœur ne le ſoupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur groſſier connaître l'inconſtance!
Il lâcha priſe, et j'eus la préférence.
Il quite Jeane; ah funeſte beauté!
A peine Jeane eſt-elle en liberté,
Qu'elle aperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiſſe tomber par terre.
Du fer tranchant ſa dextre ſe ſaiſit;
Et dans l'inſtant que le ruſtre infidelle
Quitait pour moi la ſuperbe Pucelle,
Par le chignon Jeane d'Arc m'abatit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce tems je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeane la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puiſſent-ils tous être empalés cent fois!
Et que le Ciel, qui confond les coupables,
Pour mon plaiſir les donne à tous les diables!
Ainſi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'Enfer en rit d'aſſez bon cœur.

Fin du cinquième Chant.

CHANT



A ſes genoux le chétif Muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du Cordelier,

CHANT VI.

Avanture d'Agnès et de Monrose. Temple de la Renommée. Avanture tragique de Dorothée.

QUITONS l'Enfer, quitons ce goufre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dreſſons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui ſe paſſe au monde.
Ce monde, hélas! eſt bien un autre enfer.
J'y vois partout l'innocence proſcrite,
L'homme de bien flétri par l'hipocrite;
L'eſprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainſi que les vertus.
Une rampante et lâche politique
Tient lieu de tout, eſt le mérite unique.
Le zéle affreux des dangereux dévots
Contre le ſage arme la main des ſots :
Et l'Intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triſte et penſif, auprès d'un cofrefort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, inſenſés et coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir?
Ah malheureux! qui péchez ſans plaiſir,
Dans vos erreurs ſoyez plus raiſonnables;
Soyez au moins des pécheurs fortunés;
Et puiſqu'il faut que vous ſoyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

AGNÈS Sorel ſut en uſer ainſi.
On ne lui peut reprocher dans ſa vie
Que les douceurs d'une tendre ſolie.
Je lui pardonne, et je penſe qu'auſſi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En paradis tout ſaint n'eſt pas pucelle;
Le repentir eſt vertu du pécheur.

QUAND Jeane d'Arc défendait ſon honneur,
Et que du fil de ſa céleſte épée
De Griſbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé, qui deſſus ſon harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeane.
Quelle raiſon en avait-il? l'amour;
Le tendre amour, et la naiſſante envie,
Dont en ſecret ſon ame était ſaiſie.
L'ami lecteur aprendra quelque jour
Quel trait de flâme, et quelle idée hardie
Preſſait déjà ce héros d'Arcadie.

L'ANIMAL ſaint eut donc la fantaiſie
De s'envoler devers la Lombardie;
Le bon Denis en ſecret conſeilla
Cette eſcapade à ſa monture ailée;
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela?
C'eſt que Denis lut dans l'ame troublée
De ſon bel âne, et de ſon beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cauſe commune,
Perdre la France, et Jeane, et ſa fortune.

Denis penſa que l'abſence et le tems
Les guériraient de leurs amours naiſſans.
Denis encor avait en cette afaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ſes deſſeins;
Et reſpectez tout ce que font les ſaints.

L'ANE céleſte, où Denis met ſa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, et Dunois ſtupéfait
A tire d'aile eſt parti comme un trait.
Il regardait de loin ſon héroïne,
Qui, toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de ſang, ſe frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arêter envain;
Ses farfadets, ſon peuple aérien,
En cent façons volent ſur ſon paſſage.
Jeane s'en moque, et paſſe avec courage.

LORSQU'EN un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, et s'aprochant admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un eſſaim bourdonnant
Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage;
Un peuple ailé lui couvre le viſage:
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ſes deux mains il frape, il ſe démène,
Diſſipe, tue, écrâſe par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainſi que la Pucelle fière.
Chaſſait au loin cette foule légère.

A ſes genoux le chétif muletier,
Craignant pour ſoi le ſort du cordelier,
Tremble et s'écrie : O Pucelle, ô ma mie!
Dans l'écurie autrefois tant ſervie!
Quelle furie! épargne au moins ma vie;
Que les honneurs ne changent point tes mœurs!
Tu vois mes pleurs, ah Jeane! je me meurs.
Jeane répond : Faquin, je te fais grâce;
Dans ton vil ſang, de ſange tout chargé,
Ce fer divin ne ſera point plongé.
Végette encor, et que ta lourde maſſe
Ait à l'inſtant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet tranſlater,
Mais ne m'importe ici de ta figure;
Homme ou mulet, tu ſeras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétens le retrouver en toi;
Çà qu'on ſe courbe : elle dit, et la bête
Baiſſe à l'inſtant ſa chauve et lourde tête,
Marche des mains, et Jeane ſur ſon dos
Va dans les champs afronter les héros. (*a*)
Pour le Génie, il jura par ſon père
De tourmenter toujours les bons Français;
Son cœur navré pencha vers les Anglais;
Il ſe promit, dans ſa juſte colère,
De ſe venger du tour qu'on lui jouait,
De bien punir tout français indiſcret,
Qui pour ſon dam paſſerait ſur ſa terre.
Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizare, et tout-à-fait nouveau,
Un labirinte, un piége où ſa vengeance
Veut atraper les héros de la France. (*b*)

Mais que devint la belle Agnès Sorel?
Vous souvient-il de son trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
Très brusquement, et courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embaras.
De son danger encor toute surprise,
Elle jurait de n'être jamais prise
A l'avenir en un semblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De respecter ce tendre et doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle:
Mais il ne faut jamais jurer de rien.

Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp surpris tumulte inséparable,
Quand chacun court, oficier et soldat,
Que l'un s'enfuit, et que l'autre combat,
Que les valets, fripons suivant l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis:
Parmi les cris, la poudre et la fumée,
La belle Agnès se voyant sans habits,
Du grand Chandos entre en la garde-robe;
Puis avisant chemise, mules, robe,
Saisit le tout en tremblant et sans bruit;
Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point, car de bonne fortune
Elle aperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche, et selle sur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.

Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va ſubtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant;
Puis ſe ſervant de certaine eſcabelle,
Y poſe un pié, monte, ſe met en ſelle,
Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte et de joie à la fois.
L'ami Boneau court à pié dans la plaine,
En maudiſſant ſa peſante bedaine,
Ce beau voyage, et la guerre, et la Cour,
Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.

Or de Chandos le très fidelle page,
(Monroſe était le nom du perſonnage) (c)
Qui revenait ce matin d'un meſſage,
Voyant de loin tout ce qui ſe paſſait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe et le bonnet;
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était ſon cher maître,
Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
Epouvanté de l'étrange avanture,
D'un coup de fouet il hâte ſa monture,
Galope, et crie: Ah mon maître! ah ſeigneur!
Vous pourſuit-on? Charlot eſt-il vainqueur?
Où courez-vous? Je vais partout vous ſuivre:
Si vous mourez, je ceſſerai de vivre.
Il dit, et vole, et le vent emportait
Lui, ſon cheval, et tout ce qu'il diſait.
La belle Agnès, qui ſe croit pourſuivie,
Court dans le bois au péril de ſa vie;

Le page y vole, et plus elle s'enfuit,
Plus notre anglais avec ardeur la fuit.
La jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté fur la terre étendue.
Le page arive auffi promt que les vents;
Mais il perdit l'ufage de fes fens,
Quand cette robe ouverte et voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un fein d'albâtre, et les charmans tréfors
Dont la nature enrichiffait fon corps.

BEL Adonis, telle fut ta furprife, (*d*)
Quand la maîtreffe et de Mars et d'Anchife,
Du haut des cieux, le foir au coin d'un bois,
S'ofrit à toi pour la première fois.
Vénus fans doute avait plus de parure;
Une jument n'avait point renverfé
Son corps divin de fatigue haraffé;
Bonnet de nuit n'était point fa coëfure;
Son cu d'ivoire était fans meurtriffure:
Mais Adonis, à ces atraits tout nus,
Balancerait entre Agnès et Vénus.

LE jeune anglais fe fentit l'ame ateinte
D'un feu mêlé de refpect et de crainte;
Il prend Agnès, et l'embraffe en tremblant:
Hélas! dit-il, feriez-vous point bleffée?
Agnès fur lui tourne un œil languiffant,
Et d'une voix timide, embaraffée,
En foupirant elle lui parle ainfi:
Qui que tu fois qui me pourfuis ici,

Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuse point du malheur qui m'oprime;
Jeune étranger, conserve mon honneur,
Sois mon apui, sois mon libérateur,
Elle ne put en dire davantage:
Elle pleura, détourna son visage,
Triste, confuse, et tout bas prometant
D'être fidelle au bon roi son amant.
Monrose ému fut un tems en silence;
Puis il lui dit d'un ton tendre et touchant:
O de ce monde adorable ornement,
Que sur les cœurs vous avez de puissance!
Je suis à vous, comptez sur mon secours;
Vous disposez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon sang; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'ose vous servir:
Je n'en veux point une autre récompense:
C'est être heureux que de vous secourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes;
Sa main timide en arose les charmes,
Et les endroits de roses et de lis,
Qu'avaient la selle et la chute meurtris.
La belle Agnès rougissait sans colère,
Ne trouvait point sa main trop téméraire,
Et le lorgnait sans bien savoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidelle au roi.
Le page ayant employé sa bouteille:
Rare beauté, dit-il, je vous conseille
De cheminer jusqu'en un bourg voisin:
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul soldat ne demeure;
Nous y serons avant qu'il soit une heure.

J'ai

J'ai de l'argent ; et l'on vous trouvera
Et coëfe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France.
La dame errante aprouva fon avis ;
Monrofe était fi tendre et fi foumis,
Etait fi beau, favait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le fuivre.

QUELQUE cenfeur, interrompant le fil
De mon difcours, dira : Mais fe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès refpectueux et fage ?
Qu'il ne prît point la moindre liberté ?
Ah ! laiffez là vos cenfures rigides ;
Ce page aimait, et fi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

AGNÈS et lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre, et de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'aprochait d'elle, et baifait fes beaux bras ;
Le tout d'un air refpectueux et tendre ;
La belle Agnès ne favait s'en défendre ;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.
Dedans le bourg ils font entrés à peine,
Dans un logis fon écuyer la mène
Bien fatiguée ; Agnès entre deux draps
Modeftement repofe fes apas.

Monrofe court, et va tout hors d'haleine
Chercher partout pour dignement fervir,
Alimenter, chauffer, coëfer, vêtir
Cette beauté déjà fa fouveraine.
Charmant enfant, dont l'amour et l'honneur
Ont pris plaifir à diriger le cœur,
Où font les gens dont la fageffe égale
Les procédés de ton ame loyale?

DANS ce logis (je ne puis le nier) (*e*)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier eft plus hardi qu'un page.
Le fcélérat, informé du voyage
Du beau Monrofe et de la belle Agnès,
Et trop inftruit que dans fon voifinage
A quatre pas repofaient tant d'atraits,
Preffé foudain de fon defir infame,
Les yeux ardens, le fang rempli de flâme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un défefpéré,
Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que fefait en ce même moment
Le grand Dunois fur fon âne volant.

AU haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête, et divifent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal, (*f*)
Fameux paffage aux Romains fi fatal,
Qui voit le ciel s'arondir fur fa tête,
Et fous fes piés fe former la tempête,
Eft un palais de marbre tranfparent,

Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans font des glaces fidelles;
Si que chacun qui paffe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut fe mirer tant qu'il lui femble bon.
Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où fi bien l'on fe mire;
Mais ces chemins font tous bien dangereux;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien fouvent fur ce nouvel Olimpe
Eft arivé fans trop favoir par où;
Chacun y court; et tandis que l'un grimpe,
Il en eft cent qui fe caffent le cou.

De ce palais la fuperbe maîtreffe
Eft cette vieille et bavarde déeffe,
La Renommée, à qui dans tous les tems
Le plus modefte a donné quelque encens.
Le fage dit que fon cœur la méprife,
Qu'il hait l'eclat que lui donne un grand nom,
Que la louange eft pour l'ame un poifon :
Le fage ment, et dit une fotife.

La Renommée eft donc en ces beaux lieux,
Les courtifans dont elle eft entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous priant, et criant à genoux :
O Renommée! ô puiffante déeffe!
Qui favez tout, et qui parlez fans ceffe,
Par charité parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indifcrettes,

La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une à sa bouche, apliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros ;
L'autre est au cu, puisqu'il faut vous le dire :
C'est celle-là qui sert à nous instruire
De ce fatras de volumes nouveaux, (*g*)
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnasse insectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour à tour,
Faits en un mois, périssent en un jour,
Ensevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux, et leurs priviléges.

Un vil ramas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames detracteurs,
Guyon, Freron, la Beaumelle, Nonote ;
Et ce rebut de la troupe bigote,
Ce Savatier, de la fraude instrument,
Qui vend sa plume, et ment pour de l'argent ;
Tous ces marchands d'oprobre et de fumée,
Osent pourtant chercher la Renommée ;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De se montrer à la divinité.
A coups de fouet chassés du sanctuaire,
A peine encor ils ont vu son derrière. (*h*)

Gentil Dunois, sur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis transporté.
Ton nom fameux, qu'avec justice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs si polis.
O quelle joie enchantait tes esprits !

Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes ;
Non ſeulement des ſiéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas ;
Mais des vertus encor plus dificiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te béniſſant au ſein de leurs aſiles,
Des gens de bien à la cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.

DUNOIS ainſi contemplant ſon hiſtoire,
Se complaiſait à jouir de ſa gloire.
Son âne auſſi s'amuſant à ſe voir,
Se pavanait de miroir en miroir.

ON entendit, deſſus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes ;
Elle diſait : Voici l'horrible jour
Où dans Milan la ſentence eſt dictée ;
On va brûler la belle Dorothée :
Pleurez, mortels qui connaiſſez l'amour.
Qui ? dit Dunois : quelle eſt donc cette belle ?
Qu'a-t-elle fait, pourquoi la brûle-t-on ?
Paſſe après tout ſi c'eſt une laidron ;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les ſaints c'eſt choſe trop cruelle !
Les Milanais ont donc perdu l'eſprit.
Comme il parlait, la trompette reprit :
O Dorothée, ô pauvre Dorothée !
En feu cuiſant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te *recout* de ce brâſier fatal.

A cet avis Dunois ſentit dans l'ame
Un promt deſir de ſecourir la dame :
Car vous ſavez que ſitôt qu'il s'ofrait
Ocaſion de marquer ſon courage,
Venger un tort, redreſſer quelque outrage,
Sans raiſonner ce héros y courait.
Allons, dit-il à ſon âne fidelle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'apelle.
L'âne auſſitôt ſes deux ailes étend ;
Un chérubin va moins rapidement. (*i*)
On voit déjà la ville où la juſtice
Arangeait tout pour cet affreux ſuplice.
Dans la grand'place on éléve un bûcher ;
Trois cents archers, gens cruels et timides,
Du mal d'autrui monſtres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'aprocher.
On voit partout le beau monde aux fenêtres,
Atendant l'heure, et déjà larmoyant ;
Sur un balcon l'archevêque et ſes prêtres
Obſervent tout d'un œil ferme et content.

QUATRE alguazils amènent Dorothée, (*k*)
Nue en chemiſe, et de fer garrotée.
Le déſeſpoir et la confuſion,
Le juſte excès de ſon afliction,
Devant ſes yeux répandent un nuage ;
Des pleurs amers inondent ſon viſage.
Elle entrevoit, d'un œil mal aſſuré,
L'affreux poteau pour ſa mort préparé ;
Et ſes ſanglots ſe feſant un paſſage :
O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur
Régnes encor en ces momens d'horreur !.....

Elle ne put en dire davantage;
Et, bégayant le nom de fon amant,
Elle tomba fans voix, fans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle:
Dans cet état elle était encor belle.

Un fcélérat nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infame champion, (*l*)
La dague au poing, vers le bûcher s'avance,
Le chef armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut: Meffieurs, je jure Dieu
Que Dorothée a mérité le feu.
Eft-il quelqu'un qui prenne fa querelle?
Eft-il quelqu'un qui combate pour elle?
S'il en eft un, que cet audacieux
Ofe à l'inftant fe montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Difant ces mots il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant, (*m*)
Roulant les yeux, tordant fa laide bouche.
On frémiffait à fon afpect farouche;
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât juftifier.
Sacrogorgon venait de les confondre:
Chacun pleurait, et nul n'ofait répondre.
Le fier prélat, du haut de fon balcon,
Encourageait le brutal champion.

Le beau Dunois, qui planait fur la place,
Fut fi choqué de l'infolente audace
De ce pervers; et Dorothée en pleurs
Etait fi belle au fein de tant d'horreurs,

Son défefpoir la rendait fi touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il faute à terre, et d'un ton élevé :
C'eft moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage
Que Dorothée eft vertueufe et fage,
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Supôt du crime, et menteur déloyal.
Je veux d'abord favoir de Dorothée
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel eft fon cas, et par quel guet-à-pan
On fait brûler les belles à Milan.
Il dit : Le peuple, à la furprife en proie,
Pouffa des cris d'efpérance et de joie.
Sacrogorgon, qui fe mourait de peur,
Fit comme il put femblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, fous fa mine hipocrite,
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Les yeux baiffés, la belle lui raconte,
En foupirant, fon malheur et fa honte :
L'âne divin, fur l'églife perché,
De tout ce cas paraiffait fort touché ;
Et de Milan les dévotes familles
Béniffaient Dieu qui prend pitié des filles.

Fin du fixième Chant.

CHANT





Allons, dit-il, venez à moi, mon âne:

CHANT VII.

Comment Dunois ſauva Dorothée condamnée à la mort par l'inquiſition.

Lorsqu'autrefois, au printems de mes jours,
Je fus quité par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut nâvré de triſteſſe,
Et je penſai renoncer aux amours;
Mais d'ofenſer par le moindre diſcours
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur, ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidelles,
Vous comprenez, à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage:
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler;
Ou bien buvez: c'eſt un parti fort ſage.
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Le tonſuré qu'amour rendit barbare,
Cet opreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil!

DEJA Dunois à la belle afligée
Avait rendu le courage et l'efpoir :
Mais avant tout il convenait favoir
Les atentats dont elle était chargée.

O vous, dit-elle, en baiffant fes beaux yeux,
Ange divin qui defcendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma defenfe,
Vous favez bien quelle eft mon innocence,
Dunois reprit : Je ne fuis qu'un mortel;
Je fuis venu par une étrange allure,
Pour vous fauver d'un trépas fi cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame et vertueufe et pure;
Mais dites-moi, pour Dieu, votre avanture.

LORS Dorothée, en effuyant les pleurs
Dont le torrent fon beau vifage mouille,
Dit : L'amour feul a fait tous mes malheurs.
Connaiffez-vous monfieur de la Trimouille?

OUI, dit Dunois, c'eft mon meilleur ami.
Peu de héros ont une ame auffi belle;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidelle,
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi;
Nul chevalier n'eft plus digne qu'on l'aime.
Il eft trop vrai, dit-elle, c'eft lui-même.
Il ne s'eft pas écoulé plus d'un an
Depuis le jour qu'il a quité Milan.
C'eft en ces lieux qu'il m'avait adorée;
Il le jurait, et j'ofe être affurée
Que fon grand cœur eft toujours enflâmé,
Qu'il m'aime encor, car il eft trop aimé.

NE doutez point, dit Dunois, de ſon ame;
Votre beauté vous répond de ſa flâme :
Je le connais; il eſt, ainſi que moi,
A ſes amours fidelle comme au roi.
L'autre reprit : Ah! Monſieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable et le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître!
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais ou non.

CE fut, Monſieur, ô moment délectable!
Chez l'archevêque, où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah! j'en perdis la parole et la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue :
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaiſir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit viſite :
Elle fut courte, il prit congé trop vite.
Quand il partit mon cœur le rapelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baiſers ſur mes lèvres ravis.
Le lendemain il oſa davantage;
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant;
Le lendemain il me fit un enfant.

Que dis-je? hélas! faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs et ma honte,
Sans que je fache, ô digne chevalier,
A quel héros j'ofe me confier?

Le chevalier par pure obéiffance
Dit, fans vanter fes faits ni fa naiffance:
Je fuis Dunois. C'était en dire affez.
Dieu, reprit-elle, ô Dieu, qui m'exaucez,
Quoi, vos bontés font voler à mon aide
Ce grand Dunois, ce bras à qui tout céde! (a)
Ah! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
Charmant bâtard, cœur noble, ame fublime;
Le tendre Amour me fefait fa victime;
Mon falut vient d'un enfant de l'Amour:
Le Ciel eft jufte, et l'efpoir me ranime.

Vous faurez donc, brave et gentil Dunois,
Que mon amant, au bout de quelques mois,
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funefte, et maudite Angleterre!
Il écouta la voix de fon devoir.
Mon tendre amour était au défefpoir.
Un tel état vous eft connu, fans doute;
Et vous favez, Monfieur, ce qu'il en coûte.
Ce fier devoir fit feul tous nos malheurs;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs:
Mon cœur était forcé de fe contraindre,
Et je mourais, mais fans pouvoir me plaindre.
Il me donna le préfent amoureux
D'un bracelet fait de fes blonds cheveux,
Et fon portrait qui, trompant fon abfence,

M'a fait cent fois retrouver sa présence.
Un cher écrit surtout il me laissa,
Que de sa main le ferme Amour traça.
C'était, Monsieur, une juste promesse,
Un sûr garant de sa sainte tendresse;
On y lisait : Je jure par l'Amour,
Par les plaisirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouser ma chère Dorothée.

LAS! il partit, il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts où l'apela l'honneur.
Ah! s'il savait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur!
Non, juste ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.

IL partit donc; et moi je m'en allai,
Loin des soupçons d'une ville indiscrette,
Chercher aux champs une sombre retraite,
Conforme aux soins de mon cœur désolé.
Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
Cachée au monde, et fuyant tous les yeux,
Dans le secret le plus mistérieux
J'ensevelis mes pleurs et ma grossesse.
Mais par malheur, hélas! je suis la niéce
De l'archevêque : à ces funestes mots,
Elle sentit redoubler ses sanglots.

PUIS vers le ciel tournant ses yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en secret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour;
Avec mon fils consolant mes alarmes,

De mon amant j'atendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaifie
De venir voir quelle efpéce de vie
Menait fa niéce au fond de ces forêts :
Pour ma campagne il quita fon palais ;
Il fut touché de mes faibles atraits.
Cette beauté, préfent cher et funefte,
Ce don fatal, qu'aujourdui je détefte,
Perça fon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : ciel, que je fus furprife !
Je lui parlai des devoirs de fon rang,
De fon état, des nœuds facrés du fang :
Je remontrai l'horreur de l'entreprife ;
Elle outrageait la nature et l'Eglife.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique efpoir.
Il fe flatait que mon cœur indocile
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu.
Que fon triomphe en ferait plus facile ;
Il m'acablait de fes foins fatigans,
De fes defirs rebutés et preffans.

Helas ! un jour que, toute à ma trifteffe,
Je relifais cette douce promeffe,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lifant me furprit.
Il fe faifit, d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie :
Il lut : il vit dans cet écrit fatal
Tous mes fecrets, ma flâme, et fon rival.
Son ame alors, jaloufe et forcenée,

A ſes deſirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte, et toujours m'épiant,
Il ſut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage;
Mais l'archevêque en devint plus ardent;
Et ſe ſentant ſur moi cet avantage :
Ah! me dit-il, n'eſt-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être ſage?
Et vos faveurs ſeront le ſeul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi?
Oſez-vous bien me faire réſiſtance?
Y penſez-vous? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos apas :
Cédez ſur l'heure, ou craignez ma vengeance.

Je me jetai tremblante à ſes genoux;
J'ateſtai Dieu, je répandis des larmes.
Lui, furieux d'amour et de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverſe, et va me violer;
A mon ſecours il falut apeler :
Tout ſon amour ſoudain ſe tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel! ſouffrir un tel outrage!
De coups affreux il meurtrit mon viſage.
On vient au bruit; mon oncle au même inſtant
Joint à ſon crime un crime encor plus grand :
Chrétiens, dit-il, ma niéce eſt une impie;
Je l'abandonne, et je l'excommunie :
Un hérétique, un damné ſuborneur,
Publiquement a fait ſon déshonneur;
L'enfant qu'ils ont eſt un fruit d'adultère.
Que Dieu confonde et le fils et la mère!

Et puiſqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils ſoient livrés à l'inquiſition.

Il ne fit point une menace vaine;
Et dans Milan le traître arive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquiſiteur.
On me ſaiſit, priſonnière on m'entraîne
Dans des cachots, où le pain de douleur
Etait ma ſeule et triſte nouriture :
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour de mort, et tombeau des vivans!
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
Vous les voyez ces brâſiers dévorans;
C'eſt là qu'il faut expirer à vingt ans!
Voilà mon lit à mon heure dernière!
C'eſt là, c'eſt là, ſans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur!
Plus d'un guerrier aurait, ſelon l'uſage,
Pris ma défenſe, et pour moi combatu;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :
Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage. (*b*)
Qu'atendre, hélas! d'un cœur italien?
Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole; (*c*)
Mais un français n'eſt alarmé de rien,
Et braverait le pape au capitole.

A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle acuſée,
Plein de courroux pour ſon perſécuteur,
Brûlait déjà d'exercer ſa valeur,
Et ſe flatait d'une victoire aiſée :

Bien

Bien furpris fut de fe voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'inveftiffait noblement par derrière.
Un cuiftre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai *miferere*:
» On fait favoir de par la fainte Eglife,
» Par Monfeigneur, pour la gloire de Dieu,
» A tous chrétiens que le Ciel favorife,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger, ce champion profane,
» De Dorothée infame chevalier,
» Comme infidelle, hérétique et forcier;
» Qu'il foit brûlé fur l'heure avec fon âne. »

CRUEL prélat, Bufiris en foutane, (*d*)
C'était, perfide, un tour de ton métier;
Tu redoutais le bras de ce guerrier,
Tu t'entendais avec le faint ofice
Pour oprimer, fous le nom de juftice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.

TOUT auffitôt l'affaffine cohorte,
Du faint ofice abominable efcorte,
Pour fe faifir du fuperbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois;
Puis marche encor; puis fe figne et s'arête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : Allons; il faut vaincre ou périr;
De ce forcier tâchons de nous faifir.
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les facriftains arivent à la file :

L'un tient un pot, et l'autre un goupillon; (*e*)
Ils font leur ronde, et de leur eau falée
Benoîtement afpergent l'affemblée.
On exorcife, on maudit le démon;
Et le prélat, toujours l'ame troublée,
Donne partout la bénédiction.

Le grand Dunois, non fans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable:
Lors faififfant de fon bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catolique inftrument,
De fon falut cher et facré garant;
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
L'âne defcend, Dunois monte, et foudain
Il va frapant, en moins d'un tour de main,
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *fternum* et le bras; (*f*)
Il ateint l'autre à l'os qu'on nomme *atlas*: (*g*)
Qui voit tomber fon nez et fa mâchoire,
Qui fon oreille, et qui fon *humerus*;
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit difant fes *oremus*.

L'Ane, au milieu du fang et du carnage,
Du paladin feconde le courage;
Il vole, il tue, il mord, il foule aux piés
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon abaiffant fa vifière,
Toujours jurant s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'ateint à l'os *pubis*; (*h*)
Le fer fanglant lui fort par le *coccis*: (*i*)

Le vilain tombe, et le peuple s'écrie :
Béni soit Dieu ! le barbare est sans vie.
Le scélérat encor se débatait
Sur la poussière, et son cœur palpitait,
Quand le héros lui dit : Ame traîtresse !
L'Enfer t'atend ; crains le diable, et confesse
Que l'archevêque est un coquin mitré,
Un ravisseur, un parjure avéré ;
Que Dorothee est l'innocence même ;
Qu'elle est fidelle au tendre amant qu'elle aime ;
Et que tu n'es qu'un sot et qu'un fripon.
Oui, Monseigneur, oui, vous avez raison :
Je suis un sot, la chose est par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette afaire.
Il dit : son ame alla chez le démon.
Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.

DANS l'instant même où ce bravache infame
A Belzébut rendait sa vilaine ame,
Devers la place arive un écuyer,
Portant salade avec lance dorée : (*k*)
Deux postillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était chose assurée
Qu'il arivait quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement et d'amour transportee :
Ah ! Dieu puissant, se mit-elle à crier,
Serait-ce lui ! serait-il bien possible !
A mes malheurs le Ciel est trop sensible.

LES Milanais, peuple très curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.

Eh! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De reſſembler à ce peuple volage,
Et d'ocuper vos yeux et votre eſprit
Du changement qui dans Milan ſe fit?
Eſt-ce donc là le but de mon ouvrage?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels aſſiégeans,
A la Pucelle, à l'illuſtre amazône,
La vengereſſe et du peuple et du trône,
Qui ſans jupon, ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en Dieu ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur ſa vaillance,
Et s'adreſſant à monſieur ſaint Denis,
Qui cabalait alors en paradis
Contre ſaint George en faveur de la France.

Surtout, lecteur, n'oubliez point Agnès;
Ayez l'eſprit tout plein de ſes atraits:
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne et ſi ſévère,
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt?
Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée,
Si le Seigneur, du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très rarement:
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris pour quelque jeune page,
Cet accident peut-être eſt plus commun;

Pour l'amener ne ſaut miracle aucun.
Je l'avoûrai, j'aime toute avanture
Qui tient de près à l'humaine nature;
Car je ſuis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleſſes;
J'ai dans mon tems poſſédé des maîtreſſes.
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

Fin du ſeptième Chant.

CHANT VIII.

Comment le charmant la Trimouille rencontra un anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.

QUE cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante!
Comme elle forme et *l'eſprit et le cœur !*
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage et l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur!
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante,
Par ſa culture et ſa variété.
J'y vois ſurtout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le Ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſidûment
De la vertu ce divin rudiment :
Il fut écrit par notre abbé Tritême, (*a*)
Savant picard, de ſon ſiècle ornement;
Il prit Agnès et Jeane pour ſon iême.
Que je l'admire, et que je me ſais gré
D'avoir toujours hautement préféré
Cette lecture honnête et profitable,
A ce fatras d'inſipides romans
Que je vois naître et mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languiſſans!
De Jeane d'Arc l'hiſtoire véritable



. . . . oh ! oh ! dit le Breton,

Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles ;

Triomphera de l'envie et du tems.
Le vrai me plaît, le vrai ſeul eſt durable.

De Jeane d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte;
Car Dorothée, et Dunois ſon vengeur,
Et la Trimouille objet de ſon ardeur,
Ont de grands droits; et j'avoûrai ſans honte
Qu'avec raiſon vous vouliez être inſtruit
Des beaux effets que leur amour produit.

Près d'Orléans vous avez ſouvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour ſon bon roi ſignalant ſa vaillance,
Dans un foſſé fut plongé juſqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du ſale fond de la fangeuſe arène,
Notre héros en cent endroits froiſſé,
Un bras démis, le coude fracaſſé.
Vers les remparts de la ville aſſiégée
On reportait ſa figure affligée;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On tranſporta, de crainte de ſurpriſe,
Mon paladin, par de ſecrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidelle, au roi Charle ſoumiſe.
Un charlatan, arivé de Veniſe,
Adroitement remit ſon *radius*, (*b*)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.
Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers ſon maître,

Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidelle à sa tendresse,
Se résolut, dans son cuisant ennui,
D'aller au moins rejoindre sa maîtresse.

Il courut donc, à travers cent hasards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arivant aux portes de la ville,
Le Poitevin est entouré, heurté,
Pressé des flots d'une foule imbécile,
Qui d'un pas lourd, et d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voisines;
Bourgeois, manans, moines, bénédictines,
Méres, enfans: c'est un bruit, un concours,
Un chamaillis; chacun se précipite;
On tombe, on crie: Arivons, entrons vite:
Nous n'aurons pas tels plaisirs tous les jours.

Le paladin sut bientôt quelle fête
Allait chômer ce bon peuple lombard,
Et quel spectacle à ses yeux on aprête.
Ma Dorothée! ô ciel! Il dit, et part;
Et son coursier, s'élançant sur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les faubourgs, dans la ville, à la place,
Où du bâtard la généreuse audace
A dissipé tous ces monstres felons;
Où Dorothée, interdite, éperdue,
Osait à peine encor lever la vue.
L'abbé Tritême, avec tout son talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la surprise et du saisissement,

Et

Et des tranſports dont cette ame ſi pure
Fut pénétrée en voyant ſon amant.
Quel coloris, quel pinceau pourait rendre
Ce doux mélange, et ſi vif et ſi tendre,
L'impreſſion d'un reſte de douleur,
La douce joie où ſe livrait ſon cœur,
Son embaras, ſa pudeur, et ſa honte,
Que par degrés la tendreſſe ſurmonte?
Son la Trimouille, ardent, ivre d'amour,
Entre ſes bras la tient long-tems ſerrée,
Faible, atendrie, encor toute éplorée;
Il embraſſait, il baiſait tour à tour
Le grand Dunois, et ſa maîtreſſe, et l'âne.

TOUT le beau ſexe, aux fenêtres penché,
Batait des mains, de tendreſſe touché;
On voyait fuir tous les gens à ſoutane
Sur les débris du bûcher renverſé,
Qui dans le ſang nage au loin diſperſé.
Sur ces débris le bâtard intrépide,
De Dorothée afermiſſant les pas,
A l'air, le port, et le maintien d'Alcide,
Qui, ſous ſes piés enchaînant le trépas,
Le triple chien, et la triple Euménide,
Remit Alceſte à ſon dolent époux,
Quoiqu'en ſecret il fût un peu jaloux.

AVEC honneur la belle Dorothée,
Fut en litière à ſon logis portée,
Des deux héros noblement eſcortée.
Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux:

Je fens, dit-il, que je fuis inutile
Aux doux plaifirs que vous goûtez tous deux :
Il me convient de fortir de la ville ;
Jeane et mon roi me rapellent prés d'eux ;
Il faut les joindre, et je fens trop que Jeane
Doit regreter la perte de fon âne.
Le grand Denis, le patron de nos lois,
M'a cette nuit préfenté fa figure :
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta fa divine monture,
Pour fecourir les dames et les rois :
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Grâces au Ciel, Dorothée eft fervie,
Je dois fervir Charle fept à fon tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour.
A mon bon roi je vais donner ma vie ;
Le tems me preffe, et mon âne m'atend.

Sur mon cheval je vous fuis à l'inftant,
Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'eft auffi mon projet ;
Un defir vif dès long-tems me chatouille
De contempler la cour de Charle fept,
Sa cour fi belle, en héros fi féconde,
Sa tendre Agnès, qui gouverne fon cœur,
Sa fière Jeane, en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient jufques au bout du monde.
Mais fur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière fecrette,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De vifiter fa maifon de Lorette,

S'il lui plaifait de me tirer du feu.
Tout auffitôt la mère du bon Dieu
Vous députa fur votre âne célefte :
Vous me fauvez de ce bûcher funefte ;
Je vis par vous ; mon vœu doit fe tenir,
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.

VOTRE difcours eft très jufte et très fage,
Dit la Trimouille ; et ce pélerinage
Eft à mes yeux un devoir bien facré :
Vous permettrez que je fois du voyage.
J'aime Lorette, et je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée,
Fendez les airs, volez aux champs de Blois ;
Nous vous joindrons avant qu'il foit un mois.
Et vous, Madame, à Lorette apelée,
Venez remplir votre vœu fi pieux ;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux :
C'eft de prouver à toute heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée et la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'eft et fi fage et fi belle.
Elle rougit. Cependant le grifon
Frape du pié, s'éléve fur fon aile,
Plane dans l'air, et laiffant l'horizon,
Porte Dunois vers les fources du Rhône.

LE Poitevin prend le chemin d'Ancône (*c*)
Avec fa dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.

A leur ceinture un rosaire pendait
De beaux grains d'or, et de perles unies :
Le paladin souvent le récitait,
Disait *Ave* : la belle répondait
Par des soupirs, et par des litanies ;
Et *je vous aime* était le doux refrain
Des *oremus* qu'ils chantaient en chemin.

Ils vont à Parme, à Plaisance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Césène,
Toujours logés dans de très beaux châteaux
De princes, ducs, comtes, et cardinaux.
Le paladin eut partout l'avantage
De soutenir que dans le monde entier
Il n'est beauté plus aimable et plus sage
Que Dorothée ; et nul n'osa nier
Ce qu'avançait un si grand personnage ;
Tant les seigneurs de tout ce beau cantón
Avaient d'égards et de discrétion.

Enfin portés sur les bords du Musône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pélerins virent briller de loin
Cette maison de la sainte Madône,
Ces murs divins de qui le Ciel prend soin,
Murs convoités des avides corsaires,
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
A *Loretto* les anges s'arêtèrent ; (*d*)
Les murs sacrés d'eux-mêmes se fondèrent ;
Et ce que l'art a de plus précieux,

De plus brillant, de plus induftrieux,
Fut employé depuis par les faints Pères,
Maîtres du monde, et du Ciel grands vicaires,
A l'ornement de ces auguftes lieux.
Les deux amans de cheval defcendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux fe mirent:
Puis chacun d'eux, pour acomplir fon vœu,
Ofrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaiffance
Par la Madône et les moines du lieu.

Au cabaret les deux amans dînèrent;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur, et fans fouci,
Qui venait voir la fainte Vierge auffi,
Par paffe-tems, fe moquant dans fon ame
Et de Lorette, et de fa Notre-Dame:
Parfait Anglais, voyageant fans deffein,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et méprifant les faints et leurs reliques.

De tout Français c'eft l'ennemi mortel,
Et fon nom eft Chriftophe d'Arondel.
Il parcourait triftement l'Italie;
Et fe fentant fort fujet à l'ennui,
Il amenait fa maîtreffe avec lui,
Plus dédaigneufe encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, infolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.

Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie.
Puis il parla de la Vierge Marie;
Puis il conta comme il avait promis,
Chez les Lombards, à monſieur ſaint Denis,
De ſoutenir en tout lieu la ſageſſe
Et la beauté de ſa chère maîtreſſe.
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame eſt noble, et d'un grand nom,
Qu'elle eſt ſurtout auſſi ſage que belle :
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fond elle a beaucoup d'eſprit;
Mais Dorothée eſt fort au deſſus d'elle;
Vous l'avoûrez : on peut ſans l'abaiſſer
Au ſecond rang dignement la placer.

Le fier Anglais, à ce diſcours honnête,
Le regarda des piés juſqu'à la tête :
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu;
Et peu me chaut que votre damoiſelle
Soit ſage ou folle, et ſoit ou laide ou belle.
Chacun ſe doit contenter de ſon bien
Tout uniment, ſans ſe vanter de rien.
Mais puiſqu'ici vous avez l'impudence
D'oſer prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enſeignerai
Votre devoir, et je vous prouverai
Que tout Anglais en afaires pareilles
A tout Français donne ſur les oreilles;
Que ma maîtreſſe, en figure, en couleur,

En gorge, en bras, cuiſſes, taille, rondeur,
Même en ſageſſe, en ſentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine;
Et que mon roi, (dont je fais peu de cas)
Quand il voudra, ſaura bien mettre à bas
Et votre maître et ſa groſſe héroïne.
Eh bien, reprit le noble poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous ſoudain;
A vos dépens je ſoutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays, et mon maître.
Mais comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laiſſe le choix,
Soit à cheval, ſoit à pié; l'un et l'autre
Me ſont égaux : mon choix ſuivra le vôtre.
A pié, mort-dieu! dit le rude Breton;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine et ma victoire.
Point de cuiraſſe, et point de morion;
C'eſt à mon ſens une arme de poltron;
Il fait trop chaud, j'aime à combatre à l'aiſe.
Je veux tout nu vous ſoutenir ma tèſe:
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.

Très volontiers, dit d'un ton noble et doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en ſecret ſon ame fût flatée
D'être l'objet d'un ſi noble duel.
Elle tremblait que Chriſtophe Arondel
Ne tranſperçât de quelque coup mortel
La douce peau de ſon cher la Trimouille,
Que de ſes pleurs tendrement elle mouille.

La dame anglaife animait fon anglais,
D'un coup d'œil fier, et sûr de fes atraits.
Elle n'avait jamais verfé de larmes ;
Son cœur altier fe plaifait aux alarmes,
Et les combats des coqs de fon pays
Avaient été fes paffe-tems chéris.
Son nom était Judith de Rofamore,
Cher à Briftol, et que Cambridge honore. (e)

VOILA déjà nos braves paladins
Dans un champ clos près d'en venir aux mains :
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De foutenir leur patrie et leurs belles.
La tête haute, et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en fon profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frapées.
C'eft un plaifir de les voir fe baiffer,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, fauter, fe ménager des feintes,
Et fe porter les plus rudes ateintes.
Ainfi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou fous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflâme et qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit :
Un éclair paffe, un autre éclair le fuit.

LE Poitevin adreffe une apoftrophe
Droit au menton du fuperbe Chriftophe ;
Puis en arrière il faute allégrement,
Toujours en garde ; et Chriftophe à l'inftant.
Engage en tierce ; et ferrant la mefure,

Au

Au ferrailleur inflige une bleffure
Sur une cuiffe ; et de fang empourpré,
Ce bel ivoire eft teint et bigaré.

ILS s'acharnaient à cette noble efcrime,
Voulant mourir pour jouir de l'eftime
De leur maîtreffe, et pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder,
Lorfqu'un bandit des Etats du faint Père
Avec fa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquiter de fes dévotions.

LE fcélérat fe nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corfaire,
Mais faintement à la Vierge ataché,
Et fans manquer récitant fon rofaire,
Pour être pur et net de tout péché.
Il aperçut fur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, et leurs brillantes felles,
Et leurs mulets chargés d'or et d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève, et Judith Rofamore,
Et Dorothée, et le bagage encore,
Mulets, chevaux, et part comme un éclair.

LES champions tenaient toujours en l'air,
A poing fermé, leurs brandiffantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'avife le premier
Que fa maîtreffe eft comme difparue.
Il voit de loin courir fon écuyer ;
Il s'ébahit, et fon arme pointue
Refte en fa main fans force et fans effet.

Sire Arondel demeure ſtupéfait.
Tous deux reſtaient la prunelle effarée,
Bouche béante, et la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'eſtramaçon
Très ſotement; courons vîte après elles,
Reprenons-les, et nous nous rebatrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.

L'AUTRE en convient, et diférant la fête,
En bons amis ils ſe mettent en quête
De leur maîtreſſe. A peine ils ſont cent pas,
Que l'un s'écrie : Ah! la cuiſſe! ah! le bras!
L'autre criait la poitrine, et la tête;
Et n'ayant plus ces eſprits animaux
Qui vont au cœur, et qui ſont les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflâmée,
Avec leur ſang au combat conſumée,
Tous deux meurtris, faibles, et languiſſans,
Sur le gazon tombent en même tems,
Et de leur ſang ils rougiſſent la terre.
Leurs écuyers, qui ſuivaient Martinguerre,
Vont à ſa piſte, et gagnent le pays.
Les deux héros, ſans valets, ſans habits,
Et ſans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;
Lorſqu'une vieille, en paſſant vers ces lieux,
Les voyant nus s'aprocha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit ſur des civières
Porter chez elle; et par des reſtaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs ſens,

Leur coloris, et leurs forces premières.
La bonne vieille, en ce lieu respecté,
Est en odeur qu'on dit de sainteté.
Devers Ancône il n'est point de béate,
Point d'ame sainte en qui la grâce éclate
Par des bienfaits plus signalés, plus grands.
Elle prédit la pluie et le beau tems;
Elle guérit les blessures légères
Avec de l'huile et de saintes prières;
Elle a parfois converti des méchans.

LES paladins à la vieille contèrent
Leur avanture, et conseil demandèrent.
La décrépite alors se recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche, et dit :
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce soit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre afection
Sont maintenant à des épreuves rudes;
Je plains leurs maux, et vos sollicitudes.
Habillez-vous; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;
Le Ciel par moi daigne ici vous aprendre,
Pour les trouver, qu'il faut courir après.

LE Poitevin admira l'énergie
De ce discours; et le Breton pensif
Lui dit : Je crois à votre prophétie;
Nous poursuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,
Et des pourpoints, et surtout des armures.

La vieille dit : On vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Ifâc et de Juda,
Dont la belle ame, à fervir empreffée,
Fefait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race bénite
En Canaan par Moïfe conduite;
Et le profit que le juif s'arogea
Entre la fainte et lui fe partagea.

Fin du huitième Chant.



D'un gros baiſer la barbouille, & lui dit,
J'aimai toûjours les filles d'Angleterre.

CHANT IX.

Comment la Trimouille et ſire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Beaume.

DEUX chevaliers qui ſe ſont bien batus,
Soit à cheval, ſoit à la noble eſcrime,
Avec le ſabre ou de longs ſers pointus,
De pied en cap tout couverts, ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une ſecrette eſtime;
Et chacun d'eux exalte les vertus
Et les grands coups de ſon digne adverſaire,
Lorſque ſurtout il n'eſt plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triſte fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit;
L'amitié naît de leurs deſtins contraires,
Et deux héros perſecutés ſont frères.
C'eſt ce qu'on vit dans le cas ſi cruel
De la Trimouille et du triſte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indiférente, et dure;
Mais il ſentit ſes entrailles d'airain
Se ramolir pour le doux Poitevin:
Et la Trimouille, en ſe laiſſant ſurprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit ſon goût; car ſon cœur eſt né tendre.

Que je me fens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoifie !
Ma Dorothée, hélas! me fut ravie;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de fes pas,
A délivrer ce que mon cœur adore;
J'afronterai les plus cruels trépas
Pour vous nantir de votre Rofamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent enfemble; et fur un faux avis
Marchent en hâte, et tirent vers Livourne.
Le raviffeur d'un autre côté tourne,
Par un chemin juftement opofé.
Tandis qu'ainfi le couple fe fourvoie,
Au fcélérat rien ne fut plus aifé
Que d'enlever fa noble et riche proie.
Il la conduit bientôt en fureté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome et Gayette:
Mâfure affreufe, exécrable retraite,
Où l'infolence, et la rapacité,
La gourmandife, et la mal-propreté,
L'emportement de l'ivreffe bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante et fale impureté
Qui de l'amour éteint les tendres flâmes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'eft le genre humain,
Lorfqu'à lui-même il eft livré fans frein.
Du Créateur image fi parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite!

En arivant le corſaire effronté
Se met à table, et fait placer les belles
Sans compliment chacune à ſon côté,
Mange, dévore, et boit à leur ſanté.
Puis il leur dit : Voyez, Meſdemoiſelles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit;
Tout m'eſt égal, tout m'eſt bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, anglaiſe, italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chretienne,
Il ne m'importe; et buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable viſage
De Dorothée : elle éclate en ſanglots;
Sur ſes beaux yeux il ſe forme un nuage,
Qui tombe en pleurs ſur ce nez fait au tour,
Sur ce menton où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux la careſſant un jour;
Dans la triſteſſe elle eſt enſevelie.
Judith l'anglaiſe un moment recueillie,
Et regardant le corſaire inhumain,
D'un air de tête, et d'un ſouris hautain :
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on ſaura ce qu'avec un bandit
Peut une anglaiſe alors qu'elle eſt au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiſer la barbouille, et lui dit :
J'aimai toujours les filles d'Angleterre.
Il la rebaiſe, et puis vide un grand verre,
En vide un autre, et mange, et boit, et rit,
Et chante, et jure; et ſa main effrontée,
Sans nul égard, ſe porte impudemment
Sur Roſamore, et puis ſur Dorothée.

Celle-ci pleure; et l'autre fièrement,
Sans s'émouvoir, fans changer de vifage,
Laiffe tout faire au rude perfonnage.
Enfin de table il fort en bégayant,
Le pié mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertiffant, d'un gefte de corfaire,
Qu'on foit fidelle aux marchés convenus;
Et rayonnant des préfens de Bacchus,
Il fe prépare aux combats de Cythère.

La Milanaife, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaife : Oferez-vous, ma chère,
Du fcélérat confommer le defir?
Mérite-t-il qu'une beauté fi fière
S'abaiffe au point de donner du plaifir?
Je prétens bien lui donner autre chofe,
Dit Rofamore; on verra ce que j'ofe;
Je fais venger ma gloire et mes apas.
Je fuis fidelle au chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu, par fa bonté fuprême,
M'a fait prefent de deux robuftes bras,
Et que Judith eft mon nom de batême.
Daignez m'atendre en cet indigne lieu,
Laiffez-moi faire, et furtout priez Dieu.
Puis elle part, et va, la tête haute,
Se mettre au lit à côté de fon hôte.
La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pouris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groffière cohue
Cuvait fon vin dans la grange étendue;
Et Dorothée, en ces momens d'horreur,
Demeurait feule, et fe mourait de peur.

Le

LE boucanier, dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout oſuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie.
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué,
Il va preſſant, d'une main engourdie,
Les fiers apas dont ſon cœur eſt piqué :
Et la Judith, prodiguant ſes tendreſſes,
L'envelopait, par de fauſſes careſſes,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu, laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, et dort.

A ſon chevet pendait le cimeterre
Qui fit long-tems redouter Martinguerre.
Notre Bretonne auſſitôt le tira,
En invoquant Judith, et Débora, (a)
Jahel, Aod, et Simon nommé Pierre,
Simon Barjône aux oreilles fatal,
Qu'à ſurpaſſer l'héroïne s'aprête ;
Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, et ſoulevant la tête,
La tête lourde, et le front engourdi,
Du mécréant qui ronfle apeſanti,
Elle s'ajuſte, et ſa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché.
De ſang, de vin, la couche eſt abreuvée ;
Le large tronc de ſon chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazône alors ſaute du lit,
Portant en main cette tête ſanglante,
Et va trouver ſa compagne tremblante,

Qui dans ſes bras tombe, et s'évanouit;
Puis reprenant ſes ſens et ſon eſprit :
Ah! juſte Dieu quelle femme vous êtes!
Quelle action! quel coup, et quel danger!
Où fuirons-nous? ſi ſur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
Parlez plus bas, répliqua Roſamore,
Ma miſſion n'eſt pas finie encore,
Prenez courage, et marchez avec moi.
L'autre reprit courage avec effroi.

LEURS deux amans, errans toujours loin d'elles,
Couraient partout ſans avoir rien trouvé.
A Gène enfin l'un et l'autre arivé,
Ayant par terre envain cherché leurs belles,
S'en vont par mer, à la merci des flots,
Des deux objets qui troublent leur repos
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour à tour,
Tantôt aux bords de cet heureux ſéjour,
Où des chrétiens le père apoſtolique
Tient humblement les clefs du paradis;
Tantôt au fond du golfe adriatique,
Où le vieux doge eſt l'époux de Thétis; (*b*)
Puis devers Naple au rivage fertile
Où Sannazar eſt trop près de Virgile. (*c*)
Ces dieux mutins, promts, ailés, et jouflus,
Qui ne ſont plus les enfans d'Orithye,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces goufres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Charybde, aujourdui ne l'eſt plus; (*d*)

Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla;
Où les géans écrâſés ſous l'Etna (*e*)
Ne jettent plus la flâme avec la cendre;
Tant l'univers avec le tems changea.
Le couple errant non loin de Syracuſe
Va ſaluer la fontaine Aréthuſe,
Qui dans ſon ſein tout couvert de roſeaux
De ſon amant ne reçoit plus les eaux. (*f*)
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où floriſſaient Auguſtin et Carthage; (*g*)
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs et la rapacité
Des muſulmans, enfans de l'Ignorance.
Enfin le Ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.

LA, ſur des bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marſeille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique. (*h*)
Noble cité, grecque et libre autrefois,
Tu n'as plus rien de ce double avantage;
Il eſt plus beau de ſervir ſous nos rois;
C'eſt, comme on ſait, un bien heureux partage.
Mais tes confins poſsédent un tréſor
Plus merveilleux, plus ſalutaire encor.
Chacun connaît la belle Madelène,
Qui de ſon tems ayant ſervi l'Amour,
Servit le Ciel étant ſur le retour,
Et qui pleura ſa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,

Et ſe feſſa long-tems par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. (*i*)
Depuis ce tems un beaume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on reſpire.
Plus d'une fille, et plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme eſprit malin.
On tient qu'un jour la pénitente juive,
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin ſon pieux directeur :
Obtenez-moi, ſi jamais il arive
Que ſur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent paſſer leur tems,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent ;
Qu'au même inſtant ils s'évitent, ſe craignent,
Et qu'une forte et vive averſion
Soit de leurs cœurs la ſeule paſſion.
Ainſi parla la ſainte avanturière.
Son confeſſeur exauça ſa prière.
Depuis ce tems ces lieux ſanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.

Les paladins ayant bien vu Marſeilles,
Son port, ſa rade, et toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebataient leurs oreilles,
Furent requis de viſiter le roc,
Ce roc fameux, ſurnommé Sainte-Beaume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau Français y va par piété,
Le fier Anglais par curioſité.
En graviſſant ils virent près du dôme,

Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier apliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageufes,
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu;
L'autre debout, et des plus dédaigneufes.

O doux objets! moment inatendu!
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtreffes!
Les voilà donc pécheurs et péchereffes,
Dans ce parvis fi funefte aux amours.
En peu de mots l'Anglaife leur raconte
Comment fon bras, par le divin fecours,
Sur Martinguerre a fu venger fa honte.
Elle eut le foin, dans ce péril urgent,
De fe faifir d'une bourfe affez ronde
Qu'avait le mort; atendu que l'argent
Eft inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchiffant dans l'horreur de la nuit
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le fabre au poing, vers la prochaine rive
Elle a conduit fa compagne craintive,
Elle a monté fur un léger efquif;
Et, réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé fur la mer de Tyrrène.
Enfin des vents le fort capricieux,
Ou bien le Ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux piés de Madelène.

O grand miracle! ô vertu fouveraine!
A chaque mot que prononçait Judith,
De fon amant le grand cœur s'afadit;

Ciel, quel dégoût! et bientôt quelle haine
Succéde aux traits du plus charmant amour!
Il eſt payé d'un ſemblable retour.
Ce la Trimouille, à qui ſa Dorothée
Parut long-tems plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécile, afectée,
Gauche, mauſſade, et lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des ſots,
Le déteſtait, et détournait la vue;
Et Madelène, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la ſatisfaction
D'avoir produit cette converſion.

Mais Madelène, hélas! fut bien déçue,
Car elle obtint des ſaints du paradis,
Que tout amant venu dans ſon logis
N'aimerait plus l'objet de ſes faibleſſes,
Tant qu'il ſerait dans ces rochers bénis.
Mais dans ſes vœux la ſainte avait omis
De ſtipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtreſſes.
Saint Maximin ne prévit point le cas;
Dont il advint que l'Angloiſe infidelle
Au Poitevin tendit ſes deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux apas
De Dorothée, et fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même pretendu
Que Madelène, à ce troc imprévu,
Du haut du ciel s'était miſe à ſourire.
On peut le croire, et la juſtifier.
La vertu plaît: mais, malgré ſon empire,
On a du goût pour ſon premier métier.

Il ariva que les quatre parties
De Sainte-Beaume à peine étaient ſorties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguſte enceinte,
Et dans le creux de cette roche ſainte.
Au bas du mont, la Trimouille confus
D'avoir haï quelque tems Dorothée,
Rendant juſtice à ſes touchans atraits,
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée, en proie à ſa douleur,
Par ſon amour expia ſon erreur
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit ſa Roſamore,
Dont le courroux fut bientôt déſarmé.
Chacun aima comme il avait aimé :
Et je puis dire encor que Madelène
En les voyant leur pardonna ſans peine.

Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Diſcrets amans, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans déſormais ſe faire de querelles,
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.

Fin du neuvième Chant.

CHANT X.

Agnès Sorel pourſuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

EH quoi, toujours clouer une préface
A tous mes chants! la morale me laſſe;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun rafinement,
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement; (*a*)
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.

LE bon roi Charle, allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ſes fiers combatans,
Les rempliſſait de joie et d'eſpérance,
Et relevait le deſtin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats;
Il étalait une fière allégreſſe;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
Car il était abſent de ſa maîtreſſe.
L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu ſuprême,
C'était quiter la moitié de ſoi-même.

LORSQU'IL



Et si jamais je vais en Paradis,
Je n'y ferai qu'auprès de Magdelène.

LORSQU'IL fe fut au logis renfermé,
Et qu'en fon cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire,
L'autre démon qui préfide à l'amour,
Vint à fes fens s'expliquer à fon tour;
Il plaidait mieux; il gagna la victoire.
D'un air diftrait le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta :
Puis en fa chambre en fecret il alla,
Où, d'un cœur trifte, et d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de fes pleurs tendrement il mouilla;
Pour les fécher Boneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère!
Notre courier raporte le poulet.
Le roi, faifi d'une crainte mortelle,
Lui dit : Hélas! pourquoi donc reviens-tu?
Quoi, mon billet?.... Sire, tout eft perdu;
Sire, armez-vous de force et de vertu.
Les Anglais.... Sire.... ah! tout eft confondu;
Sire.... ils ont pris Agnès et la Pucelle.

A ce propos dit fans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout fentiment,
Et de fes fens il ne reprit l'ufage
Que pour fentir l'excès de fon tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage
N'eft pas, fans doute, un véritable amant:
Le roi l'était; un tel événement
Le tranfperçait de douleur et de rage.

Ses chevaliers perdirent tous leurs ſoins
A l'arracher à ſa douleur cruelle ;
Charle fut près d'en perdre la cervelle :
Son pére, hélas ! devint fou pour bien moins.
Ah ! cria-t-il, que l'on m'enléve Jeane,
Mes chevaliers, tous mes gens à ſoutane,
Mon directeur, et le peu de pays
Que m'ont laiſſé mes deſtins ennemis !
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laiſſez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, monarque malheureux !
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux ?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue ; et pendant que je pleure,
Peut-être hélas ! quelque inſolent anglais
A ſon plaiſir ſubjugue ſes atraits,
Nés ſeulement pour des baiſers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourait ravir ces faveurs ſi touchantes ?
Une autre main careſſer tes beautés ?
Un autre.... ô ciel ! que de calamités !
Eh qui fait même, en ce moment terrible,
A leurs plaiſirs ſi tu n'es pas ſenſible !
Qui fait, hélas ! ſi ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant ?

LE triſte roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus ſoufrir l'inquiétude,
Va ſur ce cas conſulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, ſorboniqueurs,
Juifs, jacobins, quiconque ſavait lire. (*b*)
Meſſieurs, dit-il, il convient de me dire

Si mon Agnès eſt fidelle à ſa foi,
Si pour moi ſeul ſa belle ame ſoupire :
Gardez-vous bien de tromper votre roi ;
Dites-moi tout ; de tout il faut m'inſtruire.
Eux bien payés conſultèrent ſoudain,
En grec, hébreu, ſiriaque, latin ;
L'un du roi Charle examine la main,
L'autre en carré deſſine une figure,
Un autre obſerve et Vénus et Mercure ;
Un autre va, ſon pſautier parcourant,
Diſant *amen*, et tout bas murmurant.
Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre : (*c*)
Car c'eſt ainſi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la verité.
Aux yeux du Prince ils travaillent, ils ſuent ;
Puis louant Dieu tous enſemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il eſt le ſeul parmi tous les héros
A qui le Ciel, par ſa grâce infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie ;
Qu'Agnès eſt ſage, et fuit tous les amans.
Puis fiez-vous à meſſieurs les ſavans. (*d*)

CET aumônier terrible, inexorable,
Avait ſaiſi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ſes jeunes atraits, (*e*)
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits ;
Tranſports groſſiers, volupté ſans tendreſſe,
Triſte union ſans douceur, ſans careſſe,
Plaiſirs honteux qu'Amour ne connaît pas :

Car qui voudrait tenir entre ſes bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ſes pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres deſirs : (*f*)
Il n'eſt heureux qu'en donnant des plaiſirs.
Un aumônier n'eſt pas ſi dificile ;
Il va piquant ſa monture indocile,
Sans s'informer ſi le jeune tendron
Sous ſon empire a du plaiſir ou non.

Le page aimable, amoureux et timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer et ſervir
La déité qui de ſon ſort décide,
Revint enfin. Las ! il revint trop tard.
Il entre, il voit le damné de ſrapart,
Qui tout en feu, dans ſa brutale joie,
Se démenait, et dévorait ſa proie.
Le beau Monroſe, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole ſur l'animal ;
Du chapelain l'impudique furie
Cède au beſoin de défendre ſa vie ;
Du lit il ſaute, il empoigne un bâton,
Il s'en eſcrime, il acolle le page.
Chacun des deux eſt brave champion ;
Monroſe eſt plein d'amour et de courage,
Et l'aumônier de luxure et de rage.

Les gens heureux, qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu ſouvent près de quelque bocage
Un loup cruel, afamé de carnage,

Qui de ſes dents déchire la toiſon,
Et boit le ſang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien à l'oreille écourtée,
Au cœur ſuperbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaſſier
Laiſſe tomber de ſa gueule écumante,
Sur le gazon, la victime innocente;
Il court au chien qui, ſur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat ſanglant;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler ſon ſuperbe adverſaire;
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très ſincères vœux.
C'était ainſi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche, et d'un bras formidable,
Se débatait contre le page aimable;
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Reſtait au lit, digne prix du vainqueur.

L'HOTE et l'hôteſſe, et toute la famille,
Et les valets, et la petite fille,
Montent au bruit; on ſe jette entre deux:
On fit ſortir l'aumônier ſcandaleux;
Et contre lui chacun fut pour le page:
Jeuneſſe et grâce ont partout l'avantage.
Le beau Monroſe eut donc la liberté
De reſter ſeul auprès de ſa beauté;
Et ſon rival, hardi dans ſa détreſſe,
Sans s'étonner alla chanter ſa meſſe.
Agnès honteuſe, Agnès au déſeſpoir
Qu'un ſacriſtain à ce point l'eût pollue,

Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Verſait des pleurs, et n'oſait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus promte
Fermât ſes yeux, et terminât ſa honte;
Elle diſait dans ſon grand déſarroi,
Pour tout diſcours : Ah! Monſieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir? lui répondit Monroſe;
Je vous perdrais! ce prêtre en ſerait cauſe!
Ah! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
Il faudrait vivre, et prendre patience.
Eſt-ce à nous deux de faire pénitence?
D'un vain remors votre cœur eſt touché;
Divine Agnès, quelle erreur eſt la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre!
Si ſon diſcours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient; un feu tendre et touchant
Inſinuait à la belle atendrie
Quelque deſir de conſerver ſa vie.

FALUT dîner : car, malgré leurs chagrins,
(Chétif mortel, j'en ai l'expérience;)
Les malheureux ne ſont point abſtinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, et ce bavard Homère
Que tout ſavant, même en bâillant révère,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'ocaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de ſon lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,

Sur leur aſſiette arêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux ſe regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils ſe lorgnèrent.

Vous ſavez bien que dans la fleur des ans,
Quand la ſanté brille dans tous vos ſens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des paſſions les ſemences ſoudaines;
Tout votre cœur céde au beſoin d'aimer:
Vous vous ſentez doucement enflâmer
D'une chaleur bénigne et pétillante;
La chair eſt faible, et le diable vous tente.

Le beau Monroſe, en ces tems dangereux,
Ne pouvant plus commander à ſes feux,
Se jette aux piés de la belle éplorée:
O cher objet! ô maîtreſſe adorée!
C'eſt à moi ſeul déſormais de mourir,
Ayez pitié d'un cœur ſoumis et tendre:
Quoi, mon amour ne pourait obtenir
Ce qu'un barbare a bien oſé vous prendre!
Ah! ſi le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux?
C'eſt lui qui parle, et vous devez l'entendre.
Cet argument paraiſſait aſſez bon.
Agnès ſentit le poids de la raiſon.
Une heure encor elle oſa ſe défendre;
Elle voulut reculer ſon bonheur,
Pour acorder le plaiſir et l'honneur,
Sachant très bien qu'un peu de réſiſtance
Vaut encor mieux que trop de complaiſance.
Monroſe enfin, Monroſe fortuné,

Eut tous les droits d'un amant couronné ;
Du vrai bonheur il eut la jouiſſance.
Du prince anglais la gloire et la puiſſance
Ne s'étendaient que ſur des rois vaincus ;
Le fier Henri n'avait pris que la France ;
Le lot du page était bien au deſſus.

MAIS que la joie eſt trompeuſe et légère !
Que le bonheur eſt choſe paſſagère !
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des careſſes d'Amour,
C'eſt l'aumônier qui vous joua ce tour. (*g*)
La douce Agnès, de crainte évanouie,
Avec Monroſe eſt auſſitôt ſaiſie ;
C'eſt à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner ?
Tendres amans, vous craignez ſa vengeance ;
Vous ſavez trop, par votre expérience,
Que cet anglais eſt ſans compaſſion.
Dans leurs beaux yeux eſt la confuſion ;
Le déſeſpoir les preſſe et les dévore ;
Et cependant ils ſe lorgnaient encore :
Ils rougiſſaient de s'être faits heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux ? (*h*)

DANS le chemin advint que de fortune
Ce corps anglais rencontra ſur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charle tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rôdaient,

Pour

Pour découvrir ſi l'on avait nouvelle
Touchant Agnès, et touchant la Pucelle.

Quand deux mâtins, deux coqs, et deux amans,
Nez contre nez, ſe rencontrent aux champs,
Lorſqu'un ſupôt de la grâce efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par haſard un prêtre ultramontain,
Sans perdre tems un grand combat commence,
A coup de gueule, ou de plume, ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent deſſus légers comme faucons.
Les gens anglais ſont gens qui ſe défendent;
Mille beaux coups ſe donnent et ſe rendent.
Le fier courſier qui notre Agnès portait
Etait actif, jeune, fringant, comme elle;
Il ſe cabrait, il ruait, il tournait;
Agnès allait ſautillant ſur la ſelle.
Bientôt au bruit des cruels combatans
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès envain veut d'une main timide
Le gouverner dans ſa courſe rapide;
Elle eſt trop faible : il lui falut enfin
A ſon cheval remettre ſon deſtin.

Le beau Monroſe, au fort de la mêlée,
Ne peut ſavoir où ſa nimphe eſt allée;
Le courſier vole auſſi promt que le vent;
Et ſans relâche ayant couru ſix mille,
Il s'arêta dans un valon tranquile,

20

Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monaſtère :
Auprès du bois une onde vive et claire
Fuit et revient, et par de longs détours,
Parmi des fleurs elle pourſuit ſon cours.
Plus loin s'éléve une coline verte,
A chaque automne enrichie et couverte
Des doux préſens dont Noé nous dota,
Lorſqu'à la fin ſon grand cofre il quita,
Pour réparer du genre humain la perte ;
Et que, laſſé du ſpectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore et Pomone, et la féconde haleine
Des doux zéphirs parfument ces beaux champs ;
Sans ſe laſſer, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de valons plus rians,
Plus fortunés ; et jamais la nature
Ne fut plus belle, et plus riche, et plus pure.
L'air qu'on reſpire en ces lieux écartés
Porte la paix dans les cœurs agités ;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la ſolitude.

Au bord de l'onde Agnès ſe repoſa,
Sur le couvent ſes deux beaux yeux fixa,
Et de ſes ſens le trouble s'apaiſa.
C'était, lecteur, un couvent de nonettes.
Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
Lieux où le Ciel a verſé ſes bienfaits,
Séjour heureux d'innocence et de paix !
Hélas ! du Ciel la faveur infinie

Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chaftes fœurs, époufes de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu;
Et moi, fameufe entre les pécherefles,
J'ai confumé mes jours dans les faiblefles.

AGNÈS, ainfi parlant à haute voix,
Sur le portail aperçut une croix :
Elle adora d'humilité profonde
Ce figne heureux du falut de ce monde;
Et fe fentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confeffe;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'eft qu'un pas; l'un et l'autre eft faibleffe.

OR du moutier la vénérable abbeffe
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y foutenir les droits.
Ma fœur Befogne avait en fon abfence
Du faint troupeau la bénigne intendance,
Elle acourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageufe;
Quel bon patron, quelle fête joyeufe
Peut amener aux piés de nos autels
Cette beauté dangereufe aux mortels?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque fainte,
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De confoler les filles du Seigneur?
Agnès répond : C'eft pour moi trop d'honneur;

Je ſuis, ma ſœur, une pauvre mondaine;
De grands péchés mes beaux jours ſont ourdis;
Et ſi jamais je vais en paradis,
Je n'y ſerai qu'auprès de Madelène.
De mon deſtin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, et ſurtout mon cheval,
Ne ſais comment, en ces lieux m'ont portée;
De grands remors mon ame eſt agitée;
Mon cœur n'eſt point dans le crime endurci;
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, et je ſens que la grâce
Pour mon ſalut veut que je couche ici.

MA ſœur Beſogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle penitente;
Et de la grâce exaltant les atraits,
Dans ſa cellule elle conduit Agnès;
Cellule propre et bien illuminée,
Pleine de fleurs, et galamment ornée,
Lit ample et doux: on dirait que l'Amour
A de ſes mains arangé ce ſéjour.
Agnès tout bas louant la Providence,
Vit qu'il eſt doux de faire pénitence.

APRÈS ſoupé (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble et digne point)
Beſogne dit à la belle étrangère:
Il eſt nuit cloſe, et vous ſavez, ma chère,
Que c'eſt le tems où les eſprits malins (*i*)
Rôdent partout, et vont tenter les ſaints.
Il nous faut faire une œuvre profitable;
Couchons enſemble, afin que, ſi le diable

Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en foit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle fe couche, et croit faire œuvre pie,
Croit qu'elle eft fainte, et que le Ciel l'abfout ;
Mais fon deftin la pourfuivait partout.

PUIS-JE au lecteur raconter fans vergogne,
Ce que c'était que cette fœur Befogne ?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma fœur Befogne était un bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux vifage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme rofée ;
La dame abbeffe, en perfonne avifée,
En avait fait depuis peu fon ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant fon ouaille jolie :
Ainfi qu'Achille, en fille déguifé,
Chez Lycomède était favorifé
Des doux baifers de fa Déidamie.

LA pénitente était à peine au lit
Avec fa fœur, foudain elle fentit
Dans la nonain métamorphofe étrange.
Affurément elle gagnait au change.
Crier, fe plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un fcandale imprudent.
Soufrir en paix, foupirer, et fe taire,
Se réfigner eft tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle ocafion

On a le tems de la réflexion.
Quand fœur Befogne à fa fureur clauftrale
(Car on fe laffe) eut mis quelque intervale,
La belle Agnès, non fans contrition,
Fit en fecret cette réflexion :
C'eft donc envain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête ;
C'eft donc envain que l'on fait ce qu'on peut :
N'eft pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du dixième Chant.



Il a mon casque ; il a ma soubreveste.
Il était vrai ; la Jeanne avait raison.

CHANT XI.

Les Anglais violent le couvent : combat de ſaint George, patron d'Angleterre, contre ſaint Denis, patron de la France.

Je vous dirai, ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Laſſés tous deux de plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquile.

Un bruit affreux dérangea leur ſommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil;
Près du couvent le ſang couvrait la terre.
Cet eſcadron de malandrins anglais
Avait batu cet eſcadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main ; ceux-là volent après,
Frapant, tuant, criant tous hors d'haleine :
Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.

Le vieux Colin, paſteur de ces cantons,
Leur dit : Meſſieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le ſoir entrait en ce moutier.
Lors les Anglais ſe mirent à crier :

Ah ! c'eſt Agnès, n'en doutons point, c'eſt elle ;
Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

DANS le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des ſervantes de Dieu
Ataquent tout ſans honte et ſans ſcrupule.
Ah ! ſœur Agnès, ſœur Marton, ſœur Urſule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au ſein, la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous, colombes gémiſſantes ?
Vous embraſſez, interdites, tremblantes,
Ce ſaint autel, aſile redouté,
Sacré garant de votre chaſteté.
C'eſt vainement, dans ce péril funeſte,
Que vous criez à votre époux céleſte.
A ſes yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos raviſſeurs cruels
Vont profaner la foi pure et ſacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.

JE ſais qu'il eſt des lecteurs bien mondains,
Gens ſans pudeur, ennemis des nonains,
Mauvais plaiſans, de qui l'eſprit frivole
Oſe inſulter aux filles qu'on viole :
Laiſſons-les dire. — Helas ! mes chères ſœurs,
Qu'il eſt affreux pour de ſi jeunes cœurs,
Pour des beautés ſi ſimples, ſi timides,
De ſe débatre en des bras homicides,
De recevoir les baiſers dégoûtans

De

De ces félons de carnage fumans;
Qui d'un effort déteftable et farouche,
Les yeux en feu, le blafphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité !
De qui l'haleine horrible, empoifonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et fanglant,
Semblent donner la mort en careffant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges!

DEJA le crime, aux regards effrontés,
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, fi dévote et fi fage,
Au fier Shipunk eft tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après fœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on preffe, on cogne.
Dans le tumulte on voyait fœur Befogne
Se débatant contre Bard et Parfon.
Ils ignoraient que Befogne eft garçon,
Et la preffaient fans entendre raifon.

AIMABLE Agnès, dans la troupe afligée,
Vous n'étiez pas pour être négligée;
Et votre fort, objet charmant et doux,
Eft à jamais de pécher malgré vous.
Le chef fanglant de la gent facrilége,
Hardi vainqueur vous preffe et vous affiége;
Et les foldats, foumis dans leur fureur,
Avec refpect lui cédaient cet honneur.

Le juste Ciel, en ses décrets sévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le tems que messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Sut échaper aux soupçons inquiets
Du fier saint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence :
Mais pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour ;
Sa marche alors aurait paru trop claire.

Il s'en alla vers le dieu du mistère, (*a*)
Dieu sage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole et ne va que de nuit.
Il favorise (et certe c'est dommage)
Force fripons ; mais il conduit le sage ;
Il est sans cesse à l'église, à la cour ;
Au tems jadis il a guidé l'Amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis ; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.

Des bons Français le protecteur fidelle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier
Gagnait pays par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse avanture
Lui fit enfin retrouver son armure.

Tout du plus loin que faint Denis la vit,
D'un ton benin le bon patron lui dit :
O ma pucelle, ô vierge deftinée
A protéger les filles et les rois,
Viens fecourir la pudeur aux abois ;
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens ; que ce bras, vengeur des fleurs de lis,
Soit le fauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent ; le tems preffe, on viole :
Viens, ma pucelle ; il dit, et Jeane y vole ;
Le cher patron lui fervant d'écuyer,
A coups de fouet hâtait le muletier.

Vous voici, Jeane, au milieu des infames
Qui tourmentaient ces vénérables dames.
Jeane était nue ; un anglais impudent
Vers cet objet tourne foudain la tête ;
Il la convoite ; il penfe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers-elle il court, et fur fa nudité
Il va cherchant la fale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit fur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français revéré,
Mot énergique, au plaifir confacré,
Mot que fouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en fa colère.

Jeane à fes piés foulant fon corps fanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Ceffez, cruels, ceffez, troupe profane ;
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeane.

Ces mécréans, au grand œuvre atachés,
N'écoutaient rien, sur leurs nonains juchés;
Tels des ânons broutent des fleurs naissantes
Malgré les cris du maître et des servantes.
Jeane qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur saintement transportée,
Invoquant Dieu, de Denis assistée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, et d'échine en échine,
Frapant, perçant de sa pique divine;
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finissait,
Et moissonnant la cohorte félonne;
Si que chacun fut percé sur sa nonne,
Et perdant l'ame au fort de son desir,
Allait au diable en mourant de plaisir.

ISAC Warton, dont la lubrique rage
Avait pressé son détestable ouvrage,
Ce dur Warton fut le seul écuyer
Qui de sa nonne osa se délier;
Et droit en pié reprenant son armure,
Atendit Jeane, et changea de posture.

O vous, grand Saint, protecteur de l'Etat,
Bon saint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muse fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma pucelle.
Jeane d'abord frémit, s'émerveilla:
Mon cher Denis! mon saint, que vois-je là?
Mon corselet, mon armure céleste,
Ce beau présent que tu m'avais donné,

Brille à mes yeux au dos de ce damné !
Il a mon caſque ; il a ma ſoubreveſte.

Il était vrai ; la Jeane avait raiſon :
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en ſecret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée ;
Isâc Warton, écuyer de Chandos ;
Prit cette armure et s'en couvrit le dos. (b)

O Jeane d'Arc, ô fleur des héroïnes,
Tu combatais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi ſi long-tems outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour ſaint Denis de leur honneur chargé.

Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de ſabre à ſa propre cuiraſſe,
A ſon armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins peſans et moins promts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé ſur la terre.

Le fier anglais, de fer enharnaché,
Recule un pas ; ſon ame eſt ſtupéfaite,
Quand il ſe voit ſi rudement touché
Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue il ſentit des remors ;
Sa main tremblait de bleſſer ce beau corps.
Il ſe défend, et combat en arrière,

De l'ennemie admirant les tréfors,
Et fe moquant de fa vertu guerrière.

SAINT George alors au fein du paradis
Ne voyant plus fon confrère Denis,
Se douta bien que le faint de la France
Portait aux fiens fa divine affiftance.
Il promenait fes regards inquiets
Dans les recoins du célefte palais.
Sans balancer auffitôt il demande
Son beau cheval, connu dans la légende.

LE cheval vint; George le bien monté, (c)
La lance au poing, et le fabre au côté,
Va parcourant cet effroyable efpace,
Que des humains veut mefurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le fonge-creux, (d)
Dans un amas de fubtile pouffière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer fans bouffole et fans guide
Autour du rien, tout au travers du vide.

GEORGE, enflâmé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arive en un clin d'œil
Devers les lieux arofés par la Loire,
Où faint Denis croyait chanter victoire.

AINSI l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en fa longue carière,
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit fa queue, et le peuple frémit;

Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
Tout du plus loin que faint George aperçut
Monfieur Denis, de colère il s'émut;
Et brandiffant fa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère : (*e*)
Denis, Denis! rival faible et hargneux,
Timide apui d'un parti malheureux,
Tu defcens donc en fecret fur la terre
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du deftin,
Avec ton âne et ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma jufte vengeance
Puniffe enfin, toi, ta fille et la France?
Ton trifte chef, branlant fur ton cou tors,
S'eft déjà vu féparé de ton corps:
Je veux t'ôter, aux yeux de ton églife,
Ta tête chauve en fon lieu mal remife,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds atendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encor et rebaifer ta tête.

LE bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux:
O grand faint George, ô mon puiffant confrère!
Veux-tu toujours écouter ta colère?
Depuis le tems que nous fommes au ciel,
Ton cœur dévot eft tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous fommes,
Saints enchâffés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,

Nous décrier par nos divisions ?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle ?
Jusques à quand les saints de ton pays
Metront-ils donc le trouble en paradis ?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le Ciel un jour à son tour en colère
Se lassera de vos façons de faire ;
Ce Ciel n'aura, grâce à vos soins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux saint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple sanguinaire,
Sois plus traitable, et pour Dieu, laisse-moi
Sauver la France et secourir mon roi.

A ce discours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à son visage ;
Et des badauds contemplant le patron,
Il redoubla de force et de courage,
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond sur lui, tel qu'un puissant faucon
Vole de loin sur un tendre pigeon.
Denis recule, et prudent il apelle
A haute voix son âne si fidelle,
Son âne ailé, sa joie et son secours.
Viens, criait-il, viens defendre mes jours.
Ainsi parlant, le bon Denis oublie
Que jamais saint n'a pu perdre la vie.

Le beau grison revenait d'Italie
En ce moment ; et moi, conteur succint,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.

A ſon Denis dos et ſelle il préſente.
Notre patron, ſur ſon âne élancé,
Sentit ſoudain ſa valeur renaiſſante.
Subtilement il avait ramaſſé
Le fer tranchant d'un anglais trépaſſé.
Lors brandiſſant le fatal cimeterre,
Il pouſſe à George, il le preſſe, il le ſerre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions ſur ſon malheureux chef:
Tous ſont parés; Denis garde ſa tête,
Et de ſes coups dirige la tempête
Sur le cheval et ſur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élaſtique acier;
Les fers croiſés, et de taille et de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le caſque, le rabat,
Et l'auréole, et l'endroit délicat
Où la cuiraſſe à l'aiguillette eſt jointe.

CES vains efforts les rendaient plus ardens;
Tous deux tenaient la victoire en ſuſpens, (*f*)
Quand de ſa voix terrible et diſcordante,
L'âne entonna ſon octave écorchante.
Le ciel en tremble; écho du fond des bois
En frémiſſant répète cette voix.
George pâlit: Denis d'une main leſte
Fait une feinte, et d'un revers céleſte
Tranche le nez du grand ſaint d'Albion. (*g*)
Le bout ſanglant roule ſur ſon arçon.

GEORGE ſans nez, mais non pas ſans courage,
Venge à l'inſtant l'honneur de ſon viſage;

Et jurant Dieu, felon les nobles *us*
De fes Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis faint Pierre,
Certain jeudi, fit tomber à Malchus.
A ce fpectacle, à la voix ampoulée
De l'âne faint, à fes terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, et des arches du ciel
On vit fortir l'arcange Gabriel,
Qui, foutenu fur fes brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïfe,
Quand dans la mer fufpendue et foumife
Il engloutit les peuples et les rois.

QUE vois-je ici? cria-t-il en colère;
Deux faints patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels!
Laiffez, laiffez aux fots enfans des femmes
Les paffions, et le fer et les flâmes;
Abandonnez à leur profane fort
Les corps chétifs de ces groffières ames,
Nés dans la fange et formés pour la mort:
Mais vous, enfans qu'au féjour de la vie
Le Ciel nourit de fa pure ambrofie,
Etes-vous las d'être trop fortunés?
Etes-vous fous? Ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grâce et la miféricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,

Pouvez-vous bien de je ne fais quels rois
En étourdis embraffer la querelle ?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inftant qu'on fe rende à mes lois.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George infolent, ramaffez cette oreille,
Ramaffez, dis-je; et vous, monfieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
Que chaque chofe en fon lieu foit remife.

DENIS foudain va, d'une main foumife,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil orémus ;
Tout fe rajufte, et chaque cartilage
Va fe placer à l'air de fon vifage.
Sang, fibres, chair, tout fe confolida ;
Et nul veftige aux deux faints ne refta
De nez coupé, ni d'oreille abatue ;
Tant les faints ont la chair ferme et dodue.

PUIS Gabriel, d'un ton de préfident :
Çà qu'on s'embraffe ; il dit, et dans l'inftant
Le doux Denis, fans fiel et fans colère,
De bonne foi baifa fon adverfaire.
Mais le fier George en l'embraffant jurait,
Et prometait que Denis le paîrait.
Le bel arcange, après cette embraffade,
Prend mes deux faints, et d'un air gracieux
A fes côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verfe rafade.

PEU de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais fous les murs qu'arofait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe defcendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet anglais Milton
D'anges ailés toute une légion (*h*)
Rougir de fang les céleftes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et qui pis eft avoir du gros canon ? (*i*)
Or fi jadis Michel et le démon
Se font batus, meffieurs Denis et George
Pouvaient fans doute, à plus forte raifon,
Se rencontrer et fe couper la gorge.

MAIS dans le Ciel fi la paix revenait,
Il en était autrement fur la terre,
Séjour maudit de difcorde et de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait ;
Nommait Agnès, la cherchait, et pleurait.
Et cependant Jeane la foudroyante,
De fon épée invincible et fanglante,
Au fier Warton le trépas préparait ;
Elle l'ateint vers l'énorme partie
Dont cet anglais profana le couvent,
Warton chancelle, et fon glaive tranchant
Quite fa main par la mort engourdie ;
Il tombe, et meurt en reniant les faints.

LE vieux troupeau des antiques nonains,
Voyant aux piés de l'amazône augufte
Le chevalier fanglant et trébuché,
Difant *Ave*, s'écriait : Il eft jufte

Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.
Sœur Rebondi, qui dans la ſacriſtie
A ſucombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grâce au Ciel ;
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable :
Hélas ! hélas ! nul ne fut plus coupable.

Fin du onzième Chant.

CHANT XII.

Monrose tue l'aumônier. Charle retrouve Agnès qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.

J'AVAIS juré de laisser la morale, (a)
De conter net, de fuir les longs discours.
Mais que ne peut ce grand dieu des amours?
Il est bavard, et ma plume inégale
Va grifonnant de son bec éfilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.

JEUNES beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez et recevez ses flâmes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amans,
Egaux en grâce, en mérite, en talens,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles apas,
Vous éprouvez un étrange embaras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son diner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervales;
Des deux côtés l'âne se vit tenter
Egalement, et dressant ses oreilles
Juste au milieu des deux formes pareilles,



Il en eſt ſûr, il quitte ſon repas.
Adieu, Bonneau ; je cours entre ſes bras.

De l'équilibre acompliſſant les lois,
Mourut de faim de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philoſophie ;
Daignez plutôt honorer tout d'un tems,
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.

A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte et ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes afligées
Par l'amazône ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, mâchicoulis, tourelles ; (*b*)
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pié d'icelles,
Puis embraſſait, en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc :
Un vieux baron, ſurnommé de Cutendre,
Etait ſeigneur de cet heureux logis.
En ſureté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux ſeigneur, dont l'ame eſt bonne et tendre,
En avait fait l'aſile du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevait un acueil gracieux :
Mais il falait qu'on entrât deux à deux ;
Car tout baron a quelque fantaiſie,
Et celui-ci pour jamais réſolut
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était ſa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,

Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait feul en ce logis fe rendre ;
Il foupait mal ; il lui falait atendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fière Jeane ayant repris fes armes,
Qui cliquetaient fur fes robuftes charmes,
Devers la nuit y conduifit au frais,
En devifant, la belle et douce Agnès.
Cet aumônier qui la fuivait de près,
Cet aumônier ardent, infatiable,
Arive aux murs du logis charitable.
Ainfi qu'un loup qui mâche fous fa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever fa curée,
Va du bercail efcalader l'entrée :
Tel, enflâmé de fa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier raviffeur
Allait cherchant les reftes de fa joie,
Qu'on lui ravit lorfqu'il tenait fa proie.
Il fonne, il crie ; on vient ; on aperçut
Qu'il était feul ; et foudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les folives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis hauffaient.
A ce fpectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il fuit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit fouvent, du haut d'une goutière,

Defcendre

Defcendre un chat auprès d'une volière,
Paffant la grife à travers les bareaux
Qui contre lui défendent les oifeaux :
Son œil pourfuit cette efpéce emplumée,
Qui fe tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit fous des ormes toufus
Un beau jeune homme, à la treffe dorée,
Au fourcil noir, à la mine affurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri, par les Grâces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page :
C'était Monrofe. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de fon naiffant amour.
Dans le couvent reçu par les nonettes,
Il aparut à ces filles difcrettes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres fœurs, voyant le beau Monrofe,
Sentaient rougir leurs vifages de rofe,
Difant tout bas : Ah ! que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola !
Toutes en cercle autour de lui fe mirent,
Parlant fans ceffe ; et lorfqu'elles aprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le courfier le plus frais,
Avec un guide, afin que fans efclandre
Il arivât au château de Cutendre.

En arivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.

Lors tout ému de joie et de colère :
Ah ! c'eſt donc toi, prêtre de Belzébut !
Je jure ici Chandos et mon ſalut,
Et plus encor les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un piſtolet, en preſſe la détente ; (*c*)
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part ;
Le plomb chaſſé ſifle et vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page viſe, et par un coup plus sûr
Ateint le front, ce front horrible et dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.

L'AUMONIER tombe, et le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas ! dit-il, meurs du moins en chrétien ;
Dis *Te Deum* ; tu vécus comme un chien ;
Demande au Ciel pardon de ta luxure ;
Prononce *amen*, donne ton ame à Dieu.
Non, répondit le maraud à tonſure ;
Je ſuis damné, je vais au diable, adieu.
Il dit et meurt ; ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale. (*d*)

TANDIS qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux brâſiers de Satan,
Le bon roi Charle, acablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,

Se promenant, pour calmer ſa douleur,
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un docteur
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eſt un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ſes mains,
Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience :
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant,
Obſervant tout, flatant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe ;
Toujours acort, et toujours complaiſant.

Le confeſſeur du monarque gallique
Etait un fils du bon ſaint Dominique ;
Il s'apelait le père Boniſoux,
Homme de bien, ſe feſant tout à tous.
Il lui diſait d'un ton dévot et doux :
Que je vous plains ! la partie animale
Prend le deſſus : la choſe eſt bien fatale.
Aimer Agnès eſt un péché vraiment ;
Mais ce péché ſe pardonne aiſément :
Au tems jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux, enfans du Décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'aviſa d'être père ;
Car ſa ſervante avait des yeux charmans
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.

Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux mistère.
Le vieux Booz en son vieux lit reçut
Après moisson la bonne et vieille Ruth.
Et sans compter la belle Bethsabée,
Du bon David l'ame fut absorbée
Dans les plaisirs de son ample sérail.
Son vaillant fils, fameux par sa crinière,
Un beau matin, par vertu singulière,
Vous repassa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous savez le partage :
Comme un oracle on écoutait sa voix ;
Il savait tout, et des rois le plus sage
Etait aussi le plus galant des rois.
De leurs péchés si vous suivez la trace,
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
Consolez-vous ; la sagesse a son tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grâce.

AH ! dit Charlot, ce discours est fort bon,
Mais que je suis bien loin de Salomon !
Que son bonheur augmente mes détresses !
Pour ses ébats il eut trois cents maîtresses ; (e)
Je n'en ai qu'une ; hélas ! je ne l'ai plus.

DES pleurs alors, sur son nez répandus,
Interrompaient sa voix tendre et plaintive,
Lorsqu'il avise, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trotant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat ; c'était Boneau lui-même.
Or chacun sait qu'après l'objet qu'on aime,

Rien n'eſt plus doux pour un parfait amant
Que de trouver ſon très cher confident.
Le roi perdant et reprenant haleine,
Crie à Boneau : Quel démon te ramène ?
Que fait Agnès ? dis, d'où viens-tu ? quels lieux
Sont embélis, éclairés par ſes yeux ?
Où la trouver ? dis donc, répons donc, parle.

AUX queſtions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Boneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait, par fraude clandeſtine
Et par miracle, à Chandos échapé,
Quand à ſe batre on était ocupé ;
Comme on cherchait cette beauté divine :
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il ſavait ; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale avanture,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour reſpectueux,
Et du couvent le ſac inceſtueux. (*f*)

APRÈS avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort et les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus triſtes que jamais.
Il était nuit ; le char de la grande ourſe (*g*)
Vers ſon nadir avait fourni ſa courſe.
Le jacobin dit au prince penſif :
Il eſt bien tard ; ſoyez mémoratif
Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure

Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y fouper et pour paffer la nuit.
Le trifte roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, et ruminant fa peine,
Le cou penché, galope dans la plaine;
Et bientôt Charle, et le prêtre, et Boneau,
Furent tous trois aux foffes du château.

NON loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de fon damné rival,
Ne perdait point l'objet de fon voyage.
Il dévorait en fecret fon ennui,
Voyant ce pont entre fa dame et lui.
Mais quand il vit, aux rayons de la lune,
Les trois Français, il fentit que fon cœur
Du doux efpoir éprouvait la chaleur;
Et d'une grâce adroite et non commune,
Cachant fon nom, et furtout fon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il fe fit entendre,
Il infpira je ne fais quoi de tendre;
Il plut au prince, et le moine benin
Le careffait de fon air patelin,
D'un œil dévot et du plat de la main.

LE nombre pair étant formé de quatre,
Ou vit bientôt les deux flèches abatre
Le pont mobile; et les quatre courfiers
Font en marchant gémir les madriers. (*h*)
Le gros Boneau tout effouflé chemine,
En arivant, droit devers la cuifine,
Songe au fouper. Le moine au même lieu,

Dévotement en rendit grâce à Dieu.
Charle, prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît fon fomme.
Le bon baron lui fit fon compliment,
Puis le mena dans fon apartement.
Charle a befoin d'un peu de folitude,
Il veut jouir de fon inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne fe doutait pas
Qu'il fût fi près de fes jeunes apas.

Le beau Monrofe en fut bien davantage.
Avec adreffe il fit caufer un page,
Il fe fit dire où repofait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux difcrets.
Ainfi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au paffage une fouris timide,
Marchant tout doux, la terre ne fent pas
L'impreffion de fes piés délicats;
Dès qu'il l'a vue, il a fauté fur elle.
Ainfi Monrofe, avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Pofant l'orteil et hauffant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre.
Moins promtement la paille vole à l'ambre,
Et le fer fuit moins fimpatiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monrofe en arivant fe jette
A deux genoux au bord de la couchette
Où fa maîtreffe avait entre deux draps,
Pour fommeiller, arangé fes apas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force
Ni le loifir; le feu prit à l'amorce

En un clin d'œil ; un baiser amoureux
Unit soudain leurs bouches demi-closes
Leur ame vint sur leurs lèvres de roses.
Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux ;
Dans leurs baisers leurs langues se cherchèrent :
Qu'éloquemment alors elles parlèrent !
Discours muets, langage des desirs,
Charmant prélude, organe des plaisirs,
Pour un moment il vous falut suspendre
Ce doux concert, et ce duo si tendre.

AGNÈS aida Monrose impatient
A dépouiller, à jeter promtement
De ses habits l'incommode parure,
Déguisement qui pése à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait surtout un dieu qui va tout nu.

DIEUX ! quels objets ! est-ce Flore et Zéphire ?
Est-ce Psyché qui caresse l'Amour ?
Est-ce Vénus que le fils de Cinire (i)
Tient dans ses bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars est jaloux et soupire ?

LE Mars français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Boneau,
Mange à regret et boit avec tristesse.
Un vieux valet, bavard de son métier,
Pour égayer sa taciturne altesse, (k)
Aprit au roi, sans se faire prier,
Que deux beautés, l'une robuste et fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,

Couchaient

Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits ;
Il ſe fait dire, et puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore ;
Il en eſt sûr, il quite ſon repas.
Adieu, Boneau : je cours entre ſes bras.
Il dit et vole, et non pas ſans fracas :
Il était roi, cherchant peu le miſtère.

PLEIN de ſa joie, il répète et redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans ſon lit.
Que d'embaras ! comment ſortir d'afaire ?
Voici comment le beau page s'y prit :
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorſque l'on voulait,
Pour quinze ſous un capucin venait. (*l*)
Sur le retable, en voûte pratiquée
Eſt une niche en atendant ſon ſaint.
D'un rideau vert la niche était maſquée.
Que fait Monroſe ? un beau penſer lui vint,
De s'ajuſter dans la niche ſacrée ;
En bienheureux, derrière le rideau
Il ſe tapit, ſans pourpoint, ſans manteau.

CHARLE volait, et preſque dès l'entrée
Il ſaute au cou de ſa belle adorée ;
Et tout en pleurs, il veut jouir des droits

Qu'ont les amans, furtout quand ils font rois.
Le faint caché frémit à cette vue ;
Il fait du bruit et la table remue :
Le prince aproche, il y porte la main,
Il fent un corps, il recule, il s'écrie :
Amour, Satan, faint François, faint Germain !
Moitié frayeur et moitié jaloufie :
Puis tire à lui, fait tomber fur l'autel,
Avec grand bruit, le rideau fous lequel
Se blotiffait cette aimable figure
Qu'à fon plaifir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que Céfar fans pudeur foumetait
A Nicoméde en fa belle jeuneffe, (*m*)
Ce que jadis le héros de la Gréce
Admira tant dans fon Epheftion, (*n*)
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô ciel, ont de faibleffe !

Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiftoire, au moins fe fouvient-il
Que dans le camp la courageufe Jeane
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monfieur faint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lis.
Cet écuffon, ces trois fleurs, ce derrière,
Emurent Charle : il fe mit en prière ;
Il croit que c'eft un tour de Belzébut.
De repentir et de douleur ateinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'acrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle ;

Acourez tous ; le diable eſt chez ma belle.
Aux cris du roi le confeſſeur troublé,
Non ſans regret, quite auſſitôt la table :
L'ami Boneau monte tout eſſouflé ;
Jeane s'éveille, et d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire ſuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, et ne put rien entendre.

Fin du douzième Chant.

CHANT XIII.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle eſt ſoumiſe ; viſion du père Bonifoux ; miracle qui ſauve l'honneur de Jeane.

CETAIT le tems de la ſaiſon brillante,
Quand le ſoleil aux bornes de ſon cours
Prend ſur les nuits pour ajouter aux jours,
Et ſe plaiſant, dans ſa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arête encor ſes pas.
O grand ſaint Jean, c'était alors ta fête ; (*a*)
Premier des Jeans, orateur des déſerts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du ſalut les chemins ſoient ouverts :
Grand précurſeur, je t'aime, je te ſers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune
Avec Aſtolphe, et rendit la raiſon, (*b*)
Si l'on en croit un auteur véridique,
Au paladin amoureux d'Angélique.
Rends-moi la mienne, ô Jean ſecond du nom !
Tu protégeas ce chantre aimable et rare
Qui réjouit les ſeigneurs de Ferrare
Par le tiſſu de ſes contes plaiſans ;
Tu pardonnas aux vives apoſtrophes
Qu'il t'adreſſa dans ſes comiques ſtrophes.
Etens ſur moi tes ſecours bienfeſans :



De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel ! ô plaiſir ! ô merveille!

Pucelle Chant 15

J. M. Moreau le J.ne inv.

J'en ai befoin ; car tu fais que les gens
Sont bien plus fots, et bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au fiécle du génie,
Quand l'Ariofte illuftrait l'Italie.
Protége-moi contre ces durs efprits,
Frondeurs pefans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je fuis très férieux ;
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, et furtout daigne faire
Mes complimens à Denis, ton confrère.

En acourant la fière Jeane d'Arc
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'atirail des combats inhumains ;
Cent boucliers où des nuits la courière
Réfléchiffait fa tremblante lumière ;
Cent cafques d'or, d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les toufes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeane crut fermement
Que les Anglais avaient furpris Cutendre :
Mais Jeane d'Arc fe trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien fe méprendre, (c)
Ainfi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était fouvent le cas,
Et faint Denis ne l'en corigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient furpris la terre ;
C'eft ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeane fi connu,
C'eft la Trimouille avec fa Dorothée.
Elle était d'aife et d'amour tranfportée ;
Elle en avait fujet affurément :
Elle voyage avec fon cher amant, (*d*)
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Que l'honneur guide et que l'amour chatouille,
Elle le fuit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monfieur l'inquifiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeane y vola : le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combatre, et la fuivit ;
Et dans l'erreur qui trompait fon courage,
Il laiffe encor Agnès avec fon page.
O page heureux, et plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grâce
Au benoît faint dont tu tenais la place !
Il te falut rhabiller promtement ; (*e*)
Tu rajuftas ta trouffe diaprée ;
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait et fe trompait fouvent.
Que de baifers fur fa bouche de rofe
Elle reçut en rhabillant Monrofe !
Que fon bel œil, le voyant rajufté,
Semblait encor chercher la volupté !
Monrofe au parc defcendit fans rien dire.

Le confeſſeur tout ſaintement ſoupire,
Voyant paſſer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la diſtraction.

LA douce Agnès compoſa ſon viſage,
Ses yeux, ſon air, ſon maintien, ſon langage.
Auprès du roi Boniſoux ſe rendit,
Le conſola, le raſſura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleſte
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puiſſance funeſte
Touchait au terme, et que tout doit paſſer;
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charle le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeane apuya ce diſcours.
Du Ciel, dit-elle, acceptons le ſecours;
Venez, grand Prince, et rejoignons l'armée,
De votre abſence à bon droit alarmée.

SANS balancer la Trimouille et Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut préſentée.
Agnès la baiſe, et le noble eſcadron
Sortit enfin du logis du baron.

LE juſte Ciel aime ſouvent à rire
Des paſſions du ſublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet eſcadron de héros et d'amans.
Le roi de France allait près de ſa belle
Qui, s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur ſon cheval la main lui préſentait,

Serrait la ſienne, exhalait ſa tendreſſe ;
Et cependant, ô comble de faibleſſe !
De tems en tems le beau page lorgnait.
Le confeſſeur pſalmodiant ſuivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'atraits,
Et regardait avec des yeux diſtraits
Le roi, le page, Agnès et ſon bréviaire.
Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée,
Ivre de joie et d'amour tranſportée,
Qui le nommait ſon cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de ſon cœur.
Il lui diſait : Je veux après la guerre
Vivre à mon aiſe avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je ſuis toujours fou,
Quand ferons-nous tous les deux en Poitou ?

JEANE auprès d'eux, ce fier ſoutien du trône.
Portant corſet et jupon d'amazône,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or et de plumes couvert,
Sur ſon fier âne étalait ſes gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, et ſoupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ſes armes ;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.

BONEAU portant barbe de patriarche,
Suant, ſouflant, Boneau fermait la marche.

O d'un grand roi serviteur précieux !
Il pense à tout ; il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vins vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout son Agnès et son page,
Au coin d'un bois, près d'un certain passage,
Le fer en main, rencontra nos heros.
Chandos avait une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui suit les pas du monarque amoureux.
Mais elle était d'espéce diférente :
On n'y voyait ni tétons ni beaux yeux.
Oh, oh, dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une ?
Çà, combatons : je veux que la fortune
Décide ici qui sait le mieux de nous (*f*)
Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
Fraper d'estoc et pointer de sa lance :
Que de vous tous le plus ferme s'avance ;
Qu'on entre en lice ; et celui qui vaincra,
L'une des trois à son aise tiendra.

Le roi piqué de cette ofre cinique,
Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit : Ah ! laissez-moi, Seigneur,
Venger mon prince et des dames l'honneur.
Il dit et court : la Trimouille l'arête ;

Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Boneau, toujours de bon acord,
Leur propofa de s'en remettre au fort;
Car c'eft ainfi que les guerriers antiques
En ont ufé dans les tems héroïques :
Même aujourdui dans quelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés, et tout en va bien mieux. (*g*)
Si j'ofais même en cette noble hiftoire
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monfieur faint Mathias
Obtint ainfi la place de Judas.
Le gros Boneau tient le cornet, foupire,
Craint pour fon roi, prend les dés, roule, tire.
Denis, du haut du célefte rempart,
Voyait le tout d'un paternel regard;
Et contemplant la pucelle et fon âne,
Il conduifait ce qu'on nomme hafard.
Il fut heureux, le fort échut à Jeane.
Jeane, c'était pour vous faire oublier
L'infame jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.

JEANE à l'inftant court au roi, court aux armes,
Modeftement va derrière un buiffon
Se délacer, détacher fon jupon,
Et revêtir fon armure facrée,
Qu'un écuyer tient déjà préparée;
Puis fur fon âne elle monte en courroux,
Branlant fa lance et ferrant les genoux. (*h*)
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles. (*i*)

Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.

JEAN contre Jeane avec fureur avance :
Des deux côtés égale eſt la vaillance ;
Ane et cheval bardés, coëfés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont ſe heurter, et de leur tête dure
Front contre front fracaſſent leur armure ;
La flâme en ſort, et le ſang du courſier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentiſſent,
Des deux courſiers les huit piés rejailliſſent,
Et les guerriers, du coup déſarçonnés,
Tombent chacun ſur la croupe étonnés :
Ainſi qu'on voit deux boules ſuſpendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même inſtant partir,
Hâter leur cours, ſe heurter, s'aplatir,
Et remonter ſous le choc qui les preſſe,
Multipliant leur poids par leur viteſſe.
Chaque parti crut mort les deux courſiers,
Et treſſaillit pour les deux chevaliers.

OR des Français la championne auguſte
N'avait la chair ſi ferme, ſi robuſte,
Les os ſi durs, les membres ſi diſpos,
Si muſculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné ſa ligne et ſon point fixe,
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeane d'Arc étendit

Sur ſon beau dos, ſur ſa cuiſſe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos penſait qu'en ce grand déſarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi.
Il veut ſoudain contempler ſa conquête :
Le caſque ôté, Chandos voit une tête
Où languiſſaient deux grands yeux noirs et longs.
De la cuiraſſe il défait les cordons.
Il voit, ô ciel ! ô plaiſir ! ô merveille !
Deux gros tétons de figure pareille,
Unis, polis, ſéparés, demi-ronds,
Et ſurmontés de deux petits boutons
Qu'en ſa naiſſance a la roſe vermeille
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
Elle eſt à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il ; contentons ma vengeance.
J'ai, grâce au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que ſaint Denis me regarde et m'acuſe ;
Mars et l'Amour ſont mes droits, et j'en uſe. (*k*)
Son écuyer diſait : Pouſſez, Milord ;
Du trône anglais afermiſſez le ſort.
Frère Lourdis envain vous décourage ;
Il jure envain que ce ſaint pucelage
Eſt des Troyens le grand Palladium,
Le bouclier ſacré du Latium ; (*l*)
De la victoire il eſt, dit-il, le gage ;
C'eſt l'oriflâme : il faut vous en ſaiſir.
Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire et le plaiſir.

JEANE pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, et fefait mille vœux
A faint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire? il faut dans tout état
Qu'on fe foumette à la loi du combat.
Les fers en l'air et la tête penchée,
L'oreille baffe et du choc écorchée,
Languiffamment le célefte baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nouriffait dès long-tems dans fon ame
Pour la Pucelle une difcrette flâme,
Des fentimens nobles et délicats
Très peu connus des ânes d'ici-bas. (*m*)

LE confeffeur du bon monarque Charle
Tremble en fa chair alors que Chandos parle.
Il craint furtout que fon cher pénitent,
Pour foutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A fon Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la chofe encor foit imitée
Par la Trimouille et par fa Dorothée.
Au pié d'un chêne il entre en oraifon,
Et fait tout bas fa méditation,
Sur les effets, la caufe, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

EN méditant avec atention, (*n*)
Le benoit moine eut une vifion,
Affez femblable au prophétique fonge (*o*)

De ce Jacob, heureux par un menfonge,
Pate-pelu dont l'efprit lucratif
Avait vendu fes lentilles en juif. (*p*).
Ce vieux Jacob, ô fublime miftère!
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille beliers qui grimpèrent en rut
Sur des brebis qui les laifsèrent faire.
Le moine vit de plus plaifans objets; (*q*)
Il vit courir à la même avanture
Tous les héros de la race future.
Il obfervait les diférens atraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacune était auprès de fon héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels, au retour de Flore et du Zéphire,
Quand le printems reprend fon doux empire,
Tous ces oifeaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons fe baifent fur les fleurs,
Et les lions courent fous les ombrages
A leurs moitiés qui ne font plus fauvages.

C'EST là qu'il vit le beau François premier. (*r*)
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, heureufement oublie (*s*)
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charle-Quint joint le mirte au laurier,
Sert à la fois la Flamande et la Maure.
Quels rois, ô ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goute, et l'autre pis encore.
Près de Diane on voit danfer les Ris, (*t*)

Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire, (*u*)
Quand dans fes bras tendrement elle ferre,
En fe pâmant, le fecond des Henris.
De Charle neuf le fucceffeur volage (*x*)
Quite en riant fa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

MAIS quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia, le fixième Alexandre!
En cent tableaux il eft repréfenté.
Là fans tiare, et d'amour tranfporté, (*y*)
Avec Vanofe il fe fait fa famille. (*z*)
Un peu plus bas on voit fa fainteté
Qui s'atendrit pour Lucrèce fa fille.
O Léon dix! ô fublime Paul trois!
A ce beau jeu vous paffiez tous les rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaifirs que goûta Gabrielle, (*aa*)
Que par vingt ans de travaux et d'exploits. (*bb*)

BIENTOT on voit le plus beau des fpectacles,
Ce fiècle heureux, ce fiècle des miracles,
Ce grand Louis, cette fuperbe cour
Où tous les arts font inftruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le fuperbe Verfailles;
L'Amour, aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Loüis,
Malgré les cris du fier dieu des batailles:
L'Amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,

Toutes en feu, toutes impatientes :
De Mazarin la niéce aux yeux divins, (*cc*)
La généreuſe et tendre la Vallière,
La Monteſpan plus ardente et plus fière.
L'une ſe livre au moment de jouir,
Et l'autre atend le moment du plaiſir. (*dd*)

VOICI le tems de l'aimable Régence,
Tems fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant ſon grelot,
D'un pié léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout, excepté pénitence
Le bon Régent, de ſon palais royal,
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Daphné, bel aſtre de la cour,
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus et le dieu de la table
Mènent au lit, eſcortés par l'Amour. (*ee*)
Mais je m'arête, et de ce dernier âge
Je n'oſe en vers tracer la vive image.
Trop de péril ſuit ce charme flateur. (*ff*)
Le tems préſent eſt l'arche du Seigneur ;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du Ciel, tombait en létargie.
Je me tairai ; mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourdui la plus belle !
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuſe et fidelle ;
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus !

Si de l'Amour je déployais les armes ;
Si je chantais ce tendre et doux lien ;
Si je difais.... non, je ne dirai rien :
Je ferais trop au deffous de vos charmes.

Dans fon extafe enfin le moine noir
Vit à plaifir ce que je n'ofe voir.
D'un œil avide, et toujours très modefte,
Il contemplait le fpectacle célefte
De ces beautés, de ces nobles amans ;
De ces plaifirs défendus et charmans :
Hélas! dit-il, fi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre ;
Si l'univers doit en paffer par là,
Dois-je gémir que Jean Chandos fe mette (*gg*)
A deux genoux auprès de fa brunette?
Du Seigneur Dieu la volonté foit faite :
Amen, *amen* ; il dit, et fe pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais faint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du Ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle et la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. (*hh*)
C'eft une étrange et terrible recette,
Et dont un faint ne doit jamais ufer,
Que quand d'une autre il ne peut s'avifer.
D'un pauvre amant le feu fe tourne en glace ;
Vif et perclus, fans rien faire il fe laffe,
Dans fes efforts étonné de languir,
Et confumé fur le bord du plaifir.

Telle une fleur, des feux du jour féchée,
La tête baffe et la tige penchée,
Demande envain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arête
Le fier Anglais dans fes droits de conquête. (*u*)

JEANE, échapant à fon vainqueur confus,
Reprend fes fens quand il les a perdus;
Puis d'une voix impofante et terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible;
Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne, et ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, et j'en ai l'affurance;
Et je te donne, avec ces combatans,
Un rendez-vous fous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit : Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle;
J'aurai pour moi faint George le très fort,
Et je promets de réparer mon tort.

Fin du treizième Chant.



L'Hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,

CHANT XIV.

Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature, (a)
Belle Vénus, seule divinité
Que dans la Gréce invoquait Epicure,
Qui du cahos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité
A cette foule innombrable, agissante,
D'êtres mortels à ta voix renaissante;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Rends l'air serein, fais naître sous tes pas
Les doux plaisirs qui consolent la terre;
Descens des cieux, Déesse des beaux jours:
Viens sur ton char entouré des Amours,
Que les zéphirs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles,
En se baisant dans le vague des airs:
Viens échaufer et calmer l'univers;
Viens; qu'à ta voix les Soupçons, les Querelles,
Le triste Ennui, plus détestable qu'elles,
La noire Envie, à l'œil louche et pervers,

Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garrotés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflâme et s'uniffe à ta voix ;
Que l'univers en aimant fe maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de lois,
N'en fuivons qu'une, et que ce foit la tienne.

Tendre Vénus, conduis en fureté
Le roi des Francs qui défend fa patrie.
Loin des perils conduis à fon côté
La Belle Agnès, à qui fon cœur fe fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeane d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'eft pas encor fous ton empire :
C'eft à Denis de veiller fur fes pas ;
Elle eft pucelle, et c'eft lui qui l'infpire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouillè et cette Dorothée.
Verfe la paix dans leurs fenfibles cœurs ;
De fon amant que jamais écartée,
Elle ne foit expofée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont perfécutée. (*b*)

Et toi, Comus, récompenfe Boneau, (*c*)
Répans tes dons fur ce bon tourangeau
Qui fut conclure un acord pacifique
Entre fon prince et ce Chandos cinique.
Il obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de fon côté,
Sans nul reproche et fans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles.
Sur les Anglais il étendit fes foins,

Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs befoins.
Un gros *rostbif* que le beurre affaifonne, (*d*)
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur font oferts ; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flate,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait fes droits.
En atendant il reprit fon beau page.
Jeane revint, ranimant fon courage,
Se replacer à côté de Dunois.

LE roi des Francs avec fa garde bleue.
Agnès en tête, un confeffeur en queue,
A remonté, l'efpace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquile et d'un flot inconftant.

SUR des bateaux et des planches ufées
Un pont joignait les rives opofées.
Une chapelle était au bout du pont :
C'était dimanche. Un hermite à fandale
Fait réfonner fa voix facerdotale :
Il dit la meffe ; un enfant la répond.
Charle et les fiens ont eu foin de l'entendre,
Dès le matin, au château de Cutendre ;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à fon fecours
Le jufte Ciel, vengeur de l'innocence,

Du grand bâtard employa là vaillance,
Et protégea ſes fidelles amours.
Elle deſcend, ſe retrouſſe, entre vîte,
Signe ſa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un et l'autre genou;
Joint les deux mains, et baiſſe ſon beau cou.
Le bon hermite en ſe tournant vers elle,
Tout ébloui, ne ſe connaiſſant plus,
Au lieu de dire un *fratres, oremus*,
Roulant les yeux, dit: *fratres, qu'elle eſt belle!*

CHANDOS entra dans la même chapelle,
Par paſſe-tems, beaucoup plus que par zéle.
La tête haute, il ſalue en paſſant
Cette beauté dévote à la Trimouille;
Paſſe, repaſſe, et toujours en ſifflant;
Mais derriére elle enfin il s'agenouille,
Sans un ſeul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se proſternait, par la grâce excitée,
Front contre terre et derrière levé;
Son court jupon, retrouſſé par mégarde, (*e*)
Ofrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes dont l'Amour
A deſſiné la forme et le contour,
Jambes d'ivoire, et telles que Diane
En laiſſa voir au chaſſeur Actéon.
Chandos alors, feſant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un deſir très profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main

Sous le jupon qui couvre un blanc ſatin. (*f*)
Je ne veux point, par un crayon cinique,
Effarouchant l'eſprit ſage et pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

MAIS la Trimouille ayant vu diſparaître
Le tendre objet dont l'Amour le fit maître,
Vers la chapelle il adreſſe ſes pas.
Juſqu'où l'Amour ne nous conduit-il pas!
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'inſolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée, effrayée, éperdue,
Pouſſait des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux,
Sur cette afaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaiſir ſur ces quatre viſages
L'étonnement des quatre perſonnages.
Le Poitevin criait à haute voix:
Oſes-tu bien, chevalier diſcourtois,
Anglais ſans frein, profanateur impie,
Juſqu'en ces lieux porter ton infamie?
D'un ton railleur où régne un air hautain,
Se rajuſtant, et regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit: Que vous importe?
De cette égliſe êtes-vous ſacriſtain?
Je ſuis bien plus, dit le Français fidelle,
Je ſuis l'amant aimé de cette belle;
Ma coutume eſt de venger hautement
Son tendre honneur ataqué trop ſouvent.
Vous pouriez bien riſquer ici le vôtre,

Lui dit l'Anglais : nous savons l'un et l'autre
Notre portée ; et Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le sien.

Le beau Français, et le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance et son rond bouclier,
Se met en selle, et d'une course fière,
Passe, repasse, et fournit sa carière.
De Dorothée et les cris et les pleurs
N'arêtaient point l'un et l'autre adversaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il se trompait : sa valeur et sa lance
Brillaient envain pour l'Amour et la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé,
Prêt à saisir une victoire sûre,
Son cheval tombe, et sur lui renversé,
D'un coup de pié sur son casque faussé,
Lui fait au front une large blessure.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'hermite acourt ; il croit qu'il va passer,
Crie *in manus*, et le veut confesser.
Ah Dorothée ! ah douleur inouie !
Auprès de lui sans mouvement, sans vie,
Ton désespoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?
Mon cher amant ! c'est donc moi qui te tue ?
De tous tes pas la compagne assidue

Ne

Ne devait pas un moment s'écarter ;
Mon malheur vient d'avoir pu te quiter.
Cette chapelle eft ce qui m'a perdue ;
Et j'ai trahi la Trimouille et l'Amour,
Pour affifter à deux meffes par jour !
Ainfi parlait fa tendre amante en larmes.

CHANDOS riait du fuccès de fes armes :
Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
Et vous auffi, dévote Dorothée,
Couple amoureux, foyez mes prifonniers ;
De nos combats c'eft la loi refpectée. (*g*)
J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
Puis j'abatis fous moi votre Pucelle ;
Je l'avoûrai, je fis mal mon devoir :
J'en ai rougi ; mais avec vous, la belle,
Je reprendrai tout ce que je perdis ;
Et la Trimouille en dira fon avis.

LE Poitevin, Dorothée et l'hermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainfi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère, éplorée, interdite,
Et fon troupeau que la crainte a glacé,
Et fon beau chien par un loup terraffé.

LE jufte Ciel, tardif en fa vengeance,
Ne foufrit pas cet excès d'infolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blafphème, impénitence,
Tout en fon tems fut mis dans la balance,
Et fut pefé par l'ange de la mort.

Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat et la déconvenue
De la Trimouille ; une femme éperdue
Qui le tenait languiſſant dans ſes bras,
L'hermite auprès qui marmote tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'ETAIT alors l'uſage en Albion
Qu'on apelât les choſes par leur nom.
Déjà du pont franchiſſant la barière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
Fils de putain, nettement prononcé, (*h*)
Frape au timpan de ſon oreille altière.
Oui, je le ſuis, dit-il d'une voix fière;
Tel fut Alcide et le divin Bacchus, (*i*)
L'heureux Perſée et le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'eſt en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, ſouviens-toi que d'un bâtard normand (*k*)
Le bras vainqueur a ſoumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du maître du tonnerre,
Guidez ma lance et conduiſez mes coups!
L'honneur le veut; vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable;
Mais le héros ſavait très bien la fable:
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
Il dit et part. La molette dorée
Des éperons armés de courtes dents
De ſon courſier pique les nobles flancs:
Le premier coup de ſa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,

Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le casque au corselet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable ;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant ;
Leur force augmente ainsi que leur colère :
Chacun saisit son robuste adversaire.
Les deux coursiers sous eux se dérobans,
Débarassés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers, détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans :
Ainsi tombaient ces deux fiers combatans,
Frapant la terre et tous deux se serrans.
Du choc bruyant les échos retentissent,
L'air s'en émeut, les Nimphes en gémissent.
Ainsi quand Mars, suivi par la Terreur,
Couvert de sang, armé par la Fureur,
Du haut des cieux descendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'apui ;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée ; (*l*)
Et pâlissant sur ses horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement se relèvent,
Les yeux en feu, se regardent, s'observent,

Tirent leur ſabre, et ſous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux ſont couverts.
Déjà le ſang, coulant de leurs bleſſures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les ſpectateurs en foule ſe preſſans
Feſaient un cercle autour des combatans,
Le cou tendu, l'œil fixe, ſans haleine,
N'oſant parler et remuant à peine.
On en vaut mieux quand on eſt regardé;
L'œil du public eſt aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, et tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saiſit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler ſon fer barbare;
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant ſon ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais deſſous et le Français deſſus.

LE doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand ſon ſort eſt proſpère,
De ſon genou preſſant ſon adverſaire:
Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, atens;
Tiens, c'eſt ainſi, Dunois, que je me rends.
Tirant alors, pour reſſource dernière,

Un ſtilet court, il étend en arière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frape au cou ſon vainqueur bienfeſant :
Mais une maille, en cet endroit entière,
Fit émouſſer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria : Tu veux mourir,
Meurs, ſcélérat : et, ſans plus diſcourir,
Il vous lui plonge, avec peu de ſcrupule,
Son fer ſanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, ſe débatant envain,
Diſait encor tout bas, *fils de putain !*
Son cœur altier, inhumain, ſanguinaire,
Juſques au bout garda ſon caractère.
Ses yeux, ſon front, pleins d'une ſombre horreur,
Son geſte encor menaçaient ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainſi finit, comme il avait vécu,
Ce dur Anglais, par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille :
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout ocupé de ſon cher la Trimouille,
Il le ramène, et deux fois ſon ſecours
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre amant qui, de ſes mains preſſé,
Semble revivre, et n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde et reprend ſa vigueur.
Sa belle amante, au ſein de la douleur,

Sentit alors le doux plaisir renaître :
Les agrémens d'un sourire enchanteur
Parmi ses pleurs commençaient à paraître ;
Ainsi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un soleil tempéré.

Le roi gaulois, sa maîtresse charmante,
L'illustre Jeane, embrassent tour à tour
L'heureux Dunois dont la main triomphante
Avait vengé son pays et l'Amour.
On admirait surtout sa modestie,
Dans son maintien, dans chaque repartie.
Il est aisé, mais il est beau pourtant
D'être modeste alors que l'on est grand.

Jeane étoufait un peu de jalousie,
Son cœur tout bas se plaignait du destin.
Il lui fâchait que sa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se souvenant toujours du double afront
Qui vers Cutendre a fait rougir son front,
Quand par Chandos au combat provoquée, (m)
Elle se vit abatue et manquée.

Fin du quatorzième Chant.



Le fier Talbot entre et ſe précipite.
Fureur, ſuccés, gloire, amour, tout l'excite.

CHANT XV.

Grand repas à l'hôtel de ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charle ataque les Anglais. Ce qui arive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage.

CENSEURS malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle histoire,
Ecrite en or au temple de Mémoire,
Ne présenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, et l'amour et la gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre et d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

MAIS vous savez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le sage ; (*a*)
Je le copie et n'ai rien inventé ;
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité,
A certains traits si le sourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, passer sa pierre ponce (*b*)
Sur la moitié de ce livre enchanté ;
Mais qu'il respecte au moins la vérité.

O Vérité ! vierge pure et facrée,
Quand feras-tu dignement révérée ?
Divinité, qui feule nous inftruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand feras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
Exemts de fiel, libres de flaterie,
Fidellement nous aprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins ?
Oh qu'Ariofte étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin ! (c)
Ce témoignage à fon livre divin
De tout lecteur atire la croyance.

TOUT inquiet encor de fon deftin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de fa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée ;
Et demandant à Dunois des confeils,
Ainfi que font tous les rois fes pareils,
Dans le malheur dociles et traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charle croyait qu'Agnès et Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un efpoir fi doux,
L'amant royal fouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, et regarde et s'arête ;
Et quand Dunois, préparant fes fuccès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.

L'HEUREUX bâtard, dont l'active prudence
Ne s'ocupait que du bien de la France,
Le jour baiffant, découvre un petit fort

Que

Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie :
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'était les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons et l'autre de bons vins :
Tout l'apareil de la guerre effroyable,
Tous les aprêts des plaisirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château ;
Quels vrais succès pour Dunois et Boneau !

TOUT Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à Dieu des grâces solennelles.
Un *Te Deum* en faux-bourdon chanté (*d*)
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le juge et le maire,
Chanoine, évêque, et guerrier invité,
Le verre en main, tombèrent tous par terre ;
Un feu sur l'eau, dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs,
Les cris du peuple et le canon qui gronde,
Avec fracas annoncèrent au monde
Que le roi Charle, à ses sujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

CES chants de gloire et ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la bréche, à la mort.
L'Anglais usait de ces momens propices

Où nos bourgeois, en vidant les flacons,
Louaient leur prince, et danſaient aux chanſons.

SOUS une porte on plaça deux ſauciſſes,
Non de boudin, non telles que Boneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais ſauciſſons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverſe tout, confond la terre et l'air,
Machine affreuſe, homicide, infernale,
Qui contenait dans ſon ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une méche artiſtement poſée,
En un moment la matière embrâſée,
S'étend, s'élève, et porte à mille pas
Bois, gonds, batans et ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre et ſe précipite.
Fureur, ſuccès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller ſur ſon armet
En or friſé le chifre de Louvet:
Car la Louvet était toujours la dame
De ſes penſers, et piquait ſa grande ame.
Il prétendait careſſer ſes beautés
Sur les débris des murs enſanglantés.

CE beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit ſous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans,
Portons partout et le fer et les flâmes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baiſons toutes leurs femmes.
Jamais Céſar, dont les traits éloquens

Portaient l'audace et l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ſes fiers combatans.
Sur ce terrain que la porte enflâmée
Couvre en ſautant d'une épaiſſe fumée,
Eſt un rempart que la Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repouſſer la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.

POTON, la Hire y paraiſſent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, et l'horrible mot *tue*
Eſt répété quand les bouches d'enfer
Sont en ſilence, et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déjà cent cohortes preſſées;
Et le ſoldat, le pié ſur l'échelon,
Le fer en main, pouſſe ſon compagnon.

DANS ce péril, ni Poton ni la Hire
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embrâſée,
De pieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort;
Et des mouſquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la néceſſité,
Et le malheur, et l'intrépidité,

Et la peur même ont pu mettre en ufage,
Eft employé dans ce jour de carnage.
Que de bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule et par rangs entaffés!
Ainfi qu'on voit fous cent mains diligentes
Choir les épis des moiffons jauniffantes.

MAIS cet affaut fiérement fe maintient ;
Plus il en tombe, et plus il en revient.
De l'hidre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, et toujours renaiffantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter ;
Ainfi l'Anglais, dans les feux, fous le fer,
Après fa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'acable.

TU t'avançais fur ces remparts fanglans,
Fier Richemont, digne efpoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite,
En chancelant marchent fous fa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu ;
Sa féve encor animait leur vertu ;
Et Richemont criait d'une voix forte :
Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte,
Mais vous m'avez, il fufit, combatons.
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un paffage
Au haut du mur, et déjà dans fa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer fes foldats ; (*e*)
Criant *Louvet* d'une voix ftentorée ; (*f*)
Louvet l'entend, et s'en tient honorée.

Tous les Anglais criaient aussi *Louvet*,
Mais sans savoir ce que Talbot voulait.
O sots humains ! on fait trop vous aprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

CHARLE en son fort tristement retiré,
D'autres anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville ataquée.
D'acablement son ame est sufoquée.
Quoi ! disait-il, ne pouvoir secourir
Mes chers sujets que mon œil voit périr !
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, et combatre, et peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.
Le sort cruel enchaîne ici mes mains. (*g*)
Non, lui dit Jeane, il est tems de paraître.
Venez, metez, en signalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans et vous.
Marchez, mon Prince, et vous sauvez la ville ;
Nous sommes peu, mais vous en valez mille.
Charle lui dit : Quoi ! vous savez flater !
Je vaux bien peu ; mais je vais mériter,
Et votre estime et celle de la France,
Et des Anglais. Il dit, pique et s'avance.
Devant ses pas l'oriflâme est porté,
Jeane et Dunois volent à son côté.
Il est suivi de ses gens d'ordonnance ;
Et l'on entend à travers mille cris :
Vive le roi, Montjoie et saint Denis.

CHARLE, Dunois, et la Baroise altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière :

Tels que des monts qui tiennent dans leur fein
Les réfervoirs du Danube et du Rhin,
L'aigle fuperbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit grifes pointues,
Planant dans l'air tombe fur des faucons
Qui s'acharniaient fur le cou des hérons. (*h*)

Ce fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer fur l'enclume batu,
Qui de fa trempe augmente la vertu,
Repouffa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces foldats des fils de Clodion ;
Fiers, enflâmés, de fang infatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dés qu'ils font joints, ils font inébranlables,
Comme un rocher fous l'écume des mers.
Pié contre pié, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant Dieu, l'un fur l'autre on fe jette,
Et l'un fur l'autre on voit tomber les morts.

Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques !
Homère feul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les avantures,
De les étendre, et de les répéter,
De fuputer les coups et les bleffures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, et des combats encor.

Detournez-vous de ces objets funeftes, (*i*)
Ami lecteur, ofez lever vos yeux

Et votre eſprit vers les plaines céleſtes.
Venez, montez aux demeures des Dieux,
Contemplez-y la ſageſſe profonde,
Qui dans la paix fait le deſtin du monde ;
Un tel ſpectacle eſt plus digne de vous
Que le barbare et ſanglant étalage
De ces combats qui ſe reſſemblent tous :
Leur long récit doit ennuyer le ſage.

Fin du quinzième Chant.

CHANT XVI.

Comment ſaint Pierre apaiſa ſaint George et ſaint Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui aporterait la meilleure ode. Mort de la belle Roſamore.

PALAIS des cieux, ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans, aux ſix ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les deſtins des peuples et des rois !
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les ſplendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté :
Laiſſez-moi voir, en cette horrible afaire,
Ce qui ſe paſſe au fond du ſanctuaire ;
Et pardonnez ma curioſité.

CETTE prière eſt de l'abbé Tritême, (*a*)
Non pas de moi ; car mon œil effronté
Ne peut percer juſqu'à la cour ſuprême ;
Je n'aurais pas tant de témérité.

LE dur ſaint George et Denis notre apôtre
Etaient au ciel enfermés l'un et l'autre ;
Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terreſtres combats ;
Ils cabalaient : c'eſt tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on eſt à la cour.

George



Il ſalua trois fois très humblement
Les Conſeillers, le premier Préſident ;

George et Denis s'adreſſent tour à tour
Dans l'empyrée au bon monſieur ſaint Pierre.

Ce grand portier, dont le pape eſt vicaire,
Dans ſes filets envelopaht le ſort,
Sous ſes deux clés tient la vie et la mort.
Pierre leur dit : Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel afront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me ſouviens de l'ordre de mon maître ;
Il fit rentrer mon fer dans ſon ſoureau ; (*b*)
Il m'a privé du droit brillant des armes ;
Mais j'imagine un moyen tout nouveau,
Pour décider de vos grandes alarmes.

Vous, ſaint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands ſaints qu'ait vu naître la France ;
Vous, monſieur George, allez en diligence
Prendre les ſaints de l'île d'Albion :
Que chaque troupe en ce moment compoſe
Un himne en vers, non pas une ode en proſe. (*c*)
Houdart a tort ; il ſaut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des dieux ;
Qu'on faſſe, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes atributs,
Et que le tout ſoit mis vîte en muſique ;
Chez les mortels il faut toujours du tems
Pour rimailler des vers aſſez méchans :
On va plus vîte au ſéjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talens ;
La meilleure ode obtiendra la victoire :

Et vous ferez le fort des combatans.
Ainſi parla du plus haut de ſon trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône ;
Cela fut dit en deux mots tout au plus ;
Le laconiſme eſt langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux céleſtes,
Pour terminer leurs querelles funeſtes,
Vont aſſembler les faints de leurs pays,
Qui ſur la terre ont été beaux eſprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit auſſitôt ſeoir à ſa table ronde
Saint Fortunat, peu connu dans le monde, (*d*)
Et qui paſſait pour l'auteur du *Pange* ;
Et ſaint Proſper, d'épitètes chargé, (*e*)
Quoiqu'un peu dur et qu'un peu janſéniſte.
Il mit auſſi Grégoire dans ſa liſte,
Le grand Grégoire, évêque tourangeau, (*f*)
Cher au pays qui vit naître Boneau ;
Et ſaint Bernard, fameux par l'antitèſe, (*g*)
Qui dans ſon tems n'avait pas ſon pareil ;
Et d'autres ſaints pour ſervir de conſeil.
Sans prendre avis, il eſt rare qu'on plaiſe.

George, en voyant tous ces ſoins de Denis,
Le regardait d'un dédaigneux ſouris ;
Il aviſa dans le ſacré pourpris
Un ſaint Auſtin, prêcheur de l'Angleterre, (*h*)
Puis en ces mots il lui dit ſon avis :

Bon homme Auſtin, je ſuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;
Je fais brandir mon large cimeterre,

Pourfendre un bufle, et casser tête et bras;
Tu fais rimer : travaille, versifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie.
Un seul anglais, dans les champs de la mort,
De trois français triomphe sans effort.
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie,
Ces beaux messieurs aisément mis à bas;
Si pour fraper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'himne, et d'ode et d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penser, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Austin, cours en vers t'escrimer :
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts de bien faire et bien dire.
Denis ameute un tas de rimailleurs
Qui tous ensemble ont très peu de génie;
Travaille seul; tu sais tes vieux auteurs;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de son académie.

Le bon Austin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.
Denis et lui dans un réduit commode
Vont se tapir; et chacun fit son ode.

Quand tout fut fait, les brûlans séraphins,
Les gros jouflus, têtes de chérubins,
Près de Barjône en deux rangs se perchèrent;
Au dessous d'eux les anges se nichèrent;
Et tous les saints, soigneux de s'aranger,
Sur des gradins s'assirent pour juger.

AUSTIN commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;
Ce grand Moïſe, et ſes imitateurs
Qui l'égalaient dans ſes divins preſtiges ;
Les flots du Nil, jadis ſi bienfeſans,
D'un ſang affreux dans leur courſe écumans,
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, et la verge en ſerpens ;
Le jour en nuit ; les déſerts et les villes
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os ; la foudre dans les airs ;
Les premiers-nés d'une race rebelle,
Tous égorgés par l'ange du Seigneur ;
L'Egypte en deuil, et le peuple fidelle
De ſes patrons emportant la vaiſſelle, (*i*)
Et par le vol méritant ſon bonheur ;
Ce peuple errant pendant quarante années ;
Vingt mille juifs égorgés pour un veau ; (*k*)
Vingt mille encor envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. (*l*)
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu, (*m*)
Aſſaſſinant ſon maître au nom de Dieu ;
Et Samuël, qui d'une main divine
Prend ſur l'autel un couteau de cuiſine,
Et bravement met Agag en hachis, (*n*)
Car cet Agag était incirconcis ;
Puis la beauté qui, ſauvant Béthulie, (*o*)
Si purement de ſon corps fit folie ;
Le bon Baſa qui maſſacra Nadad ; (*p*)
Et puis Achab mourant comme un impie, (*q*)
Pour n'avoir pas égorgé Benadad ;
Le roi Joas meurtri par Jozabad (*r*)

Fils d'Atrobad ; et la reine Athalie,
Si méchamment mise à mort par Joad. (*s*)

LONGUETTE fut la triste litanie ;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits si chers aux tems passés.
On y voyait le soleil se dissoudre,
La mer fuyant, la lune mise en poudre,
Le monde en feu, qui toujours tressaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait ;
Des flots de sang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait sous de verts oliviers,
Les monts sautaient tout comme des beliers,
Et les beliers tout comme des colines.
Le bon Austin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laissait son peuple en esclavage ;
Mais des lions brisant toujours les dents,
Sous ses deux piés écrasant les serpens,
Parlant au Nil, et suspendant la rage
Des basilics (*t*) et des léviatans. (*u*)
Austin finit. Sa pindarique ivresse
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la piéce.

DENIS se léve ; et baissant ses doux yeux,
Puis les levant avec un air modeste,
Il salua l'auditoire céleste,
Parut surpris de leurs traits radieux ;
Et finement sa pudeur semblait dire :

Encouragez celui qui vous admire.
Il falua trois fois très humblement
Les confeillers, le premier préfident ;
Puis il chanta d'une voix douce et tendre
Cet himne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô toi fur qui Jéfus
Daigna fonder fon Eglife immortelle,
Portier des cieux, pafteur de tout fidelle,
Maître des rois à tes piés confondus,
Docteur divin, prêtre faint, tendre père,
Augufte apui de nos rois très chrétiens,
Etens fur eux ta faveur falutaire :
Leurs droits font purs, et ces droits font les tiens.
Le pape à Rome eft maître des couronnes :
Aucun n'en doute ; et fi ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit préfent,
C'eft en ton nom, car c'eft toi qui les donnes.
Hélas ! hélas ! nos gens de parlement
Ont banni Charle : ils ont impudemment
Mis fur le trône une race étrangère ;
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, opofe tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère ;
Rends-nous les clés de la cour du palais.

C'EST fur ce ton que faint Denis prélude ;
Puis il s'arête : il lit avec étude,
Du coin de l'œil, dans les yeux de Céphas,
En afectant un fecret embaras.
Céphas content fit voir fur fon vifage
De l'amour propre un fecret témoignage ;

Et raſſurant les eſprits interdits
Du chantre habile, il dit dans ſon langage :
Cela va bien ; continuez, Denis.

L'HUMBLE Denis repart avec prudence :
Mon adverſaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr eſt bon, mais aimer vaut bien mieux.

DENIS alors, d'une voix aſſurée,
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant ſa brebis égarée,
Et ſur ſon dos ſe plaît à la charger ;
Le bon fermier, dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligént
Il vienne ouvrer dès l'aube matinale ;
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains
Et trois poiſſons, nourit cinq mille humains :
Le bon prophète, encor plus doux qu'auſtère,
Qui donne grâce à la femme adultère,
A Madelène ; et permet que ſes piés
Soient gentiment par la belle eſſuyés.
(Par Madelène, Agnès eſt figurée.)
Denis a pris ce délicat détour ;
Il réuſſit : la grand'chambre étérée
Sentit le trait, et pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du ſaint anglais l'audace fut déçue ;
Auſtin rougit ; il fuit en tapinois :

Chacun en rit, le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant fec, à face de Therfite,
Vil délateur, infolent hipocrite,
Qui fut payé de haine et de mépris,
Quand il ofa dans fes phrafes vulgaires
Flétrir les arts et condamner nos fréres.

PIERRE à Denîs donna deux beaux agnus;
Denis les baife; et foudain l'on ordonne,
Par un arêt figné de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais foient vaincus
Par les Français, et par Charle en perfonne.

EN ce moment la baroife amazône
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De fon grifon la figure et les traits;
Comme un foleil, dont fouvent un nuage
Reçoit l'empreinte et réfléchit l'image.
Elle cria : Ce jour eft glorieux;
Tout eft pour nous, mon âne eft dans les cieux.
Bedfort, furpris de ce prodige horrible,
Déjà s'arête, et n'eft plus invincible.
Il lit au ciel, d'un regard confterné,
Que de faint George il eft abandonné.
L'Anglais furpris, croyant voir une armée,
Defcend foudain de la ville alarmée;
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, defcendent après eux.
Charle plus loin, entouré de carnage,
Jufqu'à leur camp fe fait un beau paffage.
Les affiégeans, à leur tour affiégés,

En

En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées.

C'EST en ces lieux, c'eſt dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais! ô Chriſtophe Arondel!
Ton maintien ſec, ta froide indiférence,
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot, ce ſourcilleux guerrier
Examinait comme on ſe bat en France;
Et l'on eût dit, à ſon air d'importance,
Qu'il était là pour ſe déſennuyer.
Sa Roſamore, à ſes pas atachée,
Eſt comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer:
Son caſque eſt d'or, ſa cuiraſſe eſt d'acier;
D'un perroquet la plume panachée
Au gré des vents ombrage ſon cimier.
Car dès ce jour où ſon bras meurtrier
A dans ſon lit décolé Martinguerre
Elle ſe plaît tout-à-fait à la guerre.
On croirait voir la ſuperbe Pallas
Quitant l'aiguille et marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeane elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands ſentimens,
Lorſqu'un démon trop funeſte aux amans,
Pour leur malheur, vers Arondel atire
Le dur Poton et le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave et fier maintien

De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le caufeur ; et d'un grand coup de lance,
Qui par le flanc fort au milieu du dos,
D'un fang trop froid lui fait verfer des flots ;
Il tombe et meurt ; et la lance caffée
Roule avec lui dans fon corps enfoncée.

A ce fpectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Rofamore
Se renverfer fur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de fes blonds cheveux,
Ni remplir l'air de fes cris douloureux,
Ni s'emporter contre la Providence ;
Point de foupirs : elle cria, *vengeance*.
Et dans l'inftant que Poton fe baiffait,
En ramaffant fon fer qui fe caffait,
Ce bras tout nu, ce bras dont la puiffance
Avait d'un coup féparé dans un lit
Un chef grifon du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à fes yeux fi coupable.
Les nerfs cachés fous la peau des cinq doigts,
Les font mouvoir pour la dernière fois ;
Poton depuis ne fut jamais écrire.

MAIS dans l'inftant le brave et beau la Hire
Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son cafque d'or, que fa chute détache,
Découvre un fein de rofes et de lis ;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache ;
Ses longs cheveux tombent fur fes habits ;

Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiſſe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaiſirs.
Le beau la Hire en pouſſe des ſoupirs,
Répand des pleurs; et d'un ton lamentable
S'écrie : O ciel! je ſuis un meurtrier,
Un houſard noir plutôt qu'un chevalier;
Mon cœur, mon bras, mon épée eſt infame :
Eſt-il permis de tuer une dame?
Mais Richemont, toujours mauvais plaiſant,
Et toujours dur, lui dit : Mon cher la Hire,
Va, tes remors ont ſur toi trop d'empire;
C'eſt une anglaiſe, et le mal n'eſt pas grand:
Elle n'eſt pas pucelle comme Jeane.

TANDIS qu'il tient un diſcours ſi profane,
D'un coup de fléche il ſe ſentit bleſſé :
Et, devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne
Qui, comme un flot, le preſſe et l'environne.
La Hire et lui, nobles, bourgeois, ſoldats,
Portent partout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on pourſuit, on recule,
De corps ſanglans un monceau s'acumule;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

DANS cette horrible et ſanglante mêlée,
Le roi diſait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc eſt-elle allée?
Qui? dit Dunois. Le bon roi lui repart :
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue? —
Qui donc? — hélas! elle était diſparue,

Hier au foir, avant qu'un heureux fort
Nous eût conduits au château de Bedfort;
Et dans la place on eft entré fans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel! dit le roi, qu'elle me foit fidelle!
Garde-la-moi. Pendant ce beau difcours,
Il avançait et combatait toujours.

BIENTOT la nuit, couvrant notre hémifphère,
L'envelopa d'un noir et long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.
Comme il fortait de cette grande afaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voifine
Quelques tendrons du genre féminin;
Une furtout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au fouris tendre, à la peau de fatin,
Que fermonait un bon bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Des chevaliers, fur leurs courfiers fringans,
Couverts d'acier, et d'or et de rubans,
Acompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté fes pas
Vers un palais qu'on ne connaiffait pas,
Et que jamais, avant cette avanture,
On n'avait vu dans ces lieux écartés;
Rien n'égalait fa bizare ftructure.

LE roi, furpris de tant de nouveautés,
Dit à Boneau: Qui m'aime doit me fuivre;

Demain matin, je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidelle amour,
Reprendre Agnès, ou bien ceffer de vivre.
Il refta peu dans les bras du fommeil.
Et quand Phofphore, au vifage vermeil, (x)
Eut précédé les rofes de l'Aurore,
Quand dans le ciel on atelait encore
Les beaux courfiers que conduit le Soleil, (y)
Le roi, Boneau, Dunois et la Pucelle,
Allégrement fe remirent en felle,
Pour découvrir ce fuperbe palais.
Charle difait : Voyons d'abord ma belle ;
Nous rejoindrons affez tôt les Anglais;
Le plus preffé, c'eft de vivre avec elle.

Fin du feizième Chant.

CHANT XVII.

Comment Charle VII, Agnès, Jeane, Dunois, la Trimouille, &c. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon fens par les exorcifmes du R. P. Bonifoux, confeffeur ordinaire du roi.

OH que ce monde eft rempli d'enchanteurs !
Je ne dirai rien des enchantereffes.
Je t'ai paffé, tems heureux des faibleffes,
Printems des fous, bel âge des erreurs ;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais forciers, tout-puiffans féducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire ;
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous froter à de tels nécromans :
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos grifettes.

HERMAPHRODIX a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,
Pour fe venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes et des faints
Dont la pudeur et les exploits divins
Avaient bravé fa magique puiffance.
Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaiffait fur le champ fes amis,



Le Confeſſeur qui dans ſa promte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,

Perdait le fens, l'efprit et la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins, funeftes aux vivans,
Ont des effets bien moins extravagans.

SOUS les grands arcs d'un immenfe portique,
Amas confus de moderne et d'antique,
Se promenait un fantôme brillant,
Au pié léger, à l'œil étincelant,
Au gefte vif, à la marche égarée,
La tête haute, et de clinquans parée,
On voit fon corps toujours en action;
Et fon nom eft l'*Imagination*.
Non cette belle et charmante déeffe
Qui préfida dans Rome et dans la Gréce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de fes couleurs,
Ses diamans, fes immortelles fleurs,
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon fens,
Cette étourdie, effarée, infipide,
Que tant d'auteurs aprochent de fi près,
Qui les infpire, et qui fervit de guide
Aux Scudéri, le Moine, Defmarets. (*a*)
Elle répand fes faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et fon empire affez long-tems dura
Sur le téâtre, au bareau, dans les chaires.
Près d'elle était le *Galimatias*,
Monftre bavard, careffé dans fes bras;

Nommé jadis le docteur féraphique, (*b*)
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'Imagination,
Et créateur de la Confufion,
Qui depuis peu fit *Marie Alacoque*. (*c*)
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, et les mauvais bons mots
A double fens, qui font l'efprit des fots;
Les préjugés, les méprifes, les fonges,
Les contre-fens, les abfurdes menfonges,
Ainfi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans et les chauve-fouris.
Quoi qu'il en foit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'efprit tant qu'il y reftera.

A peine Agnès, avec fa douce efcorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave confeffeur,
Devint l'objet de fa fidelle ardeur;
Elle le prend pour fon cher roi de France.
O mon héros! ô ma feule efpérance!
Le jufte Ciel vous rend à mes fouhaits;
Ces fiers Bretons font-ils par vous défaits?
N'auriez-vous point reçu quelque bleffure?
Ah! laiffez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,
Oter le froc du père Bonifoux;
Et dans fes bras bientôt abandonnée,
L'œil enflâmé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baifer qui foit pris et rendu.

Charmant

Charmante Agnès que tu fus consternée
Lorsque, cherchant un menton frais tondu,
Tu ne sentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, et rude et mal peignée !
Le confesseur tout effaré s'enfuit,
Méconnaissant la belle qui le suit.
La tendre Agnès se voyant dédaignée,
Court après lui, de pleurs toute baignée.

COMME ils couraient dans ce vaste pourpris,
L'un se signant et l'autre toute en larmes,
Ils sont frapés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embrassait les genoux
D'un chevalier qui, couvert de ses armes,
L'allait bientôt immoler sous ses coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille et ce parfait amant
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné sa vie ?
Il la prenait pour le fier Tirconel :
Elle n'avait nul trait en son visage
Qui ressemblât à cet anglais cruel ;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel ;
Et lui parlant, sans pouvoir le connaître,
Elle lui dit : Ne l'avez-vous point vu
Ce chevalier qui de mon cœur est maître ?
Qui près de moi dans ces lieux est venu ?
Mon la Trimouille, hélas ! est disparu,
Que fait-il donc ? de grâce, où peut-il être ?
Le Poitevin, à ces touchans discours,

Ne connut point ſes fidelles amours.
Il croit entendre un anglais implacable
Qui vient ſur lui, prêt à trancher ſes jours.
Le fer en main il ſe met en défenſe,
Vers Dorothée en meſure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triſte, arrogant Breton ;
Dur inſulaire, ivre de bière forte,
C'eſt bien à toi de parler de la ſorte,
De menacer un homme de mon nom !
Moi petit-fils des Poitevins célébres,
Dont les exploits au ſéjour des ténèbres
Ont fait paſſer tant d'anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi, ta main ne tire pas l'épée !
De quel effroi ta vile ame eſt frapée !
Fier en diſcours, et lâche en action,
Chevreuil anglais, Therſite d'Albion,
Fait pour brailler chez tes parlementaires,
Vîte, eſſayons tous deux nos cimeterres ;
Çà, qu'on dégaîne, ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'apliquer ſur ton large derrière,
A mon plaiſir, deux cents coups d'étrivière.

A ce diſcours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, et mourante de peur :
Je ne ſuis point anglais, dit Dorothée ;
J'en ſuis bien loin : Comment, pourquoi, par où
Me vois-je ici par vous ſi maltraitée ?
Dans quel danger je ſuis précipitée !
Je cherche ici le héros du Poitou ;

C'eſt une fille, hélas, bien tourmentée,
Qui baiſe en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais ſans être écoutée ;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou,
Allait déjà la prendre par le cou.
Le confeſſeur, qui dans ſa promte fuite
D'Agnès Sorel évitait la pourſuite,
Bronche en courant et tombe au milieu d'eux ;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre ;
La belle Agnès, qui le fuit et le ſerre,
Sur lui trébuche en pouſſant des clameurs
Et des ſanglots qu'interrompent ſes pleurs ;
Et ſous eux tous ſe débat Dorothée,
Très en déſordre et ſort mal ajuſtée.

TOUT au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle eſcorté de Boneau,
Avec Dunois et la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher ſa maîtreſſe fidelle.
O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !
A peine ils ſont de cheval deſcendus,
Sous le portique à peine ils ſont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourés,
Pleins d'argumens ſous leurs bonnets carés,
Vont gravement vers la ſorbonne antique,
Séjour de noiſe, antre téologique,
Où la Diſpute et la Confuſion
Ont établi leur ſacré domicile,
Et dont jamais n'aprocha la Raiſon.

Nos révérends arivent à la file :
Ils avaient l'air d'être de fens raffis,
Chacun paffait pour fage en fon logis ;
On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs et point extravagans ;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes :
Ils font tous fous quand ils font fur les bancs.

CHARLE enivré de joie et de tendreffe,
Les yeux mouillés, tout pétillant d'ardeur,
Et reffentant un batement de cœur,
Difait d'un ton d'amour et de langueur :
Ma chère Agnès, ma pudique maîtreffe,
Mon paradis, précis de tous les biens,
Combien de fois, hélas ! fus-tu perdue ?
A mes defirs te voilà donc rendue.
Parle d'amour, je te vois, je te tiens ;
Oh que tu fais une charmante mine !
Mais tu n'as plus cette taille fi fine,
Que je pouvais embraffer autrefois
En la ferrant du bout de mes dix doigts.
Quel embonpoint ! quel ventre ! quelles feffes !
Voilà le fruit de nos tendres careffes :
Agnès eft groffe, Agnès me donnera
Un beau bâtard qui pour nous combatra.
Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
Ce fruit nouveau fur l'arbre qui le porte.
Amour le veut ; il faut que dans l'inftant
J'aille au devant de cet aimable enfant.

A qui le roi fe fefait-il entendre ?
A qui tient-il ce difcours noble et tendre ?

Qui tenait-il dans ses bras amoureux ?
C'était Boneau, souflant, suant, poudreux ;
C'était Boneau ; jamais homme en sa vie
Ne se sentit l'ame plus ébahie.
Charle pressé d'un desir violent,
D'un bras nerveux le pousse tendrement ;
Il le renverse ; et Boneau pesamment
S'en va tomber sur la troupe mêlée,
Qui de son poids se sentit acablée.
Ciel ! que de cris et que de hurlemens !
Le confesseur reprit un peu ses sens ;
Sa grosse panse était juste portée
Dessus Agnès et dessous Dorothée ;
Il se relève, il marche, il court, il fuit ;
Tout haletant le bon Boneau le suit.
Mais la Trimouille à l'instant s'imagine
Que sa beauté, sa maîtresse divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après ; il le presse, il lui crie :
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie ;
Atens, arête. En prononçant ces mots,
D'un large sabre il frape son gros dos.
Boneau portait une épaisse cuirasse,
Et ressemblait à la pesante masse
Qui dans la forge à grand bruit retentit
Sous le marteau qui frape et rebondit.
La peur hâtait sa marche équarquillée.
Jeane voyant le Boneau qui trotait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeane casquée et de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, et lui rend

Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,
Ne soufre pas qu'on atente à la vie
De la Trimouille ; il eſt ſon cher apui ;
C'eſt ſon deſtin de combatre pour lui :
Il le connaît ; mais il prend la Pucelle
Pour un anglais ; il vous tombe ſur elle,
Il vous l'étrille ainſi qu'elle étrillait
Le Poitevin qui toujours chatouillait
L'ami Boneau qui lourdement fuyait.

Le bon roi Charle, en ce déſordre extrême,
Dans ſon Boneau voit toujours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un roi !
Pour un amant des amans le plus tendre !
Nul ennemi ne lui cauſe d'effroi ;
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Boneau courans,
Sont à ſes yeux des raviſſeurs ſanglans.
L'épée au poing ſur Dunois il s'élance ;
Le beau bâtard ſe retourne et lui rend
Sur la viſière un énorme fendant.
Ah ! s'il ſavait que c'eſt le roi de France,
Qu'il ſe verrait avec un œil d'horreur !
Il périrait de honte et de douleur.
En même tems Jeane, par lui frapée,
Lui répondit de ſa puiſſante épée ;
Et le bâtard, incapable d'effroi,
Frape à la fois ſa maîtreſſe et ſon roi ;
A droite, à gauche, il lance ſur leurs têtes
De mille coups ſes rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeane, arêtez ;

Ciel ! quels feront vos regrets et vos larmes,
Quand vous faurez qui pourfuivent vos armes,
Et qui vous frote, et qui vous combatez !

Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De tems en tems apefantit fon bras
Sur la Pucelle, et roffe fes apas.
L'ami Boneau ne les imite pas ;
Sa groffe tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours ; Bonifoux le précéde,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage poffède,
Tous contre tous, affaillans, affaillis,
Batans, batus, dans ce grand chamaillis,
Criant, hurlant, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au fecours : On m'égorge, on me tue.
Le confeffeur, plein de contrition,
Menait toujours cette proceffion.

Il aperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix, qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment,
Et fe tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Etait, fans doute, une œuvre du démon.
Il confervait un refte de raifon ;
Son long capuce et fa large tonfure
A fa cervelle avaient fervi d'armure.
Il fe fouvint que notre ami Boneau

Suivait toujours l'ufage antique et beau,
Très fagement établi par nos pères,
D'avoir fur foi les chofes néceffaires ;
Mufcade, clou, poivre, girofle et fel. (*d*)
Pour Bonifoux, il avait fon miffel.
Il aperçut une fontaine claire,
Il y courut, fel et miffel en main ;
Bien réfolu d'atraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au miftère ;
Il dit tout bas : *Sanctam*, *Catholicam*,
Papam, *Romam*, *aquam benedictam*.
Puis de Boneau prend la taffe, et va vîte
Adroitement afpérger d'eau bénite
Le farfadet né de la belle Alix.

CHEZ les païens l'eau brûlante du Styx
Fut moins fatale aux ames criminelles.
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles ;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Envelopa le maître et le palais.
Les combatans, couverts d'une nuit fombre,
Couraient encor et fe cherchaient dans l'ombre.
Tout auffitôt le palais difparut ;
Plus de combat, d'erreur ni de méprife ;
Chacun fe vit, chacun fe reconnut ;
Chaque cervelle en fon lieu fut remife.
A nos héros un feul moment rendit
Le peu de fens qu'un feul moment perdit :
Car la folie, hélas ! ou la fageffe,
Ne tient à rien dans notre pauvre efpéce.
C'était alors un grand plaifir de voir
Ces paladins aux piés du moine noir,

Le

Le béniſſant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille ! ô vous royal amant !
Qui me peindra votre raviſſement !
On n'entendait que ces mots : Ah ! ma belle,
Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidelle,
C'eſt vous, c'eſt toi ! jour heureux, doux momens !
Et des baiſers, et des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées,
Leur voix ne peut ſufire à leurs penſées.
Le confeſſeur, d'un paternel regard,
Les lorgnait tous et priait à l'écart.
Le grand bâtard et ſa fière maîtreſſe
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Eléve alors la tête avec le ton ;
Il entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut émù : la nature tremblante
Frémit d'horreur ; et Jeane vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde moſaïque
Fit voir, au ſon de ſa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé, (*e*)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le tems n'eſt plus de ſemblable pratique.

ALORS, alors ce ſuperbe palais,
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample et ſacré monaſtère.

Le ſalon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire.
L'ordre de Dieu, qui préſide aux deſtins,
Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
On y bénit le manger et le boire.
Jeane, le cœur élevé vers les ſaints,
Vers Orléans, vers le ſacre de Reims,
Dit à Dunois : Tout nous eſt favorable
Dans nos amours et dans nos grands deſſeins ;
Eſpérons tout ; ſoyez sûr que le diable
A contre nous fait ſon dernier effort.
Parlant ainſi Jeane ſe trompait fort. (ſ)

Fin du dix-ſeptième Chant.



Mon Roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.

CHANT XVIII.

Difgrâce de Charle et de fa troupe dorée.

JE ne connais dans l'hiftoire du monde (*a*)
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophète, aucun parfait chrétien,
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'efprit immonde.

LA Providence en tout tems éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détreffe.
Dès fon berceau fort mal on l'éleva ;
Le Bourguignon pourfuivit fa jeuneffe ; (*b*)
De tous fes droits fon père le priva ;
Le parlement de Paris près Goneffe, (*c*)
Tuteur des rois, fon pupile ajourna ; (*d*)
De fes beaux lis un chef anglais s'orna ;
Il fut errant, manqua fouvent de meffe
Et de dîner ; rarement féjourna
En même lieu. Mère, oncle, ami, maîtreffe, (*e*)
Tout le trahit ou tout l'abandonna.
Un page anglais partagea la tendreffe
De fon Agnès ; et l'Enfer déchaîna
Hermaphrodix, qui par magique adreffe
Pour quelque tems la tête lui tourna.
Il effuya des traits de toute efpéce ;
Il les foufrit, et Dieu lui pardonna.

De nos amans la troupe fière et leſte
S'acheminait loin du château funeſte,
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès et de Boneau.
Ils côtoyaient la forêt vaſte et ſombre,
Qui d'Orléans porte aujourdui le nom.
A peine encor l'épouſe de Tithon
En ſe levant mêlait le jour à l'ombre.
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons :
Leur corſelet paraiſſait mi-partie
De fleurs de lis et de trois léopards. (ſ)
Le roi fit halte, en fixant ſes regards
Sur la cohorte en la forêt blotie.
Dunois et Jeane avancent quelques pas,
La tendre Agnès, étendant ſes beaux bras,
Dit à ſon Charle : Allons, fuyons, mon maître.
Jeane en courant s'aprocha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, et les fronts conſternés.
Helas ! ce ſont des chevaliers, dit-elle,
Qui ſont captifs ; et c'eſt notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, bâtard, allons, et feſons voir
Ce qu'eſt Dunois et ce qu'eſt la Pucelle.
Lance en arêt, ils fondent à ces mots
Sur les ſoldats qui gardaient ces héros.
Au fier aſpect de la puiſſante Jeane
Et de Dunois, et plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeane auſſitôt, de plaiſir tranſportée,

Complimenta la troupe garrotée.
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre ;
Baifez fa main, foyez prêts à le fuivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers, à cette ofre courtoife,
Montraient encor une face fournoife,
Baiffaient les yeux.... Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui font ces perfonnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer fur le dos d'Amphitrite ;
On les connut à leurs acoutremens.
En les voyant le bon Charle foupire :
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi! les Anglais régnent dans mon empire!
C'eft en leur nom que l'on rend des arêts!
C'eft pour eux feuls que l'on dit des prières!
C'eft de leur part, hélas! que mes fujets
Sont de Paris envoyés aux galères!....
Puis le bon prince avec compaffion
Daigne aprocher du maître compagnon
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus mal-honnête ;
Sa barbe torfe ombrage un long menton ;
Ses yeux tournés, plus menteurs que fa bouche,
Portent en bas un regard double et louche ;
Ses fourcils roux, mélangés et retors,
Semblent loger la fraude et l'impofture ;
Sur fon front large eft l'audace et l'injure,

L'oubli des lois, le mépris des remors ;
Sa bouche écume, et ſa dent toujours grince.

Le ſicophante, à l'aſpect de ſon prince,
Afecte un air humble, dévot, contrit,
Baiſſe les yeux, compoſe et radoucit
Les traits hagards de ſon affreux viſage.
Tel eſt un dogue au regard impudent,
Au goſier rauque, afamé de carnage ;
Il voit ſon maître, il rampe doucement,
Léche ſes mains, le flate en ſon langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le démon,
Qui, s'échapant des goufres du Tartare,
Cache ſa queue et ſa griſe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine et le ton,
Le front tondu d'un jeune anacorète,
Pour mieux tenter ſœur Roſe ou ſœur Diſcrète.

Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours afable.
Dis-moi quel eſt ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, et pour quelle action
Le Châtelet avec tant d'indulgence,
Te fait ramer ſur les mers de Provence ?
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : O monarque trop bon !
Je ſuis de Nante, et mon nom eſt Fréron. (g)
J'aime Jéſu d'un feu pur et ſincère,
Dans un couvent je fus quelque tems frère,
J'en ai les mœurs ; et j'eus dans tous les tems

Un très grand foin du falut des enfans.
A la vertu je confacrai ma vie.
Sous les charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert;
Je fuis connu dans la place Maubert;
C'eft là furtout qu'on m'a rendu juftice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faibleffes du froc,
Celles du monde et quelques tours d'efcroc;
Mais j'ai pour moi ma bonne confcience.

Ce bon propos toucha le roi de France.
Confole-toi, dit-il, et ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, fi chaque camarade,
Qui vers Marfeille allait en ambaffade,
Ainfi que toi fut un homme de bien.
Ah! dit Fréron, fur ma foi de chrétien,
Je répons d'eux ainfi que de moi-même;
Nous fommes tous en un moule jetés.
L'abbé Guyon, qui marche à mes côtés, (*h*)
Quoi qu'on en dife, eft bien digne qu'on l'aime;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumeix deffous fa mine baffe (*i*)
Porte un cœur haut, plein d'une fainte audace;
Pour fa doctrine il fe ferait feffer.
Maître Gauchat pourait embaraffer (*k*)
Tous les rabins fur le texte et la glofe.
Voyez plus loin cet avocat fans caufe;
Il a quité le bareau pour le Ciel.
Ce Sabatier (*l*) eft tout pétri de miel. (*m*)

Ah l'efprit fin ! le bon cœur ! le faint prêtre !
Il eft bien vrai qu'il a trahi fon maître,
Mais fans malice, et pour très peu d'argent.
Il s'eft vendu, mais c'eft au plus ofrant.
Il trafiquait comme moi de libelles :
Eft-ce un grand mal ? on vit de fon talent.
Employez-nous ; nous vous ferons fidelles.
En ce tems-ci la gloire et les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands fuccès ont excité l'envie ;
Tel eft le fort des auteurs, des héros,
Des grands efprits, et furtout des dévots :
Car la vertu fut toujours pourfuivie.
O mon bon roi ! qui le fait mieux que vous ?

COMME il parlait fur ce ton tendre et doux,
Charle aperçut deux triftes perfonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros vifages.
Qui font, dit-il, ces deux rameurs honteux ?

VOUS voyez là, reprit l'homme aux femaines, (*n*)
Les plus difcrets et les plus vertueux
De ceux qui vont fur les liquides plaines.
L'un eft Fantin, prédicateur des grands, (*o*)
Humble avec eux, aux petits débonnaire :
Sa piété ménagea les vivans ;
Et pour cacher le bien qu'il favait faire,
Il confeffait et volait les mourans.
L'autre eft Grizel, directeur de nonettes, (*p*)
Peu foucieux de leurs faveurs fecrettes,
Mais s'apliquant fagement les dépôts,
Le tout pour Dieu. Son ame pure et fainte

Méprifait

Méprifait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots. (q)

POUR le dernier de la noble féquelle,
C'eft mon foutien, c'eft mon cher la Beaumelle. (r)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eft le plus bas, mais c'eft le plus fidelle ;
Efprit diftrait, on prétend que parfois,
Tout ocupé de fes œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les fiennes.
Il eft d'ailleurs fi fage en fes écrits !
Il fait combien pour les faibles efprits
La vérité fouvent eft dangereufe ;
Qu'aux yeux des fots fa lumière eft trompeufe,
Qu'on en abufe : et ce difcret auteur,
Qui toujours d'elle eut une fage peur,
A réfolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre majefté ;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'aprens à la poftérité.
Favorifez ceux que la calomnie
Voulut noircir de fon foufle empefté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Fréron, nous écrirons pour vous.

ALORS il fit un difcours patétique
Contre l'Anglais et pour la loi falique ;
Et démontra que bientôt fans combat,
Avec fa plume il défendrait l'Etat.
Charle admira fa profonde doctrine ;
Il fit à tous une charmante mine,

Les aſſurant avec compaſſion
Qu'il les prenait ſous ſa protection.
La belle Agnès, préſente à l'entrevue,
S'atendriſſait, ſe ſentait toute émue ;
Son cœur eſt bon. Femme qui fait l'amour,
A la douceur eſt toujours plus encline
Que femme prude ou bien femme héroïne.

MON roi, dit-elle, avouez que ce jour
Eſt fortuné pour cette pauvre race.
Puiſque ces gens contemplent votre face,
Ils ſont heureux, leurs fers ſeront briſés.
Votre viſage eſt viſage de grâce. (5)
Les gens de loi ſont des gens bien oſés
D'inſtrumenter au nom d'un autre maître !
C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître ;
Ce ſont pédans en juges déguiſés.
Je les ai vus ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tirans en robe noire,
A leur pupile ôter ſes revenus ;
Par-devant eux le citer en perſonne,
Et gravement confiſquer ſa couronne.
Les gens de bien qui ſont à vos genoux,
Par leurs arêts ſont traités comme vous ;
Protégez-les : vos cauſes ſont communes ;
Proſcrit comme eux, vengez leurs infortunes.

DE ce diſcours le roi fut très touché :
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeane, dont l'ame eſt d'eſpéce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les falait tous pendre ;

Que les Frérons, et gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois, plus profond et plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de ſoldats;
Il faut des dos, des jambes et des bras.
Ces gens en ont; et dans nos avantures,
Dans les aſſauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous paſſer d'écritures.
Enrôlons-les; metons-leur dès demain
Au lieu de rame un mouſquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes;
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ſes genoux ces bonnes gens tombèrent
En ſoupirant, et de pleurs les baignèrent.
On les mena ſous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès et la troupe dorée,
Après dîner paſsèrent la ſoirée.
Agnès eut ſoin que l'intendant Boneau
Fît bien manger la troupe délivrée :
On leur donna les reſtes du ſerdeau.

CHARLE et les ſiens aſſez gaîment ſoupèrent,
Et puis Agnès et Charle ſe couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien ſurpris
De ſe trouver ſans manteau, ſans habits.
Agnès envain cherche ſes engageantes,
Son beau colier de perles jauniſſantes,
Et le portrait de ſon royal amant.
Le gros Boneau, qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourſe mince,

Ne trouve plus le trésor de son prince.
Linge, vaisselle, habits, tout est troussé,
Tout est parti. La horde grisonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main promte et d'un zéle empressé,
Pendant la nuit avait débarassé
Notre bon roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe est peu d'usage.
Puis s'esquivant par de petits sentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs et du bien.
On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger et *l'esprit et le cœur*,
Avec préface et l'avis au lecteur.

Du clément roi la maison consternée
Est cependant au trouble abandonnée;
On court envain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Enée, (*t*)
Tout effarés et de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies,
Juste à midi de leurs antres sorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.

AGNÈS timide, et Dorothée en larmes,
Ne ſavent plus comment couvrir leurs charmes,
Le bon Boneau, fidelle tréſorier,
Les feſait rire à force de crier.
Ah! diſait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous ſouferte.
Ah! j'en mourrai; les fripons m'ont tout pris;
Le roi mon maître eſt trop bon, quand j'y penſe.
Voilà le prix de ſon trop d'indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux eſprits.
La douce Agnès, Agnès compatiſſante,
Toujours acorte, et toujours bien diſante,
Lui répliqua: Mon cher et gros Boneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle avanture
Ne vous inſpire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs et la littérature,
Car j'ai connu de très bons écrivains,
Ayant le cœur auſſi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Feſant du bien ſans chercher à paraître,
Parlant en proſe, en vers mélodieux,
De la vertû, mais la pratiquant mieux;
Le bien public eſt le fruit de leurs veilles;
Le doux plaiſir, déguiſant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles;
On les chérit; et s'il eſt des frelons
Dans notre ſiécle, on trouve des abeilles.

BONEAU reprit: Eh que m'importe, hélas!
Frelon, abeille, et tout ce vain fatras?
Il faut dîner, et ma bourſe eſt perdue.
On le conſole; et chacun s'évertue,

En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages soufferts.
On s'achemine auſſitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble et sûr aſile
Du grand roi Charle et de ſes paladins,
Garni de tout et fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent;
Fort ſimplement les dames s'ajuſtérent.
On ariva mal en point, haraſſé,
Un pié tout nu, l'autre à demi chauſſé.

Fin du dix-huitième Chant.



A ce diſcours La Trimouille repond,
Ce n'eſt point moi. Je n'ai point cette gloire.

CHANT XIX.

Mort du brave et tendre la Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel ſe fait chartreux.

SOEUR de la Mort, impitoyable Guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monſtre ſanglant, né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre!
Tu la couvris et de ſang et de pleurs.
Mais quand l'amour joint encor ſes malheurs
A ceux de Mars, lorſque la main chérie
D'un tendre amant, de faveurs enivré,
Répand un ſang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de ſa vie;
Lorſqu'il enfonce un poignard égaré
Au même ſein que ſes lévres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes ſi touchantes;
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui reſpiraient l'amour:
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet ſur les cœurs nés ſenſibles,
Que cent guerriers qui terminent leur ſort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.

CHARLE, entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raiſon fatale,
Préſent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en ſervait pour chercher les combats.

Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château, fon noble et sûr afile,
Où fe gardaient ces magafins de Mars,
Ce long amas de lances et de dards,
Et les canons que l'Enfer en fa rage
Avait fondus pour notre affreux ufage.
Déjà des tours le faîte paraiffait ;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'efpoir ainfi que de courage :
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de fa dame
Au petit pas, et parlant de fa flâme,
Manqua fa route et prit d'autres chemins

DANS un valon qu'arofe une onde pure,
Au fond d'un bois de ciprès toujours verts,
Qu'en piramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il eft un antre où fouvent les Naïades
Et les Silvains viennent prendre le frais.
Un clair ruiffeau, par des conduits fecrets,
Y tombe en nape et forme vingt cafcades ;
Un tapis vert eft tendu tout auprès ;
Le ferpolet, la méliffe naiffante,
Le blanc jafmin, la jonquille odorante,
Y femblent dire aux bergers d'alentour :
Repofez-vous fur ce lit de l'Amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphirs,
Le lieu, le tems, fa tendreffe, fon âge,
Surtout fa dame, alument fes defirs.
Les deux amans de cheval defcendirent.

Sur

Sur le gazon côte à côte fe mirent,
Et puis des fleurs, puis des baifers cueillirent :
Mars et Vénus, planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les Nimphes aplaudirent ;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, et s'en aimèrent mieux.

DANS le bois même était une chapelle,
Séjour funébre à la mort confacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux deffervans, vêtus d'un blanc furplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis* ;
Paul Tirconel affiftait au fervice,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au defunt il était ataché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaiffant ni l'amour ni les larmes.
Il confervait un refte d'amitié
Pour Jean Chandos ; et dans fa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.

IL aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amufaient à paître ;
Il va vers eux : ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un et l'autre amant
A fes tranfports en fecret s'abandonne,
Ocupés d'eux et ne voyant perfonne.
Paul Tirconel, dont l'efprit inhumain

Ne foufrait pas les plaifirs du prochain,
Grinça des dents, et s'écria : Profanes,
C'eft donc ainfi, dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous infultez les mânes !
Rebut honteux d'une cour fans pudeur,
Vils ennemis, quand un anglais fucombe,
Vous célébrez ce rare événement ;
Vous l'outragez au fein du monument,
Et vous venez vous baifer fur fa tombe !
Parle, eft-ce toi, difcourtois chevalier,
Fait pour la cour, et né pour la moleffe,
Dont la main faible aurait, par quelque adreffe,
Donné la mort à ce puiffant guerrier ?
Quoi, fans parler tu lorgnes ta maîtreffe !
Tu fens ta honte, et ton cœur fe confond.

A ce difcours la Trimouille répond :
Ce n'eft point moi ; je n'ai point cette gloire.
Dieu qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît acorde la victoire.
Avec honneur je combatis Chandos ;
Mais une main qui fut plus fortunée
Aux champs de Mars trancha fa deftinée ;
Et je pourai peut-être dès ce jour
Punir auffi quelque anglais à mon tour.

COMME un vent frais d'abord par fon murmure
Frife en fiflant la furface des eaux,
S'éléve, gronde, et, brifant les vaiffeaux,
Répand l'horreur fur toute la nature :
Tels la Trimouille et le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel

Par ces propos pleins d'ire et de menace.
Ils font tous deux fans cafque et fans cuiraffe.
Le Poitevin fur les fleurs du gazon
Avait jeté, près de fa Milanaife,
Cuiraffe, lance; et fabre et morion,
Tout fon harnois, pour être plus à l'aife.
Car de quoi fert un grand fabre en amours?
Paul Tirconel marchait armé toujours;
Mais il laiffa dans la chapelle ardente
Son cafque d'or, fa cuiraffe brillante,
Ses beaux braffards, aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui foutenait fa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inftant,
Prêt à punir ce brutal infulaire,
D'un faut léger à fon arme fautant,
La ramaffa tout bouillant de colère,
Et s'écriant : Monftre cruel, atens,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un fcélérat qui, fefant l'hipocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans.
Il dit, et pouffe à l'anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector et Ménélas
Se menaçaient, fe portaient le trépas,
Aux yeux d'Hélène affligée et coupable. (*a*)

L'ANTRE, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jetait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus tranfportée;
Son tendre cœur jamais ne reffentit
Un trouble égal. Eh quoi, fur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés!

Dieux tout-puiſſans, je perdrais ce que j'aime !
Cher la Trimouille ! ah, barbare, arêtez ;
Barbare anglais, percez mon ſein timide.

DISANT ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combatans.
De ſon amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux ſatin, ce ſein qu'elle idolâtre,
Etait déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand'peine paré.
Le beau français, que ſa bleſſure irrite,
Sur le breton vole et ſe précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour ! ô ciel ! ô coup affreux !
O quel amant poura jamais aprendre,
Sans aroſer mes écrits de ſes pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu fraper ſa maitreſſe charmante !
Ce fer mortel, cette lame ſanglante
Perçait ce cœur, ce ſiége des amours,
Qui pour lui ſeul fut embrâſé toujours :
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille..... ; et la mort,
L'affreuſe mort déjà s'emparait d'elle :
Elle le ſent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer ; et de ſa faible main,
De ſon amant touchant encor le ſein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait ſon ame et ſes ſanglots :

Et j'aime.... j'aime.... étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.
C'était envain. Son la Trimouille, hélas !
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient ; il eſt tombé près d'elle
Sans connaiſſance : il était dans ſes bras
Teint de ſon ſang, et ne le ſentait pas.
A ce ſpectacle épouvantable et tendre,
Paul Tirconel demeura quelque tems
Glacé d'horreur ; l'uſage de ſes ſens
Fut ſuſpendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher, (*b*)
Prit autrefois la forme d'un rocher.

Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de ſa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit ſentir à cette ame ſi dure :
Il ſecourut Dorothée ; il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en miniature,
Que Dorothée avec ſoin conſerva
Dans tous les tems et dans toute avanture.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds ; les traits de ſon viſage
Sont fiers et doux ; la grâce et le courage
Y ſont mêlés par un acord heureux.
Tirconel dit : Il eſt digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorſqu'au ſecond portrait
Il aperçut qu'on l'avait peint lui-même ?
Il ſe contemple ; il ſe voit trait pour trait.
Quelle ſurpriſe ! en ſon ame il rapelle
Que vers Milan voyageant autrefois,

Il a connu Carminetta la belle,
Noble et galante, aux Anglais peu cruelle;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laiſſant groſſe, il eut la complaiſance
De lui donner, pour adoucir l'abſence,
Ce beau portrait que du lombard Bélin (c)
La main ſavante a mis ſur le vélin.
De Dorothée, hélas! elle fut mère;
Tout eſt connu: Tirconel eſt ſon père.

Il était froid, indiférent, hautain,
Mais généreux et, dans le fond, humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ſes ateintes amères,
Ses traits ſur eux font des impreſſions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aiſément ouverts aux paſſions.
L'acier, l'airain plus fortement s'alume
Que les roſeaux qu'un feu léger conſume.
Ce dur anglais voit ſa fille à ſes piés,
De ſon beau ſang la mort s'eſt aſſouvie;
Il la contemple, et ſes yeux ſont noyés
Des premiers pleurs qu'il verſa de ſa vie.
Il l'en aroſe, il l'embraſſe cent fois,
De hurlemens il étonne les bois;
Et maudiſſant la fortune et la guerre,
Tombe à la fin ſans haleine et ſans voix.

A ces accens tu rouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, et ſoudain
Tu déteſtas ce reſte de lumière.
Il retira ſon arme meurtrière

Qui traverſait cet adorable ſein ;
Sur l'herbe rouge il poſe la poignée,
Puis ſur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il eſt bientôt percé,
Et de ſon ſang ſa maîtreſſe eſt baignée.

Aux cris affreux que pouſſa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres acoururent ;
Epouvantés du ſpectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainſi que lui s'émurent ;
Et Tirconel aurait ſuivi ſans eux
Les deux amans au ſéjour ténébreux.

Ayant enfin de ce déſordre extrême
Calmé l'horreur, et rentrant en lui-même,
Il fit poſer ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent :
Au camp du roi des guerriers les portèrent,
Et de leurs pleurs les chemins aroſèrent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours ſon parti ſur le champ.
Il déteſta, depuis cette avanture,
Et femme et fille, et toute la nature.
Il monte un barbe, et, courant ſans valets,
L'œil morne et ſombre, et ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans ſon humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arive à Calais,
S'embarque, et paſſe à ſa terre natale :
C'eſt là qu'il prit la robe monacale
De ſaint Bruno ; c'eſt là qu'en ſon ennui, (*d*)
Il mit le Ciel entre le monde et lui,

Fuyant ce monde, et se fuyant lui-même ;
C'est là qu'il fit un éternel carême ;
Il y vécut sans jamais dire un mot,
Mais sans pouvoir jamais être dévot.

QUAND le roi Charle, Agnès et la guerrière
Virent passer ce convoi douloureux,
Qu'on aperçut ces amans généreux,
Jadis si beaux et si long-tems heureux,
Souillés de sang et couverts de poussière,
Tous les esprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la sanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie ;
Et lorsqu'Achille en modeste vainqueur
Le fit traîner avec tant de douceur, (*e*)
Les piés liés et la tête pendante,
Après son char qui volait sur des morts ;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand son époux passa les sombres bords.

LA belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Pressait le roi qui pleurait dans ses bras,
Et lui disait : Mon cher amant, hélas !
Peut-être un jour nous serons l'un et l'autre
Portés ainsi dans l'empire des morts :
Ah ! que mon ame, aussi-bien que mon corps,
Soit à jamais unie avec la vôtre !

A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La triste crainte et les molles douleurs,
Jeane prenant ce ton mâle et terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,

Dit :

Dit : Ce n'eſt point par des gémiſſemens,
Par des ſanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles amans ;
C'eſt par le ſang : Prenons demain les armes.
Voyez, ô roi ! ces remparts d'Orléans,
Triſtes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voiſins ſont encor tout fumans
Du ſang verſé, que vous-même en perſonne
Fîtes couler de vos royales mains.
Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,
C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De la Trimouille et de ſa Dorothée :
Un roi doit vaincre, et non pas ſoupirer.
Charmante Agnès, ceſſez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce et bonne.
A ſon amant Agnès doit inſpirer
Des ſentimens dignes de ſa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laiſſez-moi pleurer !

Fin du dix-neuvième Chant.

CHANT XX.

Comment Jeane tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de son âne ; belle résistance de la Pucelle.

L'HOMME et la femme est chose bien fragile. (a)
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vase est beau, mais il est fait d'argile :
Un rien le casse : on peut le rajuster ;
Mais ce n'est pas entreprise facile.
Garder ce vase avec précaution,
Sans le ternir, croyez-moi, c'est un rêve :
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Eve,
Et le vieux Loth, et l'aveugle Samson,
David le saint, le sage Salomon,
Et vous surtout, sexe doux, sexe aimable,
Tant du nouveau que du vieux testament,
Et de l'histoire, et même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aisément
Vos petits tours et vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices ;
Mais j'avoûrai qu'il est de certains cas,
De certains goûts que je n'excuse pas.
J'ai vu parfois une bamboche, un singe,
Gros, court, tanné, tout velu sous le linge,
Comme un blondin caressé dans vos bras.
J'en suis fâché pour vos tendres apas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être
Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maître.


JEANNE D'ARC.





Vers ſon amant elle avança la main,

Sans y ſonger; puis la tira ſoudain.

Sexe adorable, à qui j'ai confacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous inftruire il eft tems de connaître
L'erreur de Jeane, et comme un beau grifon
Pour un moment égara fa raifon;
Ce n'eft pas moi; c'eft le fage Tritême,
Ce digne abbé, qui vous parle lui-même.

LE gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encor au fond de fa chaudière,
En blafphémant cherchait l'ocafion
De fe venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'eftramaçon
Son chef tondu fut privé de fon tronc.
Il s'écriait : O Belzébut! mon père,
Ne pourais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeane févère?
J'y crois, pour moi, ton honneur ataché. (*b*)
Comme il parlait, ariva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor fur le vifage.
Pour fe venger l'amphibie animal
Vint s'adreffer à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui confpirent
Contre une femme. Hélas! le plus fouvent
Pour les féduire il n'en falut pas tant.
Depuis long-tems tous les trois ils aprirent
Que Jeane d'Arc deffous fon cotillon
Gardait les clés de la ville affiégée;
Et que le fort de la France afligée
Ne dépendait que de fa miffion.
L'efprit du diable a de l'invention :

Il courut vîte obferver fur la terre
Ce que fefaient fes amis d'Angleterre ;
En quel état, et de còrps et d'efprit,
Se trouvait Jeane après le grand conflit.

Le roi, Dunois, Agnès alors fidelle,
L'âne, Boneau, Bonifoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le fort,
En atendant quelque nouveau renfort.
Des affiégés la brèche reparée
Aux affaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe eft retirée.
Les citoyens, le roi Charle et Bedfort,
Chacun chez foi foupe en hâte et s'endort.

Muses, tremblez de l'étrange avanture
Qu'il faut aprendre à la race future ;
Et vous, lecteurs, en qui le Ciel a mis
Les fages goûts d'une tendreffe pure,
Remerciez et Dunois et Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous fouvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégafe aux deux longues oreilles,
Qui combatit, fous Jeane et fous Dunois,
Les ennemis des filles et des rois.
Vous l'avez vu fur fes ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées :
Il en revint ; mais il revint jaloux :
Vous favez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il fentit l'étincelle
De ce beau feu, plus vif encor que doux,

Ame, reſſort, et principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps et les anime tous.
Ce feu ſacré, dont il nous reſte encore
Quelques rayons dans ce monde épuiſé,
Fut pris au Ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'eſt uſé :
Tout eſt flétri ; la force languiſſante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encor une flâme agiſſante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus-Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adreſſez-vous aux héros d'Arcadie.

BEAUX céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs ;
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, abbés, colonels, conſeillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'aprochait pas encor ;
Il n'était qu'homme, et c'eſt bien peu de choſe.

L'ABBÉ Tritême ; eſprit ſage et diſcret,
Et plus ſavant que le pédant Larchet, (c)
Modeſte auteur de cette noble hiſtoire,
Fut effrayé plus qu'on ne ſaurait croire,
Quand il falut, aux ſiécles à venir,

De ces excès tranſmettre la mémoire.
De ſes trois doigts il eut peine à tenir
Sur ſon papier ſa plume épouvantée.
Elle tomba : mais ſon ame agitée
Se raſſura, feſant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.

Du genre humain cet ennemi coupable
Eſt tentateur de ſa profeſſion ;
Il prend les gens en ſa poſſeſſion.
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, féduiſit autrefois
Ma chère mère un ſoir au coin d'un bois, (*d*)
Dans ſon jardin. Ce ſerpent hipocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chaſſa de ſon beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes et nos filles.
Le bon Tritême en avait dans ſon tems
Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand homme raconte
Du ſaint baudet l'inſolence et la honte.

La groſſe Jeane au viſage vermeil,
Qu'ont rafraichi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rapelait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flaté,
A ſaint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,

Pour la punir, laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeane qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même,
Et qu'une femme, en toute ocaſion,
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon.
On va bien loin ſitôt qu'on ſe fourvoie. (*e*)

LE tentateur, qui ne néglige rien,
Prenait ſon tems; il le prend toujours bien.
Il eſt partout: il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il forma ſon eſprit,
Valeur des ſons à ſa langue il aprit,
De ſa voix rauque adoucit la rudeſſe,
Et l'inſtruiſit aux fineſſes de l'art
Aprofondi par Ovide et Bernard. (*f*)

L'ANE éclairé ſurmonta toute honte;
De l'écurie adroitement il monte
Au pié du lit où, dans un doux repos,
Jeane en ſon cœur repaſſait ſes travaux;
Puis doucement s'acroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, et ſurtout d'être belle.
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,
Quand il voulut ſubjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flateur.
L'art de louer commença l'art de plaire.

OU ſuis-je? ô ciel! s'écria Jeane d'Arc:
Qu'ai-je entendu? par ſaint Luc! par ſaint Marc!

Eſt-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, et même il parle bien.
L'âne à genoux, compoſant ſon maintien,
Lui dit : O d'Arc ! ce n'eſt point un preſtige ;
Voyez en moi l'âne de Canaan :
Je fus nouri chez le vieux Balaan ;
Chez les païens Balaan était prêtre,
Moi j'étais juif ; et ſans moi, mon cher maître
Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
Dont un grand mal fût ſans doute advenu.
Adonaï récompenſa mon zéle ;
Au vieil Enoch bientôt on me donna :
Enoch avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; et le maître ordonna
Que le ciſeau de la Parque cruelle
Reſpecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printems.
De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas ſeulement :
Il m'ordonna de vivre chaſtement.
C'eſt pour un âne une terrible afaire.
Jeune et ſans frein dans ce charmant ſéjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier ſot homme,
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament ;
La chair ſe tut ; je n'eus point de faibleſſes ;
Je vécus vierge : or ſavez-vous comment ?
Dans le pays il n'était point d'âneſſes.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat, (g)

LORSQUE

LORSQUE Bacchus vint du fond de la Gréce,
Porter le tirfe, et la gloire et l'ivreffe
Dans les pays par le Gange arofés,
A ce héros je fervis de trompette :
Les Indiens, par nous civilifés,
Chantent encor ma gloire et leur défaite.
Silène et moi nous fommes plus connus (*h*)
Que tous les grands qui fuivirent Bacchus :
C'eft mon nom feul, ma vertu fignalée,
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée. (*i*)

ENFIN là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorfque faint George, à vos Français fi dur,
Ce fier faint George, aimant toujours la guerre,
Voulut avoir un courfier d'Angleterre ;
Quand faint Martin, fameux par fon manteau, (*k*)
Obtint encor un cheval affez beau ;
Monfieur Denis, qui fait comme eux figure,
Voulut comme eux avoir une monture :
Il me choifit, près de lui m'apela ; (*l*)
Il me fit don de deux brillantes ailes ;
Je pris mon vol aux voûtes éternelles ;
Du grand faint Roch le chien me feftoya ; (*m*)
J'eus pour ami le porc de faint Antoine,
Célefte porc, emblême de tout moine ;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla ;
Je fus nouri de nectar, d'ambrofie :
Mais, ô ma Jeane ! une fi belle vie
N'aproche pas du plaifir que je fens
Au doux afpect de vos charmes puiffans.
Le chien, le porc, et George, et Denis même,
Ne valent pas votre beauté fuprême.

Croyez furtout que de tous les emplois
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus felon mon choix,
Et dont je fuis peut-être le plus digne,
Eft de fervir fous vos auguftes lois.
Quand j'ai quité le ciel et l'empyrée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y fuis encor ; le ciel eft dans vos yeux. (*n*)

A ce difcours, peut-être téméraire,
Jeane fentit une jufte colère :
Aimer un âne, et lui donner fa fleur !
Soufrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir fauvé fon innocence
Des muletiers et des héros de France !
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut !
Mais que cet âne, ô ciel ! a de mérite !
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un calabrois qui la pare de fleurs ?
Non, difait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces penfers formaient une tempête
Au cœur de Jeane, et confondaient fa tête.
Ainfi qu'on voit fur les profondes mers
Les fiers tirans des ondes et des airs,
L'un acourant des cavernes auftrales,
L'autre fiflant des glaces boréales,
Batre un vaiffeau cinglant fur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale ou Céilan :
Tantôt la nef aux cieux femble portée,
Près des rochers tantôt elle eft jetée ;

Tantôt l'abîme eſt prêt à l'engloutir,
Et des Enfers elle paraît ſortir.

L'ENFANT malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeane avec un doux ſourire.
De Jeane d'Arc le grand cœur en effet
Etait flaté de l'étonnant effet
Que produiſait ſa beauté ſingulière
Sur le ſens lourd d'une ame ſi groſſière.
Vers ſon amant elle avança la main,
Sans y ſonger; puis la tira ſoudain.
Elle rougit, s'effraie et ſe condamne;
Puis ſe raſſure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique eſpoir;
Reſpectez plus ma gloire et mon devoir;
Trop de diſtance eſt entre nos eſpéces;
Non, je ne puis aprouver vos tendreſſes;
Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.

L'ANE reprit : L'amour égale tout.
Songez au cigne à qui Léda fit fête (*o*)
Sans ceſſer d'être une perſonne honnête.
Connaiſſez-vous la fille de Minos, (*p*)
Pour un taureau négligeant des héros,
Et ſoupirant pour ſon beau quadrupède?
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
Et que Philyre avait favoriſé
Le dieu des mers en cheval déguiſé.
Il pourſuivait ſon diſcours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,

Lui fourniſſait ces exemples frapans,
Et metait l'âne au rang de nos ſavans.

TANDIS qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui ſuſcitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le poſſédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

JADIS Vénus fut ainſi confondue,
Lorſqu'en un rets formé de fil d'airain,
Aux yeux des dieux, le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeane après tout n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abîme il afermit ſes pas;
Il la ſoutint dans ce péril extrême.
Jeane s'indigne, et rentre en elle-même,
Comme un ſoldat dans ſon poſte endormi,
Qui ſe réveille aux premières alarmes,
Frote ſes yeux, ſaute en pié, prend les armes,
S'habille en hâte, et fond ſur l'ennemi.

DE Débora la lance redoutable
Etait chez Jeane auprès de ſon chevet,
Et de malheur ſouvent la préſervait.
Elle la prend; la puiſſance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeane et Dunois fondent ſur le malin;

Le malin court, et ſa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans et Nante ;
Et les baudets dans le Poitou nouris,
Du même ton répondaient à ſes cris.
Satan fuyait ; mais dans ſa courſe promte,
Il veut venger les Anglais et ſa honte ;
Dans Orléans il vole comme un trait,
Droit au logis du préſident Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de Madame ;
Il était sûr de gouverner cette ame ;
C'était ſon bien ; le perfide eſt inſtruit
Du mal ſecret qui tient la préſidente ;
Il fait qu'elle aime, et que Talbot l'enchante.
Le vieux ſerpent en ſecret la conduit,
Il la dirige, il l'enflâme, il eſpère
Qu'elle poura prêter ſon miniſtère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot et ſes fiers combatans :
En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
Il fait aſſez qu'il combat pour lui-même.

Fin du vingtième Chant.

CHANT XXI.

Pudeur de Jeane démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la discrette Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charle VII.

Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait diférens :
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le tems, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même instant.
Dans les cinq sens ils portent le ravage,
Un rouge vif alume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflâmé.
On n'entend rien ; le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'éléve, échape et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces desirs dont l'excès vous poursuit.



Au-lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondant vers lui fur fon âne divin.

PROFANATEURS, indignes de mémoire,
Vous qui de Jeane avez fouillé la gloire,
Vils écrivains, qui, du menfonge épris,
Falfifiez les plus fages écrits,
Vous prétendez que ma pucelle Jeane
Pour fon grifon fentit ce feu profane;
Vous imprimez qu'elle a mal combatu, (*a*)
Vous infultez fon fexe et fa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de refpect aux dames;
Ne dites point que Jeane a fucombé :
Dans cette erreur nul favant n'eft tombé,
Nul n'avança des fauffetés pareilles.
Vous confondez et les faits et les tems,
Vous corrompez les plus rares merveilles;
Refpectez l'âne et fes faits éclatans;
Vous n'avez pas fes fortunés talens,
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette ocafion,
Vit d'un regard de fatisfaction
Les feux nouveaux qu'infpirait fa perfonne,
C'eft vanité qu'à fon fexe on pardonne,
C'eft amour propre, et non pas l'autre amour.

POUR achever de mettre en tout fon jour
De Jeane d'Arc le luftre internifable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers tranfports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeane avait un autre amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'eft le bâtard que fon grand cœur adore.

On peut d'un âne écouter les discours,
On peut sentir un vain desir de plaire;
Cette passade, innocente et légère,
Ne trahit point de fidelles amours.

C'EST dans l'histoire une chose avérée
Que ce héros, ce sublime Dunois,
Etait blessé d'une fléche dorée,
Qu'Amour tira de son premier carquois.
Il commanda toujours à sa tendresse;
Son cœur altier n'admit point de faiblesse:
Il aimait trop et l'Etat et le roi,
Leur intérêt fut sa première loi.

O Jeane! il sait que ton beau pucelage
De la victoire est le précieux gage:
Il respectait Denis et tes apas;
Semblable au chien courageux et fidelle
Qui, résistant à la faim qui l'apelle,
Tient la perdrix et ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleste
Avait parlé de sa flâme funeste,
Dunois voulut en parler à son tour.
Il est des tems où le sage s'oublie.

C'ETAIT, sans doute, une grande folie
Que d'immoler sa patrie à l'Amour.
C'était tout perdre; et Jeane encor honteuse
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Résistait mal à ceux de son héros.
L'amour pressait son ame vertueuse;
C'en était fait, lorsque son doux patron
Du haut du ciel détacha son rayon;

Ce

Ce rayon d'or, ſa gloire et ſa monture,
Qui tranſporta ſa béate figure
Quand il chercha, par ſes ſoins vigilans,
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce ſaint rayon frapant au ſein de Jeane,
En écarta tout ſentiment profane,
Elle cria : Cher bâtard, arêtez,
Il n'eſt pas tems, nos amours ſont comptés :
Ne gâtons rien à notre deſtinée ;
C'eſt à vous ſeul que ma foi s'eſt donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais atendons que votre bras vengeur,
Votre vertu, ſous qui le Breton tremble,
Ait du pays chaſſé l'uſurpateur :
Sur des lauriers nous coucherons enſemble.
A ce propos le bâtard s'adoucit ;
Il écouta l'oracle et ſe ſoumit.
Jeane reçut ſon pur et doux hommage
Modeſtement ; et lui donna pour gage
Trente baiſers chaſtes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de ſa fœur.
Dans leurs deſirs tous deux ils ſe continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit, Denis très ſatisfait,
De ſes projets preſſa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par ſtratagême ;
Exploit nouveau pour ſes Anglais hautains,
Tous gens ſenſés, mais plus hardis que fins.
O dieu d'amour ! ô faibleſſe ! ô puiſſance !
Amour fatal, tu fus près de livrer

Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'ofait plus efpérer,
Ce que Bedfort et fon expérience,
Ce que Talbot et fa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris!

Si dans le cours de fes vaftes conquêtes
Il éfleura de fes fléches honnêtes
Le cœur de Jeane, il lança d'autres coups
Dans les cinq fens de notre préfidente.
Il la frapa de fa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale efcalade,
L'affaut fanglant, l'hörrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorfque Talbot et fes fières cohortes
Avaient brifé les remparts et les portes,
Et que fur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flâme, et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverfant tout, criant à haute voix :
Anglais! entrez; bas les armes, bourgeois!
Il reffemblait au grand dieu de la guerre,
Qui fous fes pas fait retentir la terre,
Quand la Difcorde, et Bellone, et le Sort,
Arment fon bras, miniftre de la mort.

La préfidente avait une ouverture
Dans fon logis, auprès d'une mâfure,

Et par ce trou contemplait ſon amant ;
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Madame Audou, dont l'Amour prit le cœur, (*b*)
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.

CHEZ la Louvet vous ſavez que le diable
Etait entré ſans ſe rendre importun ;
Et que le diable et l'amour, c'eſt tout un :
L'arcange noir, de mal inſatiable,
Prit la cornette et les traits de Suzon,
Qui dès long-tems ſervait dans la maiſon ;
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coëſant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une afaire,
Et ménageant ſouvent deux rendez-vous,
L'un pour ſa dame, et puis l'autre pour elle.
Satan, caché ſous l'air de la donzelle,
Tint ce diſcours à notre groſſe belle :

VOUS connaiſſez mes talens et mon cœur,
Je veux ſervir votre innocente ardeur ;
Votre intérêt d'aſſez près me concerne.

Mon grand coufin eft de garde ce foir,
En fentinelle à certaine poterne ;
Là, fans rifquer que votre honneur foit terne,
Le beau Talbot peut en fecret vous voir.
Ecrivez-lui ; mon grand coufin eft fage,
Il vous fera très bien votre meffage.
La préfidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les defirs et la flâme.
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainfi que tendre,
Au rendez-vous fit ferment de fe rendre :
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaifirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au faut du lit
Il ne fît plus qu'un faut à la victoire.

Il vous fouvient que le frère Lourdis
Fut envoyé par le grand faint Denis
Chez les Anglais, pour lui rendre fervice.
Il était libre et chantait fon ofice,
Difait fa meffe, et même confeffait.
Le preux Talbot fur fa foi le laiffait,
Ne jugeant pas qu'un ruftre, un imbécile,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait feffer publiquement,
Pût traverfer un général habile.
Le jufte Ciel en jugeait autrement.
Dans fes décrets il fe complaît fouvent
A fe moquer des plus grands perfonnages.
Il prend les fots pour confondre les fages.
Un trait d'efprit, venant du paradis,

Illumina le crâne de Lourdis.
De ſon cerveau la matière épaiſſie
Devint légère, et fut moins obſcurcie;
Il s'étonna de ſon diſcernement.
Las! nous penſons, le bon Dieu ſait comment!
Connaiſſons-nous quel reſſort inviſible
Rend la cervelle ou plus ou moins ſenſible?
Connaiſſons-nous quels atômes divers
Font l'eſprit juſte ou l'eſprit de travers?
Dans quels recoins du tiſſu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère?
Et quel levain, chargé d'un froid poiſon,
Forme un Therſite, un Zoïle, un Fréron?
Un intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore;
La cauſe en eſt au doigt du Créateur;
Elle eſt cachée aux yeux de tout docteur:
N'imitons pas leur babil inutile.

LOURDIS d'abord devint très curieux,
Utilement il employa ſes yeux.
Il vit marcher ſur le ſoir, vers la ville,
Des cuiſiniers qui portaient à la file
Tous les aprêts pour un repas exquis;
Truſes, jambons, gélinotes, perdrix;
De gros flacons à panſe ciſelée
Rafraîchiſſaient, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux dans ſes caveaux bénis. (*c*)
Vers la poterne on marchait en ſilence;
Lourdis alors fut rempli de ſcience, (*d*)
Non de latin, mais de cet art heureux

De ſe conduire en ce monde ſcabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint acort, atentif, aviſé,
Regardant tout du coin d'un œil ruſé,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainſi l'on voit en tout tems ſes pareils,
De la cuiſine entrer dans les conſeils ;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le groſſier bourgeois,
Puis ſe gliſſant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre ;
Tantôt adroits, et tantôt inſolens,
Renards ou loups, ou ſinges ou ſerpens :
Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

NOTRE Lourdis gagne un petit ſentier,
Qui par un bois mène au royal quartier.
En ſon eſprit roulant ce grand miſtère,
Il va trouver Boniſoux ſon confrère.
Dom Boniſoux, en ce même moment,
Sur les deſtins rêvait profondément ;
Il meſurait cette chaîne inviſible
Qui tient liés les deſtins et les tems,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, et le monde ſenſible.
Dans ſon eſprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cauſe et l'admire ;
Il en ſuit l'ordre : il ſait qu'un rendez-vous
Peut renverſer ou ſauver un empire.
Le confeſſeur ſe ſouvenait encor

Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre à la feffe d'un page,
D'un page anglais : furtout il envifage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui furtout l'étonne davantage,
C'eft le bon fens, c'eft l'efprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin faint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

LOURDIS fe fait préfenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie :
Sur fa beauté lui fait fon compliment,
Et fur le roi ; puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le foir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Eft atendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, ufer d'un ftratagême ;
Suivre Talbot, et le furprendre là,
Comme Samfon le fut par Dalila.
Divine Agnès, propofez cette afaire
Au grand roi Charle. Ah ! mon révérend père,
Lui dit Agnès, penfez-vous que le roi
Puiffe toujours être amoureux de moi ?
Je n'en fais rien : je penfe qu'il fe damne,
Répond Lourdis ; ma robe le condamne,
Mon cœur l'abfout. Ah ! qu'ils font fortunés,
Ceux qui pour vous feront un jour damnés !
Agnès reprit : Moine, votre réponfe
Eft bien flateufe, et de l'efprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit : Auriez-vous par hafard

Chez les Anglais vu le jeune Monrofe ?
Le moine noir l'entendit finement :
Oui, je l'ai vu, dit-il ; il eft charmant.
Agnès rougit, baiffe les yeux, compofe
Son beau vifage ; et prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit clofe
Au cabinet de fon cher fuzerain.

LOURDIS y fit un difcours plus qu'humain.
Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,
Fit affembler fon confeil fouverain,
Ses aumôniers et fon confeil de guerre.
Jeane au milieu des héros fes pareils,
Comme au combat affiftait aux confeils.
La belle Agnès d'une façon gentille,
Difcrettement travaillant à l'aiguille,
De tems en tems donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours fuivis.

ON propofa de prendre avec adreffe
Sous les remparts Talbot et fa maîtreffe :
Tels dans les cieux le Soleil et Vulcain
Surprirent Mars avec fon Aphrodife. (*e*)
On prépara cette grande entreprife,
Qui demandait et la tête et la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche et pénible et favante,
Effort de l'art que dans l'hiftoire on vante.
Entre la ville et l'armée on paffa.
Vers la poterne enfin on fe plaça.
Talbot goûtait avec fa préfidente
Les premiers fruits d'une union naiffante,

Se

Se prometant que du lit aux combats,
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient ſuivre à la file.
L'ordre eſt donné. C'était fait de la ville.
Mais ſes guerriers, de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un ſermon de Lourdis,
Bâillaient encor et ſe mouvaient à peine.
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle! ô pouvoir de Denis!

JEANE et Dunois, et la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur ſuite,
Bordaient déjà, ſous les murs d'Orléans,
Les longs foſſés du camp des aſſiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le ſeul que Charle eût dans ſon écurie,
Jeane avançait, en tenant d'une main
De Débora l'eſtramaçon divin;
A ſon côté pendait la noble épée
Qui d'Holoferne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraiſon:

TOI qui daignas à ma faibleſſe obſcure,
Dans Domremi, confier cette armure,
Sois le ſoutien de ma fragilité,
Pardonne-moi, ſi quelque vanité
Flata mes ſens quand ton âne infidelle
S'émancipa juſqu'à me trouver belle.
Mon cher patron, daigne te ſouvenir
Que c'eſt par moi que tu voulus punir
De ces Anglais les ardeurs enragées,

Qui polluaient des nonnes afligées.
Un plus grand cas fe préfente aujourdui :
Je ne puis rien fans ton divin apui.
Prête ta force au bras de ta fervante ;
Il faut fauver la patrie expirante ;
Il faut venger les lis de Charle fept,
Avec l'honneur du préfident Louvet.
Conduis à fin cette avanture honnête ;
Ainfi le Ciel te conferve la tête !

Du haut du ciel faint Denis l'entendit ;
Et dans le camp fon âne la fentit :
Il fentit Jeane ; et d'un batement d'aile,
La tête haute, il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des atentats de fa tendreffe impure.
Je fus, dit-il, poffédé du démon ;
Je m'en repens. Il pleure, il la conjure
De le monter ; il ne faurait foufrir
Que fous fa Jeane un autre ofe courir.
Jeane vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile afine.
Au pénitent fa grâce elle acorda ;
Feffa fon âne, et lui recommanda
D'être à jamais plus difcret et plus fage.
L'âne le jure, et, rempli de courage,
Fier de fa charge, il la porte dans l'air.
Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre acompagne.
Jeane en volant inonde la campagne
De flots de fang, de membres difperfés,
Coupe cent cous l'un fur l'autre entaffés.

DANS ſon croiſſant de la nuit la courière
Lui fourniſſait ſa douteuſe lumière.
L'Anglais ſurpris, encor tout étourdi,
Regarde en haut d'où le coup eſt parti.
Il ne voit point la lance qui le tue :
La troupe fuit, égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charle ſe voit le plus heureux des rois.
Ses ennemis à ſes coups ſe préſentent ;
Tels que perdreaux en l'air éparpillés,
Tombant en foule et par le chien pillés,
Sous le fuſil la bruyère enſanglantent.
La voix de l'âne inſpire la terreur ;
Jeane d'en haut étend ſon bras vengeur,
Pourſuit, pourfend, perce, coupe, déchire ;
Dunois aſſomme ; et le bon Charle tire
A ſon plaiſir tout ce qui fuit de peur.

LE beau Talbot, tout enivré des charmes
De ſa Louvet, et de plaiſirs rendu,
Sur ſon beau ſein molement étendu,
A ſa poterne entend le bruit des armes ;
Il en triomphe. Il diſait à par ſoi :
Voilà mes gens, Orléans eſt à moi.
Il s'aplaudit de ſes ruſes habiles.
Amour, dit-il, c'eſt toi qui prends les villes.
Dans cet eſpoir Talbot encouragé,
Donne à ſa belle un baiſer de congé.
Il ſort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.
Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer, qui toujours le ſuivait.

Grand confident et rempli de vaillance,
Digne vaſſal d'un ſi galant héros,
Gardant ſa lance ainſi que les manteaux.
Entrez, amis, ſaiſiſſez votre proie,
Criait Talbot ; mais courte fut ſa joie.
Au lieu d'amis, Jeane, la lance en main,
Fondait vers lui ſur ſon âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne ;
Talbot frémit, la terreur le conſterne.
Ces bons Français criaient : *Vive le roi,*
A boire, à boire, avançons; marche à moi.
A moi, Gaſcons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier; les voilà, tire, tue.

TALBOT, remis du long ſaiſiſſement
Que lui cauſa le premier mouvement,
A ſa poterne oſe encor ſe défendre.
Tel, tout ſanglant, dans ſa patrie en cendre,
Le fils d'Anchiſe ataquait ſon vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il eſt anglais ; l'écuyer le ſeconde :
Talbot et lui combatraient tout un monde.
Tantôt de front, et tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repouſſent les flots;
Mais à la fin leur vigueur épuiſée
Céde aux Français une victoire aiſée.
Talbot ſe rend, mais ſans être abatu.
Jeane et Dunois priſèrent ſa vertu.
Ils vont tous deux, de manière engageante,
Au préſident rendre la préſidente.
Sans nul ſoupçon il la reçoit très bien.
Les bons maris ne ſavent jamais rien.

Louvet toujours ignora que la France
A ſa Louvet devait ſa délivrance.

Du haut des cieux Denis aplaudiſſait ;
Sur ſon cheval ſaint George frémiſſait ;
L'âne entonnait ſon octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès ſoupa dans Orléans.
La même nuit, la fière et tendre Jeane,
Ayant au ciel renvoyé ſon bel âne,
De ſon ferment acompliſſant les lois,
Tint ſa parole à ſon ami Dunois.
Lourdis, mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encor : *Anglais, elle eſt pucelle !* (*f*)

Fin du vingt-unième et dernier Chant.

N. B. Les notes font de M. de *Voltaire*, et prifes dans l'édition in-4°. de Genève.

Les feules notes relatives aux variantes ne font pas de l'auteur. Il n'a jamais donné d'autre variante que celle du premier vers du poëme. Toutes les autres font tirées des manufcrits ou des premières éditions, dont nous entendons parler, en général, en citant celle de 1756 qui leur eft conforme.

NOTES
ET VARIANTES
DE LA PUCELLE.
CHANT PREMIER.

(*a*) Plusieurs éditions portent :

Vous m'ordonnez de célébrer des faints.

Cette leçon eft corecte ; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus, elle montre la grande modeftie de l'auteur. Il avoue qu'il n'eft pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs qui, dans une de leurs éditions de fes œuvres, lui ont atribué une ode à fainte *Geneviève*, dont affurément il n'eft pas l'auteur.

(*b*) Tous les doctes favent qu'il y eut, du tems du cardinal de *Richelieu*, un *Chapelain*, auteur d'un fameux poëme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit *Boileau*) *il fit de méchans vers douze fois douze cents*. *Boileau* ne favait pas que ce grand homme en fit douze fois vingt quatre cents, mais que par difcrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maifon de *Longueville*, qui defcendait du beau bâtard *Dunois*, fit à l'illuftre *Chapelain* une penfion de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer fon argent.

(*c*) *La Motte-Houdart*, auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très abrégée, et cependant très mal reçue. *Fontenelle*, dans l'éloge académique de *la Motte*, dit que c'eft la faute de l'original.

(*d*) Il y a dans l'édition de 1756 :

Ou pour quelqu'un de fon académie.

(*e*) *Agnès Sorel*, dame de Fromentau, près de Tours. Le roi *Charle VII* lui donna le château de Beauté-fur-Marne, et on l'apela dame de *Beauté*. Elle eut deux enfans du roi, fon amant, quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, fuivant les hiftoriographes de *Charle VII*, gens qui difent toujours la vérité du vivant des rois.

(*f*) Perfonnage feint. Quelques curieux prétendent que le difcret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain prince ; mais nous ne fommes pas de cet avis, et notre remarque fubfifte, comme dit *Dacier*.

(*g*) Le cromatique procède par plufieurs femi-tons confécutifs, ce qui produit une mufique efféminée, très convenable à l'amour.

(*h*) Manufcrit :

Tout répondait, lecteur, tu dois m'en croire,
A la beauté de fa gorge d'ivoire.
La volupté, &c.

(*i*) Manufcrit :

Et du Tokai la liqueur jauniffante
Dans le cerveau portent un feu brillant ;
Mille bons mots en partent à l'inftant.

Après diner on digère, on raisonne,
On parle, on lit, on médit du prochain,
On fait brailler, &c.

(*k*) Le parlement de Paris fit ajourner trois fois, à son de trompe, le roi, alors dauphin, à la table de marbre, sur les conclusions de l'avocat du roi, *Marigni*. [Voyez les recherches de *Pasquier*.]

(*l*) Ce prince anglais est le duc de *Bedford*, frère puiné d'*Henri V*, roi d'Angleterre, couronné roi de France à Paris.

(*m*) Ce bon *Denis* n'est point *Denis* le prétendu aréopagite, mais un évêque de Paris. L'abbé *Hildouin* fut le premier qui écrivit que cet évêque ayant été décapité, porta sa tête entre ses bras, de Paris jusqu'à l'abbaye qui porte son nom. On érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce saint s'était arêté en chemin. Le cardinal de *Polignac* contant cette histoire à madame la marquise *du Deffant*, et ajoutant que *Denis* n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station, cette dame lui répondit : *Je le crois bien, il n'y a dans de telles afaires que le premier pas qui coûte.*

(*n*) *Henri V*, roi d'Angleterre, le plus grand homme de son tems, beau frère de *Charle VII*, dont il avait épousé la sœur, était mort à Vincennes, après avoir été reconnu roi de France à Paris; son frère, le duc de *Bedfort*, gouvernait la meilleure partie de la France au nom de son neveu *Henri VI*, reconnu aussi pour roi de France à Paris par le parlement, l'hôtel de ville, le châtelet, l'évêque, les corps de métiers, et la sorbonne.

(*o*) *Poton de Saintrailles*, *la Hire*, grands capitaines : *Jean de Dunois*, fils naturel de *Jean d'Orleans* et de la comtesse d'*Enguien*; *Richemont*, connétable de France, depuis duc de Bretagne; *la Trimouille*, d'une grande maison du Poitou.

(*p*) Le président *Louvet*, ministre d'Etat sous *Charle VII*.

(*q*) Anréole, c'est la couronne de rayons que les saints ont toujours sur la tête. Elle parait imitée de la couronne de laurier dont les feuilles divergentes semblaient environner de rayons la tête des héros; ce qui a fait tirer à quelques-uns l'étimologie d'auréole, de *laurum*, *laureola*; d'autres la tirent d'*aurum*. saint *Bernard* dit que cette couronne est d'or pour les vierges. *Coronam quam nostri majores aureolam vocant, credo idcirca nominatam.*

(*r*) Le bâton des augures ressemblait parfaitement à une crosse.

(*s*) Ce *Denis*, patron de la France, est un saint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez sa légende dans le Dictionnaire philosophique à l'article DENIS : vous aprendrez qu'il fut d'abord créé évêque d'Athènes par saint *Paul*; qu'il alla rendre une visite à la vierge *Marie*, et la complimenta sur la mort de son fils; qu'ensuite il quita l'évêché d'Athènes pour celui de Paris; qu'on le pendit, et qu'il prêcha fort éloquemment du haut de sa potence; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler; qu'il prit sa tête entre ses bras, qu'il la baisait en chemin, en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de son nom.

(*t*) Manuscrit :

Ainsi, vieux fou, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plait, des pucelles.

Fin des notes et variantes du premier Chant.

NOTES

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SECOND.

(*a*) EDITION de 1756 :

> C'eſt à l'amour à nous cueillir la roſe ;
> Mes chers amis, ayons tous cet honneur,
> Ainſi ſoit-il ; mais parlons d'autre choſe.
> *Vers les confins*, &c.

(*b*) Il y avait alors ſur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du duc, qui font trois alérions ; ils ont été ôtés en 1738.

(*c*) Elle était en effet native du village de Domremi, fille de *Jean d'Arc* et d'*Iſabeau*, âgée alors de vingt-ſept ans, et ſervante de cabaret ; ainſi ſon père n'était point curé. C'eſt une fiction poëtique qui n'eſt peut-être pas permiſe dans un ſujet grave.

(*d*) *Montait chevaux à poil, et feſait apertiſes qu'autres filles n'ont point coutume de faire.* Comme dit la cronique de *Monſtrelet*.

(*e*) On lit dans quelques manuſcrits :

> Voici le fait. Le père Grisbourdon,
> Grand cordelier, grand chercheur d'avanture,
> Prêcheur de nonne, écumant de luxure,
> Avait juré ſon froc et ſon cordon,
> Son Dieu, ſon diable et ſaint François d'Aſſiſe,
> Que dans ſes lacs Jeanette ſerait priſe,
>
> D'UNE autre part un large muletier,
> Non moins hardi, non moins franc du collier, (*)

(*) Il y a dans un autre manuſcrit :

> Le jour, la nuit, montrant ſans fin, ſans terme,
> Signes certains de l'amour le plus ferme.
> Même on a cru qu'à ce puiſſant objet
> Notre heroïne enfin s'apriviſait ;
> Qu'elle ſentait une ſubtile flâme,
> Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
> Je n'en crois rien : mais notre cordelier,
> Hardi paillard, étant de plus ſorcier,
> Alla trouver ce rival ſi terrible ;
> Puis il lui tint ce diſcours très plauſible.
> *Puiſſant heros*, &c.

> Groſſièrement ſoupirait pour la belle,
> Et par état ſe croyait né pour elle.
> L'ocaſion, la douce égalité
> Feſaient pencher Jeane de ſon côté.
> Mais ſa pudeur triomphait de la flâme
> Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
> Le franciſcain vit ſa naiſſante ardeur ;
> Mieux qu'elle encor, il liſait dans ſon cœur.
> Ce moine était grand clerc dans l'art magique,
> Art cultivé dans ce beau ſiécle antique,
> De nos ſavans en nos jours ignoré,
> Car aujourdui tout a dégénéré.
> *En feuilletant*, &c.

(*f*) La ſorcellerie était alors ſi en vogue, que *Jeane d'Arc* elle-même fut brûlée depuis comme ſorcière, ſur la requête de la ſorbonne.

(*g*) Figure de *Pallas*, à laquelle le deſtin de Troye était ataché : preſque tous les peuples ont eu de pareilles ſuperſtitions.

(*h*) Edition de 1762 :

> J'aurai, dit-il, ma Jeane en ma puiſſance ;
> Je ſuis anglais, je dois faire le bien
> De mon pays, et plus encor le mien.

(*i*) Edition de 1756 :

> Ce peſant diable eſt maintenant en France,
> Avec meſſieurs il ronfle à l'audience,
> Dans le parterre il vient bâiller le ſoir.

(*k*) Le jéſuite *Girard*, convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la demoiſelle *Cadière*, ſa pénitente, fut acuſé de l'avoir enforcelée en ſouflant ſur elle. [*Voyez les notes du chant troiſième.*]

(*l*) Edition de 1756 :

> „ Suis-moi, renonce à tes humbles travaux ;
> „ Charle eſt un Jean, et Jeane eſt un héros.
> *A ce diſcours*, &c.

(*m*) Dans l'éditioo de 1762, et les éditions précédentes, oo lifait :

A ce difcours terrible et patétique,
Et qui n'eft point en ftile académique,
Jeane étonuée, ouvrant un large bec,
Crut quelque tems que l'on lui parlait grec.
Dans ce moment un rayon de la grâce
Dans fon efprit porte un jour efficace.

Et dans uo manufcrit :

A ce difcours confolant et terrible,
Pris mot pour mot des cahiers de la bible, &c.

(*n*) Editioo de 1756 :

Telle plutôt cette heureufe grifette
Que la nature ainfi que l'art forma
Pour le *ferail* ou bien pour l'opéra,
Qu'une maman avifée et difcrette,
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus adroite,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure eft un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majefté,
Sa voix a pris le ton de fouveraine,
Et fur fon rang fon efprit s'eft monté.
Or pour hâter, &c.

(*o*) *Débora* eft la première femme guerrière dont il foit parlé dans le monde. *Jahel*, autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du général *Sisara* : on conferve ce clou dans plufieurs couvens grecs et latins, avec la mâchoire dont fe fervit *Samfon*, la fronde de *David*, et le couperet avec lequel la célèbre *Judith* coupa la tête du général *Holoferne* ou *Olfern*, après avoir couché avec lui.

(*p*) Editioo de 1756, et manufcrit :

Ces pots brillans dont Gédéon défit
De Madian la cohorte infidelle,
Le couperet de la bella Judith,
Cette beauté fi faintement perfide
Qui, pour le Ciel, galamment homicide,
Son cher amant maffacra dans fon lit.
Plus d'abondant la facré cimeterre
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre,
Pour lui donner une oreille à guérir,
Et de fon nom laiffer un fouvenir.

(*q*) Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur, qui en a auffi, et qui eft au deffus des préjugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *heaume*. Une bréve n'a pas le même fon, et ne fe prooooce pas comme une longue. *Jean* et *chant* fe proooo-ceot de même.

(*r*) Avaoture décrite dans l'Enéide.

(*s*) Avanture de l'Iliade.

(*t*) L'un des grands capitaines de ce tems-là,

(*u*) Il ne s'apelait point *Roger*, mais *Robert* : cette faute eft légére; ce fut lui qui mena *Jeane d'Arc* à Tours, en 1429, et qui la préfenta au roi. C était un bon champenois qui n'y entendait pas fineffe. Son châtean était auprès de Brienne en Champagne. J ai vu fa devife fur la porte de ce pauvre château : c'était un cep de vigne avec la légende, *Beau, dru et court*. On peut juger par là de l'efprit du tems.

(*x*) Editioo de 1756 :

Un roi de France a toujours dans le cœur,
Malgré le vice, un tres grand fonds d'honneur;
Vous l'avez vu derniérement, mes frères,
Lorfque Louis, fe dérobant des bras
De la beauté qu'exorcifait Liniéres,
Au bord du Rhin, du fond des Pays-Bas
Vint cogner Charle, et braver le trépas.
Du vieux foldat, &c.

(*y*) Effectivement des médecins et des matrones vifitérent *Jeane d'Arc*, et la déclarérent pucelle.

(*z*) Etendard aporté par un ange dans l'abbaye de Saiot-Denis, lequel était autrefois entre les mains des comtes de *Vexin*.

Fin des notes et variantes du fecond Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(*a*) A la fameuse bataille des Dunes, près de Dunkerque.

(*b*) A Malplaquet, près de Mons, en 1709. Dans l'édition de 1756, au lieu de ces deux vers, on lit :

Le grand Condé fut batu par Turenne,
Créqui vaincu fut ensuite vainqueur,
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quite ou double avec Eugene.
De Stanislas, &c.

Il est aisé de voir que *gagna le quite ou double*, et le *fanfaron plein de cœur*, ne sont pas de M. de *Voltaire*.

(*c*) Aussi en 1709.

(*d*) Après un *divin caractere*, on lisait dans l'édition de 1756 :

Avec cela tout est humble et soumis.
Voyons comment, dans la grande crônique,
Du fin Jéthro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,
Gens d'esprit faible et de robuste foi,
Il dit que Dieu, lui montrant son derrière,
L'endoctrinait sur l'admirable loi
Qui le devait, et les fils de son frère,
Entretenir pour jamais à rien faire;
Qu'il lui dictait tous les importans cas
Où les lépreux, les femmes bien aprises,
Devaient changer de robe et de chemises,
Paraître en rue ou rester dans les draps.
De vingt pétards, et d'autant de fusées,
Le feu faillant, et les brillans éclats,
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde, et des ordres exprès,
Aux curieux interdisaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête :
Le peuple au loin admirant le fracas,
Du Tout-Puissant crut connaître le bras,
Et tressaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié sa bête.
Seul au sommet du mistérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine;
Puis tout à coup se montra dans la plaine,
Cornes de bouc flamboyantes au front.
Du phisicien le brillant phénoména,
Sur les esprits fit un effet fort promt.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut assez; il vit en révérence
Tout un chacun recevoir son sermon.
On crut du Ciel encourir la vengeance,
Si l'on osait manquer d'obéissance
Et de respect à monsieur Aaron;
Et des statuts, dont l'auteur malhabile
Eût mérité les petites-maisons,
Furent des lois que ce peuple imbécile
Crut renfermer le sort des nations.
Le bon Numa, de sa nimphe subtile,
S'aida très bien chez les enfans de Mars;
Le grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule, et le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Césars,
De quelque dieu prétendirent descendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le Ciel pour eux, &c.

Ces vers sont encor bien moins dans le stile de M. de *Voltaire* que dans celui du capucin *Maubert*, ou du proposant *la Beaumelle*.

(*e*) On lit dans les manufcrits :

Denis fuivit ces exemples fameux :
Du merveilleux il fe fervit comme eux ;
Il prétendit que Jeane la pucelle
Chez les Anglais paffât même pour telle,
Et que Bedfort, et Talbot, et Chandos,
Et Tirconel, qui n'étaient pas des fots,
Cruffent la chofe, &c.

(*f*) On apelait autrefois *paradis des fous*, *paradis des fots*, les limbes ; et on plaça dans ces limbes les ames des imbéciles et des petits enfans morts fans batême. *Limbe* fignifie *bord*, *bordure* ; et c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. *Milton* en parle ; il fait paffer le diable par le paradis des fots : *the paradife of fools.*

(*g*) Ceci paraît une allufion aux fameux couplets de *Rouffeau*.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet était devenu une efpèce de proverbe. Ce *Danchet* était un poète médiocre, qui a fait quelques piéces de téâtre, &c. Au lieu de ces deux vers on en trouve deux autres dans quelques manufcrits :

Oreille longue avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pié tortu.
De l'ignorance, &c.

(*h*) Ce font les limbes inventés, dit-on, par un nommé *Pierre Chryfologue*. C'eft là qu'on envoie tous les petits enfans qui meurent fans avoir été batifés ; car, s'ils meurent à 15 ans, ils feront damnés fans dificulté.

(*i*) Le fiftême fameux du fieur *Lafs* ou *Law*, écoffais, qui bouleverfa tant de fortunes en France depuis 1718 jufqu'à 1720, avait encor laiffé des traces funeftes, et l'on s'en reffentait en 1730, qui fut le tems où nous jugeons que l'auteur commença ce poëme.

(*k*) On connaît affez, par les excellentes Lettres provinciales, les cafuiftes *Efcobar* et *Molina*. Ce *Molina* eft apelé ici *fufifant*, par allufion à la grâce *fufifante* et *verfatile*, fur laquelle il avait fait un fiftême abfurde, comme celui de fes adverfaires.

(*l*) Edition de 1756 :

Donne à baifer une bulle divine ;
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau Teftament.
Ciel ! à leurs yeux une cohorte fiere
En même tems s'en torche le derriére ;
L'ignatien furieux, éperdu,
Court fe faifir du facré torche-cu.
Dieux ! quels combats ! quels flots d'encre et de bile !
On prêche, on court, on barbouille, on èxile.
Toi qui jadis des grenouilles, &c.

(*m*) *Le Tellier*, jéfuite, fils d'un procureur de Vire en Baffe-Normandie, confeffeur de *Louis XIV*, auteur de la *bulle* et de tous les troubles qui la fuivirent, exilé pendant la régence, et dont la mémoire eft abborrée de nos jours. Le père *Doucin* était fon premier miniftre.

(*n*) Les janféniftes difent que le meffie n'eft venu que pour plufieurs.

(*o*) Ceci défigne les convulfionnaires, et les miracles ateftés par des milliers de janféniftes, miracles dont *Carré de Mongeron* fit imprimer un gros recueil qu'il préfenta au roi *Louis XV*.

(*p*) Le bon *Pâris* était un diacre imbécile, mais qui, étant un des janféniftes les plus zélés, et les plus acrédités parmi la populace, fut regardé comme un faint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier fur la tombe de ce bonhomme, au cimetiere d'une églife de Paris érigée à un faint *Médard*, qui d'ailleurs eft peu connu. Ce faint *Médard* n'avait jamais fait de miracles ; mais l'abbé *Pâris* en fit une multitude. Le plus marqué eft celui que madame la ducheffe *du Maine* célébra dans cette chanfon :

Un décroteur à la royale,
Du talon gauche eftropié,
Obtint pour grâce fpeciale,
D'être boiteux de l'autre pié.

Ce faint *Péris* fit trois ou quatre cents miracles de cette espèce : il aurait ressuscité des morts si on l'avait laissé faire, mais la police y mit ordre; de là ce distique connu :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

(*q*) *Galilée*, le fondateur de la philosophie en Italie, fut condamné par la congrégation du saint office, mis en prison, et traité très durement, non seulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

(*r*) *Urbain Grandier*, curé de Loudun, condamné au feu en 1629 par une commission du conseil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé *la Menardaie* a été assez imbécile pour faire imprimer, en 1749, un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions.

(*s*) *Eléonore Galigaï*, fille de grande qualité, attachée à la reine *Marie de Médicis*, et sa dame d'honneur, épouse de *Concino Concini*, florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non seulement décapitée à la Grève, en 1617, comme il est dit dans l'abrégé cronologique de l'histoire de France, mais fut brûlée comme sorcière, et ses biens furent donnés à ses ennemis. Il n'y eut que cinq conseillers qui, indignés d'une horreur si absurde, ne voulurent pas assister au jugement.

(*t*) Le parlement sous *Louis XIII* défendit, sous peine des galères, qu'on enseignât une autre doctrine que celle d'*Aristote*, et défendit ensuite l'émétique, mais sans condamner aux galères les médecins ni les malades. *Louis XIV* fut guéri à Calais par l'émétique, et l'arêt du parlement perdit de son crédit.

(*u*) L'histoire du jésuite *Girard* et de la *Cadière* est assez publique; le jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du parlement d'Aix, et absous par l'autre moitié.

(*x*) Edition de 1756 :

Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.
Lourdis était aussi dans ce tableau :
Mais à ses yeux il n'en put rien paraître.
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau;
Le plus habile a peine à s'y connaître.
Quand vers la lune ainsi l'on préparait
Contre l'Anglais, &c.

(*y*) *Fontevraud*, *Fontevraux*, *Fons-Ebraldi*, est un bourg en Anjou, à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par *Robert d'Arbrissel*, né en 1047, et mort en 1117. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nus piés les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, et les atirer dans son cloître; il fit de grandes conversions en ce genre, entre autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre reine *Bertrade* de prendre l'habit de Fontevraud, et il établit son ordre par toute la France. Le pape *Paschal II* le mit sous la protection du saint siége en 1106. *Robert*, quelque tems avant sa mort, en conféra le généralat à une dame nommée *Pétronille de Chemillé*, et voulut que toujours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuses. Trente quatre ou trente cinq abbesses ont succédé jusqu'à ce jour à *Pétronille*, parmi lesquelles on compte quatorze princesses, et dans ce nombre cinq de la maison de *Bourbon*. Voyez sur cela *Sainte-Marthe*, dans le quatrième volume du *Gallia Christiana*, et le *Clypeus ordinis Fontebraldensis* du père de la *Mainferme*.

(*z*) Edition de 1756 :

Jeane en ces lieux conduite par l'Envie,
Non des Anglais mais d'Agnès ennemie,
Portant culote et brayette au devant,
Large brayette, inutile ornement,
Jeane la brune, en gendarme vêtue,
Va désormais lui fasciner la vue;
Jeane plaira, moi je serai perdue.
Disant ces mots, &c.

(*aa*) Il y a grande aparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'*Arioste* et du *Tasse*. Elles devaient être un peu mal-propres; mais les chevaliers n'y regardaient pas de si près.

(*bb*) Edition de 1756:

. . . . *Et gigots à la braise.*
La dame Alix, malgré son teint flétri,
Parut encor à la troupe bretonne
De bonne prise; et Robert Makarti,
Brave écossais, vaillant chef de parti,
Dedans sa tente emmena tôt la bonne.
Monsieur Chandos, &c.

(*cc*) Les Anglais jurent *by God*, *damn me*, *blood*, &c. les Allemands *sacrament*; les Français, par un mot qui est au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument; les Espagnols, *voto à Dios*. Un révérend père récollet a fait un livre sur les juremens de toutes les nations, qui sera probablement très exact et très instructif: on l'imprime actuellement.

(*dd*) *Haubert*, *haubergeon*, cote d'armes; elle était d'ordinaire composée de mailles de fer, quelquefois couvertes de soie ou de laine blanche; elle avait des manches larges, et un gorgerin. Les fiefs de haubert sont ceux dont le seigneur avait droit de porter cette cote.

(*ee*) *Braguette*, de *braye*, *bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chausses; et souvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on présentait aux dames. *Rabelais* parle d'un beau livre, intitulé: *De la dignité des braguettes*; c'était la prérogative distinctive du sexe le plus noble; c'est pourquoi la sorbonne présenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culote avec braguette. Six évêques de France, assistés de l'évêque de Vinchester, la condamnèrent au feu; ce qui était bien juste: c'est dommage que cela n'arive pas plus souvent; mais il ne faut désespérer de rien.

Fin des notes et variantes du troisième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) Edition de 1756 :

La froide crainte et la confusion
Sur les Anglais répandent leur poison.
Les cris perçans et les clameurs qu'ils jettent.
Les hurlemens que les échos répètent,
Et la trompette, et le son des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens sourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'assurance,
Leur crie : Enfans, conquérans de la France,
Marches, à droite, &c.

(*b*) La tour de Babel fut élevée, comme on sait, cent vingt ans après le déluge universel. *Flavien Josephe* croit qu'elle fut bâtie par *Nemrod* ou *Nembrod* : le judicieux dom *Calmet* a donné le profil de cette tour élevée jusqu'à onze étages, et il a orné son dictionnaire de tailles-douces dans ce goût d'après les monumens : le livre du savant juif *Jaleus* donne à la tour de Babel vingt sept mille pas de hauteur, ce qui est bien vraisemblable. Plusieurs voyageurs ont vu les restes de cette tour.

Le saint patriarche *Alexandre Eutychius* assure dans ses annales que soixante et douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le sait, l'époque de la confusion des langues : le fameux *Becan* prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque.

(*c*) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre *Publius Scipion* et *Annibal*, il y avait des français qui servaient dans l'armée carthaginoise, selon *Polybe* : ce *Polybe*, contemporain et ami de *Scipion*, dit que le nombre était égal de part et d'autre ; le chevalier de *Folard* n'en convient pas : il prétend que *Scipion* ataqua en colonnes ; cependant il paraît que la chose n'est pas possible, puisque *Polybe* dit que les troupes combataient toutes de main à main : c'est sur quoi nous nous en raportons aux doctes.

(*d*) *Nota benè* qu'à Pharsale *Pompée* avait cinquante cinq mille hommes, et *César* vingt deux mille ; le carnage fut grand : les vingt deux mille césariens, après un combat opiniâtre, vainquirent les cinquante cinq mille pompéiens : cette bataille décida du sort de la république romaine, et mit sous la puissance du mignon de *Nicomède* la Grèce, l'Asie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, &c.

Cette bataille eut plus de suites que le petit combat de *Jeane* ; mais enfin c'est *Jeane*, c'est notre Pucelle : sachons gré à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chére fille à ceux de *César* qui n'avait pas son pucelage. Les révérends pères jésuites n'ont-ils pas comparé saint *Ignace* à *César*, et saint *François Xavier* à *Alexandre*? ils leur ressemblaient comme les vingt quatre vieillards de *Pascal* ressemblent aux vingt quatre vieillards de l'Apocalipse : on compare tous les jours le premier roi venu à *César* ; pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de Bibus aux batailles de Zama et de Pharsale.

(*e*) Il y eut à cette bataille vingt huit mille sept cents hommes couchés, non pas sur le carreau, comme le dit un historien, mais dans la boue et dans le sang ; ils furent comptés par le marquis de *Crèvecœur*, aide de camp du maréchal de *Villars*, chargé de faire enterrer les morts. (V. le Siècle de *Louis XIV*, année 1709.)

(*f*) Aparemment que notre profond auteur donne le nom de *Perfans* aux foldats de *Sennacherib* qui étaient Affyriens, parce que les Perfans furent long-tems dominateurs en Affyrie; mais il eft conftant que l'ange du Seigneur tua tout feul cent quatre vingts cinq mille foldats de l'armée de *Sennacherib* qui avait l'infolence de marcher contre Jérufalem; et quand *Sennacherib* vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci ariva l'an du monde 3293, comme on dit; cependant plufieurs doctes prétendent que cette avanture toute fimple eft de l'an 3295: nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci deffous.

(*g*) Cet endroit parait imité d'*Homère*. *Milton* fait pefer les deftins des hommes dans le figne de la balance.

(*h*) Allufion aux fentimens répandus dans les livres de *Quefnel*, prêtre de l'oratoire.

(*i*) *Aurore Konifmare*, maitreffe du roi de Pologne *Augufte I*, et mère du célèbre comte de *Saxe*.

(*k*) *Robert d'Arbriffel*, fondateur du bel ordre de Fontevraud: il convertit en 1100, d'un coup de filet, par un feul fermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'impofa un nouveau genre de martire: ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieufes pour tromper le diable, qui aparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi falique; car il fit une femme abbé général des moines et moineffes de fon ordre.

(*l*) Dans l'édition de 1756, et dans prefque toutes les autres, ce génie fe nommait *Conculix*. Après *De fa double nature*, on lifait:

Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus néceffaire,
Un don fans quoi nul plaifir n'eft parfait,
Un don charmant: eh quoi? celui de plaire.
Dieu, pour punir ce genie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné;
Et l'impudique avait deffous le linge
Odeur de bouc, et poil gris d'un vieux finge:
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il fe croyait tout fait pour être aimé.
De tous côtes on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles;
Et fi quelqu'on à ce monftre lafcif
N'acordait pas le plaifir malhonnête,
Bouchait fon nez, ou détournait la tête,
Il était sûr d'être empalé tout vif.

Le foir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet, de la part de madame
S'en vint prier monfeigneur le bâtard
A manger caille, oie, et bœuf au gros lard,
Dans l'entrefol, tandis qu'en compagnie
Jeane foupait avec céremonie:
Le beau Dunois tout parfumé defcend;
Chez Conculix un fouper fin l'atend.
Madame avait prodigué la parure,
Les diamans, &c.

(*m*) Selon *Platon* l'homme fut formé avec les deux fexes. *Adam* aparut tel à la dévote *Bourignon*, et à fon directeur *Abadie*.

(*n*) La reine de Saba vint voir *Salomon*, dont elle eut un fils, qui eft certainement la tige des rois d'Ethiopie, comme cela eft prouvé. On ne fait pas ce que devint la race d'*Alexandre* et de *Thaleftris*.

(*o*) *Cléopâtre*.

(*p*) *Ganimède*.

(*q*) Edition de 1756:

Lors Conculix, qui le crut impuiffant,
Chaffa du lit le guerrier languiffant,
Et prononça la fentence fatale,
Criant aux fiens: Sergens, qu'on me l'empale.

Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les aprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de fa patrie,
S'en va périr au printems de fa vie.
Dedans la cour il eft conduit tout nu,
Pour être affis fur un bâton pointu.
Déjà du jour, la belle avanturière, &c.

(*r*)

(r) Edition de 1756 :

. . . . . . *Et lui fourant au sein*
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déjà l'héroïne empeftée
D'un gros baifer de fa bouche infectée.
Plus il s'agite, et plus il devient laid.

JEANE, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un fouflet,
A poing fermé, fur fon vilain vifage.
Le magot tombe, et roule au bas du lit,
Les yeux fe poche, et le nez fe meurtrit.
Il crie, il hurle. Une troupe profane
Vient à fon aide; on vous empoigne Jeane;
On va punir fa fière cruauté
Par l'inftrument chez les Turcs ufité.

Des fa chemife auffitôt dépouillée,
De coups de fouet en paffant déchirée,
Elle eft livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, &c.

(s) Edition de 1756 :

Si ce guerrier et fi cette pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
D'un cordelier éprouve le pouvoir.
Tu vois, &c.

(t) Edition de 1756 :

On vous dira qu'il n'eft point de femelle,
Tant pudibonde et tant vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aife en pareil cas.
Mais la Pucelle aimait mieux le trepas;
Et ce fecours infernal et lubrique
Semblait horrible à fon ame pudique.
Elle pleurait, &c.

(u) Edition de 1756 et manufcrits :

Pour Conculix, le difcours énergique
Du cordelier fit fur lui grand effet;
Il accepta le marché féraphique.
Ce foir, dit-il, vous et votre mulet,
Tenez-vous prêts; cependant je pardonne
A ces Français, et vous les abandonne.
Le moine alors, d'un air d'autorité,
Frapa trois coups fur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, et prit de la pouffière
Que fur la bête il jeta par derrière,
En lui difant ces mots toujours puiffans
Que Zoroaftre, &c.

(x) Les charlatans ont le bâton de *Jacob*; les magiciens, les livres de *Salomon*, intitulés l'Anneau et la Clavicule. Les confeillers du roi, forciers à la cour de *Pharaon*, qui firent les mêmes prodiges que *Moïfe*, s'apelaient *Jannès* et *Mambrès*. On ne fait pas le nom de la pithoniffe d'Endor qui évoqua l'ombre de *Samuel*; mais tout le monde fait ce que c'eft qu'une ombre, et que cette femme avait un efprit *Pithon* ou de *Python*.

(y) *Zoroaftre*, dont le nom propre eft *Zerduft*, était un grand magicien, ainfi qu'*Albert le grand*, *Roger Bacon*, et le révérend pére *Grisbourdon*.

(z) *Nebucad-Nezar*, *Nabuchodonofor*, fils de *Nabo-Polaffar*, roi des Chaldéens, affiégea Jérufalem, la prit, et fit charger de fers *Joachim*, roi de Juda, qu'il envoya prifonnier à Babylone, l'an du monde 3419. *Nebucad-Nezar* fit un fonge, et l'oublia; les magiciens, les aftrologues ni les fages ne purent le deviner; en conféquence *Arioch*, oficier de fa maifon, eut ordre de les faire mourir : le jeune *Daniel* devine le fonge et l'explique; ce fonge était une belle ftatue, &c. A quelque tems de là *Nebucad-Nezar* fit élever un coloffe d'or pur, haut de foixante coudées, et large de fix; il obligea tout fon peuple affemblé d'adorer ce coloffe au fon du cor, du clairon, de la harpe, de la faquebute et du pfalterion; et fur le refus qu'en firent *Sadrach*, *Méfach* et *Abed-Nego*, jeunes hébreux, compagnons de *Daniel*, le roi les fit jeter dans une fournaife, qu'on chaufa cette fois-là fept fois plus qu'à l'ordinaire; et ils en fortirent fains et faufs. *Nebucad-Nezar* fongea encor : il vit un arbre grand et fort; le fommet touchait les cieux, et les oifeaux habitaient dans fes branches. Un faint alors defcendit, et cria : *Coupez l'arbre et l'ébranchez*, &c. *Daniel* expliqua encor ce fonge; il prédit au roi qu'il ferait chaffé d'entre les

hommes, que pendant sept ans son habitation ferait avec les bêtes, qu'il paitrait l'herbe comme les bœufs, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle, et ses ongles comme ceux des oiseaux; ce qui ariva. *Tertullien* et saint *Augustin* disent que *Nabuchodonosor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *lycanthropie*. Au bout de sept ans ce prince recouvra sa raison, et remonta sur le trône : il ne vécut qu'un an depuis son rétablissement; mais il l'employa si bien, que saint *Augustin*, saint *Jérôme*, saint *Epiphane*, *Théodoret*, &c. cités par *Pérérius*, comptent sur son salut.

(*aa*) Edition de 1756 :

DENIS voyait avec des yeux de père
De Jeane d'Arc le triste et piteux cas;
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer sur la terre.
Mais il était lui-même, &c.

(*bb*) Il ne faut pas confondre *George*, patron de l'Angleterre et de l'ordre de la Jaretière, avec saint *George* le moine, tué pour avoir soulevé le peuple contre l'empereur *Zénon*. Notre saint *George* est le cappadocien, colonel au service de *Dioclétien*, martirisé, dit-on, en Perse dans une ville nommée Diospole. Mais, comme les Persans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis son martire en Arménie, à Mitilène. Il n'y a pas plus de Mitilène en Arménie que de Diospole en Perse. Mais ce qui est constant, c'est que *George* était colonel de cavalerie, puisqu'il a encor son cheval en paradis.

Fin des notes et variantes du quatrième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) On disait autrefois *sainte n'y touche*, et on disait bien. On voit aisément que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher; c'est par corruption qu'on dit *sainte Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais souhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *sainte* n'y *touche*, comme nos pères.

(*b*) *Satan* est un mot chaldéen, qui signifie à peu près l'*Arimane* des Perses, le *Typhon* des Egyptiens, le *Pluton* des Grecs, et parmi nous le diable. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. [Voyez le septième tome *De formâ diaboli*, du révérend père *Tambourini*.]

(*c*) Dans les premières éditions on lisait :

D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux curés et de quarante moines.

(*d*) *Frapart*, nom d'amitié que les cordeliers se donnèrent entre eux dès le quinzième siècle. Les doctes sont partagés sur l'étimologie de ce mot; il signifie certainement frapeur robuste, roide joûteur.

(*e*) On ne peut regarder cette damnation de *Clovis*, et de tant d'autres, que comme une fiction poëtique; cependant on peut, moralement parlant, dire que *Clovis* a pu être puni pour avoir fait assassiner plusieurs régas ses voisins, et plusieurs de ses parens; ce qui n'est pas trop chrétien.

(*f*) *Constantin* arracha la vie à son beau-père, à son beaufrère, à son neveu, à sa femme, à son fils, et fut le plus ambitieux, le plus vain, et le plus voluptueux de tous les hommes; d'ailleurs bon catolique : mais il mourut arien, et batisé par un évêque arien.

(*g*) Edition de 1756 :

Si comme toi Constantin est damné :
Ainsi que lui vingt rois fêtes à Rome
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
Leur donner jour, et vouloir qu'on les chomme,
Le diable rit de tous ces beaux décrets.
D'après leur vie il leur lut leurs arêts,
Et chacun d'eux, jugé sur ses forfaits,
Rôtit ou bout, comme il fut méchant homme.
Riant au nez du sire Constantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit complimens, puis en marchant admire
Tous les secrets du ténébreux empire.

En même rang que ces fameux brigands,
Si fotement célèbrés sur la terre,
Et justement dévoués aux tourmens
Dans les Enfers, le très révérend frère
Vit saint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce saint Louis, le père des Bourbons !
Il maudissait la cruelle manie
Qui, sur la foi d'un fourbe ultramontain,
Lui fit laisser à son mauvais destin,
Sans nuls galans, sa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la turque Syrie (*)
Assassiner le pauvre Sarrazin.
Ce roi bigot, insensé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place,

(*) C'est en Egypte que saint *Louis* alla faire la guerre, et il mena sa femme avec lui. Voyez *Joinville*, et concluez que M. de *Voltaire*, qui l'avait lu, n'a pu faire ces vers, d'ailleurs si peu dignes de lui.

S'il eût été tout ſimplement chrétien,
Grillait là-bas, et le méritait bien.
Homme pieux ſans être homme de bien,
Laiſſant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au delà de la grâce,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il ſe feſſa, ſe couvrir de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaiſe chere;
Onc ne tâta de biſque d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix ni faiſans.
Sur un châlit, ſans fermer la paupiere,
L'eſprit au ciel, la diſcipline en main,
Il attendit ſouvent le lendemain.
Il eût mieux fait, certe, le pauvre ſire,
De ſe gaudir avec ſa Margoton
Tranquilement au ſein de ſon empire.
C'eſt, ſur ma foi, pour aller au demon,
Un ſot chemin que celui du martire.

Cet innocent renta les quinze-vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pèlerins.
C'eſt bien de quoi le mettre au rang des ſaints!
Mais ſans remors, dans le ſein des familles,
Il répandit de ſes devotes mains
Les triſtes fruits des combats inhumains,
Et le trépas et l'affreuſe indigence.
Il apauvrit, il dévaſta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins.
Quel diable eût fait plus de mal aux humains?
Le Grisbourdon le vit, et fut ſe taire.
Dans un réduit, à feu de réverbère,
Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
Riches prélats, caſuiſtes, docteurs,
Moines d'Eſpagne et nonains d'Italie;
De tous les rois les graves confeſſeurs,
De nos beautés les paillards directeurs:
Le paradis ils ont eu dans leur vie.

Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin
Qui des deux yeux, au défaut de la main,
Feſait la nique à Luther, ſon confrère,
Puis menaçait un pontiſe romain.
A ſon regard farouche, atrabilaire,
On connaiſſait de l'orgueilleux ſectaire
Le mauvais cœur, l'eſprit intolérant,
L'ame jalouſe et digne d'un tiran.
Tout en cuiſant, il ſemblait être encore
Dans ſa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un eſprit degagé
Des contes vieux et du ſot prejugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juſte ennemi, toutefois indiſcret,
De ſaint auteur, de ſainte patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime était
De raiſonner mieux que lui ne feſait.
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre et voir à ſes genoux,
Lui crier grâce et demander la vie,
Ce Nivernois, dont il fut ſi jaloux, (*)
Ce ſot prélat, feſeur de boutonnieres,
Galant chéri des jeunes chambrieres,
Qui préfera les cafards génevois
Aux bonnes gens du pays champenois.
Pendez, pendez, le vilain ſemblait dire;
Baiſer ſoubrette eſt péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire;
Et ce paillard doit perir, ſur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaiſir que moi.

Le cordelier, d'une voix de tonnerre
Qu'acompagnait un regard furieux,
Lui dit: Maraud, de quel droit ſur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux?
Qui t'avoua de la cruelle guerre
Que tu livras à ces enfans des dieux,
Qu'un zèle ardent pour la paix des familles
Conſacre au ſoin de ſoulager les filles?
Dans la fureur dont il était ateint,
Certe le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le ſaint,
Quand il connut qu'il était dans la cage
Où de ſa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge.
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se ſentait tôt animé de l'eſprit;
Il croyait voir, il lui ſemblait entendre

(*) *Spiſame*, evêque de Nevers, décapité à Genève en 1566. *Calvin* eſt mort en 1564, et il n'était point queſtion de chambrieres dans le procès de *Spiſame*, qui n'était point reduit à la condition d'artiſan, mais était devenu membre du conſeil des deux cents et de celui des ſoixante. Ceux qui ont fait ces vers n'étaient pas au courant.

Se démener et gémir les portraits.
De l'avenir pénétrant les secrets
Comme présens, sans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans son cerveau frapé ;
Et des damnés, chez les races futures,
Il devinait les noires avantures
Mieux que prophète ou demon incarné.

Le Grisbourdon dedans la galerie
Venant calmer sa claustrale furie,
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard, moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arondie.
Au fier aspect, &c.

(*h*) Les cordeliers ont été de tout tems ennemis des dominicains.

(*i*) Il semble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce *Gusman*, inventeur de l'inquisition, et que nous apelons *Dominique*, fut réellement un persécuteur. Il est certain que les Languedociens, nommés Albigeois, étaient des peuples fidelles à leur souverain, et qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cause de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer et par le feu un prince et ses sujets, sous prétexte qu'ils ne pensent pas comme nous.

(*k*) Edition de 1756 :

Non que je sois condamné sans retour,
J'espere encor me trouver quelque jour
Avec les saints au séjour de la gloire ;
Mais en ce lieu je fais mon purgatoire.
Oh! quand j'aurais, &c.

(*l*) *Condigne*, du latin *condignus* ; ce mot se trouve dans les auteurs du seizième siécle.

(*m*) Cette guerre n'est raportée que dans le livre apocrife sous le nom d'*Enoch* ; il n'en est parlé d'ailleurs dans aucun livre juif. Le chef de l'armée céleste était en effet *Michel*, comme le dit notre auteur ; mais le capitaine des mauvais anges n'était point *Satan*, c'était *Semexiah* : on peut excuser cette inadvertance dans un long poëme.

(*n*) Ancien mot qui signifie cimeterre.

Fin des notes et variantes du cinquième Chant.

NOTES ET VARIANTES DU CHANT SIXIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

> Pour Conculix, honteux, plein de colère,
> Il s'en alla murmurer chez son père.
> *Mais que devint*, &c.

(*b*) Voyez le dix-septième Chant.

(*c*) C'est le même page sur le derrière duquel *Jeane* avait crayonné trois fleurs de lis.

(*d*) *Adonis* ou *Adoni*, fils de *Cinyras* et de *Myrrha*, dieu des Phéniciens, amant de *Vénus Astarté*. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se réjouissaient de sa résurrection.

(*e*) Manuscrit :

> Dans ce logis était un aumônier,
> Fier, peu soigneux de dire son psautier.
> *Tout aumônier*, &c.

(*f*) On croit qu'*Annibal* passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée.

(*g*) Edition de 1756, et manuscrit :

> De ce fatras de volumes nouveaux,
> Vers de Danchet, prose de Marivaux,
> Nouveau Cyrus, voyage de Séthos,
> Tous fort loués et qu'on ne saurait lire ;
> *Qui l'un par l'autre*, &c.

(*h*) Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en Dieu, que le bienfaiteur de la race de *Corneille* était l'ennemi de *Corneille* ; qu'il était fils d'un paysan. Ils lui ont attribué les avantures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs se glissent de nuit dans une église pour y voler des calices. [Voyez sur *Sabatier*, nommé ici *Savatier* par dérision, et sur tous ces autres messieurs, le texte et les notes du dix-huitième Chant.]

(*i*) *Chérubin*, esprit céleste, ou ange du second ordre de la première hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *chérub*, dont le pluriel est *chérubin*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, et des piés de bœuf.

(*k*) Alguazil : *Guazil* en arabe signifie huissier, de là *alguazil*, archer espagnol.

(*l*) Champion vient de champ, pion du champ : *Pion*, mot indien adopté par les Arabes, il signifie soldat.

(*m*) Braquemart, du grec *braki-makera*, courte-épée.

Fin des notes et variantes du sixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède !
Gentil guerrier, noble fils de l'Amour,
Eh quoi ! c'eſt vous, vous l'eſpoir de la France,
Qui me ſauvez et l'honneur et le jour !
Votre nom ſeul aurait ma confiance.
Vous ſaurez donc, &c.

(*b*) Dans les premières éditions on liſait :

Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage,
Ardens au mal, de glace pour le bien.
Qu'attendre, hélas ! &c.

(*c*) *Etole*; ornement ſacerdotal qu'on paſſe par deſſus le ſurplis. Ce mot vient du grec στολὴ, qui ſignifie *une robe longue*. L'étole eſt aujourdui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente ; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer ; de là ces expreſſions de l'Ecriture : *Stolam gloriæ induit eum*, *&c.*

(*d*) *Buſiris* était un roi d'Egypte qui paſſait pour un tiran.

(*e*) Le *goupillon* eſt un inſtrument garni en tout ſens de ſoies de porc priſes dans des fils d'archal, paſſés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il ſert à diſtribuer l'eau bénite, &c. Cet inſtrument était uſité dans l'antiquité ; on s'en ſervait pour aroſer les initiés de l'eau luſtrale.

(*f*) *Sternum*, terme grec, comme ſont preſque tous ceux de l'anatomie ; c'eſt cette partie antérieure de la poitrine à laquelle ſont jointes les côtes : elle eſt compoſée de ſept os, ſi bien aſſemblés qu'ils ſemblent n'en faire qu'un. C'eſt la cuiraſſe que la nature a donnée au cœur et aux poumons.

(*g*) *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle ſoutient tous les fardeaux qu'on poſe ſur la tête, laquelle tourne ſur cet *atlas* comme ſur un pivot.

(*h*) *Pubis*, de puberté, os barré, qui ſe joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

(*i*) *Coccis*, κόκκυξ, croupion, placé immédiatement au deſſous de l'os *ſacrum*. Il n'eſt pas honnête d'être bleſſé là.

(*k*) *Salade*; on devrait dire *célade*, de *celata*; mais le mauvais uſage prévaut partout.

Fin des notes et variantes du ſeptième Chant.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) L'ABBÉ *Tritême* n'était point de Picardie ; il était du diocése de Trèves ; il mourut en 1516. Nous n'oserions assurer que sa famille ne fût pas d'origine picarde ; nous nous en raportons au savant auteur qui sans doute a vu le manuscrit de la Pucelle dans quelque abbaye de bénédictins.

(*b*) Le *radius* et l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude et se joignent au poignet ; l'*humerus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

(*c*) C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge, aportée de Nazareth par les anges ; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans et sept mois, et ensuite la posètent prés de Ricanati. Sa statue est de quatre piés de haut ; son visage noir ; elle porte la même tiare que le pape : on connait ses miracles et ses trésors.

(*d*) Ils ne s'arètèrent pas d'abord à *Loretto* ; c'est une inadvertance de notre auteur : *non ego paucis offendor maculis*. Cependant on peut dire pour sa défense, que les anges s'arètèrent enfin à Lorette, eux et la maison, aprés avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la sainte Vierge.

Cette avanture se passa sous le pontificat de *Boniface VIII*, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, et qu'il mourut comme un chien. Les historiens qui ont parlé ainsi de *Boniface* n'avaient pas de pension de la cour de Rome.

(*e*) Bristol et Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université qui a eu de grands hommes.

Fin des notes du huitième Chant.

NOTES

NOTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) Il n'eſt lecteur qui ne connaiſſe la belle *Judith*. *Dibora*, brave épouſe de *Lapidoth*, défit le roi *Jabin*, qui avait neuf cents chariots armés de faux, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourdui que des ânes. La brave femme *Jahel*, épouſe de *Haber*, reçut chez elle *Sizara*, maréchal général de *Jabin*; elle l'enivra avec du lait, et cloua ſa tête à terre, d'une tempe à l'autre, avec un clou; c'était un maître clou, et elle une maîtreſſe femme. *Aod* le gaucher alla trouver le roi *Eglon* de la part du Seigneur, et lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, et auſſitôt *Eglon* alla à la ſelle. Quant à *Simon Barjone*, il ne coupa qu'une oreille à *Malchus*, et encor eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau; ce qui prouve que l'Egliſe ne doit point verſer le ſang.

(*b*) On ſait que le doge de Veniſe épouſe la mer.

(*c*) *Sannazar*, poëte médiocre, enterré près de *Virgile*, mais dans un plus beau tombeau.

(*d*) Autrefois cet endroit paſſait pour un gouffre très dangereux.

(*e*) L'Etna ne jette plus de flâmes que très rarement.

(*f*) Le paſſage ſouterrain du fleuve Alphée, juſqu'à la fontaine Aréthuſe, eſt reconnu pour une fable.

(*g*) Saint *Auguſtin* était évêque d'Hippone.

(*h*) Les Phocéens.

(*i*) Le rocher de Saint-Maximin eſt tout auprès; c'eſt le chemin de la Sainte-Baume.

Fin des notes du neuvième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(*a*) EDITION de 1756:

Va donc, Voltaire, au fait plus rondement,
C'est mon avis, &c.

Ce vers est une nouvelle preuve que M. de *Voltaire* n'eut aucune part à la publication des premières éditions de ce poëme, et qu'elles furent faites par ses ennemis.

(*b*) Ces sortes de divinations étaient fort usitées; nous voyons même que le roi *Philippe III* envoya un évêque et un abbé à une béguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devineresse, pour savoir si *Marie de Brabant*, sa femme, lui était fidelle.

(*c*) Edition de 1756:

Il n'est aucun qui doute de son art;
Aucun ne croit qu'un diable n'y prend part.
Aux yeux du prince, &c.

(*d*) *Ibid.* Ils se trompaient, hélas! les bonnes gens:
Agnès aimait; . . . .
Puis fiez-vous, &c.

(*e*) *Ibid.* Il triomphait de ses jeunes attraits;
Et l'acablant de sa mâle éloquence,
Il ravissait des plaisirs imparfaits:
Volupté triste, et fausse jouissance,
Plaisirs honteux, &c.

(*f*) *Ibid.* A ses baisers il veut que l'on riposte,
Et qu'on l'invite à . . . .

On retrouve ici le stile des éditeurs, et l'on voit que ces vers ont été interpolés.

(*g*) Edition de 1756:

On prend Agnès, on prend son ami tendre;
Devers Chandos on s'en va les mener:
Certes au diable il me faudrait donner,
Pour vous décrire et pour vous bien aprendre
L'effroi, le trouble et la confusion,
Le désespoir, la désolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable
Qui le beau page et son Agnès acable.
Ils rougissaient, &c.

(*h*) Le dixième chant de l'édition de 1762 est divisé en deux dans l'édition de 1756, où le huitième chant finit par ce vers:

A Jean Chandos que diront-ils tous deux?

Et le neuvième commence par celui-ci:

Dans le chemin advint que de fortune.

(*i*) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les lémures, les larves, les bons et mauvais génies aparurent; il en était de même de nos farfadets, le chant du coq les fesait tous disparaître.

Fin des notes et variantes du dixième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT ONZIEME.

(*a*) On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du mistère ; c'est sans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait plusieurs sortes de mistères chez les gentils, au raport de *Pausanias*, de *Porphyre*, de *Lactance*, d'*Aulus Gellius*, d'*Apuleius*, &c. mais ce n'est pas de cela dont il s'agit ici.

(*b*) Edition de 1756 :

> Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
> Contre Warton combatit pour icelle.
>
> Le fier Anglais, de fer enharnaché,
> Eut à son tour l'ame bien stupéfaite
> Quand il se vit si vivement chargé, &c.

(*c*) Il est indubitable qu'on représente toujours saint *George* sur un beau cheval, et de là vient le proverbe, *monté comme un saint George.*

(*d*) Allusion aux tourbillons de *Descartes* et à sa matière subtile, imaginations ridicules et qui ont eu si long-tems la vogue. On ne sait pourquoi l'auteur aplique aussi l'épitète de *rêveur* à *Newton*, qui a prouvé le vide ; c'est aparemment parce que *Newton* soupçonne qu'un esprit extrêmement élastique est la cause de la gravitation ; au reste il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre.

(*e*) Tout ce morceau est visiblement imité d'*Homère*. *Minerve* dit à *Mars* ce que le sage *Denis* dit ici au fier *George* : *O Mars, ô Mars, dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux combats, &c.*

(*f*) Edition de 1756 :

> Paul pour Denis gageait contre Vincens,
> *Quand de sa voix, &c.*

Vers ridicule de l'éditeur *Maubert*.

(*g*) Toujours imitation d'*Homère*, qui fait blesser *Mars* lui-même.

(*h*) *Milton*, au cinquième chant du Paradis perdu, assure qu'une partie des anges fit de la poudre et des canons, et renversa par terre dans le ciel des légions d'anges ; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent sur leur dos, avec les forêts plantées sur ces montagnes et les fleuves qui en coulaient, et qu'ils jetèrent fleuves, montagnes et forêts sur l'artillerie ennemie. C'est un des morceaux les plus vraisemblables de ce poëme.

(*i*) Edition de 1756 :

> Et qui pis est avoir du gros canon ?
> Pardonnez-moi ce peu de fiction,
> Qui, sous les noms de Denis et de George,
> Vous a depeint les peuples d'Albion
> Et les Français qui se coupaient la gorge.
> *Mais dans le ciel, &c.*

Fin des notes et variantes du onzième Chant.

NOTES ET VARIANTES
DU CHANT DOUZIEME.

(*a*) Ce fragment trouvé dans les papiers de l'auteur paraît être une variante du commencement de ce douzième chant. Il y manque quelques vers.

Oui, j'ai juré de ne plus discourir,
De conter net, de bannir la harangue,
Mais quels sermens, hélas! puis-je tenir?
Le tendre Amour est maitre de ma langue;
L'Amour m'inspire, il lui faut obéir.
Ce Dieu charmant est venu me sourire
Lorsque ma main n'osait plus l'encenser;
Quand je fuyais ses traits et son empire,
Du haut du ciel il vint me caresser.
Quoi! m'a-t-il dit, faut-il que la tristesse
File aujourdoi la trame de tes jours?
Quand tu serais dans la froide vieillesse,
Encor faudrait implorer mon secours.
Mais dans l'été, c'est une ignominie
Que de m'ôter l'empire de ton sort.
Vivre sans moi, c'est être déjà mort:
Laisse-moi donc renouveler ta vie,
A ce discours l'Amour ne s'est tenu.
Il m'a donné la plus belle maitresse...
. . . .
De ses faveurs elle enivre mes sens,
Son tendre amour devient l'eau de Jouvence,
Et dans ses bras j'ai trouvé mon printems.
Je conclus donc, cher lecteur, quand j'y pense,
Qu'on peut aimer au delà de trente ans.

(*b*) *Mâchicoulis*, ou *mâchecoulis*, ce sont des ouvertures entre les crénaux, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi quand il est dans le fossé.

(*c*) Il faut avouer que les pistolets ne furent inventés à Pistoie que long-tems après. Nous n'osons afirmer qu'il soit permis d'anticiper ainsi les tems; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'épopée a de grands droits.

(*d*) L'équité demande que nous fassions ici une remarque sur la morale admirable de ce poëme. Le vice y est toujours puni: l'aumônier scandaleux meurt impénitent, *Grisbourdon* est damné, *Chandos* est vaincu et tué, &c. C'est ce que le sage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poëticâ*.

(*e*) *Charle* oublie sept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'aplaudir à la retenue de l'auteur et à sa sagesse.

(*f*) Edition de 1756:

Et du couvent le sac incestueux.
Ainsi Louis, se perdant à la chasse
Dans les taillis de son Fontainebleau,
De questions fatigue son Boneau:
A son retour lui demande la trace
De la beauté qui captive son cœur,
Veut que de rien il ne lui fasse grâce,
Et n'en aprend que tout bien, tout honneur.
Après avoir, &c.

(*g*) Le *nadir* en arabe signifie le plus bas, et le *zénith*, le plus haut. La grande ourse est l'*arctos* des Grecs, qui a donné son nom au pôle arctique.

(*h*) Ce sont les planches du pont: elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaisseur.

(*i*) *Adonis.*

(*k*) On traitait les rois d'alteſſe alors.

(*l*) Il n'y avait point encor de péres capucins ; c'eſt une faute contre *le coſtume.*

(*m*) Des ignorans, dans les éditions précédentes, toutes tronquées, avaient imprimé *Licomède* au lieu de *Nicomède* : c'était un roi de Bithynie. *Cæſar in Bithyniam miſſus*, dit *Suétone*, *deſedit apud Nicomedem, non ſine rumore proſtratæ regi pudicitiæ.*

(*n*) *Alexander pædicator Hephæſtienis. Adrianus Antinoi.* Non ſeulement l'empereur *Adrien* fit mettre la ſtatue d'*Antinoüs* dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple, et *Tertullien* avoue qu'*Antinoüs* ſeſait des miracles.

Fin des notes et variantes du douzième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TREIZIEME.

(*a*) L'AUTEUR désigne clairement la fin du mois de juin. La fête de saint *Jean le batifeur*, qu'on apelle *Baptiste*, est célèbrée le 24 de juin.

(*b*) Ce que dit ici l'auteur fait allusion au xxxive chant de l'*Orlando furioso* :

Quando scoprendo il nome suo gli disse
Esser colui che l'evangelio scrisse ;

Voyez notre préface, et surtout souvenez-vous qu'*Ariosto* place saint *Jean* dans la lune avec les trois Parques.

(*c*) Edition de 1756, au lieu des trois vers suivans, on lisait :

Temoin Ajax, et certain général,
Duc, bel esprit, ministre, maréchal :
L'un sur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'avisèrent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.
Ce n'était point, &c.

M. de *Voltaire* a pris constamment contre *la Beaumelle* la défense de ce général (le maréchal de *Noailles*) et de sa famille ; ainsi l'on peut facilement juger auquel des deux apartiennent ces vers.

(*d*) Edition de 1756 :

Elle voyage avec son cher amant.
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Pour qui son œil de pleurs souvent se mouille,
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée et ne la quitait pas.
En nombre pair, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Il te falut rhabiller promtement :
Sur le satin de ton cu ferme et blanc,
Tu rajustas, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Décide ici qui de nous sait le mieux
Pousser sa lance et plaire à deux beaux yeux.
Que la valeur soit notre seule chance !
Que de vous tous, &c.

(*g*) Les exemples des sorts sont très fréquens dans *Homère*. On devinait aussi par les sorts chez les Hébreux. Il est dit que la place de *Judas* fut tirée au sort ; et aujourdui à Venise, à Gênes et dans d'autres Etats on tire au sort plusieurs places.

(*h*) Manuscrit :

Le fier Chandos se targuait dans sa gloire,
De deux combats espérant la victoire,
Jurant ce mot lequel commence en F.
Jeane invoquait l'épouse de Joseph,
Mère de Dieu, reine du pucelage.
L'un contre l'autre ils volent avec rage ;
Les deux coursiers, bardés, coëfés de fer, &c.

(*i*) Les onze mille vierges et martires enterrées à Cologne.

(*k*) Edition de 1756 et manuscrit :

Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use.
Puis se tournant devers son écuyer :
Je vois, dit-il, qu'elle est hors d'elle-même ;
J'ai ces deux bras pour combatre et tuer :

Pour la guérir je prendrai le troisième.
Jamais Chandos ne promit rien envain.
Comme il le dit, il prend ce bras soudain.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque, &c.

(*l*) C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, et qui était gardé soigneusement, comme un gage de la sureté de la ville.

(*m*) Edition de 1756 :

Très peu connus des âmes d'ici-bas;
Il soupirait en voyant les trois bras.
Le confesseur, &c.

(*n*) Le treizième chant de l'édition de 1762 est divisé en deux dans celle de 1756, où le douzième chant finit par ce vers :

Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

Et le treizième commence ainsi :

En méditant avec atention, &c.

(*o*) Manuscrit :

De ce Jacob, le patron du mensonge,
Pate-pelu, dont l'esprit lucratif
Trompa Laban, qu'il vola comme un juif.
Ce vieux Jacob, &c.

Notre auteur entend, sans doute, l'artifice dont usa *Jacob* quand il se fit passer pour *Esaü*. *Pate-pelu* signifie les gants de peau et de poil dont il couvrit ses mains.

(*p*) Edition de 1756 :

Ce vieux Jacob, (admirez bien, mes frères,
Du livre saint les sublimes mistères.)
Devers l'Euphrate, &c.

(*q*) Edition de 1756 :

Le moine vit de plus plaisans objets;
Il vit très bien, ou crut voir le bon père,
Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais:
Il vit courir à la même avanture,
Il vit aux piés des futures Agnès
Les demi-dieux de la race future;
Il observa les diferens atraits
De ces beautés, dont l'adresse féconde
Fesait danser tous les maitres du monde:
Chacune était juste sous son héros,
Partant ensemble et disant les grands mots;
Chacune avait son trot et son allure;
Chacun piquait à l'envi sa monture.
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels, au retour de Flore, &c.

On voit sans peine que ces trois derniers vers sont du capucin. Ce chant est un de ceux où il en a ajouté le plus.

(*r*) Manuscrit :

C'est là qu'il vit le beau François premier,
Roi malheureux, mais galant chevalier,
Qui sur un lit fait goûter à deux belles
Tous les plaisirs que François reçoit d'elles;
Là Charle-Quint, &c.

(*s*) *Anne de Pisseleu*, duchesse d'Etampes.

(*t*) *Diane de Poitiers*, duchesse de Valentinois.

(*u*) Edition de 1756 :

Quand dans ses bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle serre,
En se pâmant, le second des Henris.
De la débauche un long et triste usage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charle neuf, &c.

(*x*) *Henri III* et ses mignons.

(*y*) Edition de 1756 :

Là, sans tiare, et d'amour transporté,
Tournant le dos, troussant sa soutanelle,
Avec Vanoze il se fait la femelle;
Un peu plus bas on voit sa sainteté,
Pour ses plaisirs convoitant sa famille,
Donner l'assaut à Lucrèce sa fille.
O Léon dix! ô sublime Paul trois!
Jules second! et toi Monte le drille!
A ce beau jeu, &c.

On voit clairement ici que le capucin ayant lu *la femelle* au lieu de *sa famille*, a voulu supléer les rimes qui manquaient.

Un manuscrit porte :

Un peu plus bas on voit sa sainteté
Faire un enfant à Lucrèce sa fille.

(z) *Alexandre VI*, pape, eut trois enfans de *Vanoza*. *Lucrèce* sa fille passa pour être sa maîtresse et celle de son frère : *Alexandri filia, sponsa, nurus*.

(aa) La fameuse *Gabrielle d'Estrées*, duchesse de Beaufort.

(bb) Edition de 1756 :

Le moine vit des doges de Venise,
Et ces grands ducs, fiers oppresseurs de Pise,
Avec les boucs partageant leurs plaisirs ;
Mais les laissant à leurs puans desirs.
Bientôt on voit, &c.

(cc) Celle qui depuis fut la connétable *Colonne*.

(dd) Edition de 1756 :

Et l'autre atend le moment du plaisir.
Mais tout à coup quelle metamorphose !
D'un long froc noir lugubrement paré,
L'Amour met bas sa couronne de rose ;
Son front se perd sous un bonnet carré.
Le sot Scrupule et la froide Décence
Masquent les traits de sa riante enfance.
L'Himen le suit à pas mistérieux ;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,
Feux sans éclat, dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces tristes flambeaux,
Suivi d'un prêtre et de deux m.......
Pour guide un diable en noire soutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vient épouser sa vieille m.......
Le moine vit ce phénix des Bourbons
Ensorcelé de deux flasques tétons,
Sur un sofa piquer sa haridelle.
L'Amour en pleurs et sa suite fidelle,
Les Jeux, les Ris s'envolent à Paphos.
Paris, la Cour, sont en proie aux dévots.
Une grossière et maussade luxure
Rapelle aux sens toute la volupté.
Sous l'air cafard un cinisme effronté
Met Diogene où régnait Epicure.
Dans les excès d'une crapule obscure
Le courtisan cherche la liberté.
Hercule en froc et Priape en soutane
Dans les palais portent l'obscénité ;
Tout leur fait jour, et le couple profane,
Recommandé par sa brutalité,
A son plaisir patine la beauté.
C'en était fait du tendre Amour en France,
Quand la Fortune, ou bien la Providence,
A Saint-Denis logea ce roi bigot.
Le moine voit, à ce régne cagot,
Dans les destins succéder la Régence,
Tems fortuné, marqué par la Licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
Jette sur tout un vernis d'innocence ;
Où le cafard n'est prisé que du sot.
Tendre Argentan, folâtre Parabère,
C'est par vos soins que le dieu de Cythère,
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur ses autels revoit fumer l'encens.
Le dieu du goût, son seul et digne émule,
Tâche d'unir les grâces aux talens.
Faune et Priape, et le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvens ;
Ils n'osent plus se faire voir en France
Que sous les traits de Rieux ou de Vence.
Le bon Regent, &c.

(ee) Edition de 1756 :

Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Près de Paris, sous la pourpre romaine....
Mais je m'arête ; un semblable tableau
Pourait au peintre atirer dure aubaine :
Il y faudrait placer plus d'un Boneau
En robe courte. Or, dans ce dernier âge,
Homme d'epée est un fier m.......
Et moi chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'apât flateur ;
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet ! &c.

Il y a encor ici des vers ajoutés, et comme ci dessus (note *c*), dans la charitable intention de faire à l'auteur des ennemis puissans.

(ff)

(*ff*) Edition de 1756 :

Je me tairai, n'en déplaiſe au lecteur.
O Rambouillet, aſile du miſtère!
Meudon, Choiſi, réduits délicieux,
Que les Plaiſirs, les Amours et les Jeux
Ont ſi ſouvent préférés à Cythère,
Sur vos ſecrets, cenſurés par Lignière,
Et reſpectés de ſon prudent recteur,
Ma chaſte muſe eſt forcée à ſe taire.
Le tems préſent eſt l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du Ciel, tombait en létargie.
Je me tairai. Mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
O potelée et douce la Tournelle!
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus;
Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune;
Si je chantais ce tendre et doux lien,
Ce nœud ſi cher, quoique ſi peu chrétien,
Formé, béni par la vieille éminence,
Maudit, rompu par un prélat bigot,
Et reſſerré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis et les ſermens d'un ſot;
Si de l'Amour je deployais les armes;
Si je diſais : . . . non, je ne dirai mot;
Je ſerais trop au deſſous de vos charmes.

Dans ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, et toujours tres modeſte,
Il contemplait le ſpectacle celeſte
De tous ces rois acouplés bout à bout;
Charle ſecond ſur la belle Portſmouth;
George ſecond ſur la tendre Yarmouth;
Et ce dévot roi de Luſitanie,
En priant Dieu, ſe pâmant ſur ſa mie;
Et ce Victor, atrapé tour à tour
Par ſon orgueil, par ſon fils, par l'Amour.

Lignière était un jéſuite confeſſeur de *Louis XV*; mais confeſſeur heureuſement moins connu que *le Tellier* et *la Chaiſe*.

Madame de *la Tournelle*, née *Mailli*, prit le titre de ducheſſe de Châteauroux en acceptant la place de maitreſſe du roi. Elle était d'une beauté ſingulière. On ſait avec quelle rudeſſe de zèle l'évêque de Soiſſons *Fitz-James*, petit-fils de mademoiſelle *Churchil*, maitreſſe de *Jacque II*, traitâ une femme qui avait en France la même dignité que ſa grand'-mère avait eue en Angleterre.

Cet évêque était un homme ſimple, tolérant, bon et ſans intrigue; mais par là même très propre à ſe rendre, ſans le ſavoir, l'inſtrument des intrigans de la cour. On lui fit acroire qu'il était obligé en conſcience de forcer le roi à traiter ſa maîtreſſe avec une rigueur à peine excuſable, s'il eût été queſtion de chaſſer de la cour un miniſtre qui aurait trahi l'Etat ou corrompu le monarque.

Madame de *Châteauroux* fut rapelée bientôt après; le roi envoya chez elle un miniſtre d'Etat (M. le comte de *Maurepas* ſon ennemi) la prier de ſa part de vouloir bien reprendre ſes places à la cour. Elle tomba malade le jour même, et mourut. On atribua ſa mort aux violentes émotions qu'elle avait éprouvées. Dans le moment de ſa faveur on ſe déchaina contre elle, comme c'eſt l'uſage. *La pauvre femme*, diſait un de ſes amis, *elle n'eſt qu'à plaindre; c'eſt une tuile qui lui eſt tombée ſur la tête*. Il avait raiſon. La faveur ne valut à madame de *Châteauroux* que de la contrainte, des chagrins et une mort prématurée.

Madame de *Flavacourt* était ſœur de madame de *Châteauroux*. On prétendait qu'elle aſpirait à la même place; et les courtiſans atribuaient à ſes vues ambitieuſes la réſiſtance qu'elle avait oposée au goût paſſager du roi.

Ces vers de l'édition de 1756 furent faits pendant le ſiége de Fribourg, époque du racommodement; mais la nouvelle faveur de madame de *Châteauroux* n'ayant duré qu'un moment, l'auteur a cru devoir les changer.

Suite de la même variante; édition de 1756.

Mais, quand au bout de l'auguſte enfilage
Il aperçut entre Iris et ſon page,
. . . .
Cet auteur roi, ſi dur et ſi bisare,

Que dans le Nord on admire, on compare
A Salomon ; ainsi que les Germains,
Leur empereur au César des Romains :
Hélas ! dit-il, &c.

Ces vers ne sont pas de M. de *Voltaire*. *Entre Iris et son page* n'est qu'une répétition du vers sur *Henri III* : *Quitte en riant sa Cloris pour un page*. Le nom de *Salomon du Nord*, dont on se moque ici, n'a pas été donné par les gens du Nord, mais par M. de *Voltaire* lui-même (*) ; et nous avons d'ailleurs des raisons décisives pour croire que ces vers n'ont pu être que des éditeurs, soit capucins, soit proposans.

(*gg*) Edition de 1756 :

Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
Les deux gigots sur sa belle brunette ?

Vers enjolivé par le capucin.

(*) Le Salomon du Nord en est donc l'Alexandre.

(*hh*) On portait autrefois des hauts-de-chausse avec une aiguillette ; et on disait d'un homme qui n'avait pu s'acquiter de son devoir, que son aiguillette était nouée. Les sorciers ont de tout tems passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage : cela s'apelait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous *Louis XIV*, quand on mit des boutons aux braguettes.

(*ii*) Edition de 1756 :

Chandos suant, et souflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille :
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille !
Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
Il veut encor secouer sa guenille.
Jeane échapant, &c.

On reconnait encor ici les vers du capucin. Les lecteurs qui ont du goût distingueront sans peine tous ces embélissemens étrangers. Nous nous dispenserons d'en faire aussi souvent la remarque.

Fin des notes et variantes du treizième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUATORZIEME.

(*a*) CET exorde femble imité du premier chant de l'admirable poëme de *Lucrèce* :

Æneadum genitrix hominum divûmque voluptas,
Alma Venus cæli fubter labentia figna, &c. &c.

(*b*) Edition de 1756 :

Tendre Vénus, c'eft par un muletier
Que tu formas le cœur de Corifandre.
Depuis ce jour, douce, avifée et tendre,
A tes autels promte à facrifier,
Elle fut plaire, et jouir et fe rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainfi l'on voit un artifan groffier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jafpe et l'ivoire
Dont fe pavane un brillant chevalier.
Aux beaux Français, dont la troupe aguerrie,
Unit l'audace à la galanterie,
Au poffeffeur du bon fens de Boneau,
La belle fait les honneurs du château,
Et puis conclut un acord pacifique
Entre Charlot et Chandos le cinique.
Il obtint d'eux, &c.

Ces vers fe raportent à l'épifode de *Corifandre*, que nous avons placé à la fuite de ce quatorzième chant, et qui dans l'édition de 1756 précédait la mort de *Chandos*.

Ce même chant quatorzième, qui était alors le quinzième, et qui, comme on l'a dit, fuivait le chant de *Corifandre*, commençait ainfi dans quelques éditions :

O volupté, mère de la nature,
Belle Vénus, feule divinité,
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du cahos chaffant la nuit obfcure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le fentiment et la félicité,
A cette foule innombrable, agiffante,
D'êtres mortels à ta voix renaiffante ;
Toi que l'on peint défarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel et le Dieu de la guerre,
Qui d'un fourire écartes le tonnerre,
Calmes les flots, fais naître fous tes pas
Tous les plaifirs qui confolent la terre ;
Tendre Vénus, c'eft par un muletier
Que tu formas l'efprit de Corifandre :
Depuis ce jour, fpirituelle et tendre,
A tes autels promte à facrifier,
Son cœur inftruit ne fe laiffa plus prendre
Que dans des nœuds dignes de la lier.
Ainfi l'on voit un artifan groffier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jafpe et l'ivoire
Que porte enfuite un galant chevalier.
D'un air modefte et mêlé d'affurance,
Noble, engageant, poli, refpectueux,
Elle reçoit le monarque de France.
Un feu charmant anime fes beaux yeux ;
Les grâces font dans fa démarche lefte,
Dans fon maintien, dans fon ris, dans fon gefte ;
Puis ayant fait les honneurs du château
Au poffeffeur du bon fens de Boneau,
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace et la galanterie ;
Sur les Anglais elle étendit fes foins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs befoins.
Un gros roft-beef que le beurre affaifonne,
Des plumpuddings, des vins de la Garonne
Leur font offerts ; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flate,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.

Elle fit plus. Son heureuse entremise
Sut menager avec douce acortise
Les deux partis; obtint que chacun d'eux,
Metant à part sa folie heroïque,
Fit de chez elle un départ pacifique,
A droite, à gauche, et la Loire entre deux,
Sans nul reproche et sans forfanterie,
Selon les lois de la chevalerie.
Le preux Chandos, suivant les mêmes lois,
Sur son beau page a repris son empire:
Charle et Chandos sont rentrés dans leurs droits.
Agnes Sorel tout doucement soupire,
Son tendre cœur, près du plus grand des rois,
Du page heureux se souvient quelquefois,
Toujours docile au roi qui toujours l'aime.
Heureux ceux-là qu'on peut tromper de même!
Quand le château fut bien débarassé
Du grand degât qu'avaient fait de tels hôtes,
La belle alors n'eut rien de plus pressé
Que de songer à réparer ses fautes.
Elle apela les plus jeunes amans
Qui l'ayant vue avaient couru les champs.
Le dieu d'amour voulut une vengeance;
Elle honora, d'un choix plein de prudence,
Un bachelier beau, bien fait et dispos;
Mais revenons, lecteurs, à nos heros.
Le roi des Francs avec sa garde bleue, &c.

(*c*) *Comus*, dieu des festins.

(*d*) *Rost-beef*: prononcez *rostbif*; c'est le mets favori des Anglais: c'est ce que nous apelons un *aloyau*. Les *puddings* sont des pâtisseries; il y a des *plumpuddings*, des *bread-puddings*, et plusieurs autres sortes de puddings. *Notandi sunt tibi mores.*

(*e*) Edition de 1756:

Son court jupon, retroussé par mégarde,
Ofrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A decouvert, deux jambes que l'Amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il mena quelque jour:
Jambes d'ivoire, &c.

Ces deux derniers vers sont des éditeurs.

(*f*) Manuscrit:

Il la dirige, il decouvre sans peine
Ce bel autel où s'adressent les vœux,
Autel charmant, autel à la romaine
A deux envers, pour lui sacrés tous deux.
Je ne veux point, &c.

(*g*) Edition de 1756:

De nos combats c'est la loi respectée.
Venez, je veux que ce heros vaincu
Soit en un jour et captif et cocu.
Le juste Ciel, &c.

(*h*) Il l'était en effet.

(*i*) *Alcide, Bacchus, Persée*, fils de *Jupiter*, *Romulus* de *Mars*, &c.

(*k*) *Guillaume le conquérant*, bâtard d'un duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieusement l'auteur, d'après milord *Ch.... d.*

(*l*) Cet endroit est encor imité d'*Homere*; mais ceux qui font semblant de l'avoir lu dans le grec, diront que le français ne peut jamais en aprocher.

(*m*) Manuscrit:

Quand par Chandos, hélas! si maltraitée,
Elle se vit abatue et tatée.

Fin des notes et variantes du quatorzième Chant.

CHANT QUATORZIEME.

DE L'EDITION DE 1756.

CORISANDRE. (*a*)

MON cher lecteur fait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne font point jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait diférens.
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait fentir fans danger, fans douleur,
Croît par le tems, pénétre au fond du cœur,
Et vous y laiffe une vive bleffure.
Les autres traits font un feu dévorant,
Dont le coup part et brûle au même inftant.
Dans les cinq fens il porte le ravage.
Un rouge vif alume le vifage;
D'un nouvel être on fe croit animé,
D'un nouveau fang le corps eft enflâmé.
On n'entend rien, le regard étincelle; (*b*)
L'eau fur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui fur fes bords s'éléve, échape et fuit,
N'eft qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces defirs dont l'excès vous pourfuit.
Vous connaiffez tous ces états, mes frères;
Mais ce tiran de nos ames légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Fefait alors un bien plus plaifant tour.

IL fit loger entre Blois et Cutendre
Une beauté, dont les aimables traits

Auraient paſſé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre,
Beau don qui vaut tous lés autres atraits.
C'était la jeune et ſotte Coriſandre.
L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme d'Egliſe et jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécile,
Perdît le ſens à ſe faire lier.
Mais les valets, le peuple, eſpéce vile,
Etaient exemts de la bizare loi :
Il falait être ou noble, ou prêtre, ou roi
Pour être fou. Ce n'eſt pas tout encore :
L'art d'Eſculape, et cent grains d'ellébore,
Contre ce mal étaient un vain ſecours ;
Et la cervelle empirait tous les jours,
Juſqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant ſerait compatiſſante.
Et ce moment du Ciel était preſcrit,
Pour que la ſotte eût enfin de l'eſprit.

PLUS d'un galant né ſur les bords de Loire,
Pour avoir vu Coriſandre une fois,
Avait perdu le ſens et la mémoire.
L'un ſe croit cerf, et broute dans les bois ;
L'autre imagine avoir un cu de verre ;
Dès qu'un paſſant le heurte en ſon chemin,
Il va criant qu'on caſſe ſon derrière :
Bertaud ſe croit du ſexe féminin,
Porte une jupe, et ſe meurt de triſteſſe
Qu'à la trouſſer nul amant ne s'empreſſe :
D'un large bât Meradon s'eſt chargé ;
Il ſe croit âne et ne ſe trompe guère,
Veut qu'on le charge, et ne ceſſe de braire :
Culand ſe croit en marmite changé, (c)
Marche à trois piés, une main poſe à terre,
L'autre fait l'anſe. Hélas! chacun de nous
Pourait fort bien ſe mettre au rang des fous,

Sans avoir vu la belle Corisandre.
Quel bon esprit ne se laisse surprendre
A ses desirs ? et qui n'a ses travers ?
Chacun est fou, tant en prose qu'en vers.

OR Corisandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu sévère,
Dont en secret l'orgueil se complaisait
A voir les fous que sa fille fesait.
Mais de scrupule à la fin obsédée,
Elle eut pitié d'un si triste fléau :
Notre beauté, si fatale au cerveau,
Fut dans sa chambre étroitement gardée ;
On fit poster, pour garder le château,
Deux champions à la mine assurée,
Qui défendaient l'accès de la maison
A tout venant qui risquait sa raison.
La belle sotte, ainsi claquemurée,
Filait, cousait, et chantait sans penser,
Sans nul regret qui vînt la traverser,
Sans goût, sans soin, et sans la moindre envie
De s'apliquer à guérir la folie
De ses amans ; ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire oui, si la belle eût voulu.

LE fier Chandos, encor tout en colère
D'avoir manqué sa gentille adversaire,
Vers ses Anglais retournait en grondant,
Semblable au chien dont la vorace dent
Saisit envain le liévre qui s'échape ;
Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jape :
Puis vers son maître aproche à petits pas,
Portant la queue et l'oreille fort bas.
Chandos maudit son animal revêche,
Qui lui fit faute en ce brave duel.
Son général cependant lui dépêche,
Pour le hâter, un jeune colonel,

Brave irlandais, nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarets tendus, bras nerveux, double échine,
Au fourcil fier; on voit bien à fa mine
Qu'il n'a jamais effuyé cet afront
Qui de Chandos fefait rougir le front.

Ces deux guerriers, avec leur noble efcorte,
De Corifandre arivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie : Arêtez, gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer jufques à Corifandre,
Si vous voulez garder le fens commun.

Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pouffe en avant, et frapant en furie,
D'un coup d'eftoc renverfe à douze pas
Un des huiffiers, qui fe démet le bras,
Et tout meurtri roule au loin fur le fable.
Paul Tirconel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride et ferre les genoux.
Son beau courfier, plus promt que la tempête,
Saute, bondit, et paffe fur la tête
De l'autre huiffier, qui léve un œil confus,
Refte un moment interdit et perclus,
Et fe tournant reçoit une ruade
Qui vous l'étend près de fon camarade.
Tel en province un brillant oficier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maitre,
Court au fpectacle, et roffe le portier,
Gagne une loge, et, placé fans payer,
Sifle par air tout ce qu'il voit paraitre.
La fuite anglaife arive dans la cour :
La vieille dame y defcend éplorée.
A ce grand bruit Corifandre effarée
Prend un jupon, fort de la chambre, acourt.

Chandos

Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne anglais, qui de parler n'a cure.
Mais obfervant l'innocente figure,
Ce teint de lis, ces charmes fuculens,
Ces bras d'ivoire, et ces tétons naiffans
Que de fes mains arondit la nature,
Il s'en promet une heureufe avanture;
Et Corifandre, à l'hébété maintien,
Jette au hafard un œil qui ne dit rien.

POUR Tirconel, d'une façon gentille,
Il falua la grand'mère et la fille,
Et pour fa part fit auffi les yeux doux.
Qu'arive-t-il? les voilà tous deux fous.
Chandos ateint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il foit fellé, bridé, monté,
Et puis claquant fa croupe rebondie,
D'un demi tour s'élance fur fon dos.
La belle plie, et tombe fous Chandos;
Quand Tirconel, par une autre manie,
Au même inftant fe croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux acroupie (*d*)
Pour un tonneau; prétend le relier
Et le percer, et furtout effayer
De la liqueur que Bacchus a rougie.

TOUT chevauchant alors Chandos lui crie,
Vous êtes fou! *God dam*! L'efprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle.
Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à crinière ifabelle. —
C'eft mon tonneau, j'en porte le bondon, —
C'eft mon cheval, — c'eft mon tonneau, mon frère.
Egalement tous deux avaient raifon. (*e*)
Chacun foutient fa brave opinion.

Un jacobin fe met moins en colère
Pour faint Thomas, ou tel autre faint père,
Et d'Olivet pour fon cher Cicéron.
Des démentis en réplique et duplique,
Et certains mots que, grâce à ma pudeur,
Mon ftile honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans par qui l'honneur fe pique, (ʃ)
Font que déjà nos illuftres Bretons
Ont dégainé leurs fiers eftramaçons.

Comme le vent, dans fon faible murmure,
Frife d'abord la furface des eaux,
S'éléve, gronde, et, brifant les vaiffeaux,
Répand l'horreur fur toute la nature :
Ainfi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaifanter, faire femblant de rire,
Puis fe fâcher, puis dans leur noir délire
Se menacer et fe porter la mort.
Tous deux en garde, en la même pofture,
Le bras tendu, le corps en fon profil,
La tête haute et le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais auffitôt, fans régle ni mefure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins promts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont fe moque la terre.

Des deux côtés le fang eft répandu,
Du bras, du col, et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un feul cri fuccéde à la bleffure.
La bonne mère en gémit de douleur,

Dit ſon *Pater*, demande un confeſſeur ;
Et cependant ſa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajuſte ſa coëſure.

Nos deux Anglais laſſés, ſanglans, rendus,
Giſſaient tous deux ſur la terre étendus,
Quand ariva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillans porteurs de lance,
Et ces beautés, qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.

La belle ſotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indiférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mit
Tant de poiſon dans des yeux ſans eſprit !
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du Ciel verſés bénignement
Sont des mortels reçus diféremment :
Tout ſe façonne à notre caractère :
Diverſement ſur nous la grâce opère.
Le même ſuc, dont la terre nourit
Des fruits divers les ſemences écloſes,
Fait des œillets, des chardons et des roſes. (*g*)
Chacun ſe ſent des mœurs de ſon pays :
Tout ſe varie : une tête françaiſe
Tourne autrement qu'une cervelle anglaiſe.
Chez les Anglais, ſombres et durs eſprits,
Toute folie eſt noire, atrabilaire ;
Chez les Français elle eſt vive et légère.
D'abord nos gens, ſe prenant par la main,
Danſent en rond et chantent le refrain.
Le gros Boneau lourdement ſe démène,
Hors de cadence ainſi que hors d'haleine ;
Bréviaire en main, le père Bonifoux

A pas plus lents danſe avec tous ces fous ; (*h*)
Il s'eſt placé tout auprès du beau page,
D'un air dévot lorgnant ce beau viſage ;
A ſon ſouris, à ſon dévot langage,
A ſes yeux doux, à ſes mains, à ſon ton,
On lui croirait un reſte de raiſon.

LE mal nouveau qui faſcine la vue
De la royale et danſante cohue,
Leur fait penſer que la cour du château
Eſt un jardin avec un baſſin d'eau :
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corſelets ; et nus ſur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils penſent qu'ils ſe mouillent.
Et remarquez que le moine engageant,
Près de Monroſe allait toujours nageant.

A cet amas de têtes ſans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès et la Pucelle,
Qui détournaient leur diſcrette prunelle,
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieux.
Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeane,
J'aurai pour moi ſaint Denis et mon âne ;
J'aurai batu plus d'un anglais profane,
Vengé mon prince et ſauvé des couvens ;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans ;
Le tout envain ! Le deſtin nous condamne
A voir périr nos travaux impuiſſans,
Et nos héros à perdre le bon ſens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs ſe tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois
De voir ſi fous des héros et des rois.

MAIS que résoudre ? où fuir ? quel parti prendre ?
On regretait le château de Cutendre.
Une servante en secret leur aprit
Comme on trouvait au logis de la belle,
L'art de guérir ceux qui perdaient l'esprit.
La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon sens ne peut être hébergé
Chez les cerveaux dont il a délogé,
Que quand enfin la belle Corisandre
Aux lacs d'Amour se laissera surprendre.

CE bon avis ne fut pas sans profit.
Le muletier par bonheur l'entendit :
Car vous saurez que ce valet terrible,
Pour Jeane d'Arc étant toujours sensible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pié discret
Suivi de loin l'amazone en secret.
Il se sentit la noble confiance
De secourir et son prince et la France.
La belle était justement dans un coin (*i*)
Propre au mistère · il l'aperçut de loin.
Du moine noir il s'avisa de prendre
L'acoutrement : la belle à cet aspect
Sentit son cœur saisi d'un saint respect.
Elle obéit sans oser se défendre,
Innocemment et sans réflexion,
Comme fesant une bonne action.
Le muletier fit tant par ses menées
Qu'il acomplit ses hautes destinées.
Il la subjugue. A peine elle sentit
La volupté, dont la triste ignorance
De sa jeune ame abrutissait l'essence,
De tous côtés le charme se rompit.
Chaque cervelle aussitôt fut remise
En son état, non sans quelque méprise :
Car le roi Charle obtint le gros bon sens
Du vieux Boneau, lequel eut en partage

Celui du moine ; et chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés : la raiſon des humains,
Ce don de Dieu, n'eſt que fort peu de choſe ;
Il ne l'a pas verſée à pleines mains,
Et tout mortel eſt content de ſa doſe.
Ce changement n'en produiſit aucun
Chez les amans : chacun pour ſa maîtreſſe
Garda ſon goût, conſerva ſa tendreſſe ;
Car en amour, que fait le ſens commun ?
Pour Coriſandre, elle obtint la ſcience
Du bien, du mal, une honnête aſſurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens
Qu'elle ignorait dans ſa triſte innocence.
Un muletier lui fit tous ces préſens.
Ainſi d'Adam la compagne imbécile,
Dans ſon jardin vivant ſans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée et ſubtile,
Telles que ſont les femmes de nos jours,
Sans apeler le diable à leur ſecours.

Fin du Chant de Coriſandre.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DE CORISANDRE.

(*a*) CE chant ne se trouve que dans les premières éditions, et il y fourmille de fautes. Il parait ici, pour la première fois, imprimé corectement, d'après le manuscrit de l'auteur. Il a été suprimé dans l'édition de 1762 et les suivantes.

(*b*) Edition de 1756 :

Sans réflechir le geste et l'acte fuit.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur les bords du broc qui la recéle,
S'éléve, court, s'échape, tombe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
Du feu d'amour, quand dans nous il agit.
Vous connaissez, &c.

(*c*) Les premiers éditeurs n'avaient pas manqué de changer ces noms pour susciter des ennemis à M. de *Voltaire*.

(*d*) Edition de 1756 :

Pour un tonneau qu'il convient préparer
Pour le percer et pour le soutirer,
Par l'orifice, au clair jusqu'à la lie.
Tout chevauchant, &c.

(*e*) Edition de 1756 :

Ils soutenaient leur folle opinion,
Avec l'ardeur dont un moine en colère
Plaide en faveur du dévot scapulaire,
Et d'Olivet, &c.

(*f*) Edition de 1756 :

Mots effrayans pour qui d'amour se pique,
Mirent en feux nos illustres Bretons
Qui se narguaient de leurs estramaçons.

COMME le vent, d'abord faible, murmure,
S'éléve, gronde, et, brisant les vaisseaux,
Trop agités pour résister aux eaux,
Repand l'horreur, &c.

(*g*) Edition de 1756 :

D'Argens soupire alors que d'Arget rit;
Et Maupertuis debite des fadaises,
Comme Newton ses doctes hipotéses.
. . . .
. . . .

Nous suprimons ici deux vers qui ne sont pas plus de M. de *Voltaire* que les trois précédens ; mais les éditeurs, qui savaient les querelles qu'il avait eues récemment à Berlin, le fesaient parler comme ils auraient parlé eux-mêmes dans des circonstances semblables.

(*h*) Edition de 1756 :

Mais se plaisant surtout avec le page,
A son souris, à son dèvot langage,
A ses yeux doux, à son geste, à son ton,
On croit au pere un reste de raison.
Le mal nouveau qui fascine la vue, &c.

(*i*) Edition de 1756 :

La belle était justement dans un coin
Propre au mistere: il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou; mais c'était le seul sage.

O muletier, de quels rares trésors
La juste main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune! En un seul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature;

Il la fubjugue. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Du brufque affaut la jeune Corifandre
N'avait pas eu le tems de fe defendre :
Les poings fermés, tout le corps en arêt,
Serrant les dents, retirant le jacet,
Sans dire mot, fans rien voir, rien entendre,
Elle atendait, en invoquant les faints,
Que l'ennemi fe fût caffé les reins.

Pour elle enfin le moment vint d'aprendre
Et de favoir. A peine elle fentit
La volupte, &c.

Fin des notes et variantes du Chant de Corifandre.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT QUINZIEME.

(*a*) NOUS avons déjà remarqué que l'abbé *Tritème* n'a jamais rien dit de la Pucelle et de la belle *Agnès*; c'eſt par pure modeſtie que l'auteur de ce poëme atribue tout à un autre.

(*b*) Dit-on pierre ponce ou de ponce? c'eſt une grande queſtion.

(*c*) L'archevêque *Turpin*, à qui l'on atribue la vie de *Charlemagne* et de *Roland*, était archevêque de Reims ſur la fin du huitième ſiécle: ce livre eſt d'un moine nommé *Turpin*, qui vivait dans l'onzième; et c'eſt de ce roman que l'*Arioſte* a tiré quelques-uns de ſes contes. Le ſage auteur feint ici qu'il a puiſé ſon poëme dans l'abbé *Tritème*.

(*d*) Le faux-bourdon eſt un plain-chant meſuré. Le ſerpent de la paroiſſe donne le ton, et toutes les parties s'acordent comme elles peuvent. C'eſt une muſique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

(*e*) Manuſcrit:

Il s'établit ſur ce dernier aſile
Qui te reſtait, ô malheureuſe ville!
Charle en ſon fort, &c.

(*f*) *Stentor* était le crieur d'*Homère*. Il eſt immortaliſé pour ce beau talent, et le mérite bien.

(*g*) Manuſcrit. Ce chant finiſſait ainſi:

Le ſort cruel enchaine ici mes mains.
Ma chere Agnes, helas! que devient-elle?
Je perds encor mon Agnès, ma Pucelle;
Mon confeſſeur eût pu me conſoler;
Il m'eſt ravi, le Ciel pour m'acabler
M'ôte à la fois dans cette horrible guerre
Tous les plaiſirs du ciel et de la terre!

C'ÉTAIT ainſi que Charle répondait
Par ſes ſanglots au canon qui grondait.
Le gros Boneau, dans ce cruel martire,
Près de ſon roi pleurait à faire rire;
Et le bâtard, ſe ſentant étonner,
Ne ſavait plus quel conſeil lui donner.

(*h*) Edition de 1756:

Qui s'acharnaient ſur le cou des herons.
L'Anglais ſurpris, croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, deſcendent après eux.
Charle plus loin, entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourans jonchées;
Et de leurs corps ils feſaient un rempart.

DANS cette horrible et ſanglante mêlée,
Le roi diſait à Dunois: Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc eſt-elle allée?
Qui? dit Dunois.... Le bon roi lui repart:
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue?...
Qui donc?... Hélas! elle était diſparue
Hier au ſoir, avant qu'un heureux ſort
Nous eût conduits au château de Bedfort;
Et dans la place on eſt entré ſans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel! dit le roi, qu'elle me ſoit fidelle!
Garde-la moi. Pendant ce beau diſcours

Il avançait et combattait toujours.
Oh, que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques!
Homère ſeul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les avantures,
De les étendre et de les répéter,
De ſupputer les coups et les bleſſures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector
De grands combats, et des combats encor.
C'eſt là, ſans doute, un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me réſoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un deſtin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand ſon amant s'avançait vers la gloire.

DANS le chemin, ſur les rives de Loire,
Elle entretient le père Boniſoux,
Qui toujours ſage, inſinuant et doux,
Du tentateur lui contait quelque hiſtoire,
Divertiſſante, et ſans réflexions,
Sous l'agrément déguiſant ſes leçons.
A quelques pas, la Trimouille et ſa dame
S'entretenaient de leur fidelle flâme,
Et du deſſein de vivre enſemble un jour,
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend ſous leurs piés un tapis de verdure,
Velours uni, ſemblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe naiſſante
Agnès aproche et chemine avec eux.
Le confeſſeur ſuivit la belle errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux diſcours
De piété, de combats et d'amours.
Sur les Anglais, ſur le diable on raiſonne.
En raiſonnant on ne vit plus perſonne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, ſous le terrain mouvant.
D'abord les piés, puis le corps, puis la tête,
Tout diſparut, ainſi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par ſemaine on aprête,
A l'opéra, ſouvent joué ſi mal,
Plus d'un héros à nos regards échape,
Et dans l'enfer deſcend par une trape.

MONROSE vit du rivage prochain
La belle Agnès, et fut tenté ſoudain
De venir rendre à l'objet qu'il obſerve
Tout le reſpect que ſon ame conſerve.
Il paſſe un pont; mais il devient perclus
Quand, la voyant, ſon œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, et blême comme gipſe,
Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipſe.

PAUL Tirconel, qui de loin l'aperçut,
A ſon ſecours au grand galop courut.
En arrivant ſur la place funeſte,
Paul Tirconel y fond avec le reſte.
Ils tombent tous dans un grand ſouterrain
Qui conduiſait aux portes d'un jardin
Tel que n'en eut Louis le quatorzieme,
Aieul d'un roi qu'on mépriſe et qu'on aime; (*)
Et le jardin conduiſait au château,
Digne en tout ſens de ce jardin ſi beau.
C'était.... mon cœur à ce ſeul mot ſoupire,
De Conculix le formidable empire.
O Dorothée, Agnès et Boniſoux!
Qu'allez-vous faire? et que deviendrez-vous?

(*i*) Edition de 1762:

Au lieu de ces vers, le chant ſe terminait par ceux-ci:

C'eſt-là ſans doute un sûr moyen de plaire;
Je ne l'ai point, c'eſt à moi de me taire.

(*) Les manuſcrits portent:

Tel que jamais n'en eut le quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.

Fin des notes et variantes du quinzième Chant.

NOTES

DU CHANT SEIZIEME.

(*a*) J'AVOUE que je ne l'ai point lu dans *Tritême* : mais il se peut que je n'aye pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.

(*b*) *Remettez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée périra par l'épée.* Saint *Pierre* conseille ici avec une piété adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre.

(*c*) *La Motte-Houdart*, poëte un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose, en 1730; preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce tems-là.

(*d*) *Fortunat*, évêque de Poitiers, poëte. Il n'est pas l'auteur du *Pange lingua*, qu'on lui atribue.

(*e*) Saint *Prosper*, auteur d'un poëme fort sec sur la grâce, au cinquième siécle.

(*f*) *Grégoire de Tours*, le premier qui écrivit une histoire de France, toute pleine de miracles.

(*g*) Saint *Bernard*, bourguignon, né en 1091, moine de Citeaux, puis abbé de Clervaux; il entra dans toutes les afaires publiques de son tems, et agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antitése dont notre auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'*Abélard* : *Leonem invasimus, insidimus in draconem.* Sa mère étant grosse de lui songea qu'elle acouchait d'un chien blanc, et on lui prédit que son fils serait moine, et aboierait contre les mondains.

(*h*) Saint *Austin* ou *Augustin*, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

(*i*) Les Juifs empruntèrent, comme on sait, les vases des Egyptiens, et s'enfuirent.

(*k*) Les lévites qui égorgérent vingt mille de leurs frères.

(*l*) *Phinées* qui fit massacrer vingt quatre mille de ses frères, parce qu'un d'eux couchait avec une madianite.

(*m*) *Aod*, ou *Eüd*, assassina le roi *Eglon*, mais de la main gauche.

(*n*) *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag* que *Saül* avait mis à rançon.

(*o*) *Judith*, assez connue.

(*p*) *Basa*, roi d'Israël, assassina *Nadad* ou *Nadab*, et lui succéda.

(*q*) *Achab* avait eu une grosse rançon de *Benadad*, roi syrien, comme *Saül* en avait eu une d'*Agag*, et fut tué pour avoir pardonné. *Benadad* vaincu, envoya des députés à *Achab* pour lui demander la vie. *S'il vit*, répondit *Achab* aux députés, *il n'est plus que mon frere.* Cette réponse qui, humainement

parlant, eſt d'une naïveté touchante et ſublime, atira ſur *Achab* la colére du Ciel et ſurtout celle des prophètes. [Rois, liv. III, ch. 20.]

(*r*) *Joas* aſſaſſiné par *Jozabad*.

(*s*) Alluſion à l'épigramme de *Racine* :

Je pleure, hélas ! de ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

(*t*) Baſilic, animal fort fameux, mais qui n'exiſta jamais.

(*u*) Léviatan, autre animal fort célébre. Les uns diſent que c'eſt la baleine, les autres le crocodile.

(*x*) Phoſphore, porte-lumière, qui précédait l'aurore, laquelle précédait le char du ſoleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mitologie. On ne peut trop en poëſie déplorer la perte de ces tems de génie, remplis de belles fictions, toutes allégoriques. Que nous ſommes ſecs et arides en comparaiſon, nous autres *remués de barbares* !

(*y*) Les anciens donnèrent un char au ſoleil. Cela était fort commun. *Zoroaſtre* traverſait les airs dans un char ; *Elie* fut tranſporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du ſoleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Piroïs*, *Eoüs*, *Ethon*, *Phlégon*, ſelon *Ovide* ; c'eſt-à-dire, l'enflâmé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais ſelon d'autres ſavans antiquaires, il s'apelaient *Erythrée*, *Actéon*. *Lampos* et *Philogée* ; c'eſt-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terreſtre. Je crois que ces ſavans ſe ſont trompés, et qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux ; c'eſt une erreur groſſière que je démontrerai dans le prochain *Mercure*, en atendant les deux diſſertations *in-folio* que j'ai faites ſur ce ſujet.

Fin des notes du ſeizième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-SEPTIEME.

(*a*) SCUDERI, auteur d'Alarie, poëme épique; *le Moine*, jésuite, auteur du Saint-Louis, ou Louisiade, poëme épique; *Desmarets Saint-Sorlin*, auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages sont de terribles poëmes épiques.

(*b*) Noms que prenaient autrefois les téologiens.

(*c*) L'histoire de *Marie Alacoque*, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par *Languet*, alors évêque de Soissons; ce passage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, tems où il était beaucoup question de *Marie Alacoque*.

(*d*) C'est ce qu'on apelait autrefois *cuisine de poche*, et ce que signifie ce vers d'une comédie :

Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

(*e*) Jéricho, comme vous savez, tomba au son des cornemuses : c'est un événement très commun.

(*f*) Le commencement de ce chant, qui était alors le quatorzième, et suivait la mort de *Chandos*, est diférent dans un manuscrit trouvé parmi les papiers de l'auteur. Le voici :

C'était le tems de la saison brillante,
Quand le soleil, aux bornes de son cours,
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et se plaisant dans sa demarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arête encor ses pas.
O grand saint Jean! c'était alors ta fête;
Premier des Jeans, orateur des deserts,
Toi qui crias jadis à pleine tête :
Que du salut les chemins soient ouverts!
Grand précurseur du vainqueur des Enfers,
Toi qui plongeas l'agneau de Dieu dans l'onde,
Et batisas le batiseur du monde!

DU roi des Francs le benin confesseur
Voulut alors réparer le scandale
Qu'avait porté la luxure fatale
De Jean Chandos au logis du Seigneur.
Il rebénit la chapelle pollue,
Puis fit crier dans les lieux d'alentour,
Par cet hermite à la barbe tousue :
» Tout pénitent qui vent en ce saint jour,
» De ses péchés détaillant le grimoire,
» Se dérober au gentil purgatoire,
» Peut s'adresser au père Bonifoux;
» Avec trois mots tous péchés sont absous. »

A ce tocsin de la vie éternelle,
Des lieux voisins une foule acourut;
Bourgeois, soldat, jeune, sempiternelle,
Anglais, Français, pour faire son salut,
Atrit, contrit, a genoux comparut,
De ses pechés contant la kirielle.

LA belle Agnès, qui toujours dans son cœur
Avait gardé la crainte du Seigneur,
Au tribunal ne fut pas la derniere.

Le révérend tenait sa cour plénière,
Les yeux baissés, un mouchoir à la main,
A droite, à gauche, absolvant son prochain.
O Dorothée! ô cœur devot et tendre,
Dans le saint lieu tu vins aussi te rendre;
Et la Trimouille, un peu faible et traînant,
Y vint chercher sa part du sacrement.
Ce couple heureux eut le plaisir suprême
De detailler les doux pechés qu'il aime;
Et Bonifoux était par piété
Le confident de leur fidélité.
Ces gens de bien ayant dit leur histoire,
Se promenaient sur le bord de la Loire,
Signant leur face, et récitant encor
Quelques morceaux de leur *Confiteor*.

Le beau Monrose alors vint à paraître;
Il deplorait la mort de son cher maître.
De ce trépas le grand événement
Porte en son cœur un trouble penitent:
Il entrevoit, dans sa douleur profonde,
Le grand néant des vanités du monde;
Et de remors saintement tourmenté,
Pour un moment songe à l'éternité.
Il entre seul dans la demeure sainte;
Il se présente à ce bon Bonifoux
Qui le reçoit dans sa petite enceinte,
Le pose en face entre ses deux genoux,
Et lui pressant la tête et la poitrine,
Lui fait conter les peches qu'il devine.

Cher pénitent, pour ces petits péchés,
Et pour les cas en iceux épluchés,
Il vous convient avoir la discipline.
Çà, metez-vous en état; que ma main
Légérement pour votre bien remplisse
Sur votre peau ce bienheureux ofice.
D'un cœur contrit et d'un air enfantin,
Le doux Monrose ofre à la main du père
Modestement ces globes de satin
Dont quelquefois abusa le malin.
Il les fouet au tourment salutaire
Qui va mêler la rose à leur blancheur.

Que devins-tu, mon prudent confesseur,
Lorsque tu vis sur ce charmant ivoire
Ces fleurs de lis, ces monumens de gloire,
Ce rare hommage au sceptre des Français,
Ainsi rendu par le cu d'un anglais!
Charle avait pris ce signe inconcevable
Pour un effet des malices du diable.
Toi, qui lis mieux dans le livre du Ciel,
Tu découvris par quel ordre éternel
Les fleurs de lis allaient lever leur tête,
Que fit baisser cette longue tempête.
Extasié, saisi d'un saint transport,
Tu contemplais ces trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre; et ta main suspendue,
Comme ton ame, en demeurait perclue;
Tu t'arêtais, cou penché, pié tremblant,
Les bras en haut, l'œil fixe, étincelant.

Comme il gardait cette belle atitude,
Paul Tirconel, soldat fier, esprit rude,
Vers la chapelle avançait sans dessein,
De Jean Chandos déplorant le destin.
Le cœur pétri du fiel de ses ancêtres,
Et detestant les Français et les prêtres,
Il vit de loin ce beau page étalé,
Et Bonifoux par derrière installé.
Il crut voir pis. Sa cervelle gâtée
Croyait le mal beaucoup plus que le bien.
Cette posture et ce plaisant maintien
Sont un afront à son ame irritée.
Quoi! disait-il, un français jacobin
A de Chandos le plus bel héritage!
Il prend son fer, il se livre à la rage.
Monrose fuit en tenant d'une main
Son haut-de-chausse, et le dominicain
Tout éperdu court en suivant le page.
Tirconel suit le grave personnage,
Qui lourdement se hâtait par la peur.

Le Poitevin voyant son confesseur,
Que Tirconel semblait vouloir pourfendre,
Suit cet anglais, et crie: Ose m'atendre,
Maudit Breton; n'auras-tu donc du cœur
Qu'avec un moine? et ta rare valeur
Contre un guerrier craint-elle de paraître?
Je fus hier bien batu; mais peut-être
Tu reverras en moi quelque vigueur,
Et tour à tour chacun trouve son maître.
Ainsi parlait la Trimouille assez bas
A Tirconel qui ne l'entendait pas.

La Dorothée, en voyant dans la plaine
Son cher amant qui courait hors d'haleine,
Se mit alors à galoper aussi.
La belle Agnès, qui la voit fuir ainsi,
Trote après elle, et cependant ignore
Pourquoi l'on court, et de loin trote encore:
Tel un mouton, par son instinct porté,
Saute à son tour quand un autre a sauté.

Le fier Dunois était près du roi Charle
Vers l'autre bord: en secret il lui parle
De l'appareil, des mesures, du tems
Dont il lui faut entrer dans Orléans.
Non loin du pont la redoutable Jeane
Caracolait noblement sur son âne;
Elle aperçut dessus ces bords fleuris,
Vers la chapelle à quelques quarts de mille,
Les six coursiers se suivant à la file;
D'étonnement ses sens furent saisis.
Jeane bientôt s'étonna davantage,
Lorsque, voyant ces gens courir si bien,
En un moment elle ne vit plus rien.

Au coin d'un bois la main de la nature
Tend sous leurs piés un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe riante,
Monrose vole, et de ses blonds cheveux
L'air soulevait la parure ondoyante.
Jeane de l'œil le suit et s'y complait.
Mais tout à coup Monrose disparait.
Le confesseur au même endroit arive.
Ciel! plus de prêtre et plus de Bonifoux.
Tirconel vient toujours plein de courroux.
Jeane portait une vue atentive
Sur cet Anglais; l'Anglais s'évanouit
A ses regards. La Trimouille le suit,
La Trimouille est éclipsé comme un autre.
Quel sentiment, quel trouble était le vôtre?
O Dorothée! Elle acourt, et soudain
Elle est perdue, et l'œil la cherche envain.
Agnès se rend sur la place funeste,
La belle Agnès y fond avec le reste.

Tel dans Paris près du palais royal,
A l'opéra, souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échape,
Et dans l'enfer descend par une trape.

Jeane effarée, et se frotant les yeux,
Priant Denis, et son âne et les Cieux,
Crut être alors dans le pays du diable,
Des enchanteurs, des larves, des sorciers,
Pays si cher à nos bons devanciers,
Que de Roland le chantre inimitable
Chanta depuis dans son delire heureux;
Que Torquato rendit encor fameux,
Que crut long-tems l'Eglise charitable,
Qu'ont supofé de graves parlemens,
Et des docteurs, et même des savans.
Jeane piquant sa divine monture,
La lance en main, se rend sur la verdure
Où se passait cette étrange avanture.
Mais c'est envain que d'un double éperon
Elle pressait le céleste grison.
Il s'arêta vers la place fatale,
D'un cou rétif, et rebelle au bridon,
Se démenant d'une ardeur sans égale,
Ruant, tournant, et fuyant ce gazon.
Tout animal reçut de la nature
Certain instinct dont la conduite est sûre;
Et les humains n'ont que de la raison.
De saint Denis cet ingénieux âne
Sent le péril que ne voyait point Jeane.
Il prend son vol, et, promt comme un éclair,
Portant sa dame aux campagnes de l'air,
Franchit le bois qui bordait la prairie.
Du saint patron l'assistance chérie,
Qui conduisait le quadrupède oiseau,
Fixa sa course aux portes d'un château,
Tel que n'en eut jamais le quatorsième
De ces Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.
Jeane voyant le marbre, les rubis,
Le jaspe et l'or de ce brillant pourpris:
Ah sainte Vierge! ah Denis! cria-t-elle,
Le Ciel le veut, la vengeance m'apelle,
C'est le château du paillard Conculix.

Tandis qu'ainsi l'errante chevalière
Branlant sa lance, et fesant sa prière,
De l'avanture atend l'heureuse fin,
Le roi des Francs suit toujours son chemin,
Environné de sa troupe dorée, &c.

Voyez la ſuite au quinzième chant, page 216. vers 16. Une partie de ces vers ſe trouve dans les variantes du même chant, tirées des éditions imprimées.

Le chant ſuivant, qui alors était le quinzième, commençait ainſi dans le manuſcrit; le préambule ſe trouve à préſent dans le chant dix-ſeptième, et la fin dans le chant vingtième.

OH que ce monde eſt rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes:
Je t'ai paſſé, bel âge des faibleſſes,
Je t'ai paſſé, tems heureux des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De ces ſorciers tout-puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord;
Puis on vous plonge au ſein de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels nécromans;
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos griſettes.

JEANE preſſant de ſon divin baudet
Le dos pointu ſous ſes feſſes charnues,
Vers le château fondit du haut des nues,
Le cœur ému, le regard ſtupéfait,
Vers ce château dont le mur étalait
Des ornemens dont l'œil s'émerveillait.
Jeane effarée, et ne ſachant que croire,
Craignant encor les tours de Conculix,
Fit en ſecret à monſieur ſaint Denis
Une oraiſon qu'on tient jaculatoire;
Elle priait ſeulement en eſprit,
Ne diſant mot. Saint Denis l'entendit.
Il fit ſoudain, du haut de l'empyrée,
Partir un trait d'influence ſacrée,
Qui pénétra tout droit juſqu'au griſon:
Lors élevant la tête avec le ton,
L'âne entonna l'octave diſcordante
De ſon goſier de cornet à bouquin.

A cette octave, à ce bruit tout divin,
Blois, Orléans, Tours et Saumur et Nante,
Tout retentit; la nature tremblante
S'émut d'horreur, et Jeane vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain;
Comme autrefois, la horde moſaïque
Ayant ſonné de ſa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart diſparut,
Le beau rempart, ſi jamais il en eut.
Le tems n'eſt plus de ſemblable pratique;
Et pour briſer les murs audacieux
Du Milanais ou du pays belgique,
Nous prétendons que le canon vaut mieux.

DÈS qu'aux accens de la trompette aſine,
Des murs épais la ſuperbe ruine
S'éparpilla dans les champs d'alentour,
Le ſaint baudet et la groſſe héroïne
D'un ſaut léger entrèrent dans la cour.
Les priſonniers près de Jeane accoururent:
Ce la Trimouille et ce dur Tirconel
Accompagnaient Dorothée et Sorel:
En bons chrétiens tous les deux comparurent.
Dans l'eſclavage ils s'étaient réunis;
Les malheureux volontiers ſont amis.
De Charle ſept le confeſſeur très ſage
Venait derrière avec le jeune page.

MAIS quelle foule, ô Ciel! quel aſſemblage
De priſonniers de toute nation,
De tout état, âge, religion,
Que Conculix tenait en eſclavage
Pour ſes plaiſirs et pour ſon double uſage!
Auprès de Jeane ils s'empreſſèrent tous:
Chacun voulait conter ſon aventure.

JEANE cria: Qu'on ſe mette à genoux.
Chacun ſe mit en cette humble poſture.
Alors, alors ce ſuperbe palais,
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample et ſacré monaſtère.
Le ſalon fut en chapelle changé;
Le cabinet où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Tranſmué fut en un beau ſanctuaire:
L'ordre de Dieu, qui préſide aux deſtins,
Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
Le Conculix pour jamais fut exclus

De

De ces repas réfervés aux élus ;
On y bénit le manger et le boire.
Mais qui croirait que ce féjour fi faint,
Malgré Denis, très fortement retint
L'impreffion des mœurs du premier maître ?
C'eft en ces lieux que devaient reparaître
Ces vains defirs et ces vœux effrontés,
Ces atentats dont frémit la nature,
Et que les Grecs ont hardiment chantés.

MUSES, tremblez de l'étrange avanture
Qu'il faut aprendre à la race future.
Et vous, lecteurs, en qui le Ciel a mis
Les fages goûts d'une tendreffe pure,
Remerciez le bon monfieur Denis
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

La fuite fe trouve au vingtième chant, page 276, vers 20.

Fin des notes et variantes du dix-feptième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT DIX-HUITIEME.

(*a*) Ce chant a paru pour la première fois avec les contes de *Guillaume Vadé*.

L'auteur l'a joint aux nouvelles éditions de la Pucelle, avec quelques changemens.

(*b*) Le duc de *Bourgogne* qui assassina le duc d'*Orléans*. Mais le bon *Charle* le lui rendit bien au pont de Montereau.

(*c*) Gonesse, village auprès de Paris, célèbre par ses boulangers et par plusieurs combats.

(*d*) *Charle VII* ajourné à la table de marbre par l'avocat général *Desmarets*.

(*e*) Sa propre mère *Isabelle de Bavière* fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troyes, par lequel son gendre, le roi d'Angleterre *Henri V*, eut la couronne de France.

(*f*) Ce sont les armes d'Angleterre.

(*g*) Selon les croniques de ce tems-là, il y avait un misérable de ce nom qui écrivait des feuilles sous les charniers Saints Innocens. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au châtelet, à bicêtre et au fort l'évêque. Il avait été quelque tems moine, et s'était fait chasser du couvent; il réussit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embrassa. Plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était originaire de Nante, et exerçait à Paris la profession de gazetier satirique. Jamais homme ne fut plus méprisé et plus détesté que lui, comme dit la cronique de *Froissart*.

(*h*) *Guyon* ou *Goyon*, auteur du tems de *Charle VII*. Il composa une Histoire romaine détestable, à la vérité, mais qui était passable pour le tems. Il fit aussi l'Oracle des philosophes. C'est un tissu ridicule de calomnies. Aussi il s'en repentit sur la fin de sa vie, comme le dit *Monstrelet*.

(*i*) Autre calomniateur du tems.

(*k*) Autre calomniateur.

(*l*) *Sabatier*, natif de Castres, auteur de deux espèces de dictionnaires, où il dit le pour et le contre; calomniateur effronté, et le tout pour de l'argent. Il trahit son maître M. le comte de *L....c*, et fut chassé d'une manière un peu rude, dont il s'est ressenti long-tems.

(*m*) Première édition :

Ce Caveirac est tout pétri de miel;
Ah l'honnête homme! indulgent, pacifique,
Doux, charitable, et surtout véridique!
Tous ces savans dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicérons des charniers,
Sont comme moi victime de l'envie,
On nous accuse, et bien mal à propos,
D'avoir commis quelque crime de faux;
Mais la vertu fut toujours poursuivie.

(*n*) *Fréron* donnait alors toutes les semaines une feuille, dans laquelle il hasardait quelquefois de petits mensonges, de petites calomnies, de petites injures, pour lesquels il fut repris de justice, comme on l'a déjà dit.

(*o*) Il semble que ce chant de l'abbé *Tritême* soit une prophétie. En effet, nous avons vu un *Fantin*, docteur et curé à Versailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confessait. Il fut chassé, mais il ne fut pas pendu.

(*p*) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé *Grizel*, fameux directeur de femmes de qualité, dissiper en débauches sourdes l'argent qu'il extorquait de ses dévotes, et qu'on lui remetait en dépôt pour le soulagement des pauvres. Il y a grande aparence que quelque homme instruit de nos mœurs a inféré une partie de cette titade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'abbé *Tritême*. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé *la Coste*, condamné à être marqué d'un fer chaud, et aux galères perpétuelles, en l'an de grâce 1759, pour plusieurs crimes de faux. Cet abbé *la Coste* avait travaillé avec *Fréron* à l'année littéraire.

(*q*) Première édition :

Qu'il ne tombât aux mains des indevots.
Voici, grand roi, ce benin sicophante,
A tête longue et de côté pendante :
Du nombre trois par fois il se tourmente.
A son air humble, au maintien qu'il a pris,
Du bon Tartufe on le croirait le fils.
Sur tous ses tours son petit pays glose ;
Du doigt index on le montre aux passans ;
On fait de lui des contes si plaisans !
Je crois, pour moi, qu'il en est quelque chose.
Mais, ô mon roi ! votre bénignité
Est au dessus de sa malignité.
Pour le dernier, &c.

Il est probablement ici question de *Vernet le trinitaire*. [Voyez la satire intitulée l'Hipocrisie, volume de Contes ; la lettre curieuse de *Robert Covelle*, Mélanges littéraires, tome III, &c.]

(*r*) *La Beaumelle*, natif d'un village près de Castres, prédicant quelque tems à Genève, précepteur chez M. de *Boisy*, puis réfugié à Copenhague. Chassé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une dame et ses dentelles ; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol ; ce qui est connu de toute la Cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, ensuite en a été banni ; et ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'est lui qui est l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé Mes pensées, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre presque tous les gens en place. C'est lui qui a falsifié les Lettres de madame de *Maintenon*, et les a fait imprimer avec les notes les plus scandaleuses et les plus calomnieuses. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes, le Siècle de *Louis XIV*, qu'il falsifia et qu'il chargea de remarques, non seulement rebutantes par la plus crasse ignorance, mais punissables pour les calomnies atroces répandues contre la maison royale, et contre les plus illustres maisons du royaume.

Tous ceux dont il est ici question ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui sont bien aises de voir insulter, calomnier, par des gredins, les hommes célèbres dans les arts. Ils leur disent : N'y faites pas atention ; laissez crier ces misérables, afin que nous ayons le plaisir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne pensons pas ainsi ; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils sont insolens et fripons, et surtout quand ils ennuient.

Ces anecdotes trop véritables se trouvent en vingt endroits, et doivent s'y trouver comme des sentences afichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognosci malos*.

(*s*) Première édition :

Les gens de loi font des gens bien osés
D'instrumenter au nom d'un autre maître !
C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître ;
L'arêt est nul, et vous l'allez casser.
Jeane dont l'ame, &c.

(*t*) Les harpies *Celæno*, *Ocypète* et *Aëllo*, filles de *Neptune* et de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on fervait fur la table du roi de Thrace, *Phinée*, et infectaient toute la maifon. *Zétès* et *Calaïs*, fils de *Borée*, chafsèrent ces harpies jufque vers les îles Strophades près de la Gréce. Elles traitèrent *Enée* comme *Phinée*; mais *Virgile* en fait des prophéteffes. Voilà de plaifantes créatures pour être infpirées de Dieu !

Virginei volucrum vultus, fœdiffima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida femper
Ora fame.

Elles fe plaignent à *Enée* de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, et lui prédifent que pour fa peine il fera contraint un jour de manger fes affiettes en Italie. Les amateurs des anciens difent que cette fiction eft fort belle.

Fin des notes et variantes du dix-huitième Chant.

NOTES

DU CHANT DIX-NEUVIEME.

(*a*) Vous favez, moo cher lecteur, que *Hector* et *Menelas* fe batirent, et qu'*Helène* les regardait faire tranquilement. *Dorothée* a bien plus de vertu : auffi notre nation eft bien plus vertueufe que celle des Grecs. Nos femmes foot galantes, mais au fond elles font beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon Philofophe chrétien, tome XII, page 169.

(*b*) Je crois que notre aoteur eotend par ees mots, *que rien ne put toucher* la dureté de cœur que fit paraître *Atlas* quand il refufa l'hofpitalité à *Perfée*. Il le laiffa coucher dehors, et *Jupiter* l'en punit, comme chacun fait, en le changeant en montagoe.

(*c*) Ce *Bélin* était en effet un contemporain; ce fut lui qui depuis peignit *Mahomet II*.

(*d*) Vous favez que *Bruno* fonda les chartreux, après avoir vu ce chanoioe de Paris qui parlait après fa mort.

(*e*) Je foupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

Fin des notes du dix-neuvième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGTIEME.

(*a*) EDITION de 1756 :

Que la vengeance est une passion
Funeste au monde, affreuse, impitoyable!
C'est un tourment, c'est une obsession ;
Et c'est aussi le partage du diable.
Le gros damné, &c.

(*b*) Edition de 1756 :

J'y crois, pour moi, ton honneur taché.
Il ne faut pas beaucoup de retorique
Pour engager le tentateur antique
A travailler de son premiec metier.
De tout mechef ce maudis ouvrier
Courut bien vite observer sur la terre, &c.

(*c*) Le pédant *Larcher*, mazarinier ridicule, homme de colége, qui, dans un livre de critique, assure, d'aprés *Hérodote*, qu'à Babylone toutes les dames se prostituaient dans le temple par dévotion, et que tous les jeunes Gaulois étaient sodomites.

(*d*) Voilà comment il convient de parler du diable, et de tous les diables qui ont succédé aux furies, et de toutes les impertinences qui ont succédé aux impertinences antiques. On sait assez que *Satan*. *Belzebuth*, *Astaroth*, n'existent pas plus que *Tisiphone*, *Alecton* et *Megére*. Le sombre et fanatique *Milton*, de la secte des indépendans, détestable secrétaire en langue latine du parlement nommé le *Croupion*, et détestable apologiste de l'assassinat de *Charle I*, peut tant qu'il voudra célébrer l'enfer, et peindre le diable déguisé en cormoran et en crapaud, et faire tenir tous les diables en pigmées dans une grande salle ; ces imaginations dégoûtantes, affreuses, absurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

(*e*) Manuscrit :

Négligemment la belle sur son lit
Sans corselet, sans armes s'etendit.
Ses vêtemens qui se jouaient en ondes,
Se relevaient sur ses deux cuisses condes.
Le tentateur, &c.

(*f*) *Bernard*, auteur de l'opéra de Castor et Pollux, et de quelques piéces fugitives, a fait un Art d'aimer, comme *Ovide*.

(*g*) Edition de 1756 :

Bientôt il plut au maitre du tonnerre,
Au createur du ciel et de la terre,
Pour racheter le genre humain captif,
De se faire homme, et, ce qui pis est, juif.
Joseph Panther, et la brune Marie,
Sans le savoir, firent cette œuvre pie.
A son époux la belle dit adieu,
Puis acoucha d'un bâtard qui fut Dieu.
Il fut d'abord suivi par la canaille,
Par des Mathieux, des Jacques, des enfans ;
Car Dieu se cache aux sages comme aux grands;
L'humble le suit, l'homme d'Etat s'en raille :
La Cour d'Herode et les gens du bel air
Narguent un Dieu bâtard et fait de chair.
De cette chair l'humanité sacrée
Est de Pilate assez peu révérée.
Mais quelques jours avant qu'il fût fessé,
Et qu'un long bois pour Jesu fût dressé,
Il devait faire en public son entrée.
C'était un point de la religion.

Que sur son âne il entrât dans Sion;
Cet âne était prédit par Isaïe,
Ezéchiel, Baruch et Jérémie:
C'était un cas important dans la loi;
O Jeane d'Arc! cet âne, c'était moi.
Un ordre vint à l'arcange terrible
Qui du jardin est le suisse inflexible,
De me laisser sortir de ce beau lieu.
Je pris ma course et j'allai porter Dieu.
Notre présence imposait aux oracles:
A chaque pas nous fesions des miracles;
Vernole, toux, fièvre, chancre, farcin,
Disparaissaient à notre aspect divin:
Chacun criait: Vive le roi de gloire!
Vous connaissez le reste de l'histoire.
Le créateur pendu publiquement
Ressuscita bientôt secrètement.

Je fus fidelle et restai chez sa mère,
Très mal bâté, fesant très maigre chère.
Marie, au jour de son assomption,
Par testament me laissa pension:
Et je vécus mille ans dans la maison,
Jusques au jour où cette maison sainte,
De la cité quitant l'indigne enceinte,
Alla par mer aux rivages heureux
Où de Lorette est le trésor fameux.
La du Seigneur je servis les pucelles;
J'en fus aimé; je fus plus vierge qu'elles.
Enfin là haut, &c.

(*h*) L'âne de *Silène* est assez connu; on tient qu'il servit de trompette.

(*i*) L'âne d'*Apulée* ne parla point; il ne put jamais prononcer que *oh* et *non*: mais il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'*Apuleius* en deux volumes in-4°, *cum notis ad usum delphini*. Au reste on attribua de tout tems les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade et dans l'Odyssée; les bêtes parlent dans *Pilpay*, dans *Lokman* et dans *Esope*, &c.

(*k*) Les hérétiques doivent savoir que le diable demandant l'aumône à *Martin*, ce *Martin* lui donna la moitié de son manteau.

(*l*) Edition de 1756:

D'étrilles d'or mon maître m'étrilla;
Du doux Jésu les bontés paternelles
Me firent don de deux brillantes ailes;
Et dans le tems que les anges des airs
Fesaient voguer la maison sur les mers,
Je pris mon vol aux voûtes éternelles:
L'aigle de Jean et le bœuf de Mathieu
Me firent fête en cet auguste lieu;
L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe:
Là je bravai le cheval si superbe
Qui doit porter, par arêt du destin,
Tantôt Luther, tantôt le dur Calvin.

Je fus nouri de nectar, d'ambrosie:
Mais, ô ma Jeane! une si belle vie
N'aproche pas du plaisir que je sens
Au doux aspect de vos charmes puissans.
L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
Ne valent pas votre beauté suprême.
Croyez surtout, &c.

(*m*) Saint *Roch*, qui guérit de la peste, est toujours peint avec un chien; et saint *Antoine* est toujours suivi d'un cochon. Tous les bons chrétiens conoissent l'aigle de saint *Jean*, le bœuf de saint *Luc*, et les autres bêtes du paradis.

(*n*) Edition de 1756:

Ainsi parlait l'âne avec élégance,
En apuyant sa flateuse éloquence
D'un geste heureux, que n'ont point eu Baron,
Et Bourdalone et le doux Massillon.
Ce beau récit, cette histoire admirable,
Cet air naïf dont l'âne débitait,
Mais plus que tout ce geste inimitable,
Firent sur Jeane un vif et promt effet,
Que son Donois n'avait point encor fait.

Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là nichait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui suscitait.
Il entre, il voit, ô prodige! ô merveille!
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

De Debora la lance redoutable
Etait chez Jeane auprès de son chevet.
Il la faisit; la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois poursuit l'esprit malin;
Belzébuth tremble; et promt à disparaitre,
Emporte l'ane a travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en sa puissance
La belle Agnès et les héros divers,
Anglais, français, qui, tombés dans le piége,
Sont prisonniers en ce lieu sacrilege.

Ce Conculix, depuis le jour cruel
Où le bâtard et la Pucelle altière,
L'ayant convert d'un afront éternel,
De son palais ont forcé la barière,
Se gardait bien de donner des soupés
Aux chevaliers dans ses lacs atrapés,
Il les traitait avec rude maniere,
Il les tenait dans le fond d un caveau.
Son chancelier s'en vint en long manteau
Signifier à la troupe éploree
De Conculix la volonte sacrée.
Vous jeûnerez et vous boirez de l'eau,
Serez fessés une fois par semaine,
Jusqu'au moment où quelqu'une ou quelqu'un,
En remplissant un devoir peu commun,
Poura sauver votre demi-douzaine.
Taches d'aimer; il faut qu'un de vous six
Du fond du cœur brûle pour Conculix.
Il veut qu'on l'aime: il en vaut bien la peine.
Si nul de vous ne peut y réussir,
Soyez fessés, car tel est son plaisir.

Il s'en retourne; après cette sentence
Les prisonniers restent en conférence.
Mais qui voudra se devouer pour tous?
Agnès disait: Pourais-je en conscience
Du dieu d'amour fenur ici les coups?
Le don d'aimer ne depend pas de nous;
Et je ferai fidelle au roi de France.

Parlant ainsi, ses regards afligés
Lorgnent Monrose, et de pleurs sont chargés.
Monrose dit: Pour moi j'aime une belle
Que pour des dieux je ne saurais quiter.
Cent Conculix ne sauraient me tenter,
Et je voudrais être fessé pour elle.

Je voudrais l'être aussi pour mon amant,
Dit Dorothee. Il n'est point de tourment
Que de l'amour le charme n'adoucisse:
Quand on est deux est-il quelque suplice?

Son la Trimouille, à ce discours charmant,
Tombe a ses pies, et s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allege un peu de joie.
Le confessent ayant toussé deux fois,
Leur dit: Messieurs, j'étais jeune autrefois:
Ce tems n'est plus, et les rides de l'âga
Ont sillonné la peau de mon visage:
Que puis-je? helas! je suis, par mon emploi,
Dominicain et confesseur du roi:
Je ne saurais vous tirer d'esclavage.

Paul Tireonel, qu'anime un fier courage,
Se leve, et dit: Eh bien! ce sera moi.
A ces trois mots dits avec assurance,
Les prisonniers reprirent l'espérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Etant pourvu du sexe féminin,
Paul ecrivit une lettre fort tendre,
Qu'au chancelier la geoliere alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal,
D'un goût tout neuf et fort original.

(*o*) *Léda* ayant donné ses faveurs à un cigne, acoucha de deux œufs.

(*p*) *Pasiphaé*, amoureuse d'un taureau, en eut le minotaure. *Philyre* eut d'un cheval le centaure *Chiron*, précepteur d'*Achille*: ce ne fut point *Neptune*, mais *Saturne* qui prit la forme d'un cheval; notre auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne soient de son avis.

Fin des notes et variantes du vingtième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT VINGT-UNIEME.

(*a*) L'AUTEUR du teftament du cardinal *Alberoni*, et de quelques autres livres pareils, s'avifa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de fa façon, qui font raportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin defroqué, qui fe réfugia à Laufane et en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

(*b*) On fent bien qu'ici le nom de madame *Audou* eft fubftitué au nom d'une grande dame de la cour, qui en effet avait eu de la paffion pour *Baron* le comédien.

(*c*) Il y a dans Citeaux et dans Clervaux une groffe tonne, femblable à celle d'Heidelberg : c'eft la plus belle relique du couvent.

(*d*) Maoufcrit :

Lourdis alors fut rempli de fcience.
Bientôt d'un fot il devint un fripon,
Homme d'Etat, politique, efpion,
Fin courtifan, plein d'aftuce profonde,
Le moine enfin, le plus moine du monde.
Ainfi l'on voit, &c.

(*e*) *Aphrodife* eft le nom grec de *Venus*; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs font fonores ! que cette écume eft une belle allégorie ! Voyez *Héfiode*. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne foient fouvent l'emblême de la vérité.

(*f*) Le dernier chant des premières éditions étant prefqu'entiérement changé ou fuprimé dans celles qui ont été imprimées fous les yeux de l'auteur, nous le donnons ici tel qu'il a paru dans les éditions en dix-huit et en vingt quatre chants.

JE dois conter quelle terrible fuite
De Conculix eut l'infame conduite ;
Ce que devint l'effronté Tirconel,
Et quel fecours étrange et falutaire
Sut procurer notre révérend père
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'afaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidelle
Par qui Satan pollua la Pucelle.

MAIS, avant tout, le fiége d'Orléans,
Où s'efcrimaient tant de fiers combatans,
Eft le grand point qui tous nous intéreffe.
O dieu d'amour ! ô puiffance ! ô faibleffe !
Amour fatal ! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'ofait plus efpérer,
Ce que Bedfort et fon expérience,
Ce que Talbot et fa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris.
Songez, lecteurs, que ces fatales flâmes
Brûlent vos corps et hafardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris !

EN te jouant dans la trifte contrée
Où cent héros combataient pour deux rois,
Ta douce main bleffa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une fleche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce fiége mémorable,
Dans une tréve, hélas ! trop peu durable.
Il conféra, foupa paifiblement
Avec Louvet, ce grave préfident,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire auffi fouper la préfidente.

Madame était un peu colet-monté.
L'amour se plut à dompter sa fierté.
Il hait l'air prude, et souvent l'humilie.
Il dérangea sa noble gravité
Par un des traits qui donnent la folie.
La présidente, en cette ocasion,
Gagna Talbot et perdit la raison.

Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot et ses fières cohortes
Avaient brisé les remparts et les portes,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flâme et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix:
Anglais! entrez; bas les armes, bourgeois!
Il ressemblait au grand dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la Discorde, et Bellone et le Sort
Arment son bras, ministre de la mort.

La présidente avait une ouverture,
Dans son logis, auprès d'une masure,
Et par ce trou contemplait son amant,
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La présidente en était toute en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté, dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure,
Mêlait tout bas sa voix à ses accens,
Et recevait l'amour par tous les sens.

N'en pouvant plus, la belle présidente,
Dans son accès, dit à sa confidente:
Cours, ma Suson, vole, va le trouver,
Dis-lui, dis-lui qu'il vienne m'enlever.
Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire
Qu'il ait pitié de mon tendre martire;
Et que s'il est un digne chevalier,
Je veux souper ce soir dans son quartier.

La confidente envoie un jeune page,
C'était son frère; il fait bien son message;
Et sans tarder, six estafiers hardis
Vont chez Louvet, et forcent le logis.

On entre, on voit une femme masquée,
Et mouchetée, et peinte et requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc et tournés en anneaux.
On vous l'enlève, on la fait disparaître
Par des chemins dont Talbot est le maître.

Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant essuyé d'alarmes,
Voulut le soir, dans les bras de l'Amour,
Se consoler du malheur de ses armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur ou batu,
Quand il le peut, soupe avec sa maitresse. (*)
Sire Talbot, qui n'est point abatu,
Atend chez lui l'objet de sa tendresse.

Tout était prêt pour un souper exquis:
De gros flacons à panse ciselée
Ont rafraichi, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis,
Que tient Citeaux dans ses caveaux benis;
A l'autre bout de la superbe tente,
Est un sofa d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très proprement orné,
A deux chevets, à dossier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
Sire Talbot vivait à la française.

Son premier soin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait su toucher.
Tout ce qu'il voit parle de son amante:
Il la demande; on vient; on lui présente
Un monstre gris en pompons enfantins,

(*) On raporte qu'après la bataille de Mariendal, M. de *Turenne* passa la nuit dans un moulin. Il coucha avec la meûniere. Son aide de camp en parut un peu etonné. *Mon ami*, lui dit le marechal, *il faut bien se consoler.*

Haut de trois piés, en comptant ses patins.
D'un rouge vif ses paupières bordées
Sont d'un suc jaune en tout tems inondées :
Un large nez, au bout tors et crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.

TALBOT crut voir la maitresse du diable.
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la sœur du gros monsieur Louvet,
Qu'en son logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire et de plaisir crevait,
Se pavanant de se voir enlevée.

LA présidente, en proie à la douleur
D'avoir manqué son illustre entreprise,
Se désolait de la triste méprise :
Jamais Valois n'a plus maudit sa sœur.
L'Amour déjà troublait sa fantaisie.
Ce fut bien pis, lorsque la jalousie
Dans son cerveau porta de nouveaux traits ;
Elle devint plus folle que jamais.

L'ANE plus fou revint vers la Pucelle.
Jeane s'émut, ses sens furent charmés.
Les yeux en feu : Par saint Denis ! dit-elle,
Est-il bien vrai, Monsieur, que vous m'aimez ?

SI je vous aime, en doutez-vous encore,
Répondit l'âne ? Oui, mon cœur vous adore.
Ciel ! que je fus jaloux du cordelier,
Qu'avec plaisir je servis l'écuyer
Qui vous sauva de la fureur claustrale
Où s'emportait la bête monacale !
Mais que je fuis plus jaloux mille fois
De ce bâtard, de ce brutal Dunois !
Ivre d'amour, et fou de jalousie,
Je transportais Dunois en Italie.
Las ! il revint ; il vous offrit ses vœux ;
Il est plus beau, mais non plus amoureux.
O noble Jeane ! ornement de ton age,
Dont l'univers vante le pucelage,
Est-ce Dunois qui sera ton vainqueur ?
Ce sera moi, j'en jure par mon cœur.
Ah ! si le Ciel en m'ôtant les ânesses
Te réserva mes plus pures caresses ;
Si, toujours doux, toujours tendre et discret,
Jusqu'à ce jour j'ai gardé mon secret,
De mes desirs si Jeanette est flatée ;
Si, pénétré du plus ardent amour,
Je te préfère au céleste séjour,
Et si mon dos tant de fois t'a portée,
Tu pouras bien me porter à ton tour.

JEANE reçut cet aveu téméraire
Avec surprise autant qu'avec colère ;
Et cependant son grand cœur en secret
Etait flaté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur les sens lourds d'une ame si grossière.

VERS son amant elle avance la main
Sans y songer, puis la tire soudain.
Elle rougit, s'effraie et se condamne,
Puis se rassure, et puis lui dit : Bel âne,
Vous concevez un chimérique espoir :
Respectez plus ma gloire et mon devoir ;
Trop de distance est entre nos espèces ;
Non, je ne puis aprouver vos tendresses.
Gardez-vous bien de me pousser à bout.

L'ANE reprit : L'Amour égale tout.
Songez au cigne à qui Léda fit fête,
Sans cesser d'être une personne honnête.
Connaissez-vous la fille de Minos ?
Un taureau l'aime : elle fuit des héros,
Et va coucher avec son quadrupède :
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé.

IL poursuivait son discours ; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frapans,
Et metait l'âne au rang de nos savans.
Jeane écoutait ; que ne peut l'éloquence ?
Toujours l'oreille est le chemin du cœur.
L'étonnement est suivi du silence.
Jeane ébranlée, admire, rêve, pense.
Aimer un âne, et lui donner sa fleur !
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France ?
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?

Mais ce bel âne eſt un amant céleſte,
Il n'eſt héros ſi brillant et ſi leſte;
Nul n'eſt plus tendre, et nul n'a plus d'eſprit:
Il eut l'honneur de porter Jéſu-Chriſt;
Il eſt venu des plaines éternelles;
D'un ſéraphin il a l'air et les ailes;
Il n'eſt point là de beſtialité,
C'eſt bien plutôt de la divinité.
Tous ces penſers formaient une tempête
Au cœur de Jeane, et confondaient ſa tête.
Ainſi l'on voit ſur les profondes mers
Deux fiers tirans des ondes et des airs,
L'un acourant des cavernes auſtrales,
L'autre ſiflant des plaines boréales,
Contre un vaiſſeau cinglant ſur l'océan,
Vers Sumatra, Bengale ou Ceilan;
Tantôt la nef aux cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jetee,
Tantôt l'abime eſt prêt à l'engloutir,
Et des Enfers elle parait ſortir.

Notre amazone eſt ainſi tourmentée.
L'âne eſt preſſant, et la belle agitée
Ne put tenir, dans ſon émotion,
Le gouvernail que l'on nomme raiſon.
D'un tendre feu ſes yeux étincelèrent,
Son cœur s'émut, tous ſes ſens ſe troublérent;
Sur ſon viſage un inſtant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geſte
Etait ſurtout l'écueil le plus funeſte.
Elle n'eſt plus maitreſſe de ſes ſens;
Ses yeux mouillés deviennent languiſſans;
Deſſus ſon lit ſa tête s'eſt penchée;
De ſes beaux yeux la honte s'eſt cachée;
. . . .

L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeane avec un doux ſourire,
. . . .
Quand tout à coup on entend une voix:
Jeane, acourez, ſignalez vos exploits;
Levez-vous donc, Dunois eſt ſous les armes;
On va combatre, et déjà nos gendarmes
Avec le roi commencent à ſortir:
Habillez-vous, eſt-il tems de dormir?

C'était la belle et jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeane portée,
Qui, la croyant dans les bras du ſommeil,
Venait la voir et hâter ſon réveil.

Ainsi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée;
Dieux! quel ſpectacle! elle fit par trois fois,
Tout en tremblant, le ſigne de la croix.
Jadis Vénus fut bien moins confondue.
Lorſqu'en des rets formes de fils d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.

Jeane ayant vu que Dorothée eſt là,
Témoin de tout, immobile reſta,
Puis dans ſon lit ſe remit, s'ajuſta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla:
Vous avez vu, ma fille, un grand miſtère,
Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi:
Si l'aparence eſt un peu contre moi,
J'en ſuis fâchee, et vous ſaurez vous taire.
De l'amitié je ſais remplir les droits;
En cas pareil comptez ſur mon ſilence;
Cachez ſurtout cette afaire à Dunois,
Vous riſqueriez le ſalut de la France.

Après ces mots elle ſauta du lit, (*)
Son corſelet et ſon haubert vêtit,
Quand Dorothée, encor toute ſurpriſe,
Ainſi lui parle avec toute franchiſe:

» En vérité, Madame, mon eſprit
Ne connait rien à pareille avanture;
Je vous tiendrai le ſecret, je vous jure,
Car de l'Amour j'éprouvai la bleſſure,
J'en ſuis ateinte, et mon malheur m'aprit
A pardonner des faibleſſes aimables.
Oui tous les goûts pour moi ſont reſpectables.
Mais j'avoûrai que je ne conçois pas,
Lorſque l'on peut ſerrer entre ſes bras

(*) Au lieu de ces vers de l'édition en vingt quatre chants, on trouve ceux-ci dans celle de 1756:

Après ces mots elle ſauta du lit;
D'eau de lavande amplement ſe ſervit,
Prit ſa culote et changea de chemiſe;
Son corſelet, &c.

Le beau Dunois, comment on peut descendre
. . . .
Comment enfin on peut sans résistance,
Sans nul dégoût, en bonne conscience,
S'aimer si peu, si peu se respecter,
Que d'assouvir un desir si profane,
De préférer au beau Dunois un âne,

(*) Le trait qui termine ce chant est un mot connu. On a laissé en blanc quelques vers par respect pour les dames. Ces vers ne se trouvent dans aucun des manuscrits que nous avons consultes, et ils portent d'ailleurs avec eux la marque évidente de leur supposition.

On voit en lisant ce dernier chant que l'ouvrage n'est pas terminé; et il est aisé de sentir par quelle raison l'auteur prit un nouveau plan et changea le denoument. Suivant le premier plan, il parait que le poëme ne devait avoir que quinze chants: tous les manuscrits antérieurs aux premières éditions n'en ont pas davantage. C'est d'après une de ces copies que les *la Beaumelle* et les *Maubert* publierent en 1755 leur premiere édition de ce poëme, arangé à leur manière. Ces éditeurs et leurs successeurs, ennemis aparemment du nombre impair, et s'imaginant que les chants d'un poëme epique devaient être essentiellement en nombre rond, ont divisé la Pucelle, tantôt en dix-huit, tantôt en vingt quatre chants, sans autre peine que d'en couper plus ou moins en deux; car leurs éditions d'ailleurs ne contiennent, aux falsifications près, rien de plus que les manuscrits.

Ce fut sans doute pour arêter toutes ces éditions subreptices que M. de *Voltaire* se détermina, en 1762, à publier son véritable ouvrage, et en donna la première édition in-8e en vingt chants, dont six n'étaient pas connus; savoir, les huit, neuf, seize, dix-sept, dix-neuf et vingtième; le chant de *Corisandre* en était suprimé: dans la suite il y ajouta encor le dix-huitieme chant qui avait paru séparément en 1764. De sorte que le nombre en est demeuré fixé à vingt et un.

Nous n'avons remarqué que de légères diférences entre les premiers manuscrits. Dans quelques-uns le quinzième et dernier chant commence ainsi:

Tout bon français dans le fond de son cœur
Doit favourer un plaisir bien flateur,
Alors qu'il voit dans les champs de l'honneur,
La lance au poing, son respectable maitre,
Suivi des siens, en heros reparaitre,
Avec l'objet qui seul fait son bonheur,
Et la Pucelle, et son doux confesseur,

Et son Bonneau plus nécessaire encore.
Vers Orleans conduit par sa valeur,
Il va defendre un peuple qui l'implore,
Et l'arracher au joug de son vainqueur.

Le fier Chandos, malgré tout son courage,
N'ayant pu vaincre au grand jeu des deux dos,
Cette Pucelle et si belle et si sage,
Se consolait avec son jeune page.
La nuit versait ses humides pavots;
L'Anglais confus poursuivait son voyage
Devers son camp; et le roi fortuné,
Par un sentier, du chemin detourné,
Près d'Orleans rejoignit son armée,
Au point du jour, au pié d'un petit fort
Que negligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie, &c.

La suite comme au quinzième chant de notre édition, page 217, jusqu'à ce vers:

Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

On lit ensuite:

Le beau Dunois après tant d'avantures,
Se retrouvant auprès de Jeane d'Arc,
Avait reçu du dieu qui porte un arc
De nouveaux traits et de vives blessures;
Depuis ce jour qu'ils s'etaient vus tout nus,
Ce dieu malin qui jamais ne s'habille,
Lui suggerait pour cette auguste fille
De grands desirs aux heros tres connus.
Mais ce Dunois si fier et si sensible,
Si beau, si frais, si poli, si loyal,
Ne savait pas qu'il avait un rival,
Et le rival de tout le plus terrible.

Mon cher lecteur me semble assez instruit
Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
Il y vola sur sa noble monture,
Tant celebree en la sainte ecriture.
La nuit des tems cache encor aux humains
De l'âne aile quels etaient les desseins,
Quand il avait sur ses ailes dorees
Porte Dunois aux lombardes contrées.
De ce heros cet âne etait jaloux.
Plus d'une fois en portant la Pucelle,
Au fond du cœur, &c.

Et d'espérer quelque plaisir goûter.
Vous en goûtiez pourtant, la belle Dame!
Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flâme.
Certes en moi la nature pâtit;
Je me conois; je serais alarmée
D'un tel galant ». Jeane alors repartit
En soupirant: *Ah! s'il l'avait aimée!* (*)

La fuite comme au vingtième chant, page 276, jusqu'à ce vers :

L'abbé Tritême, esprit sage, &c.

Après celui-ci, page 359.

Que son Dunois n'avait pas encor fait ;

on lit :

Son cœur s'émut, tous ses sens se troublèrent,
Sur son visage un instant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur ;
D'un tendre feu ses yeux étincelèrent.
Elle flata son amant de la main,
Mais en tremblant, puis la tira soudain.
Elle soupire, elle craint, se condamne,
Puis se rassure, et puis lui dit : Bel ane,
De vos récits mes esprits sont charmés ;
Mais dois-je croire, hélas ! que vous m'aimez ?
Si je vous aime ! en doutez-vous encore ? &c.

La suite comme aux variantes du vingt-unième chant, page 363 et suivantes, sauf que les vers grossiers laissés en blanc ne se trouvent pas dans les manuscrits.

Il est évident que ces vers intercalés sont de la façon des premiers éditeurs, ainsi qu'un assez grand nombre d'autres vers indiqués dans les variantes des autres chants. Le premier but de ces éditeurs était, comme on l'a dit, de gagner quelque argent, et le second de nuire à M. de *Voltaire* et de lui susciter de nouveaux ennemis ; car, non seulement ils ont souillé son poëme de leurs ordures, mais ils y ont outragé plusieurs de ses amis, et des personnes puissantes auxquelles il était ataché. Ce sont les mêmes motifs qui avaient déjà porté *la Beaumelle* à falsifier le Siècle de *Louis XIV*.

Le dernier chant de l'édition de 1756 est suivi de cet épilogue :

C'EST par ces vers, enfans de mon loisir,
Que j'égayais les soucis du vieil âge :
O don du Ciel ! tendre amour ! doux desir !
On est encor heureux par votre image ;
L'illusion est le premier plaisir.
J'allais, enfin libre en mon hermitage,
Chantant les fens de Jeane et de Dunois,
Me consoler de la jalouse rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois,
Des traits du sot, des foules du sage ;
Mais quel démon me vole cet ouvrage ?
Brisons ma lire ; elle échape à mes doigts.
Ne t'atens pas à de nouveaux exploits,
Lecteur ; ma Jeane aura son pucelage,
Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.

Ces vers semblent tirés de quelque manuscrit où le poëme n'était pas achevé, et où *Jeane* ne cédait ni à *Dunois* ni à son autre amant. Les éditeurs capucins ou diacres du saint évangile les ont imprimés à la suite de leur dernier chant qu'on vient de lire, et avec lequel cet épilogue formerait une contradiction grossiere ; nouvelle preuve de l'honnêteté de ces savans éditeurs et de leur bonne intention.

Fin des notes et variantes du vingt-unième et dernier Chant.

RECUEIL

DE

POESIES DIVERSES.

LA

LA GUERRE CIVILE

DE GENEVE,

OU

LES AMOURS

DE ROBERT COVELLE.

POEME HEROIQUE,

AVEC DES NOTES INSTRUCTIVES.

Publié en 1768.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

On a fait un crime à M. de *Voltaire* d'avoir publié ce poëme. Nous ne doutons point que les chantres de la Sainte-Chapelle n'aient auſſi trouvé *Boileau* un homme bien abominable.

M. de *Voltaire* avait acheté fort cher une petite maiſon auprès de Genève, et il avait été forcé de la vendre à perte. Malgré la défenſe d'apeler ſon frère *raca*, quelques *vénérables maîtres* lui avaient dit de groſſes injures. Cependant le produit de ſes ouvrages, dont il ne tirait rien pour lui-même, avait enrichi une des familles patriciennes de la république. Son ſéjour avait rendu à la ville de Genève, la célébrité que deux ſiécles auparavant le picard *Jéhan Chauvin* lui avait donnée, et qu'elle avait perdue depuis que la téologie avait paſſé de mode. Il avait donné de plus la comédie gratis aux dames génevoiſes, et avait formé pluſieurs citoyens dans l'art de la déclamation. Les exécutions de *Servet*, d'*Antoine* et de *Michel Chaudron* avaient été juſqu'alors les ſeuls ſpectacles permis par le conſiſtoire : l'ingratitude ne pouvait donc être de ſon côté.

D'ailleurs, ce poëme n'a d'autre objet que de prêcher la concorde aux deux partis ; et ce qui prouve que M. de *Voltaire* avait raiſon, c'eſt que bientôt après, la laſſitude des troubles amena une eſpéce de paix.

L'hiſtoire de *Robert Covelle* eſt très vraie. Les prêtres génevois avaient l'inſolence d'apeler à leur tribunal les citoyens

et citoyennes acufés du crime de fornication, et les obligeaient de recevoir leur fentence à genoux : c'était rendre un fervice important à la république que de tourner cette extravagance en ridicule. M. *Rouffeau* eft traité dans ce poëme avec trop de dureté, fans doute ; mais M. *Rouffeau* acufait publiquement M. de *Voltaire* d'être un atée, le dénonçait comme l'auteur d'ouvrages irréligieux auxquels M. de *Voltaire* n'avait pas mis fon nom, cherchait à atirer la perfécution fur lui, et metait en même tems à la tête de fes perfécuteurs ce vieillard dont la vie avait été une guerre continuelle contre les fauteurs de la perfécution, et qui, dans ce tems-là même, prenait contre les prêtres le parti de *Jean-Jacque*.

M. de *Voltaire* vivait dans un pays où des lois barbares établies contre la liberté de penfer, dans les fiécles d'ignorance, n'étaient pas encor abolies. De telles acufations étaient donc un véritable crime, et elles doivent paraître plus odieufes encor, lorfque l'on fonge que l'acufateur lui-même avait imprimé des chofes plus hardies que celles qu'il reprochait à fon ennemi ; qu'il donnait pour un modèle de vertu un prêtre qui difait la meffe pour de l'argent, fans y croire ; et qu'il avait la fureur de prétendre être un bon chrétien, parce qu'il avait dévelopé en profe férieufe cette épigramme de *Jean-Baptifte Rouffeau*.

> . . . . . Oui, je voudrais connaître,
> Toucher au doigt, fentir la vérité.
> Hé bien, courage, allons, reprit le prêtre :
> Ofrez à Dieu votre incrédulité.

L'humeur qui a pu égarer M. de *Voltaire* n'eft-elle pas excufable ? Il eût dû plaindre M. *Rouffeau* : mais un homme

qui, dans ſon malheur, calomniait, outrageait, dénonçait tous ceux qui ſeſaient cauſe commune avec lui, pouvait auſſi exciter l'indignation.

Excepté ces traits contre M. *Rouſſeau*, on ne trouve ici que des plaiſanteries. La manière dont milord *Abington* reſſuſcite *Catherine* eſt une ſorte de reproche aux Génevois d'aimer trop l'argent; mais ce reproche, qu'on peut faire aux habitans de toutes les villes purement commerçantes, n'eſt-il pas fondé? Tout homme qui, ayant le néceſſaire, et un patrimoine ſufiſant à laiſſer à ſes enſans, ſe dévoue à un métier lucratif, peut-il ne pas aimer l'argent? s'ocupe-t-on toute ſa vie ſans néceſſité d'une choſe qu'on n'aime point? le déſintéreſſement qu'afecte un homme qui s'eſt livré long-tems au ſoin de s'enrichir ne peut être que de l'hipocriſie.

PROLOGUE.

On a ſi mal imprimé quelques chants de ce poëme, nous en avons vu des morceaux ſi défigurés dans diférens journaux, on eſt ſi empreſſé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuſe paix dont nous jouiſſons, que nous avons interrompu notre édition de l'Hiſtoire des anciens Babyloniens et des Gomérites, pour donner l'hiſtoire véritable des diſſentions préſentes de Genève, miſe en vers par un jeune franc-comtois, qui paraît promettre beaucoup. Ses talens feront encouragés, ſans doute, par tous les gens de lettres, qui ne ſont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au devant du mérite naiſſant, qui n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les piéces nouvelles, jamais écrit la moindre impoſture, jamais acuſé perſonne de ſentimens erronés ſur la grâce prévenante, jamais atribué à d'autres leurs obſcurs écrits, et jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en queſtion, pour faire imprimer contre lui de petits avertiſſemens ſcandaleux.

Nous recommandons ce poëme à la protection des eſprits fins et éclairés, qui abondent dans notre province. Nous ne nous flatons pas que le ſieur d'*Hémeri* (*) et le nommé *Bruyſet Ponthus*, marchand libraire à Lyon, le laiſſent ariver juſqu'à Paris. On imprime aujourdui dans les provinces uniquement pour les provinces : Paris eſt une ville trop ocupée d'objets ſérieux, pour être ſeulement informée de la guerre de Genève. L'opéra comique, le ſinge de *Nicolet*, les romans nouveaux, les actions des fermes et les actrices de l'opéra fixent l'atention de Paris avec tant d'empire, que perſonne n'y fait, ni ſe ſoucie de ſavoir ce qui ſe paſſe au grand Caire, à Conſtantinople, à Moſcou et à Genève. Mais nous eſpérons d'être lus des beaux eſprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits cantons ſuiſſes, de M. l'abbé de Saint-Gall, de M. l'évêque d'Annecy et de ſon chapitre, des révérends pères carmes de Fribourg, &c. &c. *Contenti paucis lectoribus.*

(*) Inſpecteur de police et de la librairie de Paris.

Nous avons ſuivi la nouvelle ortographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conſervant celles qui marquent l'étimologie des mots. Il nous a paru prodigieuſement ridicule d'écrire *françois*, de ne pas diſtinguer les *Français* de ſaint *François d'Aſſiſe* : de ne pas écrire anglais et écoſſais par un *a*, comme on ortographie *portugais*. Il nous ſemble palpable que, quand on prononce *j'aimais*, *je feſais*, *je plaiſais* avec un *a*, comme on prononce *je hais*, *je fais*, *je plais*, il eſt tout-à-fait impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots, et de ne pas ortographier de même ce qu'on prononce abſolument de même.

S'il y a des imprimeurs qui ſuivent encor l'ancienne routine, c'eſt qu'ils compoſent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi, quand je vois un livre où le mot *Français* eſt imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre, et que je ne le lis point.

J'en dis autant à *le Breton*, imprimeur de l'almanac royal : je ne lui payerai point l'almanac qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la groſſiéreté de dire que M. le préſident... M. le conſeiller... demeure dans le *cu de ſac* de Menard, dans le *cu de ſac* des blancs Manteaux, dans le *cu de ſac* de l'Orangerie. Juſqu'à quand les Velches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie !

Hodieque manent veſtigia ruris.

Comment peut-on dire qu'un grave préſident demeure dans un cu ? paſſe encor pour *Fréron* : on peut habiter dans le lieu de ſa naiſſance ; (*) mais un préſident, un conſeiller ! fi ! M. *le Breton*, corigez-vous, ſervez-vous du mot *impaſſe*, qui eſt le mot propre ; l'expreſſion ancienne eſt *impaſſe*. Feu mon couſin *Guillaume Vadé*, de l'académie de Beſançon, vous en avait averti. Vous ne vous êtes pas plus corigé que nos plats auteurs à qui l'on montre envain

(*) Voyez Le pauvre diable, ouvrage en vers aiſés, de feu mon couſin *Vadé* :

Je m'acoſtai d'un homme à lourde mine, &c.

leurs sotises ; ils les laissent subsister, parce qu'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, M. *le Breton*, qui avez du génie, comment, dans le seul ouvrage où un illustre académicien dit que la vérité se trouve, pouvez-vous glisser une infamie qui fait rougir les dames à qui nous devons tous un si profond respect ? Par Notre-Dame, M. *le Breton*, je vous atens à l'année 1769.

PREMIER POSTSCRIPT.

A ANDRÉ PRAULT, *libraire*, *quai des Augustins*.

MONSIEUR *André Prault*, vous avertissez le public, dans l'Avancoureur, N°. 9, du lundi, 29 de février 1768, que M. *le Franc de Pompignan* ayant magnifiquement et superbement fait imprimer ses cantiques sacrés à ses dépens, vous les avez oferts d'abord pour dix-huit livres, ensuite pour seize ; puis vous les avez mis à douze, puis à dix ; enfin vous les cédez pour huit francs, et vous avez dit dans votre boutique :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

Je vous donnerai six francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'apeliez jamais *cu de lampe* les ornemens, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement instruit qu'il n'y a nul raport d'un fleuron à un cu, ni d'un cu à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répéte ces leçons utiles, je répons que je répéterai jusqu'à ce qu'on se soit rangé à son devoir.

SECOND

SECOND POSTSCRIPT.

A M. PANCKOUCKE.

Et vous, M. *Panckoucke*, qui avez ofert par fouſcription le recueil de l'Année littéraire de maître *Aliboron*, dit *Fréron*, à dix ſous le volume relié, ſachez que cela eſt trop cher : deux ſous et demi, s'il vous plaît, M. *Panckoucke*, et je placerai dans ma chaumière cet ouvrage entre *Cicéron* et *Quintilien*. Je me forme une aſſez belle bibliotéque dont je parlerai inceſſamment au roi ; mais je ne veux pas me ruiner.

TROISIEME POSTSCRIPT.

AU MEME.

Je ne veux pas vous ruiner non plus. J'aprens que vous imprimez mes fadaiſes in-4° comme un ouvrage de bénédictin, avec eſtampes, fleurons et point de cus de lampe. De quoi vous aviſez-vous ? on aime aſſez les eſtampes dans ce ſiécle ; mais pour les gros recueils, perſonne ne les lit. Ne faites-vous pas quelquefois réflexion à la multitude innombrable de livres qu'on imprime tous les jours en Europe ? les plaines de Beauce ne pouraient pas les contenir : et n'était le grand uſage qu'on en fait dans votre ville au haut des maiſons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne ſavent pas lire. La rage de mettre du noir ſur du blanc, comme dit *Sady*, le *ſcribendi cacoethes*, comme dit *Horace*, eſt une maladie dont j'ai été ataqué, et dont je veux abſolument me guérir ; tâchez de vous défaire de celle d'imprimer. Tenez-vous-en au moins, en fait de belles-lettres, au ſiécle de *Louis XIV*.

M. d'*Aquin*, que j'aime et que j'estime, a célébré, à mon exemple, le siécle présent, comme j'ai broché le passé : il a fait un relevé des grands hommes d'aujourdui. On y trouve dix-huit maîtres d'orgues et quinze joueurs de violon, mademoiselle *Petit-pas*, mademoiselle *Pelissier*, mademoiselle *Chevalier*, M. *Cahusac*, plusieurs basses-tailles, quelques hautes-contre, neuf danseurs, autant de danseuses. Tous ces talens sont fort agréables, et les jeunes gens comme moi en sont fort épris. Mais peut-être le siécle des *Condé*, des *Turenne*, des *Luxembourg*, des *Colbert*, des *Fénélon*, des *Bossuet*, des *Corneille*, des *Racine*, des *Boileau*, des *Molière*, des *la Fontaine* avait il quelque chose de plus imposant. Je puis me tromper ; je me défie toujours de mon opinion, et je m'en raporte à M. d'*Aquin.*

L A

GUERRE CIVILE

DE GENEVE.

CHANT PREMIER.

AUTEUR ſublime, inégal et bavard, (*a*)
Toi qui chantas le rat et la grenouille,
D'aigneras-tu m'inſtruire dans ton art?
Poliras-tu les vers que je barbouille?
O Taſſoni! plus long dans tes diſcours, (*b*)
De vers prodigue et d'eſprit fort avare,
Me faudra-t-il, dans mon deſſein bizare,
De tes langueurs implorer le ſecours?
Grand Nicolas, de Juvénal émule, (*c*)
Peintre des mœurs, ſurtout du ridicule,
Ton ſtile pur aurait pu me tenter;
Il eſt trop beau, je ne puis l'imiter.
A ſon génie il faut qu'on s'abandonne.
Suivons le nôtre, et n'invoquons perſonne.

Au pié d'un mont que les tems ont pelé, (*d*)
Sur le rivage où, roulant ſa belle onde,
Le Rhône échape à ſa priſon profonde,
Et court au loin par la Sône apelé,
On voit briller la cité génevoiſe,

Noble cité, riche, fière et fournoife. (*e*)
On y calcule, et jamais on n'y rit.
L'art de Barême eſt le ſeul qui fleurit : (*f*)
On hait le bâl, on hait la comédie.
Du grand Rameau l'on ignore les airs :
Pour tout plaiſir Genève pſalmodie
Du bon David les antiques concerts,
Croyant que Dieu ſe plaît aux mauvais vers : (*g*)
Des prédicans la morne et dure eſpéce
Sur tous les fronts a gravé la triſteſſe.

C'EST en ces lieux que maître Jean Calvin,
Savant picard, opiniâtre et vain,
De Paul apôtre impudent interprète,
Diſait aux gens que la vertu parfaite
Eſt inutile au ſalut du chrétien,
Que Dieu fait tout, et l'honnête homme rien.
Ses ſucceſſeurs en foule s'atachèrent
A ce grand dogme, et très mal le prêchèrent.
Robert Covelle était d'un autre avis ;
Il prétendait que Dieu nous laiſſe faire,
Qu'il va donnant châtiment ou ſalaire
Aux actions, ſans gêner les eſprits.
Ses ſentimens étaient aſſez ſuivis
Par la jeuneſſe aux nouveautés encline.
Robert Covelle, au ſortir d'un ſermon
Qu'avait prêché l'inſipide Brognon, (*h*)
Grand défenſeur de la vieille doctrine,
Dans un réduit rencontra Catherine
Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,
Qui laiſſait voir un grand tiers de téton
Rebondiſſant ſous ſa mince étamine.

Chers habitans de ce petit canton,
Vous connaiſſez le beau Robert Covelle,
Son large nez, ſon ardente prunelle,
Son front altier, ſes jarets bien diſpos,
Et tout l'eſprit qui brille en ſes propos.
Jamais Robert ne trouva de cruelle.
Voici les mots qu'il dit à ſa pucelle :
Mort de Calvin ! quel ennuyeux prêcheur
Vient d'annoncer à ſon ſot auditoire
Que l'homme eſt faible, et qu'un pauvre pécheur
Ne fit jamais une œuvre méritoire ?
J'en veux faire une ; il dit, et dans l'inſtant,
O Catherine ! il vous fait un enfant.
Ainſi Neptune, en rencontrant Philire,
Ou Jupiter, voyant au fond des bois,
La jeune Io pour la première fois,
Ont abrégé le tems de leur martire ;
Ainſi David, vainqueur du Philiſtin,
Vit Betzabée, et lui planta ſoudain,
Sans ſoupirer, dans ſon pudique ſein
Un Salomon et toute ſon engeance ;
Ainſi Covelle en ſes amours commence ;
Ainſi les rois, les héros et les Dieux
En ont agi ; le tems eſt précieux.

BIENTOT Catin, dans ſa taille arondie,
Manifeſta les œuvres de Robert.
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert,
Et le ſcandale a la marche étourdie.
Tout fut ému dans les murs génevois ;
Du vieux picard on conſulta les lois, (*i*)
On convoqua le ſacré conſiſtoire.

Trente pédans en robe courte et noire
Dans leur taudis vont ſiéger après boire,
Prêts à dicter leur arêt ſolennel.
Ce n'était pas le Sénat immortel
Qui s'aſſemblait ſous la voûte étérée,
Pour juger Mars avec ſa Cithérée, (*k*)
Surpris tous deux l'un ſur l'autre étendus,
Tout palpitans, et s'embraſſant tout nus.
La Catherine avait caché ſes charmes;
Covelle auſſi, de peur d'humilier
Le Sanhédrin trop promt à l'envier,
Cache avec ſoin ſes redoutables armes.

Du noir Sénat le grave directeur
Eſt Jean Vernet, de maint volume auteur; (*l*)
Le vieux Vernet, ignoré du lecteur,
Mais trop connu des malheureux libraires.
Dans ſa jeuneſſe il a lu les ſaints pères,
Se croit ſavant, afecte un air dévot.
Broun eſt moins fat, et Néedham eſt moins ſot. (*m*)
Les deux amans devant lui comparaiſſent.
A ces objets, à ces péchés charmans,
Dans ſa vieille ame en tumulte renaiſſent
Les ſouvenirs des tendres paſſe-tems
Qu'avec Javotte il eut dans ſon printems.
Il interroge; et ſa rare prudence
Péſe à loiſir ſur chaque circonſtance,
Le lieu, le tems, le nombre, la façon.
L'amour, dit-il, eſt l'œuvre du démon.
Gardez-vous bien de la perſévérance,
Et dites-moi ſi les tendres deſirs
Ont ſubſiſté par delà les plaiſirs.

CATIN fubit fon interrogatoire,
Modeftement jaloufe de fa gloire,
Non fans rougir; car l'aimable pudeur
Eft fur fon front comme elle eft dans fon cœur.
Elle dit tout, rend tout clair et palpable,
Et fait ferment que fon amant aimable
Eft toujours gai, devant, durant, après.
Vernet, content de ces aveux difcrets,
Va prononcer la divine fentence.
Robert Covelle, écoutez à genoux....
A genoux moi!... *vous-même....* Qui? moi!... *vous.*
A vos vertus joignez l'obéiffance.

COVELLE alors, à fa mâle éloquence
Donnant l'effor, et ranimant fon feu,
Dit : » Je fléchis les genoux devant Dieu,
Non devant l'homme, et jamais ma patrie
A mon grand nom ne poura reprocher
Tant de baffeffe et tant d'idolâtrie.
J'aimerais mieux périr fur le bûcher
Qui de Servet a confumé la vie;
J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus,
Avec Chauffon et tant d'autres élus, (*n*)
Que m'avilir à rendre à mes femblables
Un culte infame et des honneurs coupables.
J'ignore encor tout ce que votre efprit
Peut en fecret penfer de Jéfu-Chrift; (*o*)
Mais il fut jufte et ne fut point févère.
Jéfu fit grâce à la femme adultère;
Il dédaigna de tenir à fes piés
Ses doux apas de honte humiliés.
Et vous, pédans, cuiftres de l'évangile,

Qui prétendez remplacer en fierté
Ce qui chez vous manque en autorité,
Nouveaux venus, troupe vaine et futile,
Vous oferiez exiger un honneur
Que refufa Jéfu-Chrift mon Sauveur!
Tremblez, ceffez d'infulter votre maître....
Tu veux parler, tais-toi, Vernet.... Peut-être
Me diras-tu qu'aux murs de Saint-Médard,
Trente prélats, tous dignes de la hart,
Pour exalter leur facré caractère,
Firent feffer Louis le débonnaire, (*p*)
Sur un cilice étendu devant eux.
Louis était plus bête que pieux.
La difcipline en ces jours odieux
Etait d'ufage, et nous venait du Tibre.
C'était un tems de fotife et d'erreur.
Ce tems n'eft plus ; et fi ce déshonneur
A commencé par un vil empereur,
Il finira par un citoyen libre. » (1)

A ce difcours, tous les bons citadins,
Preffés en foule à la porte, aplaudirent,
Comme autrefois les chevaliers romains
Bataient des piés et claquaient des deux mains
Dans le forum, alors qu'ils entendirent
De Cicéron les beaux difcours difus
Contre Verrès, Antoine et Cétégus, (*q*)
Ses tours nombreux, fon éloquente emphafe,
Et les grands mots qui terminaient fa phrafe :
Tel de plaifir le parterre enivré
Fit retentir les clameurs de la joie,
Quand l'Ecoffaife abandonnait en proie

Aux

Aux ris moqueurs du public éclairé
Ce lourd Fréron, diffamé par la ville, (r)
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Six cents bourgeois proclamèrent foudain
Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres,
Et défenfeur des droits du genre humain.
Chacun embraffe et Robert et Catin ;
Et dans leur zéle ils tiennent pour des traîtres
Les prédicans qui, de leurs droits jaloux,
Dans la cité voudraient faire les maîtres,
Juger l'amour, et parler de genoux.

Ami lecteur, il eft dans cette ville
De magiftrats un Sénat peu commun,
Et peu connu. Deux fois douze, plus un,
Font le complet de cette troupe habile.
Ces fénateurs, de leur place ennuyés,
Vivent d'honneur, et font fort mal payés.
On ne voit point une pompe orgueilleufe
Environner leur marche faftueufe ;
Ils vont à pié comme les Manlius,
Les Curius et les Cincinnatus.
Pour tout éclat une énorme perruque
D'un long boudin cache leur vieille nuque,
Couvre l'épaule et retombe en anneaux ;
Cette crinière a deux pendans égaux,
De la Juftice emblême refpectable.
Leur col eft roide; et leur front vénérable
N'a jamais fu pencher d'aucun côté,
Signe d'efprit, et preuve d'équité.
Les deux partis devant eux fe préfentent,

Plaident leur caufe, infiftent, argumentent :
De leurs clameurs le tribunal mugit ;
Et plus on parle, et moins on s'éclaircit.
L'un fe prévaut de la fainte Ecriture ;
L'autre en apelle aux lois de la nature ;
Et tous les deux décochent quelque injure,
Pour apuyer le droit et la raifon.

DANS le Sénat il était un Caton,
Paul Galatin, findic de cette année,
Qui crut l'afaire en ces mots terminée.

» VOS diférens pouraient s'acommoder.
Vous avez tous l'art de perfuader.
Les citoyens et l'éloquent Covelle
Ont leurs raifons... les vôtres ont du poids...
C'eft ce qui fait... l'objet de la querelle...
Nous en pourons parler une autre fois...
Car... en effet... il eft bon qu'on s'entende....
Il faut favoir ce que chacun demande....
De tout Etat l'Eglife eft le foutien....
On doit furtout penfer au... citoyen....
Les blés font chers et la difette eft grande.
Allons dîner... les genoux n'y font rien. » (s)

A ce difcours, à cet arêt fuprême,
Digne en tout fens de Thémis elle-même,
Les deux partis également flatés,
Egalement l'un et l'autre irrités,
Sont réfolus de commencer la guerre.
O guerre horrible! ô fléau de la terre!
Que deviendront Covelle et fes amours?
Des bons bourgeois le bras les favorife ;

Mais les bourgeois ſont un faible ſecours
Quand il s'agit de combatre l'Egliſe.
Leur premier feu bientôt ſe ralentit,
Et pour l'éteindre un dimanche ſufit.
Au cabaret on eſt fier, intrépide;
Mais au ſermon qu'on eſt ſot et timide!
Qui parle ſeul a raiſon trop ſouvent.
Sans rien riſquer ſa voix peut nous confondre.
Un tems viendra qu'on poura lui répondre;
Ce tems eſt proche, et ſera fort plaiſant.

Fin du premier Chant.

CHANT II.

Quand deux partis divifent un empire,
Plus de plaifirs, plus de tranquillité,
Plus de tendreffe et plus d'honnêteté ;
Chaque cerveau, dans fa moële infecté,
Prend pour raifon les vapeurs du délire ;
Tous les efprits, l'un par l'autre agité,
Vont redoublant le feu qui les infpire :
Ainfi qu'à table un cercle de buveurs,
Fefant au vin fuccéder les liqueurs,
Tout en buvant demande encor à boire,
Verfe à la ronde, et fe fait une gloire
En s'enivrant d'enivrer fon voifin.

Des prédicans le bataillon divin,
Ivre d'orgueil et du pouvoir fuprême,
Avait déjà prononcé l'anatême ;
Car l'hérétique excommunie auffi.
Ce facré foudre eft lancé fans merci
Au nom de Dieu. Genève imite Rome,
Comme le finge eft copifte de l'homme.
Robert Covelle et fes braves bourgeois
Font peu de cas des foudres de l'Eglife ;
On en fait trop : on lit l'Efprit des lois.
A fon pafteur l'ouaille eft peu foumife.
Le fier Rodon, l'intrépide Flournois,
Pallard le riche, et le difert Clavière
Vont envoyer, d'une commune voix,

Les prédicans prêcher dans la rivière.
On s'y dispose, et le vaillant Rodon
Saisit déjà le sot prêtre Brognon
A la braguette, au colet, au chignon ;
Il le soulève, ainsi qu'on vit Hercule,
En déchirant la robe qui le brûle,
Lancer d'un jet le malheureux Licas.
Mais, ô prodige ! et qu'on ne croira pas,
Tel est l'ennui dont la sage nature
Dota Brognon, que sa seule figure
Peut assoupir, et même sans prêcher,
Tout citoyen qui l'oserait toucher :
Rien n'y résiste, homme, femme, ni fille.
Maître Brognon ressemble à la torpille ;
Elle engourdit les mains des matelots
Qui de trop près la suivent sur les flots.
Rodon s'endort, et Pallard le secoue ;
Brognon gémit étendu dans la boue.

Tous les pasteurs étaient saisis d'effroi.
Ils criaient tous, au secours, à la loi !
A moi, chrétiens, femmes, filles, à moi !
A leurs clameurs une troupe dévote,
Se rajustant, descend de son grenier,
Et crie, et pleure, et se retrousse, et trote,
Et porte en main Saurin et le psautier : (*a*)
Et les enfans vont pleurant après elles ;
Et les amans, donnant le bras aux belles,
Diacre, maçon, corroyeur, pâtissier,
D'un flot subit inondent le quartier.
La presse augmente, on court, on prend les armes ;
Qui n'a rien vu donne le plus d'alarmes.

Chacun penſe être à ce jour ſi fatal
Où l'ennemi, qui s'y prit aſſez mal,
Aux piés des murs vint planter ſes échelles, (*b*)
Pour tuer tout, excepté les pucelles.

DANS ce fracas le ſage et doux Dolot
Fait un grand ſigne et d'abord ne dit mot.
Il eſt aimé des grands et du vulgaire ;
Il eſt poëte, il eſt apoticaire,
Grand philoſophe, et croit en Dieu pourtant ;
Simple en ſes mœurs, il eſt toujours content,
Pourvu qu'il rime et pourvu qu'il rempliſſe
De ſes beaux vers le Mercure de Suiſſe.
Dolot s'avance ; et dès qu'on s'aperçut
Qu'il prétendait parler à des viſages,
On l'entoura, le déſordre ſe tut.
» Meſſieurs, dit-il, vous êtes nés tous ſages ;
Ces mouvemens ſont des convulſions ;
C'eſt dans le foie, et ſurtout dans la rate
Que Gallien, Nicomaque, Hipocrate,
Tous gens ſavans, placent les paſſions.
L'ame eſt du corps la très humble ſervante ;
Vous le ſavez, les eſprits animaux
Sont fort légers, et s'en vont aux cerveaux
Porter le trouble avec l'humeur peccante :
Conſultons tous le célébre Tronchin ;
Il connaît l'ame, il eſt grand médecin ;
Il peut beaucoup dans cette épidémie. »

TRONCHIN ſortait de ſon académie,
Lorſque Dolot diſait ces derniers mots.
Sur ſon beau front ſiége le doux repos ;

Son nez romain dès l'abord en impose ;
Ses yeux sont noirs, ses lévres sont de rose ;
Il parle peu, mais avec dignité.
Son air de maître est plein d'une bonté
Qui tempérait la splendeur de sa gloire.
Il va tâtant le pouls du Consistoire
Et du Conseil, et des plus gros bourgeois.

SUR eux à peine il a placé ses doigts,
O de son art merveilleuse puissance!
O vanités! ô fatale science!
La fiévre augmente ; un délire nouveau
Avec fureur ataque tout cerveau. (*c*)
J'ai vu souvent près des rives du Rhône
Un serviteur de Flore et de Pomone,
Par une digue arêtant de ses mains
Le flot bruyant qui fond sur ses jardins :
L'onde s'irrite, et brisant sa barière,
Va ravager les œillets, les jasmins
Et des melons la couche printanière.
Telle est Genève ; elle ne peut soufrir
Qu'un médecin prétende la guérir ;
Chacun s'émeut, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine afable :
Du genre humain voilà le sort fatal.
Nous buvons tous dans une coupe amère
Le jus du fruit que mangea notre mère ;
Et du bien même il naît encor du mal.
Lui, d'un pas grave, et d'une marche lente,
Laisse gronder la troupe turbulente,
Monte en carosse, et s'en va dans Paris
Prendre son rang parmi les beaux esprits.

GENÈVE alors eſt en proie au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'inſulte.
Tous contre tous, Bitet contre Bitet;
Chacun écrit, chacun fait un projet;
On repréſente et puis on repréſente;
A penſer creux tout bourgeois ſe tourmente;
Un prédicant donne à l'autre un ſouflet;
Comme la horde à Moïſe attachée
Vit autrefois, à ſon très grand regret,
Sédékia, prophète peu diſcret,
Qui ſouflletait le prophète Michée. (*d*)

QUAND le ſoleil, ſur la fin d'un beau jour,
De ſes rayons dore encor nos rivages,
Que Philomèle enchante nos bocages,
Que tout reſpire et la paix et l'amour,
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
D'où partent-ils? dans quels antres profonds
Etaient cachés les fougueux aquilons?
Où dormaient-ils? quelle main ſur nos têtes
Dans le repos retenait les tempêtes?
Quel noir démon ſoudain trouble les airs?
Quel bras terrible a ſoulevé les mers?
On n'en fait rien. Les ſavans ont beau dire
Et beau rêver; leurs ſiſtêmes ſont rire:
Ainſi Genève, en ces jours pleins d'effroi,
Etait en guerre, et ſans ſavoir pourquoi.

PRÈS d'une égliſe à Pierre conſacrée,
Très ſale égliſe, et de Pierre abhorrée,
Qui brave Rome, hélas! impunément;
Sur un vieux mur eſt un vieux monument,

Reſte

Reſte maudit d'une déeſſe antique,
Du paganiſme ouvrage fantaſtique,
Dont les Enfers animaient les accens,
Lorſque la terre était ſans prédicans.
Dieu quelquefois permet qu'à cette idole
L'eſprit malin prête encor ſa parole.
Les Génevois conſultent ce démon
Quand par malheur ils n'ont point de ſermon.
Ce diable antique eſt nommé l'Inconſtance :
Elle a toujours confondu la prudence.
Une girouette, expoſée à tout vent,
Eſt à la fois ſon trône et ſon emblême;
Cent papillons forment ſon diadême.
Par ſon pouvoir magique et décevant
Elle envoya Charle-Quint au couvent,
Jule ſecond aux travaux de la guerre;
Fit Amédée et moine, et pape, et rien; (*e*)
Bonneval turc, (*f*) et Makarti chrétien. (*g*)
Elle eſt fêtée en France, en Angleterre.
Contre l'ennui ſon charme eſt un ſecours.
Elle a, dit-on, gouverné les amours :
S'il eſt ainſi, c'eſt gouverner la terre.
Monſieur Rillet, dont l'eſprit eſt vanté, (*h*)
Eſt fort dévot à cette Déité;
Il eſt profond dans l'art de l'ergotiſme;
En quatre parts il vous coupe un ſophiſme;
Prouve et réfute, et rit d'un ris malin
De ſaint Thomas, de Paul et de Calvin.
Il ne fait pas grand uſage des filles,
Mais il les aime. Il trouve toujours bon
Que du plaiſir on leur donne leçon,
Quand elles ſont honnêtes et gentilles;

Permet qu'on change et de fille et d'amant,
De vins, de mode et de gouvernement.

" Amis, dit-il, alors que nos penſées
Sont au droit ſens tout-à-fait opoſées,
Il eſt certain, par le raiſonnement,
Que le contraire eſt un bon jugement;
Et qui s'obſtine à ſuivre ſes viſées
Toujours du but s'écarte ouvertement.
Pour être ſage il faut être inconſtant.
Qui toujours change, une fois au moins trouve
Ce qu'il cherchait; et la raiſon l'aprouve.
A ma Déeſſe allez ofrir vos vœux;
Changez toujours, et vous ſerez heureux. "

Ce beau diſcours plut fort à la commune.
Si les Romains adoraient la Fortune,
Diſait Rillet, on peut avec honneur
Prier auſſi l'Inconſtance ſa ſœur.
Un peuple entier ſuit avec allégreſſe
Rillet qui vole aux piés de la Déeſſe.
On s'agenouille, on tourne à ſon autel.
La Déité, tournant comme eux ſans ceſſe,
Dicte en ces mots ſon arêt ſolennel :

" Robert Covelle, allez trouver Jean-Jacques,
Mon favori, qui devers Neuchâtel,
Par paſſe-tems, fait aujourdui ſes pâques. (*i*)
C'eſt le ſoutien de mon culte éternel.
Toujours il tourne, et jamais ne rencontre;
Il vous ſoutient et le pour et le contre
Avec un front de pudeur dépouillé.

Cet étourdi ſouvent a barbouillé
De plats romans, de ſades comédies,
Des opéra, de minces mélodies ;
Puis il condamne en ſtile entortillé
Les opéra, les romans, les ſpectacles.
Il vous dira qu'il n'eſt point de miracles,
Mais qu'à Veniſe il en a fait jadis.
Il ſe connaît finement en amis ;
Il les embraſſe, et pour jamais les quite.
L'ingratitude eſt ſon premier mérite.
Par grandeur d'ame il hait ſes bienſaiteurs :
Verſez ſur lui les plus nobles ſaveurs,
Il frémira qu'un homme ait la puiſſance,
La volonté, la coupable impudence
De l'avilir en lui feſant du bien.
Il tient beaucoup du naturel du chien :
Il jape et fuit, et mord qui le careſſe.
Ce qui ſurtout me plait et m'intéreſſe,
C'eſt que de ſecte il a changé trois fois
En peu de tems, pour faire un meilleur choix.
Allez, volez, Catherine, Covelle,
Dans votre guerre engagez mon héros,
Et qu'il y trouve une gloire nouvelle ;
Le Dieu du lac vous atend ſur ſes flots.
Envain mon ſort eſt d'aimer les tempêtes :
Puiſſe Borée, enchaîné ſur vos têtes,
Abandonner au ſoufle des Zéphirs
Et votre barque et vos charmans plaiſirs !
Soyez toujours amoureux et fidelles,
Et jouiſſans. C'eſt ſans doute un ſouhait
Que juſqu'ici je n'avais jamais fait ;
Je ne voulais que des amours nouvelles ;

Mais ma nature étant le changement,
Pour votre bien je change en ce moment.
Je veux enfin qu'il ſoit dans mon empire
Un couple heureux ſans infidélité,
Qui toujours aime et qui toujours deſire.
On l'ira voir un jour par rareté.
Je veux donner, moi, qui ſuis l'Inconſtance,
Ce rare exemple; il eſt ſans conſéquence;
J'empêcherai qu'il ne ſoit imité.
Je ſuis vrai pape, et je donne diſpenſe,
Sans déroger à ma légéreté.
Ne doutez point de ma divinité.
Mon vatican, mon égliſe eſt en France. »
Diſant ces mots la Déeſſe bénit
Les deux amans, et le Peuple aplaudit.

A cet oracle, à cette voix divine,
Le beau Robert, la belle Catherine
Vers la girouette avancèrent tous deux,
En ſe donnant des baiſers amoureux.
Leur tendre flâme en était augmentée;
Et la girouette, un moment arêtée,
Ne tourna point, et ſe fixa pour eux.

Les deux amans ſont prêts pour le voyage.
Un peuple entier les conduit au rivage:
Le vaiſſeau part. Zéphir et les Amours
Sont à la poupe, et dirigent ſon cours,
Enflent la voile, et d'un batement d'aile
Vont careſſant Catherine et Covelle.
Tels, en allant ſe coucher à Paphos,
Mars et Vénus ont vogué ſur les flots;

Tels Amphitrite et le puiſſant Nérée
Ont fait l'amour ſur la mer azurée.
Les bons bourgeois au rivage aſſemblés
Suivaient de l'œil ce couple ſi fidelle :
On n'entendait que les cris redoublés
De liberté, de Catin, de Covelle.

PARMI la foule il était un ſavant
Qui ſur ce cas rêvait profondément,
Et qui tirait un fort mauvais préſage
De ce tumulte et de ce beau voyage.
» Meſſieurs, dit-il, je ſuis vieux, et j'ai vu
Dans ce pays bon nombre de ſotiſes :
Je fus ſoldat, prédicant et cocu ;
Je fus témoin des plus terribles criſes :
Mon biſaïeul a vu mourir Calvin ;
J'aime Covelle ; et ſurtout ſa Catin ;
Elle eſt charmante, et je ſais qu'elle brille
Par ſon eſprit comme par ſes attraits :
Mais, croyez-moi, ſi vous aimez la paix,
Allez ſouper avec madame Oudrille. »

NOTRE ſavant, ayant ainſi parlé,
Fut du public impudemment ſifflé.
Il n'en tint compte. Il répétait ſans ceſſe
Madame Oudrille... on l'entoure, on le preſſe :
Chacun riait des diſcours du barbon ;
Et cependant lui ſeul avait raiſon.

Fin du ſecond Chant.

CHANT III.

QUAND sur le dos de ce lac argenté
Le beau Robert et sa tendre maîtresse
Voguaient en paix, et savouraient l'ivresse
Des doux desirs et de la volupté,
Quand le Silvain, la Driade atentive
D'un pas léger acouraient sur la rive,
Lorsque Protée et les Nimphes de l'eau
Nageaient en foule autour de leur bateau,
Lorsque Triton caressait la Naïade,
Que devenait ce Jean-Jacque Rousseau
Chez qui Robert allait en ambassade ?

DANS un valon fort bien nommé *Travers*
S'éléve un mont, vrai séjour des hivers :
Son front altier se perd dans les nuages ;
Ses fondemens sont aux creux des Enfers.
Au pié du mont sont des antres sauvages
Du Dieu du jour ignorés à jamais ;
C'est de Rousseau le digne et noir palais.
Là se tapit ce sombre énergumène,
Cet ennemi de la nature humaine,
Pétri d'orgueil et dévoré de fiel ;
Il fuit le monde, et craint de voir le ciel.
Et cependant sa triste et vilaine ame
Du Dieu d'amour a ressenti la flâme.
Il a trouvé pour charmer son ennui
Une beauté digne en effet de lui.

C'était Caron amoureux de Mégère.
Une infernale et hideuse sorcière
Suit en tous lieux le magot ambulant,
Comme la chouette est jointe au chat-huant.
L'infame vieille avait pour nom Vachine;
C'est sa Circé, sa Didon, son Alcine.
L'aversion pour la terre et les cieux
Tient lieu d'amour à ce couple odieux.
Si quelquefois dans leurs ardeurs secrettes
Leurs os pointus joignent leurs deux squelettes,
Dans leurs transports ils se pâment soudain
Du seul plaisir de nuire au genre humain.

NOTRE euménide avait alors en tête
De diriger la foudre et la tempête
Devers Genève. Ainsi l'on vit Junon,
Du haut des airs, terrible et forcenée,
Persécuter les restes d'Ilion,
Et foudroyer les compagnons d'Enée.
Le roux Rousseau renversé sur le sein,
Le sein pendant de l'infernale amie,
L'encourageait dans le noble dessein
De submerger sa petite patrie.
Il détestait sa ville de Calvin,
Hélas! pourquoi? c'est qu'il l'avait chérie.

AUX cris aigus de l'horrible harpie,
Déjà Borée, entouré de glaçons,
Est acouru du pays des Lapons.
Les Aquilons arivent de Scythie;
Les gnomes noirs dans la terre enfermés,
Où se pétrit le bitume et le soufre,

Font exhaler du profond de leur goufre
Des ſeux nouveaux, dans l'Enfer alumés.
L'air s'en émeut, les Alpes en mugiſſent,
Les vents, la grêle et la foudre s'uniſſent :
Le jour s'enfuit ; le Rhône épouvanté
Vers Saint-Maurice eſt déjà remonté. (1)
Le lac au loin vomit de ſes abîmes
Des flots d'écume élancés dans les airs,
De cent débris ſes deux bords ſont couverts.
Des vieux ſapins les ondoyantes cimes
Dans leurs rameaux engoufrent tous les vents,
Et de leur chute écrâſent les paſſans :
Un foudre tombe, un autre ſe ralume :
Du feu du ciel on connaît la coutume ;
Il va fraper des arides rochers,
Ou le métal branlant dans les clochers.
Car c'eſt toujours ſur les murs de l'Égliſe
Qu'il eſt tombé ; tant Dieu la favoriſe,
Tant il prend ſoin d'éprouver ſes élus.

Les deux amans, au gré des flots émus,
Sont tranſportés au ſéjour du tonnerre,
Au fond du lac, aux rochers, à la terre.
De tous côtés entourés de la mort,
Aucun des deux ne penſait à ſon ſort.
Covelle craint, mais c'était pour ſa belle ;
Catin s'oublie, et tremble pour Covelle.
Robert diſait aux Zéphirs, aux Amours,
Qui conduiſaient la barque tournoyante :
Dieux des amans, ſecourez mon âmante,
Aidez Robert à ſauver ſes beaux jours,
Pompez cette eau ; bouchez-moi cette fente.

A

A l'aide ! à l'aide ! et la troupe charmante
Le fecondait de fes doigts enfantins,
Par des efforts douloureux et trop vains.

L'AFFREUX Borée a chaffé le Zéphire ;
Un aquilon prend en flanc le navire,
Brife la voile et caffe les deux mats ;
Le timon cède et s'envole en éclats ;
La quille faute, et la barque s'entr'ouvre ;
L'onde écumante en un moment la couvre.

LA tendre amante étendant fes beaux bras,
Et s'élançant vers fon héros fidelle,
Difait : Cher Co.... l'onde ne permit pas
Qu'elle achevât le beau nom de Covelle.
Le flot l'emporte, et l'horreur de la nuit
Dérobe aux yeux Catherine expirante.
Mais la clarté terrible et renaiffante
De cent éclairs, dont le feu paffe et fuit,
Montre bientôt Catherine flotante,
Jouet des vents, des flots et du trépas.
Robert voyait ces malheureux apas,
Ces yeux éteints, ces bras, ces cuiffes rondes,
Ce fein d'albâtre, à la merci des ondes :
Il la faifit ; et d'un bras vigoureux,
D'un fort jaret, d'une large poitrine,
Brave les vents, fend les flots écumeux,
Tire après lui la tendre Catherine ;
Pouffe, s'avance, et cent fois repouffé,
Plongé dans l'onde, et jamais renverfé,
Perdant fa force, animant fon courage,
Vainqueur des flots, il aborde au rivage.

ALORS il tombe épuifé de l'effort.
Les habitans de ce malheureux bord
Sont fort humains, quoique peu fociables;
Aiment l'argent autant qu'aucun chrétien,
En gagnent peu, mais font fort charitables
Aux étrangers, quand il n'en coûte rien.
Aux deux amans une troupe s'avance.
Bonnet acourt, Bonnet le médecin, (2)
De qui Laufane admire la fcience;
De fon grand art il connaît tout le fin.
Aux impotens il prefcrit l'exercice;
D'après Haller il décide qu'en Suiffe,
Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.
A ce feul mot, Covelle fe réveille;
Avec Bonnet il vide une bouteille,
Et puis une autre; il reprend fon teint frais,
Il eft plus lefte et plus beau que jamais.
Mais Catherine, hélas! ne pouvait boire.
De fon amant les foins font fuperflus;
Bonnet prétend qu'elle a bu l'onde noire;
Robert difait, qui ne boit point n'eft plus.
Lors il fe pâme, il revient, il s'écrie,
Fait retentir les airs de fes clameurs,
Se pâme encor fur la nimphe chérie,
S'étend fur elle, et, la baignant de pleurs,
Par cent baifers croit la rendre à la vie.
Il penfe même en cet objet charmant
Sentir encor un peu de mouvement.
A cet efpoir envain il s'abandonne:
Rien ne répond à fes brûlans efforts.
Ah! dit Bonnet, je crois, Dieu me pardonne!
Si les baifers n'animent point les morts,

Qu'on n'a jamais reſſuſcité perſonne.
Covelle dit, hélas! s'il eſt ainſi,
C'en eſt donc fait, je vais mourir auſſi.
Puis il retombe; et la nuit éternelle
Semblait couvrir le beau front de Covelle.

DANS ce moment, du fond des antres creux,
Venait Rouſſeau ſuivi de ſon Armide,
Pour contempler le ravage homicide
Qu'ils excitaient ſur ces bords malheureux.
Il voit Robert qui, penché ſur l'aréne,
Baiſait encor les genoux de ſa reine,
Roulait les yeux et lui ſerrait la main.
Que fais-tu là? lui cria-t-il ſoudain.
Ce que je fais? mon ami, je ſuis ivre
De déſeſpoir et de trés mauvais vin.
Catin n'eſt plus: j'ai le malheur de vivre;
J'en ſuis honteux; adieu, je vais la ſuivre.
Rouſſeau réplique: „ As-tu perdu l'eſprit?
As-tu le cœur ſi lâche et ſi petit?
Aurais-tu bien cette faibleſſe infame
De t'abaiſſer à pleurer une femme!
Sois ſage enfin: le ſage eſt ſans pitié;
Il n'eſt jamais ſéduit par l'amitié:
Tranquile et dur en ſon orgueil ſuprême,
Vivant pour ſoi, ſans beſoin, ſans deſir,
Semblable à Dieu, concentré dans lui-même,
Dans ſon mérite il met tout ſon plaiſir.
J'ai quelquefois feſtoyé ma ſorcière,
Mais ſi le Ciel terminait ſa carière,
Je la verrais mourir à mes côtés,
Des dons cuiſans qui nous ont infectés,

Sur un fumier rendant ſon ame au diable,
Que ma vertu paiſible, inaltérable,
Me défendrait de m'écarter d'un pas
Pour la ſauver des portes du trépas.
D'un vrai Rouſſeau tel eſt le caractère ;
Il n'eſt ami, parent, époux, ni père,
Il eſt de roche : et quiconque, en un mot,
Nâquit ſenſible, eſt fait pour être un ſot. »
Ah ! dit Robert, cette grande doctrine
A bien du bon, mais elle eſt trop divine :
Je ne ſuis qu'homme, et j'oſe déclarer
Que j'aime fort toute humaine faibleſſe :
Pardonnez-moi la pitié, la tendreſſe,
Et laiſſez-moi la douceur de pleurer.

COMME il parlait, paſſa ſur cette terre,
En berlingot, certain pair d'Angleterre,
Qui voyageait tout excédé d'ennui,
Uniquement pour ſortir de chez lui ;
Lequel avait, pour charmer ſa triſteſſe,
Trois chiens courans, du punch et ſa maîtreſſe.
Dans le pays on connaiſſait ſon nom
Et tous ſes chiens ; c'eſt milord Abington. (3)
Il aperçoit une foule éperdue,
Une beauté ſur le ſable étendue,
Covelle en pleurs, et des verres caſſés.
Que fait-on là ? dit-il à la cohue.
On meurt, Milord : et les gens empreſſés
Portaient déjà les quatre ais d'une bière,
Et deux manans fouillaient le cimetière.
Bonnet diſait : Notre art n'eſt que trop vain,
On a tenté des baiſers et du vin ;

Rien n'a paſſé. Cette pauvre bourgeoiſe
A fait ſon tems ; qu'on l'enterre, et buvons.
Milord reprit, eſt-elle génevoiſe ?
Oui, dit Covelle : hé bien, nous le verrons.
Il ſaute en bas, il écarte la troupe,
Qui fait un cercle en lui preſſant la croupe,
Marche à la belle, et lui met dans la main
Un gros bourſon de cent livres ſterling.
La belle ſerre, et ſoudain reſſuſcite.
On bat des mains ; Bonnet n'a jamais ſu
Ce beau ſecret. La gaupe décrépite
Dit qu'en Enfer il était inconnu.
Rouſſeau convient que, malgré ſes preſtiges,
Il n'a jamais fait de pareils prodiges.
Milord ſourit : Covelle tranſporté
Croit que c'eſt lui qu'on a reſſuſcité.
Puis, en danſant, ils s'en vont à la ville,
Pour s'amuſer de la guerre civile.

Fin du troiſième Chant.

CHANT IV.

Nos voyageurs devifaient en chemin ;
Ils fe flataient d'obtenir du deftin
Ce que leur cœur aveuglément defire,
Bonnet de boire, et Jean-Jacque d'écrire ;
Catin d'aimer ; la vieille de médire ;
Robert de vaincre, et d'aller à grands pas
Du lit à table et de table aux combats.
Tout caractère en caufant fe déploie.
Milord difait : » Dans ces remparts facrés
Avant-hier les Français font entrés ;
Nous nous batrons, c'eft là toute ma joie ;
Mes chiens et moi nous fuivrons cette proie.
J'aurai contre eux mes fufils à deux coups :
Pour un anglais c'eft un plaifir bien doux.
Des Génevois je conduirai l'armée. »

Comme il parlait, paffa la Renommée :
Elle portait trois cornets à bouquin ; (1)
L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
Et le dernier, que l'on entend à peine,
Eft pour le vrai, que la nature humaine
Chercha toujours et ne connut jamais.
La belle auffi fe fervait de fiflets.
Son écuyer, l'aftrologue de Liége,
De fon chapitre obtint le privilége
D'acompagner l'errante Déité ;
Et le Menfonge était à fon côté.

Entre eux marchait le Vieux à tête chauve,
Avec ſon ſable, et ſa fatale faulx.
Auprès de lui la Vérité ſe ſauve.
L'âge et la peine avaient courbé ſon dos ;
Il étendait ſes deux peſantes ailes ;
La Vérité, qu'on néglige ou qu'on fuit,
Qu'on aime envain, qu'on maſque ou qu'on pourſuit,
En gémiſſant, ſe blotiſſait ſous elles.
La Renommée à peine la voyait,
Et, tout courant, devant elle avançait.

Hé bien, Madame, avez-vous des nouvelles?
Dit Abington : » J'en ai beaucoup, Milord ;
Déjà Genève eſt le champ de la mort.
J'ai vu de Luc, plein d'eſprit et d'audace, (2)
Dans le combat animer les bourgeois.
J'ai vu tomber au ſeul ſon de ſa voix
Quatre ſindics étendus ſur la place. (3)
Verne eſt en caſque, et Vernet en cuiraſſe ;
L'encre et le ſang dégoutent de leurs doigts.
Ils ont prêché la diſcorde cruelle,
Diféremment, mais avec même zéle.
Tels, autrefois, dans les murs de Paris,
Des moines blancs, noirs, minimes et gris,
Portant mouſquet, carabine, rondelle,
Encourageaient tout un peuple fidelle
A débuſquer le plus grand des Henris,
Aimé de Mars, aimé de Gabrielle,
Héros charmant, plus héros que Covelle.
Bèze et Calvin ſortent de leurs tombeaux :
Leur voix terrible épouvante les ſots ;
Ils ont crié d'une voix de tonnerre,

Perſécutez ; c'eſt là leur cri de guerre.
Satan, Megère, Aſtaroth, Alecton,
Sur les remparts ont pointé le canon :
Il va tirer ; je crois déjà l'entendre :
L'égliſe tombe, et Genève eſt en cendre. »

BON, dit la vieille, allons, doublons le pas.
Exaucez-nous, puiſſant Dieu des combats !
Dieu Sabaoth, de Jacob et de Bèze ;
Tout va périr ; je ne me ſens pas d'aiſe.

ENFIN la troupe eſt aux remparts ſacrés,
Remparts chétifs et très mal réparés.
Elle entre, obſerve, avance, fait ſa ronde.

TOUT reſpirait la paix la plus profonde.
Au lieu du bruit des foudroyans canons,
On entendait celui des violons ;
Chacun danſait. On voit, pour tout carnage,
Pigeons, poulets, dindons et grianaux,
Trois cents perdrix, à piés de cardinaux,
Chez les traiteurs étalant leur plumage.

MILORD s'étonne ; il court au cabaret :
A peine il entre, une actrice jolie
Vient l'aborder d'un air tendre et diſcret,
Et l'inviter à voir la comédie.
O juſte Ciel ! qu'eſt-ce donc qui s'eſt fait ?
Quel changement ! alors notre Zaïre
Au doux parler, au gracieux ſourire,
Lorgna Milord, et dit ces propres mots : (*a*)
» Ignorez-vous que tout eſt en repos,
Ignorez-vous qu'un Mécène de France,

Miniſtre

Miniftre heureux et de guerre et de paix,
Jufqu'en ces lieux a verfé fes bienfaits?
S'il faut qu'on prêche, il faut auffi qu'on danfe.
Il nous envoie un brave chevalier, (4)
Ange de paix, comme vaillant guerrier;
Qu'il foit béni! Grâce à fon caducée,
Par les Plaifirs la Difcorde eft chaffée.
Le vieux Vernet, fous fon vieux manteau noir,
Cache en tremblant fa mine embaraffée:
Et nous donnons le Tartufe ce foir. »

» TARTUFE! allons, je vole à cette piéce,
Lui dit Milord: j'ai haï de tout tems
De ces croquans la déteftable efpéce;
Egayons-nous ce foir à leurs dépens.
Allons, Bonnet, Covelle et Catherine.
Et vous auffi, vous Jean-Jacque et Vachine,
Buvons dix coups, mangeons vîte, et courons
Rire à Molière et fifler les fripons. »

A ce difcours, enfant de l'allégreffe,
Rouffeau reftait morne, pâle et penfif;
Son vilain front fut voilé de trifteffe.
D'un vieux caiffier l'héritier préfomptif
N'eft pas plus fot alors qu'on lui vient dire
Que le bon homme en réchape et refpire.
Rouffeau, pouffé par fon maudit démon,
S'en va trouver le prédicant Brognon.
Dans un réduit à l'écart il le tire,
Grince les dents, fe recueille et foupire.
Puis il lui dit: » Vous êtes un fripon;
Je fens pour vous une haine implacable;

Vous m'abhorrez ; vous me donnez au diable ;
Mais nos dangers doiveut nous réunir :
Tout eſt perdu ; Genève a du plaiſir.
C'eſt pour nous deux le coup le plus terrible !
Vernet ſurtout y ſera bien ſenſible.
Les charlatans ſont donc bernés tout net !
Ce ſoir Tartuſe, et demain Mahomet !
Après demain l'on nous joûra de même.
Des Génevois on adoucit les mœurs,
On les polit, ils deviendront meilleurs.
On s'aimera. Soufrirons-nous qu'on s'aime ?
Allons brûler le téâtre à l'inſtant.
Un chevalier, ambaſſadeur de France,
Vient d'ériger cet affreux monument,
Séjour de paix, de joie et d'innocence :
Qu'il ſoit détruit juſqu'en ſon fondement.
Ayons tous deux la vertu d'Eroſtrate ; (5)
Ainſi que lui méritons un grand nom.
Vous connaiſſez la noble ambition :
Le grand vous plaît, et la gloire vous flate.
Prenons ce ſoir en ſecret un brandon.
Envain les ſots diront que c'eſt un crime :
Dans ce bas monde il n'eſt ni bien ni mal :
Aux vrais ſavans tout doit ſembler égal.
Bâtir eſt beau ; mais détruire eſt ſublime.
Brûlons téâtre, actrice, acteur, ſouſleur,
Et ſpectateur, et notre ambaſſadeur. »

Le lourd Brognon crut entendre un prophète,
Crut contempler l'ange exterminateur,
Qui fait ſonner ſa fatale trompette,
Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.

POUR acomplir ce projet de détruire,
Pour réuſſir, Vachine doit s'armer :
Sans toi, Bacchus, peut-on chanter et rire ?
Sans toi, Vénus, peut-on ſavoir aimer ?
Sans toi, Vachine, on n'eſt pas sûr de nuire.
Ils ſont venir la vieille en leur taudis.
La gaupe arive, et de ſes mains crochues
Que de l'Enfer les chiens avaient mordues,
Forme un gâteau de matières fondues
Qui brûleraient les murs du paradis.
Pour en répandre au loin les étincelles,
Vachine a pris (je ne puis décemment
Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend)
Un tas pouri de brochures nouvelles,
Vers de le Brun, morts auſſitôt que nés, (6)
Longs mandemens dans le *Puy* confinés, (7)
Tacite orné, par le ſieur la Blétrie,
D'un ſtile neuf et d'un mélange heureux
De pédantiſme et de galanterie ;
Journal chrétien, madrigaux amoureux ;
De Chiniac les écrits plagiaires ; (8)
Du droit canon quarante commentaires.
Tout ce fatras fut du chanvre en ſon tems ;
Linge il devint par l'art des tiſſerands ;
Puis en lambeaux des pilons le preſsèrent ;
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers
De viſions à l'envi le chargèrent ;
Puis on le brûle : il vole dans les airs,
Il eſt fumée auſſi-bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle eſt l'hiſtoire :
Tout eſt fumée, et tout nous fait ſentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

LES trois méchans ont pofé cette étoupe
Sous le foyer où s'affemble la troupe ;
La méche prend. Ils regardent de loin
L'heureux effet qui fuit leur noble foin, (9)
Clignant les yeux, et tremblant qu'on ne voie
Leurs fronts pliffés fe dérider de joie.
Déjà la flâme a furmonté les toits,
Les toits pouris, féjour de tant de rois ;
Le feu s'étend, le vent le favorife.
Le fpectateur, que la flâme pourfuit,
Crie au fecours, fe précipite et fuit,
Jean-Jacque rit ; Brognon les exorcife.
Ainfi Calcas et le traître Sinon
S'aplaudiffaient lorfqu'ils mirent en cendre
Les murs facrés du fuperbe Ilion
Que le dieu Mars, Aphrodife, Apollon, (10)
Virent brûler et ne purent défendre.

LAS ! que devient le pauvre entrepreneur,
Ce Rofimond plus généreux qu'habile ? (11)
A fes dépens il a, pour fon malheur,
Fait à grands frais meubler le noble afile
Des doux plaifirs peu faits pour cette ville.
Un feul moment confume l'atirail
Du grand Céfar, d'Augufte, d'Orofmane,
Et la toilette où fe coëfa Roxane,
Et l'ornement de Rome et du férail.
O Rofimond ! que devient votre bail !
De tous vos foins quel funefte falaire !
Eft-ce à Calvin que vous aurez recours ?
Eft-ce à l'évêque apelé titulaire ?
Hélas ! lui-même a befoin de fecours.

Ah malheureux ! à qui vouliez-vous plaire ?
Vous êtes plaint ; mais fort abandonné :
Aprés vingt ans vous voilà ruiné.
De vos pareils c'eſt le ſort ordinaire.
Qui du public s'eſt ſait le ſerviteur
Peut ſe vanter d'avoir un méchant maître.
Soldat, auteur, commentateur, acteur
Egalement ſe repentent peut-être.
Loin du public, heureux dans ſa maiſon,
Qui boit en paix, et dort avec Suſon ! (12)

Fin du quatrième Chant.

CHANT V.

DES prédicans les ames réjouies
Rendaient à Dieu des grâces infinies, (1)
Sincérement, du mal qu'on avait fait.
Le cœur d'un prêtre est toujours satisfait
Si les plaisirs que son rabat condamne
Sont enlevés au séculier profane.
Qu'ariva-t-il ? le désordre s'acrut
Quand de ces lieux le plaisir disparut.
Mieux qu'un sermon l'aimable comédie
Instruit les gens, les raproche, les lie :
Voilà pourquoi la Discorde, en tout tems,
Pour son séjour a choisi les couvens.
Les deux partis, plus fous qu'à l'ordinaire,
S'allaient gourmer, n'ayant plus rien à faire.
Et tous les soins du ministre de paix
Dans la cité sont perdus désormais.
Mille horlogers de qui les mains habiles (2)
Savaient guider leurs aiguilles dociles,
D'un acier fin régler les mouvemens,
Marquer l'espace et diviser le tems,
Renonçaient tous à leurs travaux utiles.
Le trouble augmente : on ne sait plus enfin
Quelle heure il est dans les murs de Calvin.
On voit leurs mains tristement ocupées
A ranimer sur un grès plat et rond
Le fer rouillé de leurs vieilles épées.
Ils vont chargeant de salpêtre et de plomb

De lourds mousquets dégarnis de platine.
Le fer pointu qui tourne à la cuisine,
Et fait tourner les poulets déplumés,
Bientôt se change aux regards alarmés
En longue pique, instrument de carnage:
Et l'ouvrier, contemplant son ouvrage,
Tremble lui-même et recule de peur.

O jours, ô tems de disette et d'horreur!
Les artisans, dépourvus de salaire,
Nouris de vent, défiant les hasards,
Meurent de faim, en atendant que Mars
Les extermine à coups de cimeterre.

AVANT ce tems, l'industrie et la paix
Entretenaient une honnête opulence;
Et le travail, père de l'abondance,
Sur la cité répandait ses bienfaits.
La Pauvreté, séche, pâle, au teint blême,
Aux longues dents, aux jambes de fuseaux,
Au corps flétri, mal couvert de lambeaux,
Fille du Styx, pire que la mort même,
De porte en porte allait traînant ses pas.
Monsieur Labat la guette, et n'ouvre pas. (3)
Et cependant Jean-Jacque et sa forcière,
Le beau Covelle et sa reine d'amour,
Avec Bonnet buvaient le long du jour,
Pour soulager la publique misère.
Au cabaret le bon Milord payait:
Des indigens la foule s'y rendait.
Pour s'en défaire, Abington leur jetait
De tems en tems de l'or par les fenêtres;

Nouveau fecret très peu connu des prêtres.
L'or s'épuifa : le fecours dura peu :
Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange.
Sous les drapeaux il eft beau qu'il fe range ;
Mais il faudrait qu'il eût un pot au feu.

C'EN était fait : *les feigneurs magnifiques* (4)
Allaient fubir le fort des républiques ;
Sort malheureux qui mit Athène aux fers,
Abîma Tyr et les murs de Carthage,
Changea la Gréce en d'horribles déferts,
Des fils de Mars énerva le courage,
Dans des filets prit l'empire romain, (5)
Et quelque tems menaça Saint-Marin. (6)
Hélas ! un jour il faut que tout périffe.
Dieu paternel, fauvez du précipice
Ce pauvre peuple, et reculez fa fin.

DANS le Confeil le doux Paul Galatin
Céde à l'orage, et nâvré de trifteffe,
Quite un timon qui branlait dans fa main.
Néceffité fait bien plus que fageffe.

CRAMER un jour, ce Cramer dont la preffe
A tant gémi fous ma profe et mes vers,
Au magafin déjà rongés des vers ;
Le beau Cramer, qui jamais ne s'empreffe
Que de chercher la joie et les feftins ;
Dont le front chauve eft encor cher aux belles ;
Acteur brillant dans nos piéces nouvelles ;
Cramer, vous dis-je, aimé des citadins,
Se promenait dans la ville afligée,
Vide d'argent et d'ennuis furchargée.

Dans

Dans sa cervelle il cherchait un moyen
De la sauver, et n'imaginait rien.
A la fenêtre il voit madame Oudrille,
Et son époux, et son frère, et sa fille,
Qui chantaient tous des chansons en refrain,
Près d'un bufet garni de Chambertin.
Mon cher Cramer est homme qui se pique
De se connaître en vin plus qu'en musique.
Il entre, il boit, il demeure surpris,
Tout en buvant, de voir de beaux lambris,
Des meubles frais, tout l'air de la richesse.
» Je crois, dit-il, non sans quelque allégresse,
Que la fortune, enfin, vous a compris
Au numéro de ses chers favoris.
L'an dix sept cent deux six, ou je me trompe,
Vous étiez loin d'étaler cette pompe ;
Vous demeuriez dans le fond d'un taudis ;
Votre gosier, raclé par la piquette,
Poussait des sons d'une voix bien moins nette.
Pour Dieu montrez à mes sens ébaudis
Par quel moyen votre fortune est faite. »

MADAME Oudrille en ces mots répliqua :
» La pauvreté long-tems nous sufoqua,
Quand la discorde était dans la famille,
Et de chez elle écartait le bon sens :
J'étais brouillée avec monsieur Oudrille,
Monsieur Oudrille avec tous ses parens,
Ma belle-sœur l'était avec ma fille ;
Nous plaidions tous, nous mangions du pain bis.
Notre intérêt nous a tous réunis.
Pour être en paix, dans son lit comme à table,

Le premier point eſt d'être raiſonnable.
Chacun cédant un peu de ſon côté,
Dans la maiſon met la proſpérité. »

CRAMER aimait cette ſaine doctrine.
D'un trait de feu ſon eſprit s'illumine ;
Il ſe recueille, il fait ſon pronoſtic ;
Boit, prend congé, puis aviſe un ſindic
Qui diſputait, dans la place voiſine,
Avec de Luc, et Clavière et Flournois.
Trois conſeillers et quatre bons bourgeois
Auprès de là criaient à pleine tête,
Et ſe morguaient d'un air très mal honnête.
Cramer leur dit : Madame Oudrille eſt prête
A vous donner du meilleur Chambertin :
Montez là haut ; c'eſt l'arêt du deſtin.
Ce jour pour vous doit être un jour de fête.
Chacun y court, citadin, conſeiller :
Le beau Covelle y monte le premier.
En jupon blanc ſa belle requinquée,
Les cheveux teints d'une poudre muſquée,
L'acompagnait et ſerrait ſon blondin,
Qui ſur le cou lui paſſait une main.
A leur devant madame Oudrille arive ;
Sa face eſt ronde et ſa mine eſt naïve,
En la voyant le cœur ſe réjouit.
Elle conta comment elle s'y prit
Pour radouber ſa barque délabrée.

TOUT le Conſeil entendit la leçon.
Le Peuple même écouta la raiſon.
Les jours ſereins de Saturne et de Rhée,

Les tems heureux du beau régne d'Aſtrée
Dès ce moment renâquirent pour eux.
On rapela les danſes et les jeux,
Qu'avait bannis Calvin l'impitoyable ;
Jeux protégés par un miniſtre aimable,
Jeux déteſtés de Vernet l'ennuyeux.
Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour et des plaiſirs de paix,
Revint placer ſon lit à Plainpalais. (7)
Genève fut une grande famille :
Et l'on jura que, ſi quelque brouillon
Metait jamais le trouble à la maiſon,
On l'enverrait devers madame Oudrille.

Le roux Rouſſeau de fureur hébété,
Avec ſa gaupe errant à l'avanture,
S'enfuit de rage, et fit vîte un traité
Contre la paix qu'on venait de conclure.

Fin du cinquième et dernier Chant.

E P I L O G U E.

JE donnerai le ſixième chant dès que l'auteur voudra bien m'en gratifier ; car il gratifie et ne vend pas, quoi qu'en diſe l'ex-jéſuite *Patouillet*, dans un de ſes mandemens contre tous les parlemens du royaume, ſous le nom d'un archevêque (1). J'eſpère qu'alors ma fortune ſera faite, comme celle de l'homme aux quarante écus.

Si quelqu'un ſe formaliſe de ces plaiſanteries très légères ſur un ſujet qui en méritait de plus fortes ; ſi quelqu'un eſt aſſez ſot pour

(1) *J. F. de Montillet*, archevêque d'Auch, ſigna dans ſon palais archiépiſcopal, le 23 de janvier 1764, un libelle diſamatoire compoſé par *Patouillet* et conſors. Ce libelle fut condamné à être brûlé par le boureau, et l'archevêque à dix mille écus d'amende.

Il eſt dit dans ce libelle : (page 35) » Vos » pères vous avaient apris à reſpecter les » jéſuites ; cette vénérable compagnie vous » avait pris dans ſon ſein dès votre enfance, » pour former vos cœurs et vos eſprits » par le lait de ſes inſtructions. Elle ceſſe » d'être : on leur ôte, en les rendant au » ſiècle, le patrimoine qu'ils y avaient » laiſſé, &c. »

C'eſt à dire que *Patouillet* voulait bouleverſer la famille des *Patouillet*, en demandant à partager, et en ne ſe contentant pas de ſa penſion.

Patouillet pourſuit humblement dans ſon palais archiépiſcopal : (page 47) » Quelle eſt » la puiſſance qui a frapé ces coups inouis ? » C'eſt une puiſſance étrangère ..... qui eſt » allée bien au delà des limites de ſa compé- » tence. »

Ainſi, ſelon l'archevêque d'Auch, il faut excommunier tous les parlemens du royaume, les rois de Fiance, d'Eſpagne, de Naple, de Portugal, le duc de Parme, &c. &c. &c.

» Ces parlemens, ajoute-t-il, (page 48) » ſont les vrais ennemis des deux puiſſances, » qui, mille fois abatus par leur concert, » toujours animés de la rage la plus noire, » toujours atentifs à nous nuire, nous ont » porté enfin le plus perçant de tous les » coups. »

Ainſi *Patouillet* fait dire à *Montillet* que les parlemens ſont des ſéditieux qui ont nui à tous les évêques, en les déſeſant des jéſuites.

Notre imbécile *Montillet*
Devint ainſi le perroquet
De notre ſavant *Patouillet* ;
Mais on rabatit ſon caquet.

Patouillet s'aviſe de parler de poëſie dans ſon mandement. Il traite (page 13) de vagabond un oficier du roi qui n'était pas ſorti de ſes terres depuis quinze ans. Il eſt aſſez bien inſtruit pour apeler mercenaire un homme qui, dans ce tems-là même, avait prêté généreuſement au neveu de *J. F. Montillet* une ſomme conſidérable, en bon voiſin : et le *J. F. Montillet* d'Auch eſt aſſez mal aviſé pour ſigner cette impertinence. J'étais auprès de cet oficier du roi, quand, au bout de trois ans, la nièce de l'archevêque *J. F. Montillet* envoya ſon argent avec les intérêts au créancier qui les jeta au nez du porteur.

Si j'avais été à la place de l'archevêque *J. F. Montillet*, j'aurais écrit au bienfaiteur de mon neveu : Monſieur, je vous demande très humblement pardon d'avoir ſigné le libelle de *Patouillet*, &c. ou bien : Monſieur, je ſuis un imbécile qui ne ſais pas ce que c'eſt qu'un mandement, et qui m'en ſuis raporté à ce miſérable *Patouillet*, &c. ou bien : Monſieur, pardonnez à ma bêtiſe, ſi, ne ſachant ni lire ni écrire, j'ai prêté mon nom à ce poliſſon de *Patouillet* ; ou enfin quelque choſe dans ce goût d'honnêteté et de décence. Mais en voilà aſſez ſur *Montillet* et *Patouillet*.

fe fâcher, l'auteur, qui eft par fois goguenard, m'a promis de le fâcher un peu davantage dans le nouveau chant que nous efpérons publier.

A l'égard de *Jean-Jacque*, puifqu'il n'a joué dans tout ce tracas que le rôle d'une cervelle fort mal timbrée, puifqu'il s'eft fait chaffer partout où il a paru, puifque c'eft un abfurde raifonneur qui, ayant imprimé fous fon nom quelques petites fotifes contre *Jefu-Chrift*, a imprimé auffi dans le même libelle que *Jéfu-Chrift eft mort comme un Dieu* : puifqu'il eft quelquefois calomniateur, déclaré tel, et afiché tel, par une déclaration publique des plénipotentiaires de France, de Zurich et de Berne, le 25 de juillet 1766, nous penfons qu'il a falu lui donner le fouet beaucoup plus fort qu'aux autres, et que l'auteur a très bien fait de montrer le vice et la folie dans toute leur turpitude. Nous l'exhortons à traiter ainfi les brouillons et les ingrats, et à écrafer les ferpens de la littérature, de la même main dont il a élevé des trophées à *Henri IV*, à *Louis XIV* et à la vérité, dans tous fes ouvrages. Nous avons befoin d'un vengeur : il eft jufte que celui qui a vécu avec la petite-fille de *Corneille* extermine les defcendans des *Claveret*, des *Scudéri* et des *d'Aubignac*.

Les lois ne peuvent pas punir un calomniateur littéraire, encor moins un charlatan déclamateur qui fe contredit à chaque page ; un romancier qui croit éclipfer Télémaque, en élevant un jeune feigneur pour en faire un menuifier ; et qui croit furpaffer madame de *la Fayette*, en fefant donner des *baifers âcres* par une fuiffeffe à un précepteur fuiffe.

Il n'y a pas moyen de condamner à l'amende honorable ceux qui, ayant devant les yeux les grands modéles du fiécle de *Louis XIV*, défigurent la langue françaife par un ftile barbare ou ampoulé, ou entortillé ; ceux qui parlent poëtiquement de phifique ; ceux qui dans les chofes les plus communes prodiguent les expreffions les plus violentes ; ceux qui, ayant fait ronfler au téâtre des vers qu'on ne peut lire, ne manquent pas de faire dire dans les journaux qu'ils font fupérieurs à l'inimitable *Racine* ; ceux qui fe croient des *Tite-Live*, pour avoir copié des dates ; ceux qui écrivent l'hiftoire avec le ftile familier de la converfation, ou qui font des phrafes,

au lieu de nous aprendre des faits ; ceux qui, inconnus au bareau, publient des recueils de leurs plaidoyers inconnus au public ; ceux qui foutiennent une caufe refpectable par d'abfurdes argumens, et qui ont la bêtife de raporter les objections les plus acablantes pour y faire les réponfes les plus frivoles et les plus fotes ; ceux qui trafiquent de la louange et de la fatire, comme on vend des merceries dans une boutique, et qui jugent infolemment de tout ce qui eft aprouvé, fans avoir jamais pu rien produire de fuportable ; ceux qui..... On aurait plus tôt compté les dettes de l'Angleterre que le nombre de ces excrémens du Parnaffe.

Nous avons donc befoin qu'il s'éléve enfin parmi nous un homme qui fache détruire cette vermine, qui encourage le bon goût et qui profcrive le mauvais, qui puiffe donner le précepte et l'exemple. Mais où le trouver ? qui fera affez éclairé et courageux ?..... Ah ! fi M. l'abbé d'*Olivet*, notre cher compatriote, pouvait prendre cette peine ! mais il eft trop vieux, et l'ex-jéfuite *Nonotte* (2) infecte impunément notre Franche-Comté.

Fait à Befançon, le 25 de mars 1768.

(2) Nous commençons pourtant à efpérer que *Nonotte* fe décraffera. Un magiftrat de notre ville le trouva ces jours paffés danfant en vefte et en culote déchirée avec deux filles de quinze ans. Le voilà dans le bon chemin. On a réprimandé les deux filles ; elles ont répondu qu'elles l'avaient pris pour un finge. A l'égard de *Patouillet*, il n'y a rien à efpérer de lui ; le maraud a pris fon pli. En qualité de franc-comtois, je ne cherche pas les expreffions délicates quand j'ai trouvé les vraies. Le mot propre eft quelquefois néceffaire, quoique la métaphore ait fes agrémens.

On m'a parlé auffi d'un ex-jéfuite nommé *Proft*, impliqué dans la fainte banqueroute de frère *la Valette*, (*) lequel *Proft* eft retiré à Dole, fous le nom de *Rotalier* ; il a déjà fait fon marché avec tous les épiciers de la province, pour leur vendre fes remarques fur le pontificat de *Grégoire VII*, de *Jean XII*, d'*Alexandre VI* ; fur l'ulcère malin dont *Léon X* fut ataqué dans le périnée, fur la liberté d'indiférence, l'optimifme, Zaire, Tancrède, Nanine, Mérope, le Siécle de *Louis XIV* et la Princeffe de Babylone. Nous pourons joindre ici frère *Proft*, dit *Rotalier*, à frère *Nonotte* et à frère *Patouillet*, quand nous ferons de loifir, et que nous aurons envie de rire. Ce n'eft pas que nous négligions *Cogé*, et *Larcher* et *Guyon*, et les grands hommes atachés à la fecte des convulfionnaires, de qui les écrits donnent des convulfions. Nous fommes juftes, nous n'avons acception de perfonne.

Bos, afinufve fuat, nullo difcrimine habemus.

(*) On ne fait pas de quelle banqueroute parle ici M. *C*.., avocat de Befançon, auteur de cet epilogue, car le révérend pere *la Valette*, ou frere *la Valette*, comme on voudra, a fait deux banqueroutes *ad majorem Dei gloriam*, l'une a la Guadeloupe ou Guadaloupe, l'autre à Londre.

NOTES ET VARIANTES

DE

LA GUERRE CIVILE

DE GENEVE.

CHANT PREMIER.

(*a*) HOMERE qui a fait le combat des grenouilles et des rats.

(*b*) L'auteur de *la Secchia rapita*, ou de la terrible guerre, entre Bologne et Modène, pour un seau d'eau.

(*c*) *Nicolas Boileau.*

(*d*) La montagne de Salève, partie des Alpes.

(*e*) Les seuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cents mille livres de rentes sur la France, en divers effets. Il n'y a point de ville en Europe qui, dans son territoire, ait autant de jolies maisons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cents fourneaux dans Genève, où l'on fond l'or et l'argent : on y poussait autrefois des argumens téologiques.

(*f*) Auteur des Comptes faits.

(*g*) Ces vers sont dignes de la musique; on y chante les commandemens de Dieu sur l'air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

(*h*) Prédicant génevois.

(*i*) *Calvin*, chanoine de Noyon.

(*k*) Le Soleil, comme on sait, découvrit *Vénus* couchée avec *Mars*, et *Vulcain* porta sa plainte au consistoire de là-haut.

(*l*) *Vernet*, professeur en téologie, très plat écrivain, fils d'un réfugié. Nous avons ses lettres originales par lesquelles il pria l'auteur de l'Essai sur les mœurs de le gratifier de l'édition, et de l'accepter pour correcteur d'imprimerie. Il fut refusé, et se jeta dans la politique.

(*m*) *Broun*, prédicant écossais, qui a écrit des sotises et des injures, de compagnie avec *Vernet*. Ce prédicant écossais venait souvent manger chez l'auteur sans être prié; et c'est ainsi qu'il témoigna sa reconnaissance. *Néedham* est un jésuite irlandais, imbécile, qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque tems dans sa chimère, et quelques philosophes même ont bâti ce sistême sur cette prétendue expérience aussi fausse que ridicule. [Voyez une note des éditeurs sur Néedham, dans le vol. de Phisique.]

(*n*) *Chauffon*, fameux partifan d'*Alcibiade*, d'*Alexandre*, de *Jule-Céfar*, de *Giton*, de *Desfontaines*, de l'*âne littéraire*, brûlé chez les Velches au dix-feptiéme fiécle.

(*o*) Voyez l'article *Genève* dans l'Enciclopédie. Jamais *Vernet* n'a figné que *Jéfu* eft Dieu confubftantiel à Dieu le père. A l'égard de l'Efprit, il n'en parle pas.

(*p*) Voyez l'hiftoire de l'Empire et de la France.

(*q*) *Cétigus*, complice de *Catilina*.

(*r*) Maître *Aliboron*, dit *Fréron*, était à la première repréfentation de l'Ecoffaife. Il fut hué pendant toute la piéce, et reconduit chez lui, par le public, avec des huées.

(*s*) C'eft le refrain d'une chanfon grivoife, *et ton, lan, la, les genoux n'y font rien*.

(*t*) Il eft très vrai que les miniftres citèrent à *Covelle* l'exemple de *Louis le débonnaire* ou *le faible*, et qu'il leur fit cette réponfe.

Fin des notes du premier Chant.

NOTES

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT SECOND.

(*a*) Les sermons de *Saurin*, prédicant à la Haie, connu pour une petite espiéglerie qu'il fit à milord *Portland*, en faveur d'une fille ; ce qui déplut fort au *Portland*, lequel ne passait cependant pas pour aimer les filles.

(*b*) L'escalade de Genève, le 12 décembre 1602.

(*c*) Les Génevois tombent en frénésie.
Dans le Sénat et dans la bourgeoisie
Bientôt le mal devient contagieux :
L'un tord le bras, l'autre roule les yeux ;
Un autre écume, et tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine afable.
Jamais son art ne parut plus fatal :
Qui veut guérir, fait souvent bien du mal.
Lui d'un pas grave, &c.

(*d*) Voyez les Paralipoménes, chap. 18, vers. 23. Or *Sédékia*, fils de *Kanaa*, s'aprocha de *Michée*, lui donna un souflet, et lui dit: Par où l'esprit du Seigneur a-t-il passé pour aller de ma main à ta joue? (et selon la Vulgate, de toi à moi.)

(*e*) *Amédée*, duc de Savoie, retiré à Ripaille, devenu antipape.

(*f*) Le comte de *Bonneval*, général en Allemagne, et bacha en Turquie, sous le nom d'*Osman*.

(*g*) L'abbé *Makarti*, irlandais, prieur en Bretagne, sodomite, simoniaque, puis turc. Il emprunta, comme on sait, à l'auteur de ce grave poëme deux mille livres avec lesquelles il s'alla faire circoncire. Il a rechristianisé depuis, et est mort à Lisbonne.

(*h*) Celui que l'auteur désigne par le nom de *Rillet* est en effet un homme d'esprit, qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination.

(*i*) *Jean-Jacque Rousseau* communiait en effet alors dans le village de Montier-Travers, diocése de Neuchâtel. Il imprima une lettre dans laquelle il dit *qu'il pleurait de joie à cette sainte cérémonie*. Le lendemain il écrivit une lettre sanglante contre le prédicant qui l'avait, dit-il, très mal communié ; le surlendemain il fut lapidé par les petits garçons, et ne communia plus. Il avait commencé par se faire papiste à Turin, puis il se refit calviniste à Genéve; puis il alla à Paris faire des comédies ; puis il écrivit à l'auteur qu'il le ferait poursuivre au consistoire de Genéve, pour avoir fait jouer la comédie sur terre de France, dans son château à deux lieues de Geneve. Puis il écrivit contre M. d'*Alembert* en faveur des prédicans de Genéve ; puis il écrivit contre les prédicans de Genéve, et imprima qu'ils étaient tous des fripons, aussi-bien que ceux qui avaient travaillé au dictionnaire de l'Enciclopédie, auxquels il avait de très grandes obligations. Comme il en avait davantage à M. *Hume* son protecteur, qui le mena en Angleterre, et qui épuisa son crédit pour lui faire obtenir cent guinées d'aumône du roi, il écrivit bien plus violemment contre lui ; *premier souflet*, dit il, *sur la joue de mon protecteur*, *second souflet*, *troisieme souflet* ; aparemment, a-t-on dit, que le quatriéme était pour le roi.

Fin des notes du second Chant.

NOTES

DU CHANT TROISIEME.

(1) Saint-Maurice dans le Valais, à quelques milles de la fource du Rhône. C'eſt en cet endroit que la légende a prétendu que *Dioclétien*, en 287, avait fait marturiſer une légion compoſée de ſix mille chrétiens à pié, et de ſept cents chrétiens à cheval, qui arrivaient d'Egypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que Saint-Maurice eſt une valée étroite entre deux montagnes eſcarpées, et qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encor qu'en 287 il n'y avait aucune perſécution ; que *Dioclétien* alors comblait tous les chrétiens de faveurs ; que les premiers oficiers de ſon palais, *Gorgonios* et *Dorotheos*, étaient chrétiens, et que ſa femme *Priſca* était chrétienne, &c. Le lecteur obſervera ſurtout que la fable du martire de cette légion fut écrite par *Grégoire* de Tours qui ne paſſe pas pour un *Tacite*, d'après un mauvais roman attribué à l'abbé *Eucher*, évêque de Lyon, mort en 454 : et dans ce roman il eſt fait mention de *Sigiſmond*, roi de Bourgogne, mort en 523.

Je veux et je dois aprendre au public qu'un nommé *Nonotte*, ci-devant jéſuite, fils d'un brave crocheteur de notre ville, a depuis peu, dans le ſtile de ſon père, ſoutenu l'autenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu pluſieurs femmes, que *Dioclétien* avait toujours été perſécuteur, et que *Conſtantin* était, comme *Moïſe*, le plus doux de tous les hommes. Cela ſe trouve dans un libelle de cet ex-jéſuite, intitulé les Erreurs de *Voltaire* ; libelle auſſi rempli d'erreurs que de mauvais raiſonnemens. Cette note eſt un peu étrangère au texte, mais c'eſt le droit des commentateurs. *Cette note eſt de M. C***, avocat à Beſançon.*

(2) Il eſt mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire, mais il n'en avait pas moins de pratiques. Il diſait plus de bons mots qu'il ne guériſſait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. M. *Jori*, mon médecin ordinaire, a contribué beaucoup à la pacification ; il faut eſpérer que l'auteur en parlera dans la première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens, ils s'en ſont peu mêlé, attendu qu'il n'y a pas eu une égratignure, excepté le ſouflet donné par un prédicant dans l'aſſemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, et pluſieurs citoyens avaient fait leur teſtament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités.

(3) Milord *Abington* s'eſt diſtingué depuis dans le Sénat britannique par ſon patriotiſme, et une haine conſtante pour la corruption, la tirannie et les reſtes de ſuperſtition que l'Angleterre conſerve encor. Il a fait un diſcours très raiſonnable et très plaiſant contre des lois ridicules ſur l'obſervation du dimanche, imitées des lois juives ſur le ſabat, qui s'obſervent à Londre avec rigueur, et pour leſquelles le conſeil de la cité et même les chambres du parlement ſont ſemblant d'avoir beaucoup de zèle, afin de faire leur cour à la populace, qui, en Angleterre comme ailleurs, s'amuſe beaucoup des perſécutions exercées au nom de Dieu. Milord *Abington* conſultait un jour, pour un mal d'yeux, *Tronchin* qui lui recommanda de ne pas trop lire. — Je ne lis jamais, dit Milord : il y a quelques années que j'eſſayai de parcourir un livre qui s'apelait, je crois, la Geneſe ; mais après en avoir lu quelques pages, je le laiſſai là. Il paraiſſait à Genève tel qu'on le peint ici. *Note des éditeurs.*

Fin des notes du troiſième Chant.

NOTES ET VARIANTE
DU CHANT QUATRIEME.

(1) Observez, cher lecteur, combien le siècle se perfectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la Renommée dans la Henriade, on lui en a donné deux dans la divine Pucelle, et aujourd'hui on lui en donne trois dans le poëme moral de la guerre génevoise. Pour moi j'ai envie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'auteur, qui est sans doute un jeune homme qu'il faut bien encourager.

(2) De *Luc*, d'une des plus anciennes familles de la ville : c'était le *Paoli* de Genève ; il est d'ailleurs phisicien et naturaliste. Son père entend merveilleusement saint *Paul*, sans savoir le grec et le latin : on dit qu'il ressemble aux apôtres, tels qu'ils étaient avant la descente du Saint-Esprit.

(3) Les bourgeois voulaient avoir le droit de destituer quatre sindics.

(4) Le chevalier de *Beauteville*, ambassadeur en Suisse, lieutenant général des armées. Il contribua, plus que personne, à la prise de Berg-op-Zoom.

(5) *Erostrate* brûla, dit-on, le temple d'Ephèse pour se faire de la réputation.

(6) Nous ne savons pas qui est ce *le Brun*. Il y a tant de plats poëtes connus deux jours à Paris, et ignorés ensuite pour jamais !

(7) C'est aparemment un mandement de l'évêque du Puy en Velay, qui, adressant la parole aux chaudronniers de son diocèse, leur parla de *la Motte* et de *Fontenelle*.

(8) Le *Chiniac* nous est aussi inconnu que *le Brun*. Nous aprenons dans le moment que c'est un commentateur des discours de *Fleuri*, qui a été assez intelligent pour voler tout ce qui se trouve sur ce sujet dans un livre très connu, et assez impudent pour insulter ceux qu'il a volés :

De telles gens il est assez ;
Priez Dieu pour les trépassés.

(9) Ce fut le 5 de février 1768 qu'on mit le feu à la salle des spectacles.

(10) *Vénus* est nommée en grec *Aphrodite*. Notre auteur l'apelle *Aphrodise* : c'est aparemment par euphonie, comme disent les doctes.

(11) M. *Rosimond*, entrepreneur des spectacles à Genève. Il a perdu plus de quarante mille francs à cet incendie.

(12) On acusa de cet incendie le fanatisme religieux ou patriotique des bons Génevois, qui croyaient que, si la comédie s'établissait à Genève, ils seraient ruinés dans ce monde, et damnés dans l'autre. C'est par une fiction poëtique qu'on l'atribue ici à ceux qui avaient mis cette idée dans la tête de ces pauvres gens.

(a) Le roi de France à Genève affligée
Par ses bontés rend enfin le repos ;
Las de la voir par le chagrin rongée,
Il a daigné mettre fin à ses maux ;
Il a voulu que tout soit dans la joie :
Pour cet effet le bon roi nous envoie
Un doux ministre, un brave chevalier, &c.

Fin des notes et variante du quatrième Chant.

NOTES DU CHANT CINQUIEME.

(1) Expression fi familiére à l'un d'entre eux que, l'ayant répétée vingt fois dans un fermon, un de fes parens lui dit : *Je te rends des grâces infinies d'avoir fini.*

(2) Genéve fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les horlogers ne font pas des artifans ordinaires ; ce font, comme l'a dit l'auteur du Siécle de *Louis XIV*, des phificiens de pratique. Les *Graham* et les *le Roi* ont joui d'une grande confidération ; et M. *le Roi* d'aujourdui eft un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Les grands mécaniciens font aux fimples géometres ce qu'un grand poëte eft à un grammairien.

(3) C'eft un français réfugié qui, par une honnête induftrie et par un travail eftimable, s'eft procuré une fortune de plus de deux millions. Prefque toutes les familles opulentes de Genéve font dans le même cas. Les enfans de M. *Hervart*, contrôleur général des finances fous le cardinal *Mazarin*, fe retirérent dans la Suiffe et en Allemagne, avec plus de fix millions, à la révocation de l'édit de Nante. La Hollande et l'Angleterre font remplies de familles réfugiées qui, ayant tranfporté les manufactures, ont fait des fortunes très confidérables dont la France a été privée. La plupart de ces familles reviendraient avec plaifir dans leur patrie, et y raporteraient plus de cent millions, fi l'on établiffait en France la liberté de confcience, comme elle l'eft dans l'Allemagne, en Angleterre, en Hollande, dans le vafte empire de la Ruffie et dans la Pologne.

Cette note nous a été fournie par un defcendant de M. *Hervart.*

(4) Quand les citoyens font convoqués, le premier findic les apelle *fouverains et magnifiques feigneurs.*

(5) Les filets de faint *Pierre.* Les curieux ne ceffent d'admirer que des cordeliers et des dominicains aient régné fur les defcendans des *Scipions.*

(6) Le cardinal *Alberoni*, n'ayant pu bonleverfer l'Europe, voulut détruire la république de Saint-Marin, en 1739. C'eft une petite ville perchée fur une montagne de l'Apennin, entre Urbin et Rimini. Elle conquit autrefois un moulin ; mais, craignant le fort de la république romaine, elle rendit le moulin, et demeura tranquile et heureufe. Elle a mérité de garder fa liberté. C'eft une grande leçon qu'elle a donnée à tous les Etats.

(7) Plainpalais, promenade entre le Rhône et l'Arve, aux portes de la ville, couverte de maifons de plaifance, de jardins et d'excellens potagers d'un trés grand raport. C'était autrefois un marais infect, *plana palus*, du tems qu'il n'était queftion dans Genéve que de la grâce prévenante acordée à *Jacob*, et refufée à fon frère le *pate pelu*; qu'on ne parlait que des fupralapfaires, des infralapfaires, des univerfaliftes, de la perception de Dieu diférente de fa vifion, de plufieurs autres vifions, de la manducation fupérieure, de l'inutilité des bonnes œuvres, des querelles de *Vigilantius* et de *Jérôme*, et autres controverfes fublimes extrêmement néceffaires à la fanté, et par le moyen defquelles on vit fort à l'aife, et on marie avantageufement fes filles.

N. B. On a fouvent donné à Plainpalais de trés agréables rendez-vous avec toute la difcrétion requife.

Fin des notes du cinquième et dernier Chant.

CONTES

ET SATIRES.

PREFACE

DES EDITEURS.

On trouve dans les Contes de M. de *Voltaire* une poësie plus brillante, une philosophie aussi vraie, moins naïve, mais plus relevée et plus profonde que dans ceux de *la Fontaine*. L'auteur de Joconde est un voluptueux rempli d'esprit et de gaieté, auquel il échape, comme malgré lui, quelques traits de philosophie : celui de l'Education d'un prince, est un philosophe qui, pour faire passer des leçons utiles, a pris un masque qu'il savait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les sujets sont plus variés ; ce n'est pas toujours, comme dans *la Fontaine*, une femme séduite, ou un mari trompé ; la véritable morale y est plus respectée ; la fourberie, la violation des sermens, n'y sont point traitées si légérement. La volupté y est plus décente, et à l'exception d'un petit nombre de pièces échapées à sa première jeunesse, le ton du libertinage en est absolument banni.

M. de *Voltaire* a fait des satires comme *Boileau* ; et comme *Boileau*, il a peut-être parlé trop souvent de ses ennemis personnels. Mais les ennemis de *Boileau* n'étaient que ceux du bon goût, et les ennemis de *Voltaire* furent ceux du genre humain. L'un fut injuste à l'égard de *Quinault*, auquel il ne pardonna jamais ni la molesse aimable de sa versification, ni cette galanterie qui blessait l'austérité et la justesse de son goût. L'autre fut injuste envers *J. J. Rousseau*, mais *Rousseau* s'était déclaré l'ennemi des lumières et de la philosophie. Il paraissait vouloir atirer la persécution sur les mêmes hommes

qui avaient pris sa défense, lorsque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de *Voltaire* fut de bonne foi, ainsi que *Boileau*. Ils n'ont méconnu, l'un dans *Quinault*, l'autre dans *Rousseau*, que des talens pour lesquels leur caractère et leur esprit ne leur donnaient aucun atrait naturel.

Si M. de *Voltaire* a pris quelquefois le ton violent et presque cinique de *Juvénal*, c'est qu'il avait à punir, comme lui, le vice et l'hipocrisie.

LE

LE CADENAS.

1714. (1)

JE triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur et du vôtre peut-être ;
Mais un tiran veut troubler nos beaux jours ;
C'eſt votre époux : geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos apas ; et trompant nos deſirs,
Il tient la clé du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux miſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette afaire.

VOUS connaiſſez la déeſſe Cérès ;
Or en ſon tems Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſurtout, et menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on apelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triſte Himen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïſſable,
Dans les Enfers fut ſon indigne époux :
Il était dieu, mais avare et jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la juſtice.
Pirithoüs, ſon fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaiſant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme, avant ſa dernière heure,

Put pénétrer dans la fombre demeure.
Cet homme aimait, l'Amour guida fes pas :
Mais aux Enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il eft peu d'intrigues fecrettes. (2)
De fa chaudière, un traître d'efpion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton ;
Il ajouta que même à la fourdine
Plus d'un damné feftoyait Proferpine.
Le dieu cornu, dans fon noir tribunal,
Fit convoquer fon fénat infernal ;
Il affembla les déteftables ames
De tous ces faints dévolus aux Enfers,
Qui dès long-tems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.

Un florentin lui dit : Frère et Seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre alteffe a fait l'expérience,
Tuer fa dame eft toujours le meilleur :
Mais, las Seigneur ! la vôtre eft immortelle.
Je voudrais donc, pour votre fureté,
Qu'un cadenas de ftructure nouvelle,
Fût le garant de fa fidélité :
A la vertu par la force affervie,
Lors vos plaifirs borneront fon envie :
Plus ne fera d'amant favorifé.
Et plût aux Dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel fecret je me fuffe avifé !

A ce difcours les damnés aplaudirent,
Et fur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,

Sont préparés aux goufres infernaux ;
Tifiphoné, de ces lieux ferrurière,
Au cadenas met la main la première :
Elle l'achève, et des mains de Pluton
Proferpina reçut ce trifte don.
On m'a conté qu'effayant fon ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreffe il dit à fa moitié,
Que je vous plains ! vous allez être fage.

OR ce fecret, aux Enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Venife et dans Rome,
Il n'eft pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de fa maifon,
De cadenas n'ait fa provifion.
Là, tout jaloux, fans craindre qu'on le blâme,
Tient fous la clé la vertu de fa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on fe gâte fans peine ;
Et le galant vit fort à la romaine. (3)
Mais fon tréfor eft-il en fureté ?
A fes projets l'Amour fera funefte ;
Ce dieu charmant fera notre vengeur ;
Car vous m'aimez ; et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le refte.

NOTES ET VARIANTES.

(1) L'AUTEUR avait environ vingt ans quand il fit cette piéce adressée à une dame contre laquelle son mari avait pris cette étrange précaution ; elle fut imprimée en 1724 pour la première fois.

La piéce, dans cette édition, commençait par les vers suivans :

Jeune beauté, qui ne savez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous savez,
En qualité de prêtre de Cithère,
J'ai debite, non morale sévère,
Mais bien sermons par Vénus aprouvés,
Gentils propos et toutes les fornettes
Dont Rochebrune orne ses chansonnettes.
De ces sermons votre cœur fut touché ;
Jurâtes lors de quiter le peché
Que parmi nous on nomme indiférence :
Même un baiser m'en donna l'assurance ;
Mais votre epoux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'Amour : époux sexagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colere ;
C'est bien raison : Amour de son côté
Asses souvent ne les epargne guere.
Celui-ci donc tient de court vos apas.
Plus ne venez sur les bords de la Seine
Dans ces jardins où silvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats ;
Où tous les soirs nimphes jeunes et blanches,
Les Conseillons, Polignacs, Villefranches,
Près du bassin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont disputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines, (*)
Dans ce pays où tout est fiction,
Ou l'Amour seul fait mouvoir cent machines,
Plaindre Thésée et siffler Arion. (*)
Trop bien, hélas ! à votre époux soumise,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'eglise ;
Le scélérat a de plus atenté
Par cas nouveau sur votre liberté.
Pour éclaircir pleinement ce mistère
D'un peu plus loin reprenons cette afaire.

VOUS connaissez la déesse Cérès ;
Or en son tems Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Belle, sensible, honneur de sa famille,
Brune surtout, partant pleine d'atraits :
Ainsi que vous par le dieu d'himenée
La pauvre enfant fut assez mal menée.
Le dieu des morts fut son barbare époux :
Il était louche, avare, hargneux, jaloux,
Il fut cocu ; c'était bien la justice.
Pirithoüs, &c.

(*) Ancien directeur de l'opéra.

(*) Arion, opéra de *Fuselier*, joué sans succès en 1714.

(2) *Voyez qu'il est peu d'intrigues secrettes.*

Pluton fut tout. Certain de son malheur,
Pestant, jurant, pénetré de douleur,
Le dieu donna sa femme à tous les diables ;
Premiers transports sont un peu pardonnables.
Bientôt après, devant son tribunal
Il convoqua le sénat infernal ;
A son conseil vinrent les saintes ames
De ces maris dévolus aux Enfers.

(3) *Et le galant vit fort à la romaine.*

Mais ne craignez pour votre liberté ;
Tous ses efforts seront pures vetilles ;
De par Vénus, vous reprendrez vos droits,
Et mon amour est plus fort mille fois
Que cadenas, verroux, portes ni grilles.

L'ANTI-GITON.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR. (*)

1714.

O du téâtre aimable fouveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène,
Puiffent ces vers de vous être goûtés!
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de fon aile légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre fanctuaire;
Car le téâtre apartient à l'Amour:
Tous fes héros font enfans de Cithère.
Helas, Amour! que tu fus confterné,
Lorfque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de fon culte hérétique
Etabliffant l'ufage anti-phifique,
Acompagné de fes mignons fleuris,
Fouler aux piés les mirtes de Cipris!

CET ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, et les aurait encore,
Si par le feu fon pays confumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'eft de la métamorphofe,

(*) Cette pièce, qui eft du même tems que la précédente, a été imprimée d'abord comme adreffée à mademoifelle *Duclos*.

Car gens de bien m'ont expliqué la chofe
Très doctement ; et partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainfi que Loth, chaffé de fon afile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville ;
Il vint en Gréce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon ;
Chez des héros il fit fa réfidence,
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence ;
Cherchant toujours, fi bien vous l'obfervez,
Peuples polis et par art cultivés.

MAINTENANT donc le voici dans Lutéce,
Séjour fameux des effrénés defirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Gréce,
Quoi qu'on en dife, au moins pour les plaifirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît fous humaine figure ;
Et n'a point pris bourdon de pélerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous fommes,
Quitait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pefant abbé,
Brutalement dans le vice abforbé,
Qui tourmentant en tout fens fon efpéce,
Mord fon prochain, et corromt la jeuneffe ;
Lui, dont l'œil louche, et le mufle effronté,
Font friffonner la tendre volupté ;
Et qu'on prendrait, dans fes fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu fait trop qu'en un pédant craffeux,
Le plaifir même eft un objet hideux.

D'un beau marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, et soupire en fuyant.

Ce faux Amour se pavane à toute heure,
Sur le téâtre aux Muses destiné,
Où, par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré, confus,
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre;
Sur le téâtre il vole parmi nous,
Quand sous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux:
Il vous créa la prêtresse du temple:
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple:
Prêchez donc vite, et venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

LE COCUAGE.

1716.

JADIS Jupin, de ſa femme jaloux,
Par cas plaiſant, fait père de famille,
De ſon cerveau fit ſortir une fille,
Et dit : Du moins celle-ci vient de nous.

LE bon Vulcain, que la Cour éthérée
Fit pour ſes maux époux de Cithérée,
Voulait avoir auſſi quelque poupon
Dont il fût sûr et dont ſeul il fût père.
Car de penſer que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornemens de Cithère,
Qui, quoiqu'enfans, enſeignent l'art de plaire,
Fuſſent les fils d'un ſimple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle afaire.
De ſon vacarme il remplit la maiſon ;
Soins et ſoucis ſon eſprit tenaillèrent,
Soupçons jaloux ſon cerveau martelèrent.
A ſa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'apas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il acoucha
Par le cerveau : de quoi? de Cocuage.

C'EST-LA ce dieu révéré dans Paris,
Dieu malfeſant, le fléau des maris :
Dès qu'il fut né, ſur le chef de ſon père

Il eſſaya ſa naiſſante colère ;
Sa main novice imprima ſur ſon front
Les premiers traits d'un éternel afront.
A peine encor eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Himen il fit guerre immortelle ;
Vous l'euſſiez vu, l'obſédant en tous lieux,
Et de ſon bien s'emparant à ſes yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flâme et le ravage,
Et des brandons alumés dans ſes mains
Aux yeux de tous éclairer ſes larcins :
Tantôt rampant dans l'ombre et le ſilence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit,
Feſait ſon coup ſans ſcandale et ſans bruit.
La Jalouſie au teint pâle et livide,
Et la Malice à l'œil faux et perfide,
Guident ſes pas où l'Amour le conduit ;
Nonchalament la Volupté le ſuit :
Pour mettre à bout les maris et les belles
De traits divers ſes carquois ſont remplis :
Fléches y ſont pour le cœur des cruelles ;
Cornes y ſont pour le front des maris.

OR, ce dieu-là malfeſant ou propice,
Mérite bien qu'on chante ſon ofice ;
Et par beſoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire.
Soit qu'on épouſe ou qu'on n'epouſe pas,
Soit que l'on faſſe ou qu'on craigne le cas,
De ſa faveur on a toujours afaire.

O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtreſſe,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendreſſe,
N'avait encor aſſervi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le Dieu des amours :
Mais à préſent, père de la triſteſſe,
L'Himen, hélas ! vous a mis ſous ſa loi :
A Cocuage il faut que je m'adreſſe ;
C'eſt le ſeul dieu dans qui j'ai de la foi.

LA MULE DU PAPE.

FRERES très chers, on lit dans ſaint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu (a)
Sur la montagne ; et puis lui dit : Beau ſire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte empire,
L'Etat romain de l'un à l'autre bout ?
L'autre reprit, je ne vois rien du tout ;
Votre montagne envain ſerait plus haute.
Le diable dit : Mon ami, c'eſt ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
Oui-dà, dit Dieu, pourvu que ſans péché
Honnêtement nous arangions la choſe.
Or voici donc ce que je te propoſe,
Reprit Satan : Tout le monde eſt à moi,
Depuis Adam j'en ai la jouiſſance ;
Je me démets, et tout ſera pour toi
Si tu me veux faire la révérence.

NOTRE Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que quoiqu'en aparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conſcience :
Car il avait apris dans ſon enfance
Qu'étant ſi riche on fait mal ſon ſalut.
Un tems après notre ami Belzébut

(a) Le jéſuite *Bouhours* ſe ſervit de cette expreſſion, *Jéſu-Chriſt fut emporté par le diable ſur la montagne* : c'eſt ce qui donna lieu à ce noël qui finit ainſi :

Car ſans lui ſaurait-on, don, don,
Que le diable emporta, la, la,
Jéſu notre bon maitre?

Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmilière d'élus ;
Le pape était un pauvre perſonnage,
Paſteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'eſprit malin s'en va droit au ſaint père,
Dans ſon taudis l'aborde, et lui dit : Frère,
Je te ferai, ſi tu veux, grand ſeigneur.
A ce ſeul mot l'ultramontain pontiſe
Tombe à ſes piés et lui baiſe la griſe.
Le farfadet d'un air de ſénateur
Lui met au chef une triple couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez ſa faveur.

O papegots ! voilà la belle ſource
De tous vos biens, comme ſavez. Et pour ce
Que le ſaint père avait en ce tracas
Baiſé l'ergot de meſſer Satanas,
Ce fut depuis choſe à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du ſaint père.
Ainſi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papiſme ont blaſonné l'hiſtoire ;
Mais ces gens-là ſentent bien les fagots :
Et grâce au Ciel, je ſuis loin de les croire.

QUE s'il advient que ces petits vers-ci,
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'eſt bien raiſon qu'il ait quelque ſouci
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

CONTES

DE

GUILLAUME VADÉ.

PREFACE

DE

CATHERINE VADÉ.

Je pleure encor la mort de mon coufin *Guillaume Vadé* qui décéda, comme le fait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était ataqué de la petite vérole; je le gardais et lui difais en pleurant: Ah! mon coufin, voilà ce que c'eſt que de ne vous être pas fait inoculer! il en a coûté la vie à votre frère *Antoine*, qui était comme vous une des lumières du fiècle. Que voulez-vous que je vous dife? me répondit *Guillaume*; j'atendais la permiffion de la Sorbonne, et je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop fcrupuleux. L'Etat va faire une furieufe perte, lui répondis-je. Ah! s'écria *Guillaume*, *Alexandre* et frère *Berthier* font morts; *Sémiramis* et *la Fillon*, *Sophocle* et *Danchet* font en pouffière. — Oui, mon cher coufin, mais leurs grands noms demeurent à jamais; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même? ne m'acordez-vous pas la permiffion de donner au public, pour le confoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalâtes l'année paffée? ils fefaient les délices de notre famille; et *Jérôme Carré*, votre coufin iffu de germain, fefait prefqu'autant de cas de vos ouvrages que des fiens: ils plairont fans doute à *tout l'univers*, c'eſt-à-dire à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de fi hautes prétentions; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare: Ah! ma coufine, penfez-vous que dans les quatre vingt dix

mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opufcules puiffent trouver place, et que je puiffe furnager fur le fleuve d'oubli qui engloutit, tous les jours, tant de belles chofes? Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce ferait toujours beaucoup; il y a très peu de perfonnes qui jouiffent de cet avantage. Le deftin de la plupart des hommes eft de vivre ignorés; et ceux qui ont fait le plus de bruit font quelquefois oubliés le lendemain de leur mort; vous ferez diftingué de la foule, et peut-être même le nom de *Guillaume Vadé*, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, poura paffer à la dernière poftérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opufcules*? Ma coufine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaifes* eft le plus convenable; la plupart des chofes qu'on fait, qu'on dit et qu'on imprime, méritent affez ce titre.

J'admirai la modeftie de mon coufin, et j'en fus extrêmement atendrie. *Jérôme Carré* ariva alors dans la chambre. *Guillaume* fit fon teftament, par lequel il me laiffait maîtreffe abfolue de fes manufcrits. *Jérôme* et moi lui demandâmes où il voulait être enterré; et voici la réponfe de *Guillaume*, qui ne fortira jamais de ma mémoire.

„ Je fens bien que n'ayant été élevé dans ce monde à „ aucune des dignités qui nouriffent les grands fentimens, „ et qui élèvent l'homme au deffus de lui-même; n'ayant „ été ni confeiller du roi, ni échevin, ni marguillier, on „ me traitera après ma mort avec très peu de cérémonie. „ On me jettera dans les charniers Saint-Innocent, et on ne „ mettra fur ma foffe qu'une croix de bois qui aura déjà fervi „ à d'autres; mais j'ai toujours aimé fi tendrement ma patrie, „ que j'ai beaucoup de répugnance à être enterré dans un „ cimetière.

» cimetière. Il eſt certain qu'étant mort de la maladie qui » m'ataque, je puerai horriblement. Cette corruption de » tant de corps qu'on enſevelit à Paris dans les égliſes, ou » auprès des égliſes, infecte néceſſairement l'air ; et comme » dit très à propos le jeune *Ptolomée*, en délibérant s'il » recevra *Pompée* chez lui :

. . . . Ces troncs pouris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

» Cette ridicule et odieuſe coutume de paver les égliſes » de morts cauſe dans Paris tous les ans des maladies épidé- » miques, et il n'y a point de défunt qui ne contribue plus » ou moins à empeſter ſa patrie. Les Grecs et les Romains » étaient bien plus ſages que nous : leur ſépulture était » hors des villes, et il y a même aujourdui pluſieurs pays » en Europe où cette ſalutaire coutume eſt établie. Quel » plaiſir ne ferait-ce pas pour un bon citoyen d'aller engraiſſer, » par exemple, la ſtérile plaine des Sablons, et de contribuer » à faire naître des moiſſons abondantes ! Les générations » deviendraient utiles les unes aux autres par ce prudent » établiſſement ; les villes feraient plus ſaines, les terres plus » fécondes. En vérité, je ne puis m'empêcher de dire qu'on » manque de police pour les vivans et pour les morts. »

Guillaume parla long-têms ſur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, et il mourut en parlant, ce qui eſt une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut paſſé, je réſolus de lui faire des obſéques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris ;

je leur propoſai d'acheter les œuvres poſthumes de mon couſin *Guillaume* ; j'y joignis même quelques belles diſſertations de ſon frère *Antoine*, et quelques morceaux de ſon couſin iſſu de germain, *Jérôme Carré*. J'obtins trois louis d'or comptant, ſomme que jamais *Guillaume* n'avait poſſédée dans aucun tems de ſa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement ; je priai tous les beaux eſprits de Paris d'honorer de leur préſence le ſervice que je commandai pour le repos de l'ame de *Guillaume* ; aucun ne vint. Je ne pus aſſiſter au convoi, et *Guillaume* fut inhumé ſans que perſonne en sût rien. C'eſt ainſi qu'il avait vécu ; car, encor qu'il eût enrichi la foire de pluſieurs opéra comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouiſſait des fruits de ſon génie, et on négligeait l'auteur ; c'eſt ainſi (comme dit le divin *Platon*) qu'on ſuce l'orange, et qu'on jette l'écorce ; qu'on cueille les fruits de l'arbre, et qu'on l'abat enſuite. J'ai toujours été frapée de cette ingratitude.

Quelque tems après le décès de *Guillaume Vadé*, nous perdîmes notre bon parent et ami *Jérôme Carré*, ſi connu en ſon tems par la comédie de l'Ecoſſaiſe qu'il diſait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête ; je crois qu'il eſt de mon devoir d'inſtruire le public de la détreſſe où ſe trouvait *Jérôme* dans les derniers jours de ſa vie : voici comme il s'en ouvrit en ma préſence à frère *Giroflée* ſon confeſſeur :

„ Vous ſavez, dit-il, qu'à mon batême on me donna „ pour patrons ſaint *Jérôme*, ſaint *Thomas* et ſaint *Raimond* „ *de Pennafort*, et que, quand j'eus le bonheur de recevoir „ la confirmation, on ajouta à mes trois patrons ſaint „ *Ignace de Loyola*, ſaint *François-Xavier*, ſaint *François de*

» *Borgia* et faint *Régis*, tous jéfuites, de forte que je m'apelle » *Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré*. » J'ai cru long-tems qu'avec tant de noms je ne pouvais » manquer de rien fur la terre. Ah! frère *Giroflée*, que je » me fuis trompé! il faut qu'il en foit des patrons comme » des valets; plus on en a, plus on eft mal fervi. Mais voyez, » s'il vous plaît, quelle eft ma *déconvenue*: (car ce terme » eft très bon, quoi qu'en dife un poliffon; *Montagne*, » *Marot* et plufieurs auteurs très facétieux en font fouvent » ufage, il eft même dans le dictionnaire de l'académie.) » Voici donc mon avanture:

» On chaffe les révérends pères jéfuiftes ou jéfuites, pour » ce que leur inftitut eft pernicieux, contraire à tous les » droits des rois et de la fociété humaine, &c. &c. Or *Ignace* » *de Loyola* ayant créé cet inftitut, apelé *Régime*, après s'être » fait feffer au colège de Sainte-Barbe, *Xavier*, *François* » *Borgia*, *Régis*, ayant vécu dans ce régime, il eft clair » qu'ils font tous également répréhenfibles, et que voilà » quatre faints qu'il faut néceffairement que je donne à tous » les diables.

» Cela m'a fait naître quelques fcrupules fur faint *Thomas* » et faint *Raimond de Pennafort*. J'ai lu leurs ouvrages, et » j'ai été confondu quand j'ai vu dans *Thomas* et dans » *Raimond* à peu près les mêmes paroles que dans *Bufembaum*. » Je me fuis défait auffitôt de ces deux patrons, et j'ai brûlé » leurs livres.

» Je me fuis vu ainfi réduit au feul nom de *Jérôme*; mais » ce *Jérôme*, le feul patron qui me reftait, ne m'a pas été » plus utile que les autres; eft-ce que *Jérôme* n'aurait pas

„ de crédit en paradis ? J'ai consulté sur cette afaire un très „ savant homme ; il m'a dit que *Jérôme* était le plus colére „ de tous les hommes, qu'il avait dit de grosses injures au „ saint évêque de Jérusalem *Jean*, et au saint prêtre *Rufin* ; „ que même il apela celui-ci *hydre* et *scorpion*, et qu'il l'in- „ sulta après sa mort : il m'a montré les passages. Je me „ vois obligé de renoncer enfin à *Jérôme*, et de m'apeler „ *Carré* tout court, ce qui est bien désagréable. „

C'est ainsi que *Carré* déposait sa douleur dans le sein de frère *Giroflée*, lequel lui répondit : Vous ne manquerez pas de saints, mon cher enfant, prenez saint *François d'Assise*. Non, fit *Carré*, sa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, et ceci est une afaire sérieuse. — Hé bien, prenez saint *Dominique*. — Non, il est l'auteur de l'inquisition. — Voulez-vous de saint *Bernard*? — Il a trop persécuté ce pauvre *Abélard* qui avait plus d'esprit que lui, et il se mêlait de trop d'afaires ; donnez-moi un patron qui ait été si humble que personne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon saint.

Frère *Giroflée* lui remontra l'impossibilité d'être canonisé et ignoré. Il lui donna la liste de plusieurs autres patrons que notre ami ne connaissait pas, ce qui revenait au même ; mais à chaque saint qu'il proposait, il demandait quelque chose pour son couvent, car il savait que *Carré* avait de l'argent. *Jérôme Carré* lui fit alors ce conte, qui m'a paru curieux.

„ Il y avait autrefois un roi d'Espagne qui avait promis „ de distribuer des aumônes considérables à tous les habitans „ d'auprès de Burgos, qui avaient été ruinés par la guerre. „ Ils vinrent aux portes du palais, mais les huissiers ne

» voulurent les laiſſer entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bonhomme *Cardéro* ſe préſenta le premier au monarque, ſe jeta à ſes piés et lui dit : Grand roi, je ſuplie votre alteſſe royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaiſante demande, dit le roi ; pourquoi me faites-vous cette prière ? C'eſt, dit *Cardéro*, que vos gens veulent abſolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, et fit un préſent conſidérable à *Cardéro*. De là vint le proverbe, qu'*il vaut mieux avoir afaire à Dieu qu'à ſes ſaints*. »

C'eſt avec ces ſentimens que paſſa de cette vie à l'autre mon cher *Jérôme Carré*, dont je joins ici quelques opuſcules à ceux de *Guillaume* ; et je me flate que meſſieurs les Pariſiens, pour qui *Vadé* et *Carré* ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

N. B. Les Contes ſuivans, juſqu'à celui qui a pour titre La Bégueule, parurent en 1762 ſous le nom de *Guillaume Vadé*, avec quelques autres petits ouvrages en vers et en proſe. *Catherine Vadé*, couſine de *Guillaume*, en était l'éditeur : nous avons cru devoir conſerver la préface qu'on vient de lire.

CONTES

DE GUILLAUME VADÉ.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne fon tour,
Et que l'hiver alonge la foirée,
Après fouper, pour vous défennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiftoire,
Touchant un pauvre et noble chevalier,
Dont l'avanture eft digne de mémoire.

SON nom était meffire Jean Robert,
Lequel vivait fous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la fainte,
Qui furpaffait la Rome des Céfars;
Il raportait de fon augufte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles difpenfes :
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de crife
Tout paladin fut très mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'Eglife.
Sire Robert poffédait pour tout bien

Sa vieille armure, un cheval, et fon chien ;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prife en tout pays.

COMME il était affez près de Lutéce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde treffe :
Sa taille eft lefte, et fon petit jupon
Laiffe entrevoir fa jambe blanche et fine.
Robert avance, il lui trouve une mine
Qui tenterait les faints du paradis.
Un beau bouquet de rofes et de lis
Eft au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point fans en être idolâtre ;
Et de fon teint la fleur et l'incarnat,
De fon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A fon giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous fes atraits
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitife,
Defcend d'un faut, l'acolle avec franchife :
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valife ;
C'eft tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout eft à vous. C'eft pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. Robert preffe la belle,
La fait tomber, et tombe auffitôt qu'elle,
Et la renverfe, et caffe tous fes œufs.
Comme il caffait, fon cheval ombrageux,

Epouvanté

Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, et fuit dans la brouffaille.
De Saint Denis un moine furvenant,
Monte deffus et trote à fon couvent.

ENFIN Marthon, rajuftant fa coëfure,
Dit à Robert : Où font mes vingt écus ?
Le chevalier tout pantois et confus,
Cherchant envain fa bourfe et fa monture,
Veut s'excufer ; nulle excufe ne fert ;
Marthon ne peut digérer fon injure,
Et va porter fa plainte à Dagobert.
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, et furtout point payée.
Le fage prince à Marthon répondit :
C'eft de viol que je vois qu'il s'agit ;
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eft très experte :
Bénignement elle vous recevra,
Et fans délai juftice fe fera.
Marthon s'incline, et va droit à la reine.
Berthe était douce, afable, acorte, humaine,
Mais elle avait de la févérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle affembla fon confeil de dévotes :
Le chevalier fans éperons, fans botes,
La tête nue et le regard baiffé,
Leur avoua ce qui s'était paffé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il fucomba, qu'il fe fentait coupable,
Qu'il en avait un très pieux remord ;
Puis il reçut fa fentence de mort.

58

ROBERT était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais et ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et ſon Conſeil
Lorgnaient Robert et répandaient des larmes.
Marthon de loin dans un coin ſoupira :
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au Conſeil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit :
Car vous ſavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui poura nous dire
Ce que la femme en tous les tems deſire;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très nettement, et ne nous fâche pas.

LA choſe étant au conſeil expoſée,
Fut à Robert auſſitôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concèda huit jours pour y rêver;
Il fit ferment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, et partit tout penſif.

COMMENT nommer, diſait-il en lui-même,
Très nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher? la reine et ſon ſénat
Ont agravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puiſqu'il faut que je meure,
Que ſans délai l'on m'eût pendu ſur l'heure.
Dans ſon chemin dès que Robert trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la paſſante

De lui conter ce que plus elle aimait.
Toutes fefaient réponfe diférente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable fe donnait.

DEJA fept fois l'aftre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémifphère,
Quand fur un pré, fous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviffantes,
Danfant en rond ; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs atraits.
Le doux zéphir, en fe jouant auprès,
Laiffait floter leurs treffes ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rafant la terre, et ne la touchant pas.
Robert aproche, et du moins il efpère
Les confulter fur la maudite afaire.
En un moment tout difparaît, tout fuit.

LE jour baiffait, à peine il était nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de fuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'apuyant d'un bâton :
Son nez pointu touche à fon court menton ;
D'un rouge brun fa paupière eft bordée ;
Quelques crins blancs couvrent fon noir chignon ;
Un vieux tapis, qui lui fert de jupon,
Tombe à moitié fur fa cuiffe ridée :
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'acofte, et d'un ton familier
Lui dit : Mon fils, je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine :

Aprenez-moi vos tribulations ;
Nous soufrons tous, mais parler nous soulage ;
Il est encor des consolations.
J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a suivis.

Le chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais envain :
Mon heure arive, et je dois en personne,
Sans plus atendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.

La Vieille alors lui dit : Ne craignez rien ;
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons ensemble, et je vous aprendrai
Ce grand secret de vous tant desiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous serez juste, et que de vous j'aurai
Ce qui me plaît et qui fait mon envie :
L'ingratitude est un crime odieux.
Faites serment, jurez par mes beaux yeux
Que vous serez tout ce que je desire.
Le bon Robert le jura, non sans rire.
Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
Reprit la Vieille ; et les voilà tous deux,
Qui côte à côte arivent en présence
De reine Berthe, et de la cour de France.
Incontinent le Conseil assemblé,

La reine affife, et Robert apelé,
Je fais, dit-il, votre fecret, Mefdames.
Ce qui furtout l'emporte dans vos ames,
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous tems,
N'eft pas toujours d'avoir beaucoup d'amans;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtreffe au logis.
Il faut toujours que la femme commande;
C'eft là fon goût, fi j'ai tort qu'on me pende.

COMME il parlait, tout le Confeil conclut
Qu'il parlait jufte et qu'il touchait au but.
Robert abfous baifait la main de Berthe,
Quand, de haillons et de fange couverte,
Au pié du trône on vit notre fans-dent
Criant juftice, et la preffe fendant;
On lui fait place; et voici fa harangue:
O reine Berthe! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'efprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfefance,
Ce paladin ne doit qu'à ma fcience
Votre fecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux et fa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'efpère;
Vous êtes jufte, et j'atens mon falaire.

IL eft très vrai, dit Robert, et jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,

Et mon armure, étaient tout mon partage ;
Un moine noir a par dévotion
Saisi le tout quand j'assaillis Marthon :
Je n'ai plus rien, et malgré ma justice,
Je ne saurais payer ma bienfaitrice.

La reine dit : Tout vous sera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts divisée,
Fera trois lots justement compensés ;
Les vingt écus à Marthon la lésée
Sont dus de droit, et pour ses œufs cassés.
La bonne Vieille aura votre monture ;
Et vous, Robert, vous aurez votre armure.

La Vieille dit : Rien n'est plus généreux,
Mais ce n'est pas son cheval que je veux ;
Rien de Robert ne me plaît que lui-même ;
C'est sa valeur et ses grâces que j'aime ;
Je veux régner sur son cœur amoureux :
De ce trésor ma tendresse est jalouse :
Entre mes bras Robert doit vivre heureux ;
Dès cette nuit je prétens qu'il m'épouse.

A ce discours que l'on n'atendait pas,
Robert glacé laisse tomber ses bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans son horreur il recula trois pas,
Signa son front, et d'un ton lamentable
Il s'écriait : Ai-je donc mérité
Ce ridicule et cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majesté

Me fiançât à la mère du diable ;
La Vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.

Lors tendrement notre ſans-dent reprit :
Vous le voyez, ô Reine! il me mépriſe ;
Il eſt ingrat : les hommes le ſont tous ;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts :
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes apas ;
Mais j'en ferai plus tendre et plus fidelle :
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On fait penſer : et Salomon a dit
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre : eſt-ce un ſi grand malheur ?
La pauvreté n'eſt point un déshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire !
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits ;
Le vice fuit où n'eſt point la moleſſe.
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois :
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous ſeſons de vigoureux ſoldats :
Et, croyez-moi, pour peupler vos Etats,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.

Que ſi le Ciel à mes chaſtes deſirs
N'acorde pas le bonheur d'être mère,
L'himen encor ofre d'autres plaiſirs,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra, jusqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépite, en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea Robert à ſes atraits;
De ſon ferment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ſes bras menée
A ſa chaumière, où ce noble himenée
Doit s'achever dans la même journée;
Et tout fut fait comme à la Vieille il plut.

Le chevalier ſur ſon cheval remonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur et rougiſſant de honte,
Tente cent fois de la jeter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas:
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacrée était alors chérie.
Sa tendre épouſe, en trotant avec lui,
Lui rapelait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du Ciel il mérita la grâce.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux aportant à Rémi
L'ampoule ſainte et le céleſte chrême

Dont

Dont ce grand roi fut oint dans ſon batême.
Elle mêlait à ſes narrations,
Des ſentimens et des réflexions,
Des traits d'eſprit et de morale pure,
Qui, ſans couper le fil de l'avanture,
Feſaient penſer l'auditeur atentif,
Et l'inſtruiſaient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon Robert à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.

L'ETRANGE couple arive à la chaumière
Que poſſédait l'affreuſe avanturière.
Elle ſe trouſſe, et, de ſa ſale main,
De ſon époux arange le feſtin;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pouris ſur trois piés inégaux
Formaient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces treteaux :
Du triſte époux les regards ſe baiſsèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaiſans et délicats,
Par des bons mots, qui piquent et qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait ſoi-même
Les avoir dits. Robert fut ſi content
Qu'il en ſourit, et qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le ſouper finit,
Que ſon époux vînt avec elle au lit.
Le déſeſpoir, la fureur le poſſède;

A cette crife, il fouhaite la mort ;
Mais il fe couche, il fe fait cet effort ;
Il l'a promis, le mal eft fans remède.

Ce n'était point deux fales demi-draps,
Percés de trous et rongés par les rats,
Mal étendus fur de vieilles javelles,
Mal recoufus, encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du faint himen les devoirs rigoureux
S'ofraient à lui fous un afpect horrible.
Le Ciel, dit-il, voudrait-il l'impoffible?
A Rome, on dit que la grâce d'en-haut
Donne à la fois le vouloir et le faire ;
La grâce et moi nous fommes en défaut.
Par fon efprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur eft bon ; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'efprit ?
Ainfi parlant, le bon Robert fe jette,
Froid comme glace, au bord de fa couchette ;
Et pour cacher fon cruel déplaifir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.

La Vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant : Ah ! Robert, dormez-vous ?
Charmant ingrat, cher et cruel époux,
Je fuis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accens
Sont fubjugués par la voix de mes fens.
Regnez fur eux ainfi que fur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?

Je me diſſous, je brûle, je me pâme :
Ah ! le plaiſir m'enivre malgré moi ;
Je n'en puis plus : faut-il mourir ſans toi !
Va, je le mets deſſus ta conſcience.

ROBERT avait un fonds de complaiſance,
Et de candeur et de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas ! dit-il, j'aurais voulu, Madame,
Par mon ardeur égaler votre flâme ;
Mais que pourai-je ! Allez, vous pourez tout,
Reprit la Vieille ; il n'eſt rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout
Avec des ſoins, de l'art et du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée et même un peu puante ;
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés ;
Fermez les yeux et bouchez-vous le nez.

LE chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit : et ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du Ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.

C'EN eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir ;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire était jalouſe :

J'avais raiſon ; convenez-en, mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider :
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux et de me regarder.
Robert regarde ; il voit à la lumière
De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les apas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt quand, les cheveux épars,
Les yeux noyés dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle atend le dieu Mars.

Tout eſt à vous, ce palais et moi-même;
Jouiſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.

Or, maintenant j'entens mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui Robert eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée Urgelle,
Qui dans ſon tems protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des eſprits familiers,

Des farfadets, aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer :
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier
Qui leur sesait des contes de sorcier.

On a banni les démons et les fées ;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonner tristement s'acrédite ;
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

L'EDUCATION D'UN PRINCE.

PUISQUE le Dieu du jour, en ſes douze voyages,
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encor aſſiégés des orages,
Et que nos prés rians ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens.
Je ſuis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaiſir des enfans.

DANS Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la moleſſe, ivre de ſon pouvoir,
Elevé comme un ſot, et ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernaient cet Etat aſſez mince ;
Ils avaient abruti l'eſprit de monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux confeſſeur ;
Tous trois ſe relayaient. On lui ſeſait acroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire ;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour et la terreur :
Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France,
Que ſon tréſor ducal regorgeait de finance ;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon
Sur ſon terrain pierreux du torrent de Cedron.

ALAMON (c'eſt le nom de ce prince imbécile)
Avalait cet encens, et lourdement tranquile,

Entouré de boufons et d'infipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait fon peuple heureux.
Il reftait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ferviteur du feu prince fon père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédifait malheur à fon gouvernement.
Les miniftres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aifément fe défirent :
Emon fut exilé; le maître n'en fut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait fagement fes amis et fon bien,
Et pleurait à la fois fon maître et fa patrie.
Alamon loin de lui laiffait couler fa vie
Dans l'infipidité de fes molles langueurs.
Des fots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frapaient pour un moment fon ame apefantie.
Ce bruit fourd et lointain, qu'avec peine il entend,
S'afaiblit dans fa courfe, et meurt en arivant.
Le poids de la misère acablait la province;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui;
Les tirans triomphaient. Dieu prit pitié de lui,
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.

Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, et fon cœur fe fentit.
Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.
Son confeffeur madré découvrit le miftère;
Il en fit un fcrupule à fon fot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant :
Et les deux fcélérats, qui tremblaient que leur maître
Ne fe connût un jour, et vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.

Elle fit fon paquet, et le trempa de larmes.
On n'ofait réfifter. Le timide Alamon,
Vainement atendri, s'arrachait à fes charmes;
Car fon efprit flotant d'un vain remors touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.

COMME elle allait partir, on entend : Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combatons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jefu-Chrift.
On voit un peuple entier fuyant de place en place:
Un guerrier en turban, plein de force et d'audace,
Suivi de mufulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entaffés fe frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flâmes,
Egorgeait les maris, metait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Benèvent,
Sans que le miniftère en eût le moindre vent;
La mort le dévançait, et dans Rome la fainte
Saint Pierre avec faint Paul était tranfi de crainte.
C'était, mes chers amis, le fuperbe Abdala
Pour coriger l'Eglife envoyé par Alla.

DÈS qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, miniftres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre atachés,
Sont portés dans un char aux plus voifins marchés:
Tels étaient monfeigneur et fes réferendaires,
Enchaînés par les pies avec le confeffeur,
Qui toujours fe fignant, et difant fes rofaires,
Leur prêchait la conftance, et fe mourait de peur.
Quand tout fut garroté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arangèrent;

Les

Les hommes, les chevaux et les châſſes des ſaints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguiſé la nature ;
Ils ſont trop charlatans, l'homme n'eſt point connu.
L'habit change les mœurs ainſi que la figure ;
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.

Du chef des muſulmans le duc fut le partage ;
Il était, comme on ſait, dans la fleur de ſon âge ;
Il paraiſſait robuſte, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier :
Ses muſcles, énervés par l'infame moleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur ;
Le malheur l'inſtruiſit, il dompta la pareſſe.
Son aviliſſement fit naître ſa valeur.
La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile ;
C'eſt un tourment de plus. Déjà paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon apartement,
Boit le vin des vaincus malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arivent à la file,
Atendent ſes regards, et briguent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.

MONSEIGNEUR cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main, prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'Amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria : Perfide !

Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien comprendre ;
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre,
Qui pénétrait à l'ame, et ce regard lui dit :
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me deſendre,
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit et reprit l'eſpérance.

AMIDE comparut devant ſon excellence :
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avait en effet connu la jouiſſance,
Mais qu'en voyant Amide il connaiſſait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit réſiſtance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaiſirs,
En les ſeſant atendre, irritaient ſes deſirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je ſuis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout eſt à vos piés, ou veut être en vos bras ;
Mais ſoufrez que trois jours mon bonheur ſe diſère ;
Et pour me conſoler de ces triſtes délais,
A mon timide amour acordez deux bienſaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corſaire ;
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos atraits.
Des faveurs que j'atens, dit-elle, la première
Eſt de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La ſeconde, Seigneur, eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelqueſois promener en litière,
Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.

Abdala répliqua : Vos defirs font mes lois.
Ainfi dit, ainfi fait; le très indigne prêtre,
Et les deux confeillers corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dofe, au grand contentement
De tous les prifonniers et de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien fuprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

Ce n'eft pas tout, dit-elle, il faut vaincre et régner.
La couronne ou la mort à préfent vous apelle ;
Vous avez du courage, Emon vous eft fidelle ;
Je veux auffi vous l'être, et ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, et fervir ma patrie.
Au fond de fon exil allez trouver Emon,
Puifque vous avez tort, demandez-lui pardon ;
Il donnera pour vous les reftes de fa vie ;
Tout fera préparé, revenez dans trois jours,
Hâtez-vous ; vous favez que je fuis deftinée
Aux plaifirs d'Abdala la troifième journée.
Les momens font bien chers à la guerre, en amours :
Alamon répondit, je vous aime et j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait inftruit Amide,
Aimait fon prince ingrat, devenu malheureux :
Il avait raffemblé des amis généreux,
Et de foldats choifis une troupe intrépide.
Il embraffa fon prince, ils pleurèrent tous deux ;
Ils s'arment en fecret, ils marchent en filence.
Amide parle aux fiens, et réveille en leur cœur,
Tout efclaves qu'ils font, des fentimens d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence ;
Il devint un héros fitôt qu'il combatit.
Le turc aux voluptés livré fans défiance,

Surpris par les vaincus, à fon tour fe perdit.
Alamon triomphant au palais fe rendit
Au moment que le turc, ignorant fa difgrâce,
Avec la belle Amide allait fe mettre au lit.
Il rentra dans fes droits, et fe mit à fa place.

Le confeffeur arive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement fortis de leurs fales prifons,
Difant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire;
Ils penfaient conferver leur empire ordinaire.
Les lâches font cruels; le moine confeilla
De faire au piê des murs empaler Abdala.
Miférable! c'eft vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu:
Je dois tout à ce turc, et tout à ma maîtreffe:
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneffe;
Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grâce
D'avoir dévelopé mon efprit et mon cœur.
De leçons déformais il faut que je me paffe;
Je vous fuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; et fi vos deftinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos Etats,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

GERTRUDE,

OU

L'EDUCATION D'UNE FILLE.

MES amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des tems paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente ſix printems ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes apas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, et n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art diſcret, en permetait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arondi relevant l'incarnat,
Embéliſſait ſes traits ſans outrer la nature :
Moins elle avait d'aprêt, plus elle avait d'éclat ;
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte Ecriture :
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture.
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, et non pas médiſante.

ELLE avait une fille ; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet,

Qui depuis son batême eut le nom d'Isabelle :
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle ;
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au soufle empoisonné d'un monde dangereux :
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon, par les saints abhorrés,
Etaient dans la maison des plaisirs ignorés.

GERTRUDE en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour se recueillir,
Elle allait saintement ocuper son loisir,
Et fesait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un escalier secret loin des profanes yeux
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.

VOUS savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ses rayons favorables :
Les filles en ce tems goûtent peu le sommeil.
Isabelle inquiéte, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage et s'étendait auprès ;
Sans savoir l'admirer regardait la nature ;
Puis se levait, allait, marchait à l'avanture,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser ;
Ne pensant point encor, et cherchant à penser.

Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère.
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant :
Elle ne ſoupçonnait nulle ombre de miſtère ;
Cependant elle héſite, elle aproche en tremblant,
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,
Étendant une main, portant l'autre en arière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille atentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle, entre ſes dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle aproche ; elle entend ces mots pleins de douceur :
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure.
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci ;
Ma mère eſt fort contente, et je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer les yeux, ſe tourmente et ſoupire :
André fait des heureux ! et de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Iſabelle était ſimple, et ſa naïveté
Laiſſa parler enfin ſa curioſité.

QUEL eſt donc cet André, lui dit-elle, Madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuſe : elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien :
Elle ſe compoſa ; puis répondit : Ma fille,
Il faut avoir un ſaint pour toute une famille ;

Et depuis quelque tems j'ai choisi faint André.
Je lui fuis très dévote ; il m'en fait fort bon gré :
Je l'invoque en fecret ; j'implore fes lumières ;
Il m'aparaît fouvent la nuit dans mes prières ;
C'eft un des plus grands faints qui foient en paradis.

A quelque tems de là, certain monfieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Ifabelle.
Tout confpirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en fentinelle entendit à fon tour
Les belles oraifons, les antiennes charmantes
Qu'Ifabelle entonnait quand fes mains careffantes
Preffaient fon tendre amant de plaifir enivré.
Gertrude les furprit et fe mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choifi faint Denis comme vous faint André.

GERTRUDE dès ce jour, plus fage et plus heureufe,
Confervant fon amant, et renonçant aux faints,
Quita le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieufe
Porte fur votre mafque un coup d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne favez feindre :
Et le ftérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaifir de vivre librement.

LA charmante Ifabelle, au monde préfentée,
Se forma, s'embélit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en fa maifon rapela pour toujours
Les doux amufemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y pafsèrent leur vie.
Il n'eft jamais de mal en bonne compagnie.

LES

LES TROIS MANIERES.

QUE les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du téâtre, où l'on sesait revivre
Les héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourdui toutes les nations
Consacrer cet exemple, et chercher à le suivre.
Le téâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le Ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.

UN des plus grands plaisirs du téâtre d'Athène
Etait de couronner, dans des jeux solennels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.

AINSI j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Partout sur son passage il eut la comédie ;
On lui batit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au téâtre d'Eschyle, avant que Melpomène
Sur son coturne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix acordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens,
Se voyait couronné devant toute la Gréce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur ;
De n'exagérer rien, chose assez dificile
Aux femmes, aux amans, et même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loisir de la Gréce tranquile :
C'était, il m'en souvient, sous l'arconte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Églé, Téone et la triste Apamis.
Les beaux esprits de Gréce au spectacle acoururent ;
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,
Ecoutant gravement en demi cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils
Prêtait à leur dispute une oreille atentive.
La jeune Églé commence, Églé simple et naïve,
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a consacré sa vie
Aux Muses, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.

Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs ;
Et ſans ambition caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille
Qu'un mortel comme lui favoriſé des Dieux,
Cultivant les arts, et qui ſaurait le mieux
En vers heureux élégament décrire,
Animer ſur la toile et chanter ſur la lyre
Ce peu de vains atraits que m'ont donné les Cieux.
Ligdamon m'adorait ; ſon eſprit ſans culture
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature ;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment,
Parlant avec juſteſſe, et jamais ſavament ;
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connaître.
L'Amour forma ſon cœur, les Grâces ſon eſprit.
Il ne ſavait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'aprit !

QUAND mon père eut formé le deſſein tirannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque peintre heureux,
Qui ſerait de bons vers et ſaurait la muſique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique ;
Puiſqu'ils nous ont fait naître, ils ſont pour nous des dieux.
Je mourais, il eſt vrai, mais je mourais ſoumiſe.

LIGDAMON s'écarta, confus, déſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe :
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur et les larmes.

Le tems qui s'avançait redoublait mes alarmes,
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;
J'atendais mon arêt, et j'étais au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'acorder son sufrage
Aux talens trop vantés du fier et dur Harpage;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.

Un esclave empressé frape, arive à grands pas,
Aportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue :
C'était moi. Je semblais respirer et parler :
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler;
Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embélie; et par de doux acords,
L'ame était sur la toile aussi bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits et la verdure.
Harpage en fut surpris; il voulut censurer;
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime!
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Ligdamon se montrant, lui dit : Elle est à moi!
L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,

C'eſt lui qui ſur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'eſt pas ſoumis à ſon pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur ſon luth acordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inoui de ſons harmonieux ;
On croyait être admis dans le concert des Dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.

HARPAGE en frémiſſait ; ſa fureur étouſée
S'exhalait ſur ſon front, et brûlait dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées ;
Il court, il va fraper : je vis l'affreux moment
Où le traître à ſa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'aperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth réſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs et nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abat et lui pardonne.
Jugez ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permetez du moins que mon cœur le lui donne.

AINSI parlait Eglé. L'Amour aplaudiſſait,
Les Grecs bataient des mains, la belle rougiſſait ;
Elle en aimait encor ſon amant davantage.

TÉONE ſe leva : ſon air et ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentaient égayés.
Téone ſouriant conta ſon avanture
En vers moins alongés, et d'une autre meſure,
Qui courent avec grâce, et vont à quatre piés,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TEONE.

Vous connaiſſez tous Agathon,
Il eſt plus charmant que Nirée;
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde joue était parée;
Sa voix eſt tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cithérée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée;
La chevelure d'Apollon
N'eſt pas ſi longue et ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Auſſitôt que je fus nubile:
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.

Un ſoir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante et moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge,
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frape,
Il me trouve un air aſſez beau:
Il laiſſe ma tante, il me hape;

Il m'enléve comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.

MA bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée;
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.

PENSEZ-VOUS alors qu'Agathon
S'amusât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte et mes charmes
Sur un petit pſaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes.
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coëſure,
Le tour de gorge et le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard et ſon armure,
Et courut tenter l'avanture
Dans la barque d'un nautonier.

IL arive au bord du Méandre,
Avec ſon petit atirail.
A ſes atraits, à ſon air tendre,

On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déjà fait vendre;
Et dès qu'à terre il put defcendre,
On l'enferma dans mon férail.
Je ne crois pas que de fa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un férail de Lydie
Je vis mon grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenfer la nouveauté
D'une entreprife fi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux feuls daignèrent paraître
A cet himen précipité,
Car il n'était point là de prêtre;
Et comme vous pouvez penfer,
Des valets on peut fe paffer
Quand on eft fous les yeux du maître.

Le foir le fatrape amoureux,
Dans mon lit fans cérémonie,
Vint m'expliquer fes tendres vœux.
Il crut pour apaifer fes feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut furpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie
Comme vous eft fort à mon gré:
J'aime beaucoup la compagnie;
Toutes deux je contenterai,

N'ayez

N'ayez aucune jaloufie.
Après fa petite leçon
Qu'il acompagnait de careffes,
Il voulait agir tout de bon ;
Il exécutait fes promeffes,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon grec d'une main guerrière
Le faififfant par la crinière,
Et tirant fon eftramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.

SORTONS tous trois de la maifon,
Et qu'on me faffe ouvrir la porte ;
Faites bien figne à votre efcorte
De ne fuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage,
Embarquons-nous fur un efquif;
J'aurai fur vous l'œil atentif.
Point de gefte, point de langage ;
Au premier figne un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'inftant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.

LE fatrape était un feigneur
Affez fujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéiffance :
Lorfqu'on a peur on eft fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Gréce,

Son vainqueur le mit à rançon;
Elle fut en ſonnante eſpéce;
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot et mon douaire.

AVOUEZ qu'il a ſu plus ſaire
Que le bel eſprit Ligdamon;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.

LES Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aiſé, de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anima ſon récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On aplaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content, qu'importe qu'on admire?

APAMIS s'avança les larmes dans les yeux;
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux,
Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ſes malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts;
Dix ſillabes par vers molement arangées
Se ſuivaient avec art, et ſemblaient négligées.
Le ritme en eſt facile, il eſt mélodieux;
L'hexamètre eſt plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'ASTRE cruel ſous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,

Lieux fortunés où la Gréce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les Plaiſirs fut aporté ſur l'onde ;
Elle y nâquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et ſa loi douce et pure
A ſes ſujets n'avaient fait que du bien,
Tant que ſa loi fut celle de nature.
Le rigoriſme a ſouillé ſes autels ;
Les Dieux ſont bons, les prêtres ſont cruels.

LES novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Allât finir ſes jours au fond de l'eau
Où la Déeſſe avait eu ſon berceau,
Si quelqu'amant ne ſe noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi ſi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer conſtament ?
Et ſi jamais, à la faibleſſe en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'eſt un grand mal ; mais faut-il qu'on la noye ?

TENDRE Vénus, vous qui fites ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de ſoin
J'avais ſervie avec le beau Batile,
D'un cœur ſi droit, d'un eſprit ſi docile,
Vous le ſavez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, et ſi j'avais beſoin
Que mon amour fût nouri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Feſait un cœur de nos cœurs amoureux.

BATILE et moi nous refpirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déeffe.
L'aftre des cieux, en commençant fon cours,
En l'achevant, contemplait nos amours ;
La nuit favait quelle était ma tendreffe.

ARENORAX, homme indigne d'aimer,
Au regard fombre, au front trifte, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'atendrir ; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il diftila les poifons de l'envie ;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs ! monftres de ma patrie,
Nés de l'Enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraifemblance
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impofture acabla l'innocence.

DISPENSEZ-MOI de vous déveloper
Le noir tiffu de fa trame fecrette ;
Mon tendre cœur ne peut s'en ocuper,
Il eft trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déeffe envain j'eus mon recours,
Tout me trahit ; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.

ON me menait au lieu de mon trépas ;
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,

Fatal écrit qui changeait tout mon ſort!
Trop cher écrit plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
» Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle. »
C'en était fait, mon amant dans les flots
S'était jeté pour me ſauver la vie.
On l'admirait en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir! on eut la cruauté
De m'arêter lorſque j'allais le ſuivre;
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
Fut miſe au jour, et trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi;
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Batile eſt mort, et c'eſt pour moi!

JE viens à vous, ô juges favorables;
Que mes ſoupirs, que mes funébres ſoins
Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
Un apareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il ſe conſole aux rives du Cocite,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.
Que cette main qui tremble et qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe:
» Athéne et moi couronnons mon amant. »
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arêtérent;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlérent.

CHAQUE juge fut atendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri ;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, et j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre sufrage ;
C'est à vous de donner le prix,
Vous êtes mon aréopage.

THELEME ET MACARE.

THELEME eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente ;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui,
D'une humeur toute diférente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidelle et cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.

ELLE va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?

N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce féjour
Sourirent à ce nom bizare.
Comment ce Macare eft-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu fon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eft un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perfonne,
Qui de perfonne n'eft haï,
Qui de bon fens toujours raifonne,
Et qui n'eut jamais de fouci.
A tout le monde il a fu plaire.

On lui dit : Ce n'eft pas ici
Que vous trouverez votre afaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.

Theleme marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penfe dans ce lieu tranquile
Rencontrer fon tranquile amant.
Le fous-prieur lui dit : Madame,
Nous avons long-tems atendu
Ce bel objet de votre flâme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenfe
Des vigiles, du tems perdu,
Et la difcorde et l'abftinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :

Ceffez

Ceffez de courir à la ronde
Après votre amant échapé ;
Car, fi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bonhomme eft dans l'autre monde.

A ce difcours impertinent
Thélème fe mit en colère :
Aprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eft né pour moi, quoi qu'on en dife :
Il habite certainement
Le monde où le deftin m'a mife,
Et je fuis fon feul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une fotife.

LA belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il fera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux efprits,
Qui l'ont peint fi doux et fi fage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eft qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint fans le connaître.

ELLE aborda près du palais,
Ferma les yeux et paffa vîte :
Mon amant ne fera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des atraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;

Mais les noirs ſuivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.

THELEME au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ces repas,
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable acueil
Y ſemblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient ocupés
Du ſoin flateur de le paraître,
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.

ENFIN Théleme au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'atendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déformais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre.
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au delà de ce que je donne.

LES gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare et Thélème,
Et vous diront, fous cet emblème,
A quoi nous fommes deftinés.
Macare, c'eft toi qu'on defire, (a)
On t'aime, on te perd; et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on fe vante de t'avoir,
On en eft privé par l'envie;
Pour te garder il faut favoir
Te cacher, et cacher fa vie.

(a) On fait aux lecteurs la juftice de croire qu'ils favent que *Macare* eft le Bonheur, et *Thélème* le Defir ou la Volonté.

AZOLAN,
OU
LE BENEFICIER.

A ſon aiſe dans ſon village
Vivait un jeune muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'aprendre.
Il fut, dès l'âge le plus tendre
Devot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du Ciel
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune:
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Mècque et Médine;
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner
Quand tu ſeras en exercice;
Mais il faut me faire ſerment

De ne toucher femme ni fille ;
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très chaſtement.

Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'Egliſe,
Conclut cet acord imprudent,
Sans penſer faire une ſotiſe.
Monſieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de ſa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il ſe vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.

Tant d'honneur et tant d'opulence
N'étaient rien ſans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flâme,
Et par ſon ſerment empêché,
Se dit dans le fond de ſon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri ;
Il l'adore, il en eſt chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux eſclavage ;
La ſeule Amine aura mon cœur ;
Soyons heureux dans mon village.

L'Arcange auſſitôt deſcendit
Pour lui reprocher ſa faibleſſe.

Le tendre amant lui répondit :
Voyez feulement ma maîtreffe ;
Vous vous êtes moqué de moi,
Notre marché fait mon fuplice ;
Je ne veux qu'Amine et fa foi,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompenfe.
Allez, mon très cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zéle ;
Vous pouvez retourner au ciel ;
Je n'y veux pas aller fans elle.

L'ORIGINE DES METIERS.

QUAND Prométhée eut formé son image,
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sait, son ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.

DÈS qu'elle put se voir et se connaître,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer et captiva son maître;
Et Prométhée à lui plaire ocupé,
Premier époux, fut le premier trompé.

MARS visita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, son air mâle et guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, et Mars triompha d'elle.

LE Dieu des mers, en son humide cour
Ayant apris cette bonne fortune,
Chercha la belle, et lui parla d'amour:
Qui céde à Mars peut se rendre à Neptune.

LE blond Phébus de son brillant séjour
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance;
Elle ne put faire de résistance
Au Dieu des vers, des beaux arts et du jour.

MERCURE était le Dieu de l'éloquence,
Il sut parler, il eut aussi son tour.

VULCAIN ſortant de ſa forge embrâſée,
Déplut d'abord, et fut très maltraité ;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aiſée.

AINSI Pandore ocupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printems,
Elle ne peut jamais faire autre choſe ;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-tems.
Elle avait eu pour eux des complaiſances,
Ils la quitaient ; elle vit dans les champs
Un gros ſatire, et lui fit les avances.

NOUS ſommes nés de tous ces paſſe-tems,
C'eſt des humains l'origine première ;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout difère.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour ſon père,
L'autre un ſatire ; et bien peu d'entre nous
Sont deſcendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts :
Mais le metier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

Fin des Contes de Guillaume Vadé.

LA BEGUEULE,

CONTE MORAL.

DANS fes écrits un fage italien
Dit que le mieux eft l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puiffe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en fcience ;
Cherchons le mieux fur ces chapitres-là :
Partout ailleurs évitons la chimère.
Dans fon état, heureux qui peut fe plaire,
Vivre à fa place, et garder ce qu'il a !

LA belle Arsène en eft la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empreffé de complaire
A fon caprice, et foufrant fon mépris.
L'oncle, la fœur, la tante, le beaupère
Ne brillaient pas parmi les beaux efprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aifance, une affez bonne chère ;
Les paffe-tems que nos gens connaiffaient,
Jeu, bal, fpectacle et foupers agréables
Rendaient fes jours à peu près tolérables :
Car vous favez que le bonheur parfait
Eft inconnu ; pour l'homme il n'eft pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente

De ces plaisirs. Son superbe dégoût
Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'apelait la belle impertinente.

Or admirez la faiblesse des gens.
Plus elle était distraite, indiférente,
Plus ils tâchaient, par des soins complaisans,
D'aprivoiser son humeur méprisante ;
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on fesait.
Pour ses amans encor plus intraitable ;
Aise de plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable,
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste,
Tout prit parti ; seule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur et triste :
Boufi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, et ne la nourit pas.

La dégoûtée avait eu pour maraine
La fée Aline. On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espéce humaine
Et la divine ; et monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De sa filleule, et lui disait : Arsène,
Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
As-tu des goûts et des amusemens ?
Tu dois mener une assez douce vie.
L'autre en deux mots répondait : Je m'ennuie.

C'eſt un grand mal, dit la fée, et je croi
Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi.

ARSÈNE enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
Je veux aller à la ſphère divine :
Faites-moi voir votre beau paradis ;
Je ne ſaurais ſuporter ma famille
Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
Le beau, le rare ; et je ne puis jamais
Me trouver bien que dans votre palais ;
C'eſt un goût vif dont je me ſens coëſée.
Très volontiers, dit l'indulgente fée.

TOUT auſſitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle eſt tranſportée :
Le char volait ; et notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la maraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche et paſſablement beau ;
Mais ce n'eſt rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'eſt un miracle unique ;
Marli, Verſaille et leurs petits jets d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne et qui pique.
La dédaigneuſe, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : Voilà votre maiſon ;
Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,
Commandez-y. Toute ma nation
Obéira ſans aucune réplique.

J'ai quatre mots à dire en Amérique,
Il faut que j'aille y faire quelques tours:
Je reviendrai vers vous en peu de jours.
J'efpère au moins, dans ma douce retraite,
Vous retrouver l'ame un peu fatisfaite.

ALINE part. La belle en liberté
Refte et s'arange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déeffe.
De cent beautés une foule s'empreffe
A prévenir fes moindres volontés.
A-t-elle faim? cent plats font aportés;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets font de pure ambrofie;
Les vafes font du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inftant
Dans les jardins, fur les bords des fontaines,
Sur les gazons refpirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphirs.
Vingt chars brillans de rubis, de faphirs,
Pour la porter fe préfentent d'eux-mêmes;
Comme autrefois les trépiés de Vulcain
Allaient au ciel, par un reffort divin,
Ofrir leur fiége aux majeftés fuprêmes.
De mille oifeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit fur l'argent des rigoles,
Ont acordé leurs murmures charmans:
Les perroquets répétaient fes paroles,
Et les échos les difaient après eux.
Telle Pfyché, par le plus beau des Dieux
A fes parens avec art enlevée,
Au feul Amour dignement réfervée,

Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à fon gré.
Madame Arsène eft encor mieux fervie;
Plus d'agrémens environnaient fa vie;
Plus de beautés décoraient fon féjour;
Elle avait tout, mais il manquait l'Amour.
Pour égayer notre mélancolique,
On lui donna le foir une mufique
Dont les acords et les accens nouveaux
Feraient pâmer foixante cardinaux.
Ces fons vainqueurs allaient au fond des ames;
Mais elle vit, non fans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton!
A quoi, dit-elle, a penfé ma maraine?
Point d'homme ici! Suis-je dans un couvent?
Je trouve bon que l'on me ferve en reine;
Mais fans fujets la grandeur eft du vent.
J'aime à régner, fur des hommes s'entend:
Ils font tous nés pour ramper dans ma chaîne:
C'eft leur deftin, c'eft leur premier devoir;
Je les méprife et je veux en avoir.
Ainfi parlait la reclufe intraitable;
Et cependant les nimphes fur le foir
Avec refpect ayant fervi fa table,
On l'endormit au fon des inftrumens.

Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feftins, pareille férénade;
Et le plaifir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut trifte et fatigant;

Le lendemain lui fut insuportable.
Je me souviens du tems trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printems
Des lendemains plus doux et plus plaisans.

La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui fesait mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une bréche
A certain mur; et, semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute, et vous franchit le parc.

Au même instant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis;
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, et des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sotises.
La nuit venait; et déjà ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux.
Les cris perçans des funébres oiseaux,
Les hurlemens des ours et des pantéres
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée, hélas! prendra le soin
De secourir ma folle avanturière!
Dans sa détresse elle aperçut de loin,
A la faveur d'un reste de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit sentier,

Tout en ſiflant, retrouver ſa chaumière.
Qui que tu ſois, lui dit la beauté fière,
Vois en pitié le malheur qui me ſuit;
Car je ne ſais où coucher cette nuit.
Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.

Le noir pataut, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit : Quel étrange démon
Vous fait aller dans cet état de criſe,
Pendant la nuit, à pié, ſans compagnon?
Je ſuis encor très loin de ma maiſon.
Çà, donnez-moi votre bras, ma mignone;
On recevra ſa petite perſonne
Comme on poura. J'ai du lard et des œufs.
Toute françaiſe, à ce que j'imagine,
Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
Je n'ai qu'un lit; c'eſt aſſez pour nous deux.

Disant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas! dit la dame afligée,
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups.
Le déſeſpoir, la honte, le courroux
L'ont ſuſoquée; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arive, et peut-être un peu tard.
Préſente à tout, elle était à l'écart.
Vous voyez bien, dit-elle à ſa fillcule,

Que vous étiez une franche bégueule.
Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
Que de quiter le bien pour être mieux.

LA leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis. Tout y changea pour elle
En peu de tems, ſitôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, et ſans livre, elle plut.
Que falait-il à ſon cœur?... qu'il voulût.
Elle fut douce, atentive, polie,
Vive et prudente; et prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme acomplie.

ENVOI A MADAME DE FLORIAN. (1)

CHLOÉ, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'eſt de vous qu'elle prit leçon;
Mais elle eſt loin de ſon modéle.
Votre ſort eſt plus ſingulier;
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choiſi qu'elle.

(1) Jolie génevoiſe qui, après avoir fait divorce avec *Rillet* ſon mari, homme d'eſprit, mais un peu bizare, avait épouſé M. de *Florian*, gentilhomme de Languedoc, alors veuf d'une nièce de M. de *Voltaire*.

SESOSTRIS.

SESOSTRIS.

Vous le favez, chaque homme a fon génie
Pour l'éclairer et pour guider fes pas
Dans les fentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne fe montre pas,
Mais en fecret il nous tient compagnie.
On fait auffi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous fommes;
Ils converfaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, furtout avec les rois.

Près de Memphis, fur la rive féconde
Qu'en tous les tems, fous des palmiers fleuris,
Le Dieu du Nil embélit de fon onde,
Un foir au frais le jeune Séfoftris
Se promenait loin de fes favoris,
Avec fon ange; et lui difait : Mon Maître,
Me voilà roi; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai defir de mériter de l'être :
Comment m'y prendre? Alors fon directeur
Dit : Avançons vers ce grand labirinte
Dont Ofiris fonda la belle enceinte;
Vous l'aprendrez. Docile à fes avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'efpéce diférente;
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux fourire, aux regards enchanteurs,
Languiffament couchée entre des fleurs,
D'Amours badins, de Grâces entourée,

Et de plaiſirs encor toute enivrée.
Loin derrière elle étaient trois aſſiſtans,
Secs, décharnés, pâles et chancelans.
Le roi demande à ſon guide fidelle
Quelle eſt la nimphe et ſi tendre et ſi belle,
Et que font là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit : Mon Prince,
Ignorez-vous quelle eſt cette beauté ?
A votre cour, à la ville, en province
Chacun l'adore, et c'eſt la Volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent ſouvent après leur ſouveraine ;
C'eſt le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du Plaiſir.

L'EGYPTIEN fut afligé d'entendre
De ce propos la triſte vérité.
Ami, dit-il, daignez auſſi m'aprendre
Quelle eſt plus loin cette autre déité,
Qui me paraît moins facile et moins tendre,
Mais dont l'air noble et la ſérénité
Me plaît aſſez. Je vois à ſon côté
Un ſceptre d'or, une ſphére, une épée,
Une balance. Elle tient dans ſa main
Des manuſcrits dont elle eſt ocupée.
Tout l'ornement qui pare ſon beau ſein
Eſt une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à ſa voix, tout brillant de clarté ;
Sur le fronton de l'auguſte portique
Je lis ces mots, *à l'immortalité*.
Y puis-je entrer ? L'entrepriſe eſt pénible,
Repartit l'ange ; on a ſouvent tenté

D'y parvenir, mais on s'eſt rebuté.
Cette beauté, qui vous ſemble inflexible,
Peut quelquefois ſe laiſſer enflâmer.
La Volupté, plus douce et plus ſenſible,
A plus d'atraits; l'autre fait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un eſprit juſte, un cœur pur et fidelle:
C'eſt la Sageſſe. Et ce brillant ſéjour
Qu'on vient d'ouvrir, eſt celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire;
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déeſſes;
Vous ne pouvez les ſervir à la fois.

Le jeune roi lui dit: J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendreſſes.
D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourait me rendre heureux:
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la première, avec un air galant,
Il apliqua deux baiſers en paſſant;
Mais il donna ſon cœur à la ſeconde.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE. (1)

A MADAME ARNANCHE.

1776.

VOUS demandez, madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots payſans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchiſans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai conſulté bien des ſavans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un uſage ſi beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui, juſtement dégoûté d'eau,
S'enivrait au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe; c'eſt Bacchus,
C'eſt le légiſlateur du Gange,
Ce Dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange;

(1) La première édition de ce conte parut ſous le nom de M. de *la Viſclede*, *ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille*; il était ſuivi d'une lettre en proſe ſous le même nom.

C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire :
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon père.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe et ſon verre.

UN jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuſe Sémèle
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mère très peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avait conçu,
Où ſon père l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe ;
Grands miſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.
Bacchus à peine ſe montrait
Avec Silène et ſa monture,
Tout le peuple les adorait,
La campagne était ſans culture.
Dévotement on folâtrait ;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.

PARMI ce brillant fanatiſme,
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et ſoupçonné de janſéniſme.

Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, fervaient le prochain,
Évitaient la fainéantife,
Fuyaient les plaifirs, les amans;
Et, pour ne point perdre de tems,
Ne fréquentaient jamais l'églife.

Alcithoé dit à fes fœurs:
Travaillons et fefons l'aumône;
Monfieur le curé dans fon prône
Donne-t-il des confeils meilleurs?
Filons, et laiffons la canaille
Chanter des verfets ennuyeux;
Quiconque eft honnête et travaille
Ne faurait ofenfer les Dieux.
Filons, fi vous voulez m'en croire;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une hiftoire
En fefant tourner fes fufeaux.
Les deux cadettes aprouvèrent
Ce propos tout plein de raifon,
Et leur fœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon:

Le travail eft mon Dieu, lui feul régit le monde;
Il eft l'ame de tout: c'eft envain qu'on nous dit
Que les Dieux font à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air et la terre et l'onde.
Le puiffant Jupiter fait fon tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents;
Mais il termine enfin fon immenfe carière:
Et dès qu'elle eft finie, il recommence encor.

SUR fon char de rubis mêlés d'azur et d'or
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quita les cieux il fe fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa fœur l'avanturière
Eft Hécate aux Enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.

NEPTUNE chaque jour eft ocupé fix heures
A foulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.

VULCAIN noir et craffeux, courbé fur fon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il alume.

ON m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes fœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de fon père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars confolait fa femme en parfait petit maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.

LE mari méprifé, mais très digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour,
D'un fil d'acier poli, non moins fin que folide,
Il façonne un réfeau que rien ne peut brifer.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Laffe de fes plaifirs il la voit repofer
Entre les bras de Mars; et d'une main timide

Il vous tend fon lacet fur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au Soleil conter fon avanture.

Toi qui vois tout, dit-il, viens et vois ma parjure.
Cependant que Phofphore au bord de l'Orient
Au devant de fon char ne paraît point encore,
Et qu'en verfant des pleurs la diligente Aurore
Quite fon vieil époux pour fon nouvel amant,
Apelle tous les Dieux : qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. Apollon eft malin,
Il rend avec plaifir ce fervice à Vulcain ;
En petits vers galans fa difgrâce il raconte,
Il affemble en chantant tout le confeil divin.
Mars fe réveille au bruit auffi-bien que fa belle ;
Ce Dieu très ès-honté ne fe dérangea pas ;
Il tint fans s'étonner Vénus entre fes bras,
Lui donnant cent baifers qui font rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment ;
Le père de Vénus en rit long-tems lui-même.
On vanta du lacet l'admirable inftrument,
Et chacun dit : Bonhomme, atrapez-nous de même.

Lorsque la belle Alcithoé
Eut fini fon conte pour rire ;
Elle dit à fa fœur Thémire :
Tout ce peuple chante *Evoé* ;
Il s'enivre, il eft en délire ;
Il croit que la joie eft du bruit.
Mais vous que la raifon conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire ?
Thémire à fa fœur répondit :

La

La populace eſt la plus forte ;
Je crains ces dévots, et fais bien ;
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte ;
D'un vrai plaiſir il me tranſporte ;
Pourez-vous écouter le mien ?

C'EST de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce ſujet jamais on ne tarit ;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore :
Mille grimauds font des vers ſans eſprit
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte.
Je déteſtais tout médiocre auteur ;
Mais on les paſſe, on les ſoufre ; et la ſainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur.

CETTE Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame ateinte ;
Le changement ne lui déplaiſait pas.
Elle trouva devers la Paleſtine
Un beau garçon dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes et les lis,
Les yeux brillans, la taille noble et fine,
Tout lui plaiſait ; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'ateſte,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait ;
Mais chacun ſait combien il en tenait.
Son origine était toute céleſte ;
Il était né des plaiſirs d'un inceſte.
Son père était ſon aïeul Cynira,

Qui l'avait eu de sa fille Myrrha ;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer sa généalogie ;
J'aime à m'instruire, et c'est un grand bonheur
D'être savante en la téologie.

MARS fut jaloux de son charmant rival ;
Il le surprit avec sa Cithérée,
Le nez collé sur sa bouche sacrée,
Fesant des Dieux. Mars est un peu brutal ;
Il prit sa lance, et d'un coup détestable,
Il transperça ce jeune homme adorable,
De qui le sang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette histoire ; et j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes sœurs,
Qu'en pensez-vous ? parlez-moi sans scrupule,
Tuer un Dieu n'est-il pas ridicule ?

NON, dit Climène, et puisqu'il était né,
C'est à mourir qu'il était destiné :
Je le plains fort, sa mort paraît trop promte :
Mais poursuivez le fil de votre conte.

NOTRE Thémire aimant à raisonner,
Lui répondit : Je vais vous étonner.
Adonis meurt ; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre et sentir,
Cette Vénus qui créa le plaisir,

Cette Vénus qui répare le monde,
Reſſuſcita, ſept jours après ſa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le ſort.

BON! dit Climène, en voici bien d'une autre;
Ma chère ſœur, quelle idée eſt la vôtre?
Reſſuſciter les gens! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuſe;
Et l'on peut être une fille de bien
En ſoupçonnant que la fable eſt menteuſe.
Mais tout cela ſe croit très fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en danſant,
De ſon Iſis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux et les mange.
Chez tous ces gens Adonis eſt fêté;
On vous l'enterre avec ſolennité;
Six jours entiers l'Enfer eſt ſa demeure;
Il eſt damné tant en corps qu'en eſprit;
Dans ces ſix jours chacun gémit et pleure,
Mais le ſeptième il reſſuſcite; on rit.

TELLE eſt, dit-on, le belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme et de la vie,
Six jours de peine, un ſeul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deſtin change;
Mais il eſt peu de plaiſirs ſans douleur,
Et nos chagrins ſont ſouvent ſans mélange.

DE la ſage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des fornettes,

De faire des romans ou l'histoire du jour,
De ramasser des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la disait avec simplicité;
Se souciant fort peu qu'elle fût embélie;
Elle eût fait un bon tome à l'Enciclopédie.

CLIMENE à ses deux sœurs adressa ce discours:
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les avantures, les mistères;
Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler?
Un mot devrait sufire: on a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens nos confrères
Chantent au cabaret l'histoire de nos Dieux;
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Croniqueurs, médecins et prêtres
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur;
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.

JE ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire des choses faites.
Je ne crois pas qu'un Dieu nous fasse nos enfans;

Je ne crois point la guerre des géans :
Je ne crois point du tout à la prison profonde
D'un rival de Dieu même, en son tems foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embrâsé ce monde
Que son grand père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, et qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point... La belle au milieu de sa phrase
S'arêta de frayeur ; un bruit affreux s'entend,
La maison tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.

Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant :
Et moi je crois, dit-il, mesdames les savantes,
Qu'en fesant trop les beaux esprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête !
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance est toute prête ;
Je vous change en chauve-souris.

Aussitot de nos trois reclues
Chaque membre se racourcit ;
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit ;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiseaux de nuit.

Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs ſciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raiſonneur qui fronde ;
On connut qu'il eſt dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raiſon.

OVIDE a conté cette afaire ;
La Fontaine en parle après lui ;
Moi je la répète aujourdui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LE SONGE CREUX.

Je veux conter comment la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par paſſe-tems dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, et ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois goſiers aboyant à la fois;
Il me falut traverſer trois rivières;
On me montra les trois ſœurs filandières,
Qui ſont le ſort des peuples et des rois.
Je fus conduit vers trois juges ſournois
Qu'acompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'Enfer et géolières des diables;
Car, Dieu merci, tout ſe feſait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue;
Je frémiſſais à la ſombre étendue
Du vaſte abîme où des eſprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie
Des puiſſans Dieux, auteurs de tous les biens;
Je l'acuſais, lorſqu'un heureux génie
Me conduiſit aux champs élyſiens,
Au doux ſéjour de la paix éternelle,
Et des plaiſirs qui, dit-on, ſont nés d'elle.
On me montra, ſous des ombrages frais,
Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont verſés ſur la race mortelle,
Et qui pourtant n'exiſtèrent jamais:

Le grand Bacchus, digne en tout de ſon père;
Bellérophon, vainqueur de la chimère;
Cent demi-dieux des Grecs et des Romains.
En tous les tems tout pays eut ſes ſaints.

Or, mes amis, il faut que je déclare
Que ſi j'étais rebuté du Tartare,
Cet Élyſée et ſa froide beauté
M'avaient auſſi promtement dégoûté.
Impatient de ſuir cette cohue,
Pour m'eſquiver je cherchais une iſſue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, et tout enflé de vent,
Et qui ſemblait me fermer le paſſage.
Que me veux-tu, dis-je à ce perſonnage?
Rien, me dit-il, car je ſuis le Néant.
Tout ce pays eſt de mon apanage.
De ce diſcours je fus un peu troublé:
Toi, le Néant! jamais il n'a parlé...
Si fait, je parle; on m'invoque, et j'inſpire
Tous les ſavans qui ſur mon vaſte empire
Ont publié tant d'énormes fatras....
Eh bien, mon roi, je me jette en tes bras.
Puiſqu'en ton ſein tout l'univers ſe plonge,
Tiens, prends mes vers, ma perſonne et mon ſonge.
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'apartient au moment qu'il eſt né.

Fin des Contes.

SATIRES.

SATIRES.

LA CREPINADE. (1)

Le Diable un jour se trouvant de loisir,
Dit : Je voudrais former à mon plaisir
Quelque animal dont l'ame et la figure
Fût à tel point au rebours de nature,
Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché.
Il dit : il prend une argile ensoufrée,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée ;
Il en modéle un chef d'œuvre naissant,
Pétrit son homme, et rit en pétrissant.
D'abord il met sur une tête immonde
Certain poil roux que l'on sent à la ronde ;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai casque de damné ;
Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche ;
Sous un nez large il tord sa laide bouche.
Satan lui donne un ris sardonien,
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré, propre à la bastonnade ;
Puis il lui soufle un esprit imposteur,
Traître et rampant, satirique et flateur ;
Rien n'épargnait. Il vous remplit la bête
De fiel au cœur, et de vent dans la tête.
Quand tout fut fait, Satan considéra
Ce beau garçon, le baisa, l'admira ;
Endoctrina, gouverna son ouaille,

Puis dit à tous : Il eſt tems qu'il rimaille.
Auſſitôt fait l'animal rimailla,
Monta ſa vielle, et Rabelais pilla ;
Il griſonna des *ceintures magiques*,
Des *Adonis*, des *aïeux chimériques* ;
Dans les cafés il fit le bel eſprit,
Il nous chanta Sodôme et Jéſu-Chriſt ;
Il fut ſiflé, batu pour ſon mérite,
Puis fut errant, puis ſe fit hipocrite :
Et pour finir, à ſon père il alla ;
Qu'il y demeure. Or je veux ſur cela
Donner au Diable un conſeil ſalutaire :
Monſieur Satan, lorſque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin :
Ce n'eſt le tout d'envoyer ſon ſemblable
Pour nous tenter. Crépin votre féal,
Vous ſervant trop, vous a ſervi fort mal ;
Pour nous damner, rendez le vice aimable.

NOTE.

(1) *J. B. Rouſſeau* avait fait une ſatire intitulée *la Baronade*, contre le baron de *Breteuil* ſon bienfaiteur, dont il avait été le ſecrétaire, et il avait eu l'impudence de prétendre ne s'être brouillé avec M. de *Voltaire* que par zéle pour la religion ; hipocriſie revoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieuſes, et banni pour crime de ſubornation. Ces circonſtances rendent cette ſatire excuſable ; l'ingratitude et l'hipocriſie doivent être traitées ſans ménagement.

LE MONDAIN.

1736.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Les deux ouvrages ſuivans ont atiré à M. de *Voltaire* les reproches non ſeulement des dévots, mais de pluſieurs philoſophes auſtères et reſpectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris ; et on leur a répondu dans l'Apologie du Mondain. Toute prédication contre le luxe n'eſt qu'une inſolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion apellent leur maiſon un *palais*, et mènent dans l'opulence une vie molle et voluptueuſe.

Les reproches des philoſophes méritent une réponſe plus grave. Toute grande ſociété eſt fondée ſur le droit de propriété ; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la compoſent ſont intéreſſés à multiplier les productions de la terre et celles des arts ; c'eſt-à-dire, autant qu'ils peuvent compter ſur la libre jouiſſance de ce qu'ils acquièrent par leur induſtrie ; ſans cela les hommes, bornés au ſimple néceſſaire, ſont expoſés à en manquer. D'ailleurs l'eſpèce humaine tend naturellement à ſe multiplier ; puiſqu'un homme et une femme qui ont de quoi ſe nourir, et nourir leur famille, éléveront en général un plus grand nombre d'enfans que les deux qui ſont néceſſaires pour les remplacer. Ainſi toute peuplade qui n'augmente point ſoufre ; et l'on ſait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter. Il faut donc que les hommes puiſſent acquérir en propriété plus que le néceſſaire, et que cette propriété ſoit reſpectée, pour que la ſociété ſoit floriſſante. L'inégalité des fortunes, et par conſéquent le luxe, y eſt donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité eſt grande, plus la ſociété eſt heureuſe. Il faut donc que les lois, en laiſſant à chacun la liberté d'acquérir des richeſſes et de jouir de celles qu'il poſſède, tendent à diminuer l'inégalité : mais ſi elles établiſſent le partage égal des ſucceſſions ; ſi elles n'étendent point trop la permiſſion de teſter ; ſi elles laiſſent au commerce, aux profeſſions de l'induſtrie toute leur liberté naturelle ; ſi une adminiſtration ſimple d'impôts rend impoſſibles les grandes fortunes de finance ; ſi aucune grande place n'eſt ni héréditaire ni lucrative, dès lors il ne peut s'établir une grande inégalité ; en ſorte que l'intérêt de la proſpérité publique eſt ici d'acord avec la raiſon, la nature et la juſtice.

Si l'on ſupoſe une grande inégalité établie, le luxe n'eſt point un mal ; en effet le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en feſant vivre le pauvre aux dépens des fantaiſies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nouriſſe des doreurs, des brodeuſes ou des peintres, que s'il employait ſon ſuperflu, comme les anciens Romains, à ſe faire des créatures, ou bien comme nos anciens ſeigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, et non pas du luxe ; elle n'exiſte que parce qu'un individu de l'eſpéce humaine en peut acheter ou ſoumettre un autre.

Il eſt vrai que le luxe le plus innocent, celui qui conſiſte à jouir des délices de la vie, amolit les ames, et en leur rendant une grande fortune néceſſaire, les diſpoſe à la corruption ; mais en même tems il les adoucit. Une grande inégalité de fortune, dans un pays où les délices ſont inconnues, produit des complots, des troubles, et tous les crimes

ſi fréquens dans les ſiécles de barbarie. Il n'eſt donc qu'un moyen sûr d'ataquer le luxe ; c'eſt de détruire l'inégalité des fortunes par les lois ſages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera ſans que l'induſtrie y perde rien ; les mœurs ſeront moins corrompues ; les ames pouront être fortes ſans être féroces.

Les philoſophes qui ont regardé le luxe comme la ſource des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cauſe ; et ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la ſource de la richeſſe réelle d'un Etat, ont pris pour un bon régime de ſanté un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeſte.

C'eſt ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de *Voltaire* ; erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés ſur la politique, qu'il y eût en France quand il compoſa cette ſatire.

Quant à ce qu'il dit dans la premiére piéce, et qui ſe borne à prétendre que les commodités de la vie ſont une bonne choſe, cela eſt vrai, pourvu qu'on ſoit sûr de les conſerver, et qu'on n'en jouiſſe point aux dépens d'autrui.

Il n'eſt pas moins vrai que la frugalité, qu'on a priſe pour une vertu, n'a été ſouvent que l'effet du défaut d'induſtrie, ou de l'indiférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie pouſſent au moins auſſi loin que les ſtoïciens.

Les conſeils que donne *Mentor* à *Idoménée*, quoiqu'inſpirés par un ſentiment vertueux, ne feraient guère praticables, ſurtout dans une grande ſociété : et il faut avouer que cette diviſion des citoyens en claſſes, diſtinguées entre elles par les habits, n'eſt d'une politique ni bien profonde ni bien ſolide.

Les progrès de l'induſtrie, il faut en convenir, ont contribué, ſinon au bonheur, du moins au bien-être des hommes ;

et l'opinion que le fiécle où a vécu M. de *Voltaire* valait mieux que ceux qu'on regrette tant, n'eſt point particulière à cet illuſtre philoſophe : elle eſt celle de beaucoup d'hommes très éclairés.

Ainſi, en ayant égard à l'eſpéce d'exagération que permet la poëſie, ſurtout dans un ouvrage de plaiſanterie, ces piéces ne méritent aucun reproche grave ; et moins qu'aucun autre celui de dureté ou de perſonnalité que leur a fait *J. J. Rouſſeau*: car c'eſt préciſément parce que le commerce, l'induſtrie, le luxe lient entre eux les nations et les états de la ſociété, adouciſſent les hommes, et font aimer la paix, que M. de *Voltaire* en a quelqueſois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchiſe que la vie d'un *honnête homme*, peinte dans *le Mondain*, eſt celle d'un ſibarite, et que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même ſans avoir aucun vice, qu'un homme auſſi mépriſable qu'ennuyé ; mais il eſt aiſé de voir que c'eſt une pure plaiſanterie. Un homme qui, pendant ſoixante et dix ans n'a point peut-être paſſé un ſeul jour ſans écrire ou ſans agir en faveur de l'humanité, aurait-il aprouvé une vie conſumée dans de vains plaiſirs? Il a voulu dire ſeulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, eſt moins criminelle et moins mépriſable qu'une vie auſtère employée dans l'intrigue, ſouillée par les ruſes de l'hipocriſie, ou les manœuvres de l'avidité.

LE

L E M O N D A I N. (a)

REGRETTERA qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or et le régne d'Aftrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens;
Moi je rends grâce à la nature fage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triftes frondeurs,
Ce tems profane eft tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la moleffe,
Tous les plaifirs, les arts de toute efpéce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête homme a de tels fentimens.
Il eft bien doux pour mon cœur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous aporter de fa fource féconde
Et des befoins et des plaifirs nouveaux.

L'OR de la terre et les tréfors de l'onde,
Leurs habitans et les peuples de l'air,
Tout fert au luxe, aux plaifirs de ce monde.
O le bon tems que ce fiécle de fer!
Le fuperflu, chofe très néceffaire,
A réuni l'un et l'autre hémifphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiffeaux
Qui du Texel, de Londre, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux fources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des mufulmans,
Nos vins de France enivrent les fultans?

QUAND la nature était dans ſon enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaiſſant ni le *tien* ni le *mien* :
Qu'auraient-ils pu connaître ? ils n'avaient rien ;
Ils étaient nus, et c'eſt choſe très claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah ! je le crois encor,
Martialo n'eſt point du ſiécle d'or. (*b*)
D'un bon vin frais ou la mouſſe ou la ſéve
Ne grata point le triſte goſier d'Eve ;
La ſoie et l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux ?
Il leur manquait l'induſtrie et l'aiſance ;
Eſt-ce vertu ? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors ?

MON cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que feſais-tu dans les jardins d'Eden ?
Travaillais-tu pour ce ſot genre humain ?
Careſſais-tu madame Eve ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau biſe et tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle avanture,
Deſſous un chêne ils ſoupent galament
Avec de l'eau, du millet et du gland ;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure :
Voilà l'état de la pure nature.

OR maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme ?
Entrez chez lui ; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie
De ces dehors orna la ſimétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſin
Du doux Corrége et du ſavant Pouſſin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure :
C'eſt Bouchardon qui fit cette figure, (c)
Et cet argent fut poli par Germain. (d)
Des Gobelins l'aiguille et la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſalon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des mirtes en berceaux ;
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.

MAIS du logis j'entens ſortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maiſon roulante,
Moitié dorée et moitié tranſparente ;
Nonchalament je l'y vois promené :
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe
Sur le pavé le porte avec moleſſe.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent ſa peau plus fraîche et plus polie ;
Le plaiſir preſſe, il vole au rendez-vous

Chez Camargo, chez Gaussin, chez Julie;
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va sifler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Cloris, Eglé me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon;
Il part, on rit, il frape le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers et de nouveaux plaisirs.

Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance:
J'admire fort votre stile flateur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,

Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bonhomme,
Jardin fameux par le Diable et la pomme,
C'est bien envain que tristement séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place :
Le paradis terrestre est où je suis. (*e*)

NOTES.

(*a*) CETTE piéce est de 1736. C'est un badinage dont le fond est très philosophique et très utile : son utilité se trouve expliquée dans la piéce suivante Voyez aussi la lettre de M. de *Melon* à madame la comtesse de *Verrue*.

(*b*) Auteur du *Cuisinier Français*.

(*c*) Fameux sculpteur né à Chaumont en Champagne.

(*d*) Excellent orfévre dont les dessins et les ouvrages sont du plus grand goût.

(*e*) Les curieux d'anecdotes seront bien aises de savoir que ce badinage, non seulement très innocent, mais dans le fond très utile, fut composé dans l'année 1736, immédiatement après le succès de la tragédie d'Alzire. Ce succès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé *Desfontaines* alla dénoncer la petite plaisanterie du Mondain à un prêtre nommé *Couturier*, qui avait du crédit sur l'esprit du cardinal de *Fleuri*. *Desfontaines* falsifia l'ouvrage, y mit des vers de sa façon, comme il avait fait à la Henriade. L'ouvrage fut traité de scandaleux, et l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Zaïre, fut obligé de s'enfuir de sa patrie. Le roi de Prusse lui offrit alors le même asile qu'il lui a donné depuis ; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ses amis dans sa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de *Voltaire*.

LETTRE DE M. DE MELON,

CI-DEVANT SECRETAIRE DU REGENT DU ROYAUME,

A MADAME

LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE. (*a*)

J'AI lu, Madame, l'ingénieuſe Apologie du luxe; je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée ſous un badinage agréable. Je me flate d'avoir démontré, dans mon Eſſai politique ſur le commerce, combien ce goût des beaux arts, et cet emploi des richeſſes, cette ame d'un grand Etat qu'on nomme *luxe*, ſont néceſſaires pour la circulation de l'eſpéce, et pour le maintien de l'induſtrie; je vous regarde, Madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris ſubſiſtent uniquement par la protection que vous donnez aux arts? (*b*) Que l'on ceſſe d'aimer les tableaux, les eſtampes, les curioſités en toutes ſortes de genres; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, et qui ſont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il eſt bon que dans un canton ſuiſſe on faſſe des lois ſomptuaires, par la raiſon qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient beſoin d'une extrême ſrugalité; mais à préſent que c'eſt la nation de l'Europe, qui a le plus d'argent, elle a beſoin de luxe, &c.

(*a*) Cette lettre fut écrite dans le tems que la piéce du Mondain parut, en 1736.

(*b*) Madame la comteſſe de *Verrue*, mére de madame la princeſſe de *Carignan*, dépenſait cent mille francs par an en curioſités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle raſſemblait chez elle une ſociété de philoſophes, auxquels elle fit des legs par ſon teſtament. Elle mourut avec la fermeté et la ſimplicité de la philoſophie la plus intrépide.

LETTRE

A M. LE COMTE DE SAXE,

DEPUIS MARECHAL GENERAL. (a)

VOICI, monfieur le Comte, la Défenfe du Mondain ; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non feulement comme à un mondain très aimable, mais comme à un guerrier très philofophe, qui fait coucher au bivouac auffi leftement que dans le lit magnifique de la plus belle de fes maîtreffes, et tantôt faire un fouper de *Lucullus*, tantôt un fouper de houzard.

Omnis Ariftippum decuit color et ftatus et res.

Je vous cite *Horace* qui vivait dans le fiècle du plus grand luxe et des plaifirs les plus rafinés ; il fe contentait de deux demoifelles ou de l'équivalent, et fouvent il ne fe fefait fervir à table que par trois laquais ; *cœna miniftratur pueris tribus.* Les poëtes de ce tems-ci fous un *Mecène* tel que le cardinal de *Fleuri*, font encor plus modeftes.

OUI, je fuis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puiffans ;
Il encourage les talens,
Il eft la gloire d'un empire.

IL reffemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'ufage :
Le plaifir fied très bien au fage ;
Buvez, ne vous enivrez pas.

QUI ne fait pas faire abftinence
Sait mal goûter la volupté ;
Et qui craint trop la pauvreté
N'eft pas digne de l'opulence.

(a) Cette lettre a été trouvée dans les papiers de M. le maréchal de *Saxe*.

DEFENSE

DU MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXE.

A table hier, par un trifte hafard,
J'étais affis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échaufer la cuifine
De Lucifer; et moi, prédeftiné,
Je rirai bien quand vous ferez damné. —
Damné! comment? pourquoi? — Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorfqu'il pleuvait fur notre premier père,
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée et les ongles crochus.
Vous avancez, dans votre folle ivreffe,
Prêchant le luxe, et vantant la moleffe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blafphèmes maudits!
Vivre à préfent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre mufe pollue
Sera rôtie, et c'eft chofe conclue.

DISANT ces mots, fon gofier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,

Sentait

Sentait encor la grape parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait fon teint;
Lors je lui dis : Pour Dieu, monfieur le faint,
Quel eft ce vin ? d'où vient-il, je vous prie ?
D'où l'avez-vous ? — Il vient de Canarie :
C'eft un nectar, un breuvage d'élu ;
Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il foit bu. —
Et ce café, dont, après cinq fervices,
Votre eftomac goûte ẽncor les delices ? —
Par le Seigneur il me fut deftiné. —
Bon : mais avant que Dieu vous l'ait donné ;
Ne faut-il pas que l'humaine induftrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie ?
La porcelaine et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte et diaprée :
Cet argent fin, cifelé, godronné,
En plat, en vafe, en foucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potofe, au fein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous infultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuifé pour vous plaire.

O faux dévot, véritable mondain,
Connaiffez-vous ; et dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Soufre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez furtout que le luxe enrichit

Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette ſplendeur, cette pompe mondaine,
D'un régne heureux eſt la marque certaine.
Le riche eſt né pour beaucoup dépenſer;
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaſſer.
Dans ces jardins regardez ces caſcades,
L'étonnement et l'amour des naïades;
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiſſant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en eſt plus belle et plus féconde.
Mais de ces eaux ſi la ſource tarit,
L'herbe eſt ſéchée, et la fleur ſe flétrit.
Ainſi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le travail, gagé par la moleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entens d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui, me citant Denis d'Halicarnaſſe,
Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, et des conſuls en *us*,
Béchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charue et les armes;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être ſemés par la main d'un vainqueur. —
C'eſt fort bien dit, mes maitres: je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiſtoire.
Mais, dites-moi, ſi les Dieux par haſard

Fefaient combatre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer fa terre ?
L'augufte Rome, avec tout fon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eft Auteuil.
Quand ces enfans de Mars et de Sylvie,
Pour quelque pré fignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin pour étendards. (*a*)
Leur Jupiter, au tems du bon roi Tulle,
Était de bois; il fut d'or fous Luculle.
N'allez donc pas, avec fimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh, que Colbert était un efprit fage!
Certain butor confeillait, par ménage,
Qu'on abolit ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induftrieux.
Du confeiller l'abfurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le miniftre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre Etat.
De tous nos arts il agrandit la fource;
Et du Midi, du Levant et de l'Ourfe,
Nos fiers voifins, de nos progrès jaloux,
Payaient l'efprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin ni Rome;
C'eft Salomon, ce fage fortuné,
Roi philofophe, et Platon couronné,

(*a*) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains.

Qui connut tout, du cédre jufqu'à l'herbe :
Vit-on jamais un luxe plus fuperbe ?
Il fefait naître au gré de fes defirs
L'argent et l'or, mais furtout les plaifirs.
Mille beautés fervaient à fon ufage ; —
Mille ? — On le dit, c'eft beaucoup pour un fage.
Qu'on m'en donne une, et c'eft affez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être fage ni roi.

PARLANT ainfi, je vis que les convives
Aimaient affez mes peintures naïves :
Mon doux béat très peu me répondait,
Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait ;
Et tout chacun préfent à cette fête
Fit fon profit de mon difcours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

SACHEZ, mes très chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouiffance
Des plaifirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous aprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art, qui doit tout comprendre,
Eft de moderer fes vœux.
Gardez de vous y méprendre :

Les plaifirs dans l'âge tendre
S'empreffent à vous flater.
Sachez que pour les goûter,
Il faut favoir les quiter,
Les quiter pour les reprendre.
Paffez du fracas des cours
A la douce folitude :
Quitez les jeux pour l'étude ;
Changez tout, hors vos amours.
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embaraffés
Ne volent point empreffés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés :
Laiffez la fleur étrangère
Embélir d'autres climats ;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît fous vos pas.
Tout rang, tout fexe, tout âge
Reconnaît la même loi ;
Chaque mortel en partage
A fon bonheur près de foi.
L'inépuifable nature
Prend foin de la nouriture
Des tigres et des lions,
Sans que fa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiffons ;
Et tandis que l'aigle altière,
S'aplaudit de fa carière,
Dans le vafte champ des airs,
La tranquile Philomèle

A ſa compagne fidelle
Module ſes doux concerts.
Jouiſſez donc de la vie,
Soit que dans l'adverſité
Elle paraiſſe avilie,
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi;
On voit ſouvent plus d'un roi
Que la triſteſſe environne;
Les brillans de la couronne
Ne ſauvent point de l'ennui:
Sés valets de pié, ſes pages,
Jeunes, indiſcrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princeſſe et la bergère
Soupirent également;
Et ſi leur ame difère,
C'eſt en un point ſeulement.
Philis a plus de tendreſſe,
Philis aime conſtament
Et bien mieux que ſon alteſſe....
Ah, madame la princeſſe,
Comme je ſacrifirais
Tous vos auguſtes atraits
Aux larmes de ma maîtreſſe!
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable;
Mais, dans l'ennui qui m'acable,
Si mes amis ſont heureux,
Je ſerai moins miſérable.

LE
PAUVRE DIABLE,

OUVRAGE EN VERS AISÉS,

DE FEU M. VADÉ,

MIS EN LUMIERE

PAR CATHERINE VADÉ, SA COUSINE.

1758.

A MAITRE ABRAHAM CHAUMEIX.

COMME il eſt parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon couſin *Vadé*, je vous le dédie. C'eſt mon *vade mecum* ; vous direz ſans doute *vade retrò* ; et vous trouverez dans l'œuvre de mon couſin pluſieurs paſſages contre l'Etat, contre la religion, les mœurs, &c. ; partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon couſin *Vadé*.

Faites l'analiſe de l'ouvrage ; ne manquez pas d'y répandre un *filet de vinaigre* en ſouvenance de votre premier métier. J'ai des *préjugés légitimes* (*) que vous êtes un des plus abſurdes barbouilleurs de papier qui ſe ſoient jamais mêlés de raiſonner ; ainſi perſonne n'eſt plus en droit que vous d'obtenir, par vos raiſonnemens et par votre crédit, qu'on brûle ce petit poëme, comme ſi c'était un mandement d'évêque, ou le nouveau Teſtament de frère *Berruyer*.

Continuez de faire honneur à votre ſiécle, ainſi que tous les perſonnages dont il eſt queſtion dans ce livret que je vous préſente.

CATHERINE VADÉ.

A Paris, rue Thibautodé, chez maitre Jean Gauchat, atenant le gite de l'auteur des Nouvelles eccléſiaſtiques ; 27 mars 1758.

(*) *Abraham Chaumeix* avait fait un livre intitulé, Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie, &c.

LE

LE PAUVRE DIABLE. (a)

QUEL parti prendre ? où fuis-je, et qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naiffant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je efpérer de craître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon deftin, de grâce, inftruifez-moi. —

IL faut s'inftruire et fe fonder foi-même,
S'interroger, ne rien croire que foi,
Que fon inftinct ; bien favoir ce qu'on aime ;
Et fans chercher des confeils fuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus. —
J'aurais aimé le métier de la guerre. —
Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver
A difparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre ;
Du duc Broglie ofez fuivre les pas ;
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a tranfmis fa valeur aux foldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous fes drapeaux marchez dès aujourdui,
Et méritez d'être aperçu de lui. —

IL n'eft plus tems ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur :
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'eft une preffe ! Envain Mars en fureur
De la patrie a moiffonné la fleur,
Plus on en tue, et plus il s'en préfente ;
Ils vont trotant des bords de la Charente,

De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence, et des monts francomtois,
En bote, en guêtre, et furtout en guenille,
Tous affiégeant la porte de Cremille, (b)
Pour obtenir des maîtres de leur fort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreffée,
J'allai montrer ma mine embaraffée;
Mais un commis, me prenant pour un fot,
Me rit au nez, fans me répondre un mot,
Et je voulus, après cette avanture,
Me retourner vers la magiftrature. —

EH bien, la robe eft un métier prudent!
Et cet air gauche, et ce front de pédant
Pouront encor paffer dans les enquêtes;
Vous verrez là de merveilleufes têtes!
Vîte, achetez un emploi de Caton,
Allez juger : êtes-vous riche? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en eft fait. — Vil atome!
Quoi! point d'argent, et de l'ambition!
Pauvre impudent! aprens qu'en ce royaume
Tous les honneurs font fondés fur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'eft rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle eft la trempe;
Avec de l'or je te fais préfident,
Fermier du roi, confeiller, intendant.
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler! rampe. —

HELAS! Monfieur, déjà je rampe affez.
Ce fol efpoir qu'un moment a fait naître,

Ces vains desirs pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloitre est mon tombeau,
J'y vais descendre; oui, j'y cours. — Imbécile,
Va donc pourir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos, mais aprens
Que des soucis c'est l'éternel asile,
Que les ennuis en sont leur domicile,
Que la Discorde y nourit ses serpens;
Que ce n'est plus ce ridicule tems
Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le scapulaire et l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion,
La France arive à l'âge de raison;
Et les enfans de François et d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.

NOUS fesons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarets nerveux,
Frape la terre, et bondit sous son maître:
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître;
L'âne me plaît: son dos porte au marché

Les fruits du champ que le ruſtre a bêché :
Mais pour le ſinge, animal inutile,
Malin, gourmand, ſaltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'eſt le cheval; un Pèquet, un Pléneuf, (c)
Un trafiquant, un commis, eſt le bœuf;
Le peuple eſt l'âne, et le moine eſt le ſinge. —

S'il eſt ainſi, je me décloître. O Ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma première vie! —
Quelle était donc cette vie? — Un enfer,
Un piége affreux, tendu par Lucifer.
J'étais ſans biens, ſans métier, ſans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs,
Froids romanciers, plats verſificateurs;
Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur auſſi. —

Ce métier-là ne t'a pas réuſſi,
Je le vois trop : çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton déſaſtre un récit véritable.
Que feſais-tu ſur le Parnaſſe? — Hélas!
Dans mon grenier, entre deux ſales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'aprocha ma misère;
Ma triſte voix chantait d'un goſier ſec
Le vin mouſſeux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas, paſſant le jour au lit,

Sans couverture, ainſi que ſans habit,
Je fredonnais des vers ſur la pareſſe,
D'après Chaulieu je vantais la moleſſe.

Enfin un jour qu'un ſurtout emprunté
Vêtit à cru ma triſte nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul en un coin, penſif et conſterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'acoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton :
Cet animal ſe nommait Jean Fréron. (*d*)
J'étais tout neuf, j'étais jeune, ſincère,
Et j'ignorais ſon naturel félon ;
Je m'engageai, ſous l'eſpoir d'un ſalaire,
A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recouſait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et ſans protecteur.
Je m'enrôlai, je ſervis le corſaire ;
Je critiquai, ſans eſprit et ſans choix,
Impunément le téâtre, la chaire,

Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie ?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé fur l'omoplate.
Trifte et honteux, je quitai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.

M'ETANT ainfi fauvé de fa boutique,
Et n'etant plus compagnon fatirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Pompignan, (*e*)
Ainfi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrafe
Sur la Didon qui fut de Metaftafe ;
Je lui contai tous les tours du croquant :
Mon cher Pays, fecourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, et pauvreté m'aflige.
De ce bourbier vos pas feront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche ;
Tenez, prenez mes cantiques facrés ;
Sacrés ils font, car perfonne n'y touche ;
Avec le tems un jour vous les vendrez :
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd : la fcène eft en Afrique ; (*f*)
A la Clairon vous le préfenterez ;
C'eft un tréfor : allez et profpérez.

TOUT ranimé par fon ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,

Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte ſcène à maint acteur ſifflé.
J'entre, je lis d'une voix fauſſe et grêle
Le triſte drame écrit pour la Denèle. (*g*)
Dieu paternel, quels dédains, quel acueil!
De quelle œillade altière, impérieuſe,
La Duménil rabatit mon orgueil!
La Dangeville eſt plaiſante et moqueuſe;
Elle riait : Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait;
Et renvoyé pénaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.

De vers, de proſe et de honte étoufé,
Je rencontrai Greſſet dans un café,
Greſſet doué du double privilége (*h*)
D'être au colège un bel eſprit mondain,
Et dans le monde un homme de colége;
Greſſet dévot; long-tems petit badin,
Sanctifié par ſes palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon. —

Gresset ſe trompe, il n'eſt pas ſi coupable;
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne ſufit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,
Pour conſommer cette œuvre du Démon.
Mais que fit-il dans ton afliction? —
Il me donna les conſeils les plus ſages.

Quitez, dit-il, les profanes ouvrages ;
Faites des vers moraux contre l'amour ;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.

JE crois mon homme, et je vais à Verſaille ;
Maudit voyage ! hélas ! chacun ſe raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il eſt reçu bien mal,
Et les laquais inſultent ſa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pié.
L'abbé Trublet alors avait la rage (*i*)
D'être à Paris un petit perſonnage ;
Au peu d'eſprit que le bonhomme avait,
L'eſprit d'autrui par ſuplément ſervait.
Il entaſſait adage ſur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laſſait ſans jamais ſe laſſer :
Il me choiſit pour l'aider à penſer.
Trois mois entiers enſemble nous penſâmes.
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

L'ABBÉ Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du ſieur de la Chauſſée
Vint ranimer ma cervelle épuiſée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non verſifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphiſique. —

EH

Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il eſt bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime aſſez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans ſon jargon, Melpomène et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois ſe rendre intéreſſant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'eſt point né plaiſant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réuſſite? —
Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait ſans vie étendre ſur la place;
On me porta dans un logis voiſin,
Près d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma piéce. —

Le pauvre enfant! ſon malheur m'intéreſſe;
Il eſt naïf. Allons, pourſuis le fil
De tes récits : ce logis quel eſt-il? —
Cette maiſon d'une nouvelle eſpéce,
Où je reſtai long-tems inanimé,
Était un antre, un repaire enfumé,
Où s'aſſemblait ſix fois en deux ſemaines
Un reſte impur de ces énergumènes, (*k*)
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monſtres de notre tems.
Miſſel en main, la cohorte infernale

Pſalmodiait en ce lieu de ſcandale,
Et s'exerçait à des contorſions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en ſurſaut m'éveillèrent ;
Dans mon cerveau mes eſprits remontèrent ;
Je ſoulevai mon corps ſur mon grabat,
Et m'aviſai que j'étais au ſabat.
Un gros rabin de cette ſinagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut ; le bouc s'imagina
Qu'avec ſes ſaints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détreſſe.
Maître Abraham, après cinq ou ſix mots (*l*)
De compliment, me tint ce beau propos :

» J'AI comme toi croupi dans la baſſeſſe,
Et c'eſt le lot des trois quarts des humains,
Mais notre ſort eſt toujours dans nos mains.
Je me ſuis fait auteur, diſant la meſſe,
Perſécuteur, délateur, eſpion ;
Chez les dévots je forme des cabales :
Je cours, j'écris, j'invente des ſcandales,
Pour les combatre et pour me faire un nom,
Pieuſement ſemant la zizanie,
Et l'aroſant d'un peu de calomnie.
Imite-moi, mon art eſt aſſez bon ;
Suis comme moi les méchans à la piſte ;
Crie à l'impie, à l'athée, au déiſte,
Au géomètre ; et ſurtout prouve bien
Qu'un bel eſprit ne peut être chrétien :
Du rigoriſme embouche la trompette ;
Sois hipocrite, et ta fortune eſt faite. «

A ce difcours faifi d'émotion,
Le cœur encor aigri de ma difgrâce,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts; et la troupe en beface,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulfion.
A la faveur de cette opinion
Je m'efquivai de l'antre de Mégère. —
C'eft fort bien fait; fi ta tête eft légère,
Je m'aperçois que ton cœur eft fort bon,
Où courus-tu préfenter ta misère? —
Las! où courir dans mon deftin maudit:
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réfolus de finir ma carière,
Ainfi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, lefquels n'en ont rien dit.

O changement! ô fortune bizare!
J'aprens foudain qu'un oncle trépaffé,
Vieux janféniste et docteur de Navare,
Des vieux docteurs certe le plus avare,
Ab inteftat malgré lui m'a laiffé
D'argent comptant un immenfe héritage.

BIENTOT changeant de mœurs et de langage,
Je me décraffe; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane;
Je veux tâter des plus brillans emplois;
Etre oficier, fignaler mes exploits,
Puis de Thémis endoffer la foutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,

Etre apelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'efprit alors, et tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire:
Je fuis aimé des dames que je fers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propofe un très bon mariage;
Mais les confeils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle danfait à ce tripot lubrique
Que de l'Eglife un miniftre impudique
(Dont Marion fut fervie affez mal) (*m*)
Fit élever près du palais royal.

Avec éclat j'entretiens donc ma belle;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle;
Je prodiguais les vers et les bijoux:
Billets de change étaient mes billets doux;
Je conduifais ma Laïs triomphante,
Les foirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, afile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. (*n*)
Quel beau vernis brillait fur fa voiture!
Un petit peigne orné de diamans
De fon chignon furmontait la parure;
L'Inde à grands frais tiffut fes vêtemens;
L'argent brillait dans la cuvette ovale
Où fa peau blanche et ferme, autant qu'égale,

S'embélissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise;
Je payai cher ma brillante sotise,
En quatre mois je fus à l'hôpital.

Voila mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourdui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux esprits,
Qui dissertant sur les piéces nouvelles,
En sont encor de plus siflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordans, chansonneurs, chansonnés,
Nouris de vent au temple de Mémoire,
Peuple croté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arivent tous les ans,
Et dont la main légérement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie :
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.

Maître Abraham, et ses vils compagnons,
Sont une espéce encor plus odieuse.
Quant aux catins, j'en fais assez de cas;
Leur art est doux, et leur vie est joyeuse;
Si quelquefois leurs dangereux apas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.

ECOUTE, il faut avoir un poste honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête,
Tu ne veux plus devenir conseiller :
Tu n'as point l'air de te faire oficier,
Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier;
Prends ton parti, répons-moi, veux-tu l'être? —
Oui dà, Monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire; et de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte;
Va dans ta loge; et surtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi. —

J'OBEIRAI sans réplique à mon maître,
En bon portier : mais en secret, peut-être,
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux. (*o*)

NOTES.

(*a*) On nous assure que l'auteur s'amusa à composer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carière dangereuse des lettres un jeune homme sans fortune, qui prenait pour du génie sa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui se perdent par cette passion malheureuse est prodigieux. Ils se rendent incapables d'un travail utile, leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi subalterne, mais honnête, qui leur donnerait du pain; ils vivent de rimes et d'espérances, et meurent dans la misère.

(*b*) . . . . . *La porte de Crémille.*

M. de *Crémille*, lieutenant général, était chargé alors du département de la guerre, sous M. le maréchal de *Bellisle*.

(*c*) . . . . . *Un Pêquet, un Pléneuf.*

Pêquet était un premier commis des afaires étrangères. *Pléneuf* était un entrepreneur des vivres.

(*d*) . . . . *Jean Fréron.*

Fréron ne se nomme pas *Jean*, mais *Caterin*. Il semble que cet homme soit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au scalpel des chirurgiens. Il a été méchant, et il en a été puni. Il dit, dans une de ses feuilles de l'année 1756, *je ne hais pas la médisance, peut-être même ne hairais-je pas la calomnie.* Un homme qui écrit ainsi ne doit pas être surpris qu'on lui rende justice.

(*e*) . . . . *Pompignan.*

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magistrat et un homme de lettres et de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'académie un discours peu mesuré, et même très ofensant. Il est vrai que sa tragédie de Didon est faite sur le modèle de celle de *Metastasio*; mais aussi il y a de beaux morceaux qui sont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce est mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes ambassadeurs, irrités et confus,
Trop souvent de la reine ont subi les refus.
Voisin de ses Etats faibles dans leur naissance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se résoudrait sans peine à l'himen glorieux
D'un monarque puissant, fils du maître des Dieux.
Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
Et déguisant encor mon dépit légitime,
Pour la derniere fois, en proie à ses hauteurs,
Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangere,
D'un refus obstiné pénétrer le mistère;
Que sais-je... m'écouter qu'un transport amoureux.

Des ambassadeurs ne subissent point des refus: on essuie, on reçoit des refus.

Si tous ses ambassadeurs irrités et confus ont subi des refus, comment ce *Jarbe* pouvait-il croire que *Didon* se soumettrait sans peine à cet himen glorieux? *Jarbe* d'ailleurs a-t-il envoyé tous ses ambassadeurs ensemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, et il déguise encor son dépit légitime. S'il déguise ce dépit légitime, et s'il est si furieux, il ne croit donc pas que *Didon* l'épousera sans peine. Épouser quelqu'un sans peine, et déguiser son dépit légitime, ne sont pas des expressions bien nobles, bien tragiques, bien élégantes.

Il vient sous le faux nom de ses ambassadeurs, être en proie à des hauteurs! Comment vient-on sous le faux nom de ses ambassadeurs? on peut venir sous le nom d'un autre, mais on ne vient point sous le nom de plusieurs personnes. De plus, si on vient sous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité sous un faux nom, puisqu'on prend un nom qui n'est pas le sien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambassadeur quand on prend le véritable nom de cet ambassadeur même.

Il veut pénétrer le mistére d'un refus obstiné. Qu'est-ce que le mistére d'un refus si net et déclaré avec tant de hauteur? Il peut y avoir du mistère dans des délais, dans des réponses équivoques, dans des promesses mal tenues; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambassadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun mistére.

Que fais-je?.. n'écouter qu'un transport amoureux. Que fait-il? il n'écoutera qu'un transport, il sera terrible dans le tête à tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre; ils sont contens pourvu qu'ils riment, mais les connaisseurs ne sont pas contens.

(*f*) . . *Zoraïd*. . . . . .

Zoraïd était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le priérent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose: il leur écrivit cette lettre.

" Je suis fort surpris, Messieurs, que vous " exigiez une seconde lecture d'une tragédie " telle que Zoraïd. Si vous ne vous con- " naissez pas en mérite, je me connais en " procédés, et je me souviendrai assez long- " tems des vôtres, pour ne plus m'ocuper " d'un téâtre où l'on distingue si peu les " personnes et les talens. Je suis, Messieurs, " autant que vous méritez que je le sois, " votre, &c. "

(*g*) . . . . *Pour la Dencle.*

Quinaut Denèle était dans ce tems-là une assez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïd avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce tems-là.

(*h*) *Gresset doué du double privilege, &c.*

Gresset, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, et de quelques comédies. Il y a des vers très heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jésuite quand il fit imprimer son Vert-Vert. Le contraste de son état et des termes de b..... et f..... qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très grand éclat dans le monde, et donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que sur des plaisanteries de couvent, mais il promettait beaucoup; l'auteur fut obligé de sortir des jésuites. Il donna la comédie du Méchant, piéce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scénes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertissait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le téâtre sans le dire. Si tous ceux qui ne font point de comédies en avertissaient tout le monde, il y aurait trop d'avertissemens imprimés. Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une piéce nouvelle; tant le public est malin.

(*i*) L'abbé *Trublet*, auteur de quatre tomes d'essais de littérature. Ce sont de ces livres inutiles, où l'on ramasse de prétendus bons mots qu'on a entendu dire autrefois, des sentences rebatues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases, de ces livres enfin dont on pourait faire douze tomes avec le seul secours du Poliante.

(*k*) . . . . *De ces énergumènes.*

Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la comédie italienne, une maison où s'assemblaient tous les convulsionnaires, et où ils fesaient des miracles. Ils étaient protégés par un président au parlement, nommé *du Bois*, après l'avoir été par un *Carré de Montgeron*, conseiller au même parlement. Cette secte des convulsionnaires, celle des moraves, des mémnonites, des piétistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'établir dans la populace, et gagner ensuite les classes supérieures. Il y avait alors plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entre eux fesaient des choses trés extraordinaires. On rôtissait des filles sans que leur peau fût endommagée; on leur donnait des coups de bûches sur l'estomac sans les blesser, et cela s'apelait donner des secours. Il y eut des boiteux qui marchérent droit, et des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un pseaume qu'on récitait en langue vulgaire; on était saisi du Saint-

Esprit,

Efprit, on prophétifait; et quiconque dans l'affemblée fe ferait permis de rire, aurait couru rifque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Velches.

(*l*) *Maître Abraham*, &c.

C'eft *Abraham Chaumeix*, vinaigrier et téologien, dont on a parlé ailleurs.

(*m*) *Marion de Lorme*, courtifane fort en vogue du tems du cardinal de *Richelieu*, et qui fit une affez grande fortune avec ce miniftre qui était fort généreux.

(*n*) *Par Outrequin*, &c.

La mode était alors de fe promener en caroffe ou à pié fur les boulevarts de Paris, que M. *Outrequin* avait foin de faire arofer tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens fe piquaient d'y faire paraitre leurs maitreffes dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'opéra couvertes de diamans: elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevarts étaient bordés de cafés, de boutiques de marionettes, de joueurs de gobelets, de danfeurs de corde, et de tout ce qui peut amufer la jeuneffe.

(*o*) *Le Portier des chartreux* eft un livre qui n'eft pas de la morale la plus auftère. On y trouve un portrait de l'abbé *Desfontaines*, plus hardi que tous ceux qu'on lit dans *Pétrone*. Cet ouvrage eft de l'auteur de la petite comédie intitulée le B...... L'auteur était d'ailleurs auffi favant dans l'antiquité que dans l'hiftoire des mœurs modernes; et il a compofé des difcours férieux pour des perfonnages très graves, qui ne favaient pas les faire eux-mêmes.

LA VANITÉ. (*)

QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petite ville ;
Quel accident étrange, en alumant ta bile,
A fur ton large front répandu la rougeur ?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur,
Répons donc. — L'univers doit venger mes injures ; (*a*)
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis dépoferont pour moi. —
L'univers, mon ami, ne penfe point à toi,
L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, fois tranquile, fois fage.
De quel nuage épais ton crâne eft ofufqué ! —
Ah ! j'ai fait un difcours, et l'on s'en eft moqué !
Des plaifans de Paris j'ai fenti la malice ;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra juftice ;
Sans doute il punira ces ris audacieux. —
Va, le roi n'a point lu ton difcours ennuyeux.
Il a trop peu de tems, et trop de foins à prendre,
Son peuple à foulager, fes amis à défendre,
La guerre à foutenir : en un mot les bourgeois
Doivent très rarement importuner les rois.
La Cour te croira fou : refte chez toi, bonhomme. —
Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'affomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés, (*b*)
Siflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprife à Paris mes chanfons judaïques,

(*) Un provincial, dans un mémoire, a imprimé ces mots : *Il faut que tout l'univers fache que leurs majeftés fe font ocupées de mon difcours. Le roi l'a voulu voir ; toute la Cour l'a voulu voir.* Il dit dans un autre endroit, que *fa naiffance eft encor au deffus de fon difcours.* Un père de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monfieur ; et pour le coriger, il a mis en lumière ces vers chrétiens, aplicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut.

Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques, (*c*)
Et ma profe aux quarante ! un tel renverfement
D'un Etat policé détruit le fondement ;
L'intérêt du public fe joint à ma vengeance ;
Je prétens des plaifans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi :
Et de ce même pas je vais parler au roi.

AINSI, nouveau venu fur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De fon plaifant délire amufait les paffans.
Souvent notre amour propre éteint notre bon fens ;
Souvent nous reffemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, et Bellone et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour fe venger des rats.

VOYEZ dans ce réduit ce craffeux janfénifte,
Des nouvelles du tems infidelle copifte, (*d*)
Vendant fous le manteau ces mémoires facrés
De bédeaux de paroiffe, et de clercs tonfurés.
Il penfe fermement, dans fa fuperbe extafe,
Reffufciter les tems des combats d'Athanafe.
Ce petit bel efprit, orateur du bareau,
Alignant froidement fes phrafes au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler fon beau nom du couchant à l'aurore ;
Ses flateurs à dîner l'apellent Cicéron.
Berthier dans fon colége eft furnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme fage
Doit penfer dans Pékin comme dans fon village :
Et la vieille badaude, au fond de fon quartier,

Dans ſes voiſins badauds voit l'univers entier.
Je ſuis loin de blâmer le ſoin très légitime
De plaire à ſes égaux, et d'être en leur eſtime.
Un conſeiller du roi, ſur la terre inconnu,
Doit dans ſon cercle étroit, chez les ſiens bien venu,
Etre aprouvé du moins de ſes graves confrères;
Mais on ne peut ſoufrir ces bruyans téméraires,
Sur la ſcène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te ſiffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui, pouvant chez les ſiens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaiſir doucement ſe livrer,
Vécut dans un tonneau pour ſe faire admirer.
Malheur à tout mortel, et ſurtout dans notre âge,
Qui ſe fait ſingulier pour être un perſonnage!
Piron ſeul eut raiſon, quand dans un goût nouveau, (*e*)
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. — Quoi que l'orgueil en diſe,
Humains, faibles humains, voilà votre deviſe.
Combien de rois, grands Dieux! jadis ſi révérés,
Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés!
La terre a vu paſſer leur empire et leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourdui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſile où ſon ombre repoſe;
Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe!

NOTES.

(a) . . *L'univers doit venger mes injures.*

UN provincial dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots : *Il faut que tout l'univers fache que leurs majeftés fe font ocupées de mon difcours à l'academie.*

Et comme dans ce difcours, dont leurs majeftés ne s'étaient point ocupées, l'auteur avait infulté plufieurs académiciens, il n'eft pas étonnant qu'il fe foit atiré une petite corection dans la piéce de vers intitulée, la Vanité. Car s'il eft mal de commencer la guerre, il eft très pardonnable de fe défendre.

(b) *Les quand, les qui, les quoi, &c.*

Ce font de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce tems-là.

(c) *Et mon Pater anglais, &c.*

C'eft la prière de *Pope*, connue fous le nom de *Prière du deifte*. Il eft vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était univerfelle. On ne s'en fcandalifa point à Londre, non feulement parce qu'on permet beaucoup de chofes aux poëtes, mais parce qu'on était las de perfécuter *Pope*, et furtout, parce qu'il fe trouve en Angleterre beaucoup plus de philofophes que de perfécuteurs.

M. *le Franc de Pompignan* la traduifit en vers français ; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas infulter tous les gens de lettres de Paris, dans fon difcours de réception à l'académie françaife. Il pouvait faire fa cour fans infulter fes confrères. Ce difcours fut la fource de quantité d'épigrammes, de chanfons et de petites piéces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, et qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était atiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.

(d) . . . . *Infidelle copifte, &c.*

C'eft le gazetier des nouvelles eccléfiaftiques ; on en a déjà parlé ailleurs.

C'eft en effet une chofe affez plaifante que l'importance mife par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le refte du monde, méprifées dans Paris par tous les gens de bon fens, et connues feulement par ceux qui les excitaient et par la canaille des convulfionnaires. Le gazetier eccléfiaftique affura dans plufieurs feuilles que les tems d'*Arius* et d'*Athanafe* avaient été moins orageux, et qu'on devait s'atendre aux événemens les plus funeftes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à bicêtre, et un colporteur au pilori.

(e) *Piron feul eut raifon, &c.*

Piron, auteur de la Métromanie, jolie piéce qui a eu beaucoup de fuccès. Il a fait fon épitaphe qui commence par ce vers :

Ci gît, qui ? quoi ? ma foi, perfonne, rien.

LE

RUSSE A PARIS.

Petit poëme en vers alexandrins, composé à Paris, au mois de mai 1760, par M. IVAN ALETHOF, *secrétaire de l'ambassade russe.*

TOUT le monde sait que M. *Aléthof* ayant apris le français à Archangel, dont il etait natif, cultiva les belles lettres avec une ardeur incroyable, et y fit des progrès plus incroyables encor : ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme *Horace*, *irasci celer* ; il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur *Gauchat*, et un discours du sieur le *Franc de Pompignan* le mirent dans une telle colère qu'il en eut une fluxion de poitrine ; depuis ce tems il ne fit que languir, et mourut à Paris le premier juin 1760, avec tous les sentimens d'un vrai catolique grec, persuadé de l'infaillibilité de l'Eglise grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le tems de perfectionner ; c'est grand dommage : mais nous nous flatons d'imprimer dans peu ses autres poëmes, dans lesquels on trouvera plus d'erudition, et un stile beaucoup plus châtié.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS avons rétabli les notes de cette fatire d'après les premières éditions. L'auteur avait cru devoir en fuprimer quelques-unes. Ce qui ocupait les efprits en 1760 était oublié en 1775. Il faut fe rapeler, en les lifant, l'époque où elles ont été faites, et la néceffité où fe trouvait M. de *Voltaire* de dévoiler l'hipocrifie des hommes qui, fous le mafque du patriotifme, comme fous le manteau de la religion, cherchaient à perdre auprès de *Louis XV* des écrivains vertueux et amis du bien public, dont tout le crime était d'avoir excité leur envie, ou bleffé leur orgueil.

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hiperborées,
Ces immenses déserts et ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,
A fait naitre les arts, et les mœurs et les lois?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse?
Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle aplati par Newton, (*a*)
Et dans ce grand projet, utile à cent couronnes, (*b*)
Avec un quart de cercle enlever deux lapones. (*c*)
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'observer et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous aprendre?
Dans vos vastes États vous touchez à la fois
Au pays de Christine, à l'empire chinois:
Le héros de Narva sentit votre vaillance;
Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance;
Les hardis Prussiens ont été terrassés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris: les fastes de l'histoire

Célébrent

Célèbrent ses plaisirs et consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embélissaient encor à l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs, (*d*)
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille;
Tandis que plus aimable, et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (*e*)
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le sacrifice.

CEPENDANT, un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, et rassemblait les arts:
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France, (*f*)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise, et les ports du Texel,
Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Acrus par la culture et mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le tems doit augmenter la splendeur de l'Etat;
Mais je la cherche envain dans cette ville immense.

LE PARISIEN.

Aujourdui l'on étale un peu moins d'opulence.

Nous nous fommes défaits d'un luxe dangereux ; (*g*)
Les efprits font changés, et les tems font fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous refte-t-il de vos magnificences ?

LE PARISIEN.

Mais...nous avons fouvent de belles remontrances ; (*h*)
Et le nom d'Yfabeau (*), fur un papier timbré,
Eft dans tous nos périls un fecours affuré.

LE RUSSE.

C'eft beaucoup ; mais enfin, quand la riche Angleterre
Épuife fes tréfors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Yfabeau ne vous fufiront pas ;
Il faut des matelots, des vaiffeaux, des foldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes afaires.

LE RUSSE.

Quoi donc ?

LE PARISIEN.

Janfénius.... la bulle.... fes miftères : (*i*)
De deux fages partis les cris et les efforts,
Et des billets facrés payables chez les morts, (*k*)
Et des convulfions et des réquifitoires (*l*)
Rempliront de nos tems les brillantes hiftoires.
Le Franc de Pompignan par fes divins écrits, (*m*)
Plus que Paliffot même ocupe nos efprits ; (*n*)

(*) Gréfier du parlement de Paris.

Nous quitons et la foire et l'opéra comique,
Pour juger de le Franc le ſtile académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers*,
Que le roi lit ſa proſe, et même encor ſes vers.
L'univers cependant voit nos apoticaires
Combatre en parlement les jéſuites leurs frères : (*o*)
Car chacun vend ſa drogue, et croit ſur ſon paillier
Fixer comme le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moſcou de ces nobles querelles ?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne ſavent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi ! du clergé français la gazette prudente, (*p*)
Cet ouvrage immortel que le pur zéle enfante,
Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux, (*q*)
N'ont point paſſé les mers et volé juſqu'à vous.

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi ! vous ignorez des mérites ſi rares ?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien apris.

LE PARISIEN.

Les barbares !

Hélas, en leur faveur mon efprit abufé
Avait cru que le Nord était civilifé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former fur les bords de la Seine;
C'eft un fcythe groffier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide et curieux,
De diffiper la nuit qui couvre encor fes yeux.
Les modernes talens, que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cigne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce tems éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs difciples, nouris de leur vafte fcience,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient alumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être confumé;
Nous avons parmi nous des pères de l'Eglife.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces faints que le Ciel favorife.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récolet, (r)
Et Berthier le jéfuite, et le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, et Nonotte, et tant d'autres; (s)
Ils font tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,
Avant qu'un feu divin fût defcendu fur eux:
De leur fiécle profane inftructeurs généreux, (t)
Cachant de leur favoir la plus grande partie,
Ecrivant fans efprit par pure modeftie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces folides auteurs ;
Il faut que je vous faffe un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable ;
J'aime à voir le bon fens fous le mafque des ris ;
Et c'eft pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raifon fur la fcène,
Par ceux qui l'ont fuivi ferait-il éclipfé ?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière ; oh ! fon régne eft paffé ;
Le fiécle eft bien plus fin ; notre fcène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait eft enfin décorée.
Nous avons les *remparts* (*), nous avons *Ramponeau* ; (*u*)
Au lieu du Mifantrope on voit Jacque Rouffeau,
Qui, marchant fur fes mains, et mangeant fa laitue, (*x*)
Donne un plaifir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos fuccès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaiffez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie :
Je vous entens affez ; mais parlons fans détour ;
Votre nuit eft venue après le plus beau jour.
Il en eft des talens comme de la finance ;
La difette aujourdui fuccéde à l'abondance ;
Tout fe corromt un peu, fi je vous ai compris.
Mais n'eft-il rien d'illuftre au moins dans vos débris ?

(*) Les comédies qu'on joue fur le boulevart.

Minerve de ces lieux ferait-elle bannie ?
Parmi cent beaux efprits n'eft-il plus de génie ?

LE PARISIEN.

Un génie ? ah, grand Dieu ! puifqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraiffait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité ferait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas affuré de fa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, et jufques aux Frérons,
Déjà de l'impofture embouchent les clairons.
L'hipocrite fourit, l'énergumène aboie ;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent fur leur proie ; (y)
Un petit magiftrat à peine émancipé,
Un pédant fans honneur, à bicêtre échapé,
S'il a du bel efprit la jaloufe manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux traveftit les vertus ;
Tous les traits font lancés, tous les rets font tendus.
On cabale à la cour ; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs fans place et fans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui fe font faits dévots, de peur de n'être rien.
N'ofant parler au roi qui hait la medifance,
Et craignant de fes yeux la fage vigilance,
Ces oifeaux de la nuit, raffemblés dans leurs trous,
Exhalent les poifons de leur orgueil jaloux :
Pourfuivons, difent-ils, tout citoyen qui penfe.
Un génie ! il aurait cet excès d'infolence !
Il n'a pas demandé notre protection !
Sans doute il eft fans mœurs et fans religion ;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'eft gravé lui-même,
Qu'il n'eft point implacable, et qu'il fufit qu'on l'aime.

Dans le fond de fon ame il fe rit des Fantins, (z)
De Marie Alacoque (*aa*), et de la Fleur des faints. (*bb*)
Aux erreurs indulgent, et fenfible aux misères,
Il a dit, on le fait, que les humains font frères;
Et dans un doute affreux lâchement obftiné,
Il n'ofa convenir que Newton fût damné.
Le brûler eft une œuvre et fage et méritoire.

Ainsi parle à loifir ce digne confiftoire.
Des vieilles, à ces mots au ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en oprimant un fage.

LE RUSSE.

Hélas! ce que j'aprens de votre nation
Me remplit de douleur et de compaffion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez fans feinte:
Mais n'imaginez pas que, triftement éteinte,
La raifon fans retour abandonne Paris;
Il eft des cœurs bien faits, il eft de bons efprits,
Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit fens ma patrie égarée.
Les aimables Français font bientôt corigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils feront changés.

NOTES.

(a) . . . . . *Aplati par Newton.*

Ce furent *Huyghens* et *Newton* qui prouvérent, le premier par la téorie des forces centrifuges, le fecond par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, et un peu élevé à l'équateur; que par conféquent les degrés du méridien font plus petits à l'équateur, et au pôle un peu plus longs. La diférence, felon *Newton*, eft d'un deux cent trentième, et felon *Huyghens*, d'un cinq cent foixante et dix-huitiéme.

On trouva au contraire, par les mefures prifes en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au Sud qu'au Nord. De là on conclut que la terre était aplatie au pôle, comme *Newton* et *Huyghens* l'avaient prouvé par une téorie sûre. C'était tout juftement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les mefures de France étaient fauffes, et la conclufion plus fauffe encor.

Cette afaire ne fut portée ni au parlement ni en forbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'académie des fciences fe rétracta au bout de vingt ans, et *Fontenelle* avoua dans fon hiftoire que, fi les degrés étaient plus longs vers le nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela fefait voir qu'on s'était non feulement trompé en France fur la téorie, mais qu'on s'était trompé auffi dans les mefures. Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues et corigées depuis. Il eft prouvé que la terre eft aplatie, comme les expériences du pendule l'avaient prouvé, comme les lois de l'équilibre des fluides paraiffent l'exiger. La proportion des axes de la terre s'aproche davantage de celle de *Newton* que de celle d'*Huyghens*; ce qui confirme ce qu'avait découvert *Newton*, que la force de la pefanteur eft le réfultat de la force atractive de tous les élémens de la terre, et non une force dirigée vers le centre, fuivant l'hipotéfe de *Huyghens*; mais les obfervations du pendule ne font pas d'acord avec les mefures des degrés du méridien, dans l'hipotéfe de la terre homogéne, et ces mefures ne s'acordent pas à donner à la terre une figure réguliére.

(b) . . . . . . *Utile à cent couronnes.*

Moreau de Maupertuis fit acroire au cardinal de *Fleuri* que cette difpute purement philofophique intéreffait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curiofité.

(c) . . . . . . *Enlever deux lapones.*

C'était deux filles de Tornéa qui étaient fœurs. Le pére commença un procès criminel contre *Maupertuis*: mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huiffier.

(d) *Danfant avec Louis fous des berceaux de fleurs.*

Cela eft vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Verfailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des deffins pitorefques. Ce fut là que *Louis XIV*, qui était dans tout l'éclat de la jeuneffe et de la beauté, danfa avec mademoifelle de *la Valliére* et d'autres dames.

(e) *Racine, d'Henriette exprimant les douleurs.*

Rien n'eft plus connu que l'hiftoire de la tragédie de Bérénice. La princeffe *Henriette* d'Angleterre, fille de *Charle I*. et femme de *Monfieur*, frére unique de *Louis XIV*, donna ce fujet à traiter à *Corneille* et à *Racine*. On fait comment *Corneille* en fit une tragédie auffi froide et auffi ennuyeufe que mal écrite; et comment *Racine* en fit une piéce trés touchante malgré fes défauts.

(f) . . . . . . *Les pavillons de France.*

Louis XIV était parvenu jufqu'à garnir fes ports de prés de deux cents vaiffeaux de guerre.

(g)

(*g*) *Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux.*

Cela fut écrit l'an 1760, tems auquel le malheur des tems, les disgrâces dans la guerre, et la mauvaise administration des finances avaient obligé le roi et la plupart des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages et les ragoûts dans des plats de faience qu'on apelait des *cus noirs.*

(*h*) *Mais nous avons souvent de belles remontrances.*

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger soupçon de partialité sur les remontrances; le zèle les dicte, la bonté les reçoit, l'équité y a souvent égard. On observe seulement que lorsque les Anglais se ruinent pour désoler nos côtes, insulter nos ports, détruire nos colonies et notre commerce, nous devons donner quelque chose pour nous défendre. Certe, en voyant notre roi se défaire de sa vaisselle d'argent, et se priver de ce qui fait le nécessaire d'un monarque, quel est le citoyen qui ne suivra pas un exemple si noble et si touchant?

(*i*) *Jansénius ... la bulle ..., ses misères.*

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez long-tems. On n'ignore pas que *Louis XIV* eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes et les molinistes, que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours; et que cette guerre téologique, pour n'avoir pas été assez méprisée, renâquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain, mais on était acoutumé à cette honte.

(*k*) *Valère Maxime* (lib. II, cap. 1, de instit. gall.) dit que les druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde. (*Voyez la note p.*)

(*l*) *Et des convulsions, &c.*

La folie inconcevable des convulsions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus.* Il y en avait encor en 1760, et elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes qui jetérent sur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très dangereuses.

(*m*) *Le Franc de Pompignan par ses divins écrits.*

M. *le Franc de Pompignan*, dans un mémoire qu'il dit avoir présenté au roi en 1760, s'exprime ainsi, page 17: *Il faut que tout l'univers sache que le roi s'est ocupé de mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, mais comme d'une production digne de l'atention particulière des souverains.*

Quel producteur que ce *Pompignan!* quelle modestie! de quel ton il parle à l'univers! comme l'univers est ocupé de lui!

Ce même *le Franc de Pompignan* dit, page 10: *Un homme de ma naissance et de mon état*; la naissance de *le Franc!*

Ce même *le Franc de Pompignan* dit encor que pendant qu'il était juge des aides en Querci, *il écrivait de la prose pour l'utilité de ses compatriotes.* Voici la prose utile de M. *le Franc de Pompignan.* Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, et de lui reprocher le bien que le roi fesait à la nation, en fesant lui-même, à Trianon, l'essai de la métode de remédier à la carie des blés. Sa majesté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces; c'est une de ses atentions paternelles pour son peuple; nous l'en bénissons, nos enfans l'en béniront. M. *le Franc de Pompignan* semble insulter à sa bienfesance; il lui dit: *Ces expériences ne rendront pas nos champs moins incultes. Le parc de Versaille ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous traitez vos sujets plus impitoyablement que des forçats; on exerce sur eux des vexations horribles: sortez de l'enceinte de votre palais somptueux, vous verrez un royaume qui sera bientôt un désert.* .....

Telle est la prose coulante et agréable du sieur *le Franc de Pompignan.* Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Querci un peu trop vif. Est-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'académie?

Le même *le Franc de Pompignan*, auteur du Voyage de Provence, de la Priére du déiste, et de quelques psaumes traduits en vers bien durs, et de plusieurs pieces de téâtre dont

une seule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refusé quelque tems les provisions de sa charge en Querci, pour le punir de la Priére du déiste, parce qu'il fut d'ailleurs suspendu de sa charge en Querci pour une autre afaire qui ariva dans un bal en Querci. Nous n'entrerons point dans ces détails ; nous nous contenterons d'observer que ce n'est pas sans raison qu'un père de la doctrine chrétienne lui a dit :

Pour vivre un peu joyeusement,
Croyez-moi, n ofensez personne :
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur le Franc de Pompignan.

Il peut sur cet article présenter un mémoire à l'univers.

(*n*) *Plus que Palissot même scupe nos esprits.*

Palissot de Montenoi fit jouer par les comédiens français une comédie intitulée, les Philosophes, le 2 de mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'insulter et d'acuser plusieurs personnes d'un mérite supérieur ; et il se reprochera sans doute cette faute toute sa vie. On voit par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés. Il justifie sa piéce en raportant plusieurs passages tirés de l'Enciclopédie, et la plupart de ces passages ne se trouvent pas dans l'Enciclopédie. Il cite plusieurs traits de quelques mauvais livres intitulés, l'Homme plante, et la Vie heureuse, comme si ces livres étaient composés par quelques-uns de ceux qui ont mis la main à l'Enciclopédie : mais ces livres détestables contre lesquels il s'éléve avec une juste indignation, sont d'un médecin nommé *la Mettrie*, natif de Saint-Malo, de l'académie de Berlin, qui les composa à Berlin il y a plus de douze ans, dans des accès d'ivresse. Ce *la Mettrie* n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui sont maltraités dans la piéce des Philosophes.

Ceux qu'on insulte dans cette piéce sont M. *Duclos*, secrétaire perpétuel de l'académie française, auteur de plusieurs ouvrages très estimables ; M. d'*Alembert*, de la même académie et de celle des sciences, célébre par sa vaste littérature, par ses connaissances profondes dans les matématiques, et par son génie ; M. *Diderot*, dont le public fait le même éloge ; M. le chevalier de *Jaucourt*, homme d'une grande naissance, auteur de cent excellens articles qui enrichissent le Dictionnaire enciclopédique ; M. *Helvétius*, admirable (ce mot n'est pas trop fort) par une action unique : il a quité deux cents mille livres de rente, pour cultiver les belles lettres en paix, et il fait du bien avec ce qui lui reste. La facilité et la bonté de son caractére lui ont fait hasarder, dans un livre, d'ailleurs plein d'esprit, des propositions fausses et très répréhensibles, dont il s'est repenti le premier, à l'exemple du grand *Fénélon*. L'auteur se repent aussi d'avoir porté le poignard dans ses blessures ; il a des remors d'avoir imputé des maximes et des vues pernicieuses aux plus honnêtes gens qui soient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne, et qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il souhaite que le Dictionnaire enciclopédique se continue, que les libraires qui ont fait cette grande entreprise, ne soient pas ruinés, que les souscripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui se perfectionnait sous tant de mains, devenait cher et nécessaire à la nation. J'ai vu l'article *Roi* en manuscrit ; des étrangers ont pleuré de tendresse au portrait qu'on fait de *Louis XV*, et ils ont souhaité d'être ses sujets ; la reine son épouse regretterait l'article *Reine*, si sa vertu modeste pouvait lui faire regretter les plus justes louanges. Au mot *Guerre*, on croirait que celui qui commande aujourdui nos armées, et plusieurs lieutenans généraux ont été désignés par l'auteur qui est lui-même un excellent oficier. Le mot *Siége* forme un article bien important pour nous ; la prise du Port-Mahon immortalise le nom du général et le nom français : en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, et il est bien honteux qu'il ait essuyé à la fois la persécution et le ridicule.

(*o*) *Combatre en parlement les jésuites leurs fréres.*

Le 14 de mai 1760, jour de l'anniversaire

de la mort d'*Henri IV*, les apoticaires de Paris firent saisir, dans un couvent de jésuites, qu'on apelait la maison professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude ; et leur firent un procés au parlement, qui condamna ces péres. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes.

(*p*) *Quoi! du clergé français la gazette prudente.*

C'est ce qu'on apelle la gazette ecclésiastique. Ce journal clandestin commença en 1724, et dure encor. C'est un ramas de petits faits concernant des bédeaux de paroisse, des porte-dieu, des têses de téologie, des refus de sacremens, des billets de confession : c'est surtout dans le tems de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, *Christophe de Beaumont*, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourans qui se feraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance et de l'horreur causa beaucoup de troubles, et mit la gazette ecclésiastique alors dans un grand crédit : elle tomba quand cette sotise fut finie. Elle était, dit on, comme les crapauds, qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(*q*) *Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux.*

Le Journal chrétien ou du chrétien fut d'abord composé par un récolet nommé *Hayer*, l'abbé *Trublet*, l'abbé *Dinouart*, un nommé *Joanet*. Ils dédiérent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompérent. Ils mirent d'abord leur mercure chrétien à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisérent d'acuser d'atéisme tous les écrivains, à tort et à travers. Ils s'adresférent malheureusement à M. de *Saint-Foix* qui leur fit un procés criminel, et les obligea de se rétracter. Depuis ce tems-là leur journal fut entiérement décrié, et ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux.

(*r*) *Maître Abraham Chaumeix, &c.*

Cet *Abraham Chaumeix* était ci-devant vinaigrier, et s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 de mars 1749, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu et Saint-Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le Dictionnaire enciclopédique. Il a été couvert d'oprobre, et obligé de se réfugier à Moscou où il s'est fait maitre d'école.

Hayer le récolet, n'est connu que par le Journal chrétien ; le jésuite *Berthier* par le Journal de Trévoux, et surtout par une facétie plaisante intitulée : *Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'aparition du jésuite Berthier.*

(*s*) *Et le doux Caveirac, et Nonotte et tant d'autres.*

Le doux *Caveirac* est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son apologie de la révocation de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemi. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la Saint-Barthelemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre pour plaire à un évêque, pour atraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé qu'on n'atrape point ; et ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zéle qu'on a écrit contre eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, et de l'honneur perdu ; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaitre par les ignorances dont il l'a convaincu, et par les ridicules dont il l'a acablé avec trés juste raison.

N. B. Il y avait *Rabot* dans les premiéres éditions. Nous n'avons rien pu découvrir sur ce *Rabot*. Il en ferait de même de la plupart des autres faiseurs de libelles, immortalisés par M. de *Voltaire*, s'il ne s'était donné la peine d'ajouter à leur nom des notes instructives.

(*t*) *De leur siècle profane instructeurs généreux.*

Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur* qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très énergique en slavon.

(*u*) *Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau.*

Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique et le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque tems une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir monsieur *Ramponeau*.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur téâtre, et pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à *Ramponeau* de se produire sur la scène; ils lui dirent que *Tertullien* avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas prostituer ainsi sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut: la conscience de *Ramponeau* fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès: M. *Elie de Beaumont*, célèbre avocat, daigna plaider contre *Ramponeau*; notre poète philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. *Ramponeau* rendit l'argent, et sauva son ame.

(*x*) *Qui, marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue.*

La même année 1760, on joua sur le téâtre de la comédie française la comédie des Philosophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le téâtre *Jean-Jacque Rousseau* marchant à quatre pates, et mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du Misantrope, ni dans celui du Tartuse, mais elle était bien aussi téâtrale que celle de Pourceaugnac *qui est poursuivi par des lavemens et des fils de p......*

(*y*) *Les chiens de Saint-Médard, &c.*

Saint-Médard est une vilaine paroisse d'un très vilain faubourg de Paris, où les convulsions commencérent. On apelle depuis ce tems-là les fanatiques, chiens de Saint-Médard.

Au lieu des deux vers suivans, on lisait dans les premières éditions:

> Le fripon le plus vil, le plus déshonoré,
> Dans la sale débauche obscurément vautré.

(*z*) . . . . *Des Fautins.*

Fantin, curé de Versaille, fameux directeur qui séduisait ses dévotes, et qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait: il n'était pourtant pas philosophe.

(*aa*) *De Marie Alacoque, &c.*

Marie Alacoque, ouvrage impertinent de *Languet*, évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité et l'impiété furent poussées jusqu'à mettre dans la bouche de *Jésu-Christ* quatre vers pour *Marie Alacoque.*

(*bb*) . . . . *Et de la Fleur des saints.*

La Fleur des saints, compilation extravagante du jésuite *Ribadeneira*; c'est un extrait de la Légende dorée, traduit et augmenté par le frère *Girard*, jésuite.

Nota bené que ce n'est pas ce frère *Girard* condamné au feu, le 12 d'octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abusé de sa pénitente en lui donnant le fouet assez doucement, et pour plusieurs profanations. Il fut absous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'acusation de sortilége aux véritables charges du procès. C'est bien dommage que ce frère *Girard* n'ait pas été philosophe.

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU

ETRENNES AUX SOTS.

Premier de janvier 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Gréce,
Combats d'efprit, ou de force ou d'adreffe,
Jeux folennels, écoles des héros,
Un gros thébain, qui fe nommait Bathos,
Affez connu par fa craffe ignorance,
Par fa léfine et fon impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, et prétendit aux prix.
C'était la courfe : un beau cheval de Thrace,
Aux crins flotans, à l'œil brillant d'audace,
Vif et docile, et léger à la main,
Vint préfenter fon dos à mon vilain.
Il demandait des houffes, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or fur fes boffettes.
Le bon Bathos quelque tems marchanda.
Un certain âne alors fe préfenta.
L'âne difait : Mieux que lui je fais braire,
Et vous verrez que je fais mieux courir ;
Pour des chardons je m'ofre à vous fervir :
Préférez-moi. Mon Bathos le préfére.
Sûr du triomphe il fort de la maifon.
Voilà Bathos monté fur fon grifon.

Il veut courir. La Gréce était railleuse.
Plus l'assemblée était belle et nombreuse,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce tems
N'imposaient pas silence aux bons plaisans.

PROFITEZ bien de cette belle histoire,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Distinguez bien les ânes des coursiers.
En tout état et dans toute science,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des coursiers de nos rois.

L'ABBÉ du Bois, fameux par sa vessie,
Mit sur son front, très ateint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fenélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraisons funébres,
Sublime auteur de tant d'écrits célébres,
Qui succéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'esprit des demi-dieux?
Un téatin, un Boyer (1). Mais qu'importe,
Quand l'arbre est beau, quand sa séve est bien forte,
Qu'il soit taillé par Benigne ou Boyer?
De très bons fruits viennent sans jardinier.

C'EST dans Paris, dans notre immense ville,
En grands esprits, en sots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens se taisent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils essuient.

Les faux talens font hardis, effrontés,
Souples, adroits, et jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats femblent des Maffillons! (*a*)
Que de le Dains (2) fuccédent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colaffe.
Après le Brun, Coypel obtint l'emploi
De premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta fufifance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crévier, pédant craffeux et vain, (*b*)
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de fon maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.

C'EST un plaifir de voir ces poliffons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magiftral,
Pour quinze fous grifonnant un journal,
Journal chrétien, connu par fa fotife,
Vont fe quarant en princes de l'Eglife,
Et ces faquins qui, d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier.

NUL à Paris ne fe tient dans fa fphère,
Dans fon métier, ni dans fon caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque penfion,

Qui des dévots afectent la grimace,
L'abbé la Coste est le seul à sa place. (c)

Le roi, dit-on, bannira ces abus :
Il le voudrait ; ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arêt en forme :
Impertinens, je veux qu'on se réforme,
Que le Journal de Trévoux soit meilleur,
Guyon moins plat (3), Moreau plus fin railleur. (4)
La Cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe ;
Je lui défens de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer ;
Je veux, j'entens que sous mon régne auguste
Tout bon français ait l'esprit sage et juste ;
Que nul robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le raport, dans mon conseil j'ordonne
Que la raison s'introduise en Sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir ;
Ou m'éclairer : car tel est mon plaisir.

Un tel édit ferait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville. (5)
Donc on aurait grande obligation
A qui pourait par exhortation,
Par vers heureux, et par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom et par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourait dire aux malins molinistes,
A leurs rivaux les rudes jansénistes,

Aux

Aux gens du greffe, aux univerſités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en ſoyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra ſon étrenne.
Meſſieurs les ſots, je dois, en bon chrétien,
Vous feſſer tous, car c'eſt pour votre bien.

Par M. le chevalier de Molmire, cornette de cavalerie, et en cette qualité ennemi juré des ânes.

A Paris, &c. pour vos étrennes.

NOTES.

(a) *Gauchat*, mauvais auteur de quelques brochures.

(b) *Crévier*, mauvais auteur d'une Histoire romaine, et d'une Histoire de l'université, et beaucoup plus fait pour la seconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre *Montesquieu*, dans lequel il s'efforce de prouver que *Montesquieu* n'était pas chrétien. Voilà un beau service que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprisée par un grand homme. La monture de *Bathos* parait assez convenable à ce monsieur.

(c) L'abbé *la Coste*, qui a travaillé à l'Année littéraire, de présent employé à Toulon sur les galéres du roi.

(1) *Boyer*, moine imbécile que le cardinal de *Fleuri* fit précepteur du dauphin, et désigna en mourant pour ministre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quita en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute espéce de mérite, et persécuta violemment M. de *Voltaire*.

(2) Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ses confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, pensionnaires de sa Majesté, est abusive et contraire aux libertés de l'Eglise gallicane. *Le Dain* fut hué, mais il réussit à faire rayer son confrère.

(3) *Guyon*, auteur de l'Oracle des nouveaux philosophes, ouvrage distingué par son ridicule dans la foule des libelles sans nombre, publiés avec aprobation contre le citoyen qui fesait le plus d'honneur à son pays, et un de ceux qui lui ont été le plus utiles.

(4) *Moreau*, avocat au conseil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers généraux et contre la philosophie. Il est l'auteur du Catéchisme des Cacouacs. Dans ses livres sur l'histoire de France, il s'est permis d'altérer et de déguiser les monumens de nos anciennes annales, comme si l'autorité royale avait besoin d'être soutenue par des mensonges : ses livres ont eu le sort qu'ils méritaient; ils ont été méprisés et payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur.

(5) *Charle-Frey de Neuville*, jésuite célèbre alors par des sermons remplis d'antitèses, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux, d'ailleurs peu fanatique, et plus homme de lettres que jésuite.

L'HIPOCRISIE. (1)

MES chers amis, il me prend fantaifie
De vous parler ce foir d'hipocrifie.
Grave Vernet, foutiens ma faible voix ;
Plus on eft lourd, plus on parle avec poids.

SI quelque belle à la démarche fière,
Aux gros têtons, à l'énorme derrière,
Etale aux yeux fes robuftes apas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'apelle Hébé ; Vénus eft reconnue
A fon fourire, à l'air de volupté
Qui de fon charme embélit la beauté.
Mais fi j'avife un vifage finiftre,
Un front hideux, l'air empefé d'un cuiftre,
Un cou jauni fur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre ataché,
(Miroir d'une ame à fes remors en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie,)
Sans héfiter, je vous déclare net
Que ce magot eft Tartufe ou Vernet.

C'EST donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très honnête et courte rapfodie,
Sur le fujet de notre ami Guignard,
Feffe-mathieu, dévot et grand paillard.

(1) Cette pièce fut faite dans le tems où les prêtres génevois s'avisèrent, pour prouver qu'ils n'étaient pas fociniens, d'effayer s'ils ne pouraient pas rapeler dans Genève les beaux jours où *Calvin* brûlait, profcrivait, exilait et gouvernait au nom de Dieu. Les efprits étaient changés, et on fe moqua d'eux.

Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard fur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait gliffer fans bruit,
Comme un hibou qui ne fort que de nuit.
Je l'arêtai, d'un air affez fantafque,
Par fa jaquette, et je lui criai : Mafque,
Je te connais : l'argent et les catins
Sont à tes yeux les feuls objets divins;
Tu n'eus jamais un autre catéchifme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorifme
Nous étalant le dehors impofteur,
Tromper le monde, et mentir à ton cœur;
Et tout pétri d'une douce luxure,
Parler en Paul et vivre en Epicure?

Le ficophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour fe mettre en crédit,
Que la franchife eft toujours dangereufe,
L'art bien reçu, la vertu malheureufe,
La fourbe utile, et que la vérité
Eft un joyau peu connu, très vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'eft point d'ufage.

Je répliquai : Ton difcours paraît fage.
L'hipocrifie a du bon quelquefois;
Pour fon profit on a trompé des rois.
On trompe auffi le ftupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorfqu'il s'agit d'un trône épifcopal,
Ou du chapeau qui coëfe un cardinal,
Ou, fi l'on veut, de la triple couronne,
Que quelquefois l'ami Belzébuth donne;

En pareil cas peut-être il ferait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon;
L'objet eſt beau, le prix en vaut la peine.
Mais ſe gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'impoſer le fardeau déteſté
D'une inutile et triſte fauſſeté,
Du monde entier mépriſée et maudite,
C'eſt être dupe encor plus qu'hipocrite.
Que Peretti ſe déguiſe en chrétien (*a*)
Pour être pape, il ſe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de colége,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilége
Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu ſans gagner eſt d'un ſot.
Le monde eſt fin. Aiſément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal ſon métier. —

MAIS convenez que du moins mes confrères
M'aplaudiront. — Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus ſouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante ſa beſace,
Son inſtitut, ſes miracles, ſa craſſe;
Mais en ſecret l'un de l'autre jaloux,
Modeſtement ils ſe déteſtent tous.
Tes ennemis ſont parmi tes ſemblables.
Les gens du monde au moins ſont plus traitables;
Ils ſont railleurs, les autres ſont méchans.
Crains les ſiflets, mais crains les mal-feſans.

(*a*) *Sixte-Quint.*

Crois-moi, renonce à la cagoterie :
Mène uniment une plus noble vie ;
Rougiſſant moins, ſois moins embaraſſé ;
Que ton cou tors, déſormais redreſſé,
Sur ſon pivot garde un juſte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre ;
Sois franc, ſois ſimple ; et ſans afecter rien,
Eſſaie un peu d'être un homme de bien.

Le mécréant alors n'oſa répondre.
J'étais ſincère, il ſe ſentait confondre.
Il ſoupira d'un air ſanctifié ;
Puis détournant ſon œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton ſe batant la poitrine,
D'un pié cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

LE
MARSEILLOIS
ET LE LION.

AVERTISSEMENT.

FEU M. de *Saint-Didier*, ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille, auteur du poëme de *Clovis*, s'amuſa quelque tems avant ſa mort à compoſer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philoſophie anglaiſe. Ces traits ſont en effet imités de la fable des abeilles de *Mandeville*; mais tout le reſte apartient à l'auteur français. Comme il était de Marſeille, il n'a pas manqué de prendre un marſeillois pour ſon héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage ſur une copie très exacte.

LE

LE MARSEILLOIS

ET LE LION.

Par M. de Saint-Didier, ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille.

DANS les ſacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les ſerpens et les ânes.
Un ſerpent fit l'amour à la femme d'Adam ; (*a*)
Un âne avec eſprit gourmanda Balaam. (*b*)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille. (*c*)
Les habitans des airs, des forêts et des champs,
Aux humains chez Eſope enſeignent le bon ſens.
Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines. (*d*)
Il raiſonna beaucoup ſur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal, et noya ſa raiſon
Dans ſes trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans ſa phiſique obſcure,
Et l'homme et l'animal, et toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-tems les ſots.
Laiſſons là ſa ſolie, et ſuivons nos propos.

UN jour un marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il ſe promenait dans le fond d'un valon,
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflâmée,
Terrible, et tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.

Il n'était pas Hercule, et tout tranſi de peur,
Il ſe mit à genoux, et demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui ſeſait encor trembler le provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourdui de ſouper je me paſſe ?
Écoute, j'ai dîné, je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les lois
Que le ſoir un lion ſoupe d'un marſeillois.

Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de ſcience ;
Et pour devenir prêtre, il aprit du latin ;
Il ſavait Rabelais et ſon ſaint Auguſtin. (*e*)

D'abord il établit, ſelon l'uſage antique,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique ;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux ; (*f*)
Que la terre eſt ſon trône, et que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouir ſa vue.
Il conclut qu'étant prince, un ſujet africain
Ne pouvait ſans pécher manger ſon ſouverain.
Le lion, qui rit peu, ſe mit pourtant à rire ;
Et voulant par plaiſir connaître cet empire,
En deux grands coups de griſe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abſolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait ſous le linge
Un corps faible monté ſur deux feſſes de ſinge,
A deux minces talons deux gros piés atachés,
Par cinq doigts ſuperflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles ſans lait, ſans grâce, ſans uſage,

Un crâne étroit et creux couvrant un plat visage,
Triſtement dégarni du tiſſu de cheveux,
Dont la main d'un barbier coëfa ſon front craſſeux.
Tel était en effet ce roi ſans diadême,
Privé de ſa parure, et réduit à lui-même.
Il ſentit qu'en effet il devait ſa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciſeaux d'un tailleur.

AH! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triſte figure:
Je penſais être roi: j'avais certe grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais ſongez qu'un héros doit dompter ſa colère;
Un roi n'eſt point aimé, s'il n'eſt pas débonnaire.
Dieu, comme vous ſavez, eſt au deſſus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorſque dans un grand cofre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainſi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés ſi long-tems, (*g*)
Reſpirèrent enfin l'air natal de leurs champs:
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte ſolennel. — Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'eſprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous! — Oui, Seigneur;
Il vous recommanda d'être clément et ſage,
De ne toucher jamais à l'homme ſon image: (*h*)
Et ſi vous me mangez, l'Éternel irrité
Fera payer mon ſang à votre majeſté. —

TOI, l'image de Dieu! toi, magot de Provence!
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.

Par qui fut-il écrit ? en quel tems ? dans quel lieu ? (*i*)
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable, (*k*)
Ces ongles dont un ſeul pourait te déchirer,
Ce goſier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jailliſſent des flâmes :
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien envain : te manger eſt ma loi ;
C'eſt là le ſeul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on faſſe abſtinence.
Toi-même as fait paſſer ſous tes chétives dents
D'imbéciles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile eſtomac, honte de la nature,
Ne pourait ſeulement, ſans l'art d'un cuiſinier,
Digerer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite :
Et moi que l'apétit en tout tems ſollicite,
Conduit par la nature, atentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru, ſans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai ſans faute en moins d'une heure.
Le pacte univerſel eſt qu'on naiſſe et qu'on meure.
Aprens qu'il vaut autant, raiſonneur de travers, —
Etre avalé par moi que rongé par les vers. —

SIRE, les Marſeillois ont une ame immortelle :
Ayez dans vos repas quelque reſpect pour elle. —
La mienne aparemment eſt immortelle auſſi.
Va, de ton eſprit gauche elle a peu de ſouci.
Je ne veux point manger ton ame raiſonneuſe.
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuſe :

C'eſt ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras ;
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas. —

Vous avez ſur ce corps une entière puiſſance ;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence ?
Pour gagner quelque argent j'ai quité mon pays ;
Je laiſſe dans Marſeille une femme et deux fils ;
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital ſi vous mangez leur père. —

Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni ſaiſir de ſes dents ton eſpéce craintive ;
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi ſortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quiter ta femme et ce pays ſi rare
Où tu fêtais en paix Madelène et Lazare ? (*l*)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe et fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtiſſe
De ta ſotte imprudence et de ton avarice ?
Répons-moi donc, maraud. — Sire, je ſuis batu :
Vos griſes et vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon céde en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainſi Dieu le voulut ; et c'eſt pour notre bien.
Mais, Sire, on voit ſouvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un turc, et payer un corſaire.
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus ;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus ;

Je vous ferai garnir votre charnier augufte
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au jufte.
Pendant deux mois entiers ils vous feront portés,
Par vos correfpondans chaque jour préfentés ;
Et mon valet, chez vous, reftera pour otage. —

Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens figner le traité ; fuis-moi chez le cadi ;
Donne des cautions ; fois sûr, fi tu m'abufes,
Que je n'admetrai point tes mauvaifes excufes ;
Et que fans raifonner tu feras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.

Le marché fut figné ; tous les deux l'obfervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainfi dans tous les tems nos feigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES.

(a) *Un serpent, &c.*

Il est constant que le serpent parlait. La Genèse dit expressément *qu'il était le plus rusé de tous les animaux.* La Genèse ne dit point que Dieu lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de sa toute puissance pour séduire *Eve.* Elle raporte la conversation du serpent et de la femme, comme on raporte un entretien entre deux personnes qui se connaissent et qui parlent la même langue. Cela même est si évident que le Seigneur punit le serpent d'avoir abusé de son esprit et de son éloquence ; il le condamne à se traîner sur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait sur ses piés. *Flavien Josephe*, dans ses antiquités, *Philon*, saint *Basile*, saint *Ephrem*, n'en doutent pas. Le révérend père dom *Calmet*, dont le profond jugement est reconnu de tout le monde, s'exprime ainsi : » Toute l'antiquité a reconnu les ruses du » serpent, et on a cru qu'avant la malédic- » tion de Dieu, cet animal était encor plus » subtil qu'il ne l'est à présent. L'Écriture » parle de ses finesses en plusieurs endroits ; » elle dit qu'il bouche ses oreilles pour ne » pas entendre la voix de l'enchanteur. *Jésu-* » *Christ* dans l'Évangile nous conseille d'avoir » la prudence du serpent. »

(b) *Un âne avec esprit, &c.*

Il n'en était pas ainsi de l'âne ou de l'ânesse qui parla à *Balaam.* Il est vraisemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole ; car il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse : et même saint *Pierre*, dans sa seconde épître, dit *que cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que saint *Augustin*, dans sa quarante huitième question, dit que *Balaam* ne fut point étonné d'entendre parler son ânesse. Il en conclut que *Balaam* était acoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom *Calmet* avoue que la chose est très ordinaire. L'âne de *Bacchus*, dit-il, le belier de *Phryxus*, le cheval d'*Hercule*, l'agneau de *Bochoris*, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, et l'ormeau d'*Apollonius de Thyane* ont parlé distinctement. Voilà de grandes autorités qui servent merveilleusement à justifier M. de *Saint-Didier.*

(c) *Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille.*

La remarque de madame *Dacier* sur cet endroit d'*Homère*, est également importante et judicieuse. Elle apuie beaucoup sur la sage conduite d'*Homère* ; elle fait voir que les chevaux d'*Achille*, *Xanthe* et *Balie*, fils de *Podarge*, sont d'une race immortelle ; et qu'ayant déja pleuré la mort de *Patrocle*, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à *Achille.* Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesse de *Balaam*, auquel il n'y a rien à répliquer.

(d) *Descartes n'en eut point quand il les crut machines.*

Descartes était certainement un grand géomètre et un homme de beaucoup d'esprit ; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être son guide, et qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir, est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois élémens, son sistême sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées sont regardées par tous les philosophes comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa phisique il n'y a pas une vérité phisique. Ce grand exemple aprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les matématiques et dans l'expérience.

(*e*) *Il favait Rabelais et fon faint Auguſtin.*

Il eſt raporté dans l'hiſtoire de l'académie que *la Fontaine* demanda à un docteur s'il croyait que faint *Auguſtin* eût autant d'eſprit que *Rabelais*, et que le docteur répondit à *la Fontaine* : *Prenez garde, Monſieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers* ; ce qui était vrai.

Ce docteur était un fot. Il devait convenir que faint *Auguſtin* et *Rabelais* avaient tous deux beaucoup d'eſprit, et que le curé de Meudon avait fait un mauvais uſage du ſien. *Rabelais* était profondément favant, et tournait la ſcience en ridicule : faint *Auguſtin* n'était pas ſi favant, il ne favait ni le grec ni l'hébreu ; mais il employa ſes talens et fon éloquence à fon reſpectable miniſtère. *Rabelais* prodigua indignement les ordures les plus baſſes : faint *Auguſtin* s'égara dans des explications miſtérieuſes que lui même ne pouvait entendre. On eſt étonné qu'un orateur tel que lui, ait dit dans fon fermon fur le pſaume ſix :

» Il eſt clair et indubitable que le nombre » de quatre a raport au corps humain, à cauſe » des quatre élémens et des quatre qualités » dont il eſt compoſé ; favoir, le chaud et » le froid, le fec et l'humide. C'eſt pourquoi » auſſi Dieu a voulu qu'il fût foumis à quatre » diférentes faiſons ; favoir, l'été, le prin- » tems, l'automne et l'hiver.... Comme le » nombre de quatre a raport au corps, le » nombre de trois a raport à l'ame, parce » que Dieu nous ordonne de l'aimer d'un » triple amour ; favoir, de tout notre cœur, » de toute notre ame et de tout notre eſprit.

» Lors donc que les deux nombres de » quatre et de trois, dont le premier a » raport au corps, c'eſt-à-dire, au vieil » homme et au vieux Teſtament, et le » fecond a raport à l'ame, c'eſt-à-dire, au » nouvel homme et au nouveau Teſtament, » feront écoulés et paſſés, comme le nombre » de fept jours paſſe et s'écoule, parce qu'il » n'y a rien qui ne ſe paſſe dans le tems et » par la diſtribution du nombre quatre au » corps, et du nombre trois à l'ame ; lors, » dis-je, que ce nombre de fept fera paſſé, » on verra ariver le huitiéme qui fera celui » du jugement. »

Pluſieurs favans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies diférentes données à faint *Joſeph*, l'une par faint *Matthieu*, et l'autre par faint *Luc*, il diſe dans fon fermon 51 *qu'un fils peut avoir deux péres, puiſqu'un pére peut avoir deux enfans.*

On lui a encor reproché d'avoir dit, dans fon livre contre les manichéens, que les puiſſances céleſtes ſe déguiſaient ainſi que les puiſſances infernales en beaux garçons et en belles filles pour s'acoupler enſemble, et d'avoir imputé aux manichéens cette téurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé pluſieurs de fes contradictions. Ce grand faint était homme ; il a fes faibleſſes, fes erreurs, fes défauts comme les autres faints. Il n'en eſt pas moins vénérable, et *Rabelais* n'eſt pas moins un boufon groſſier, un impertinent dans les trois quarts de fon livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus favant de fon tems, éloquent, plaiſant et doué d'un vrai génie. Il n'y a pas fans doute de comparaiſon à faire entre un pére de l'Égliſe très vénérable et *Rabelais* ; mais on peut très bien demander lequel avait plus d'eſprit ; et un bas à l'envers n'eſt pas une réponſe.

(*f*) *L'homme eſt mis pour régner, &c.*

Dans le Spectacle de la nature, M. le prieur de *Jonval*, qui d'ailleurs eſt un homme fort eſtimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond reſpect pour l'homme. Il eſt pourtant fort vraiſemblable que les premiers ours et les premiers tigres qui rencontrérent les premiers hommes, leur témoignérent peu de vénération, ſurtout s'ils avaient faim.

Pluſieurs peuples ont cru férieuſement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a falu bien du tems pour détromper notre orgueil et notre ignorance ; mais auſſi pluſieurs philoſophes, et *Platon* entre autres, ont enſeigné que les aſtres étaient des Dieux. Saint *Clément* d'Alexandrie et *Origéne* ne doutent pas qu'ils n'aient des ames capables de bien et de mal ; ce font des choſes très curieuſes et très inſtructives.

(*g*)

(*g*) *Par Noé mon aïeul, &c.*

Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas *Noé*. Les juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. *Sanchoniathon* n'en a point parlé; s'il en avait dit un mot, *Eusèbe* son abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le Zenda-Vesta de *Zoroastre*. Le Sadder, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de *Noé*. Si quelque auteur égyptien en avait parlé, *Flavien Josephe*, qui rechercha si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ces auteurs. *Noé* fut entièrement inconnu aux Grecs; il le fut également aux Indiens et aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le Veidam, ni dans le Shasta, ni dans les cinq Kings; et il est très remarquable que lui et ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

(*h*) *De ne toucher jamais à l'homme son image.*

Au chapitre IX de la Genèse, verset 10 et suivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de *Noé* de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à peu près comme les hommes; les uns et les autres doivent être également en repos le jour du sabat (Exod. ch. XXIII). Un taureau qui a frapé un homme de sa corne, est puni de mort (Exod. chap. XXI). Une bête qui a servi de sucube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort (Levit. chap. XX). Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête (Ecclésiaste, chap. III et XIX). Dans les plaies d'Egypte les premiers nés des hommes et des animaux sont également frapés (Exod. chapitre XII et XIII). Quand *Jonas* prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes et les animaux. Quand *Josué* prend Jérico, il extermine également les bêtes et les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes et les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encor le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux et pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

(*i*) *Par qui fut-il écrit? &c.*

Le grand *Newton*, *Samuel Clarke* prétendent que le Pentateuque fut écrit du tems de *Saül*. D'autres savans hommes pensent que ce fut sous *Ozias*; mais il est décidé que *Moïse* en est l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances et sur la raison qui trompe si souvent les hommes.

(*k*) *De mes quarante dents, &c.*

Ceux qui ont écrit l'histoire naturelle, auraient bien dû compter les dents des lions; mais ils ont oublié cette particularité aussi bien qu'*Aristote*. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ses armes. M. de *Saint-Didier*, qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

(*l*) *Où tu fêtais en paix Madelène et Lazare?*

Ce lion paraît fort instruit, et c'est encor une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Beaume où se retira sainte *Marie-Madelène* est fort connue; mais peu de gens savent à fond cette histoire. La Fleur des saints peut en donner quelques notions; il faut lire son article, tome II de la Fleur des saints, depuis la page 59. Ce fut *Marie-Madelène* à qui deux anges parlèrent sur le Calvaire, et à qui notre Seigneur parut en jardinier. *Ribadeneira*, le savant auteur de la Fleur des saints, dit expressément que si cela n'est pas dans l'Évangile, la chose n'en est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès de la vierge *Marie* avec son frère *Lazare*, que *Jésu* avait ressuscité, et *Marthe* sa sœur, qui avait préparé le repas lorsque *Jésu* avait soupé dans leur maison.

L'aveugle-né, nommé *Celedone*, à qui *Jésu* donna la vue en frotant ses yeux avec un peu

de boue, et *Joſeph d'Arimathie* étaient de la ſociété intime de *Madeléne.* Mais le plus conſidérable de ſes amis fut le docteur ſaint *Maximin*, l'un des ſoixante et dix diſciples.

Dans la premiére perſécution qui fit lapider ſaint *Etienne*, les juifs ſe ſaiſirent de *Marie-Madeléne*, de *Marthe*, de leur ſervante *Marcelle*, de *Maximin* leur directeur, de l'aveugle-né, et de *Joſeph d'Arimathie.* On les embarqua dans un vaiſſeau ſans voiles, ſans rames et ſans mariniers; le vaiſſeau aborda à Marſeille, comme l'ateſte *Baronius.* Dès que *Madeléne* fut à terre, elle convertit toute la Provence. Le *Lazare* fut évéque de Marſeille; *Maximin* eut l'évêché d'Aix; *Joſeph d'Arimathie* alla prêcher l'Évangile en Angleterre; *Marthe* fonda un grand couvent; *Madelene* ſe retira dans la Sainte-Beaume, où elle brouta l'herbe toute ſa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue; mais ſes cheveux crûrent juſqu'à ſes talons, et les anges venaient la peigner et l'enlever au ciel ſept fois par jour, en lui donnant de la muſique. On a gardé long-tems une fiole remplie de ſon ſang, et ſes cheveux; et tous les ans, le jour du vendredi ſaint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liſte de ſes miracles avérés eſt innombrable.

LES

TROIS EMPEREURS

EN SORBONNE.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ CAILLE.



AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

En 1767, la faculté de téologie de Paris censura le roman philosophique intitulé *Bélisaire*. Ce vieux général s'était avisé de dire à l'empereur *Justinien* que l'on n'éclairait point les esprits avec la flâme des bûchers, et qu'il était tenté de croire que Dieu n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Gréce et de Rome.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la faculté de Paris s'est arrogé le droit de dire son avis en mauvais latin sur les livres qui lui déplaisent ; et, comme depuis cinquante années le public est en possession de se moquer de cet avis, elle a constament l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs et les siflets.

La censure de *Bélisaire* eut un grand succès. On ne peut se dissimuler que l'obligation imposée, sous peine de damnation, aux princes et aux magistrats, de condamner à la mort quiconque n'est pas de la communion romaine, ne soit une opinion téologique très moderne. La damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les premiers siécles de l'Église. On n'avance de pareilles opinions que lorsqu'on est le maître. La faculté fut donc obligée d'avouer que si le fond de la croyance doit toujours rester le même, cependant on peut l'enrichir de tems en tems de quelques nouveaux articles de foi, dont les circonstances n'avaient point permis à notre Seigneur *Jésu-Christ* et aux saints apôtres de s'ocuper.

Cette aſſertion parut auſſi ridicule que ſcandaleuſe ; et lorſqu'on vit que le mauvais français de la Sorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement ſon mauvais latin ; et qu'en ſe traduiſant eux-mêmes, ces ſages maîtres avaient fait des contre-ſens, les ris redoublèrent.

M. de *Voltaire* s'eſt plu à ataquer ſouvent l'opinion que tout infidelle eſt damné, quelles que ſoient ſes vertus et l'innocence de ſa vie. Ce n'eſt point là une opinion téologique indiférente. Il importe au repos de l'humanité de perſuader à tous les hommes qu'un Dieu, leur père commun, récompenſe la vertu, indépendament de la croyance, et qu'il ne punit que les méchans.

Cette opinion de la néceſſité de croire certains dogmes pour n'être point damné, et d'un ſuplice éternel réſervé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, eſt le premier fondement du fanatiſme et de l'intolérance. Tout non-conformiſte devient un ennemi de Dieu et de notre ſalut. Il eſt raiſonnable, preſque humain, de brûler un hérétique et d'ajouter quelques heures de plus à un ſuplice éternel, plutôt que de s'expoſer ſoi et ſa famille à être précipités par les ſéductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'eſt à cette ſeule opinion qu'on peut atribuer l'abominable uſage de brûler des hommes vivans ; uſage qui, à la honte de notre ſiècle, ſubſiſte encor dans les pays catoliques de l'Europe, excepté dans les États de la famille impériale. Heureuſement cette opinion eſt auſſi ridicule qu'atroce ; et plus injurieuſe à la Divinité que tous les contes des païens ſur les avantures galantes des Dieux immortels. Auſſi, parmi ceux qui ſont intéreſſés au maintien de la téologie, les gens raiſonnables

voudraient-ils qu'on abandonnât ce prétendu dogme, comme celui de la création du monde il y a juste six mille ans.

On suivrait la même marche à mesure que certains dogmes deviendraient trop révoltans, ou trop clairement absurdes ; et, au bout d'un certain tems, on soutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela est arivé déjà plus d'une fois, et l'Église s'en est bien trouvée.

Il est juste d'observer ici que *Ribalier*, sindic de Sorbonne, dont on parle dans cette satire, est un homme de mœurs douces, assez tolérant, qui céda malgré lui dans cette circonstance au délire téologique de ses confrères. Il avait à se faire pardonner sa modération à l'égard des jansénistes ; et, pour l'expier, il se mit à persécuter un peu les gens raisonnables.

LES TROIS EMPEREURS

EN SORBONNE.

L'HERITIER de Brunſvick et le roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls princes
Qu'un deſir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus et Marc-Aurèle
Quiter le beau ſéjour de la gloire immortelle,
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être, on veut changer de place.
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur pays.
L'eſprit eſt inquiet, et de tout il ſe laſſe;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.

Le trio d'empereurs, arivé dans la ville,
Loin du monde et du bruit choiſit ſon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat : les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour et les beautés qui régnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur ſejour.
A de ſemblables ſaints il ne faut que des ſages;
Il n'en eſt pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inſtruits et profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perſonnages,
Qui, des ſots préjugés paiſiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui ſans craindre la mort ſavent goûter la vie;
Qui ne s'apellent point *la bonne compagnie*,
Qui la ſont en effet. Leur eſprit et leurs mœurs
Réuſſirent beaucoup chez les trois empereurs.

A leur petit couvert chaque jour ils foupèrent ;
Moins ils cherchaient l'efprit et plus ils en montrèrent ;
Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien furpris
D'être fur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en vifites ;
Mais on les rencontrait aux arfenaux de Mars ;
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.
Ils les encourageaient en pefant leurs mérites.
On conduifit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs d'œuvre brillans d'Andromaque et d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Élide.
Le plaifir de l'efprit paffe celui des yeux,

D'UN plaifir diférent nos trois céfars jouirent,
Lorfqu'à l'obfervatoire un verre induftrieux
Leur fit envifager la ftructure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils defcendirent.

DE là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, et peut-être des rois,
Marc-Aurèle aperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconftans le vainqueur et le père ;
Le voilà, difaient-ils, nous le connaiffons tous ;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des fages leur dit : Vous favez fon hiftoire ;
On adore aujourdui fa valeur, fa bonté ;
Quand il était au monde il fut perfécuté.
Buri même à préfent lui contefte fa gloire. (*a*)
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir ;
On fe trompe ; et fa dent, qui ne peut s'affouvir,
Jufque dans le tombeau ronge notre mémoire.

Après ces monumens si grands, si précieux,
A leurs regards divins si dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître :
Les boulevarts, la foire et l'opéra bouson,
L'école où Loyola corrompit la raison,
Les quatre facultés, et jusqu'à la Sorbonne.

Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourés
Ruminaient saint Thomas et prenaient leurs degrés.
Au séjour de l'*Ergo*, Ribaudier en personne
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin, juste Ciel ! les héros de l'Empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures.
Il disait anathême aux nations impures
Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des facultés.

O morts ! s'écriait-il, vivez dans les supplices, (*b*)
Princes, sages, héros, exemples des vieux tems,
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, selon nous, à la gêne éternelle
Épictète, Caton, Scipion l'africain,
Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même, (*c*)
Tous créés pour l'enfer et morts sans sacremens.
Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments, (*d*)
Dont nous avons ici solennisé la fête ;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête :

Ravaillac et Damiens, s'ils font de vrais croyans, (*e*)
S'ils font bien confeffés, font fes heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; (*f*)
Et Turenne amoureux, mourant pour fon pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel eft notre plaifir : telle eft la loi de grâce.

LES divins voyageurs étaient bien étonnés
De fe voir en Sorbonne et de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très débonnaire : (*g*)
Vous ne connaiffez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés parfois font affez mal inftruites
Des fecrets du Très Haut, quoiqu'ils foient révélés.
Dieu n'eft ni fi méchant ni fi fot que vous dites.

RIBAUDIER à ces mots roulant un œil hagard,
Dans des convulfions dignes de Saint-Médard,
Nomma le demi-dieu déifte, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône et de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.

LES Romains cependant fortent de l'écurie.
Mon Dieu, difait Titus, ce monfieur Ribaudier,
Pour un docteur français, me femble bien groffier.
Nos fages rougiffaient pour l'honneur de la France;
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'affiftons jamais à ces belles leçons.
Nous nous fommes mépris; Ribaudier nous étonne,
Nous penfions en effet vous mener en Sorbonne;
Et l'on vous a conduits aux petites maifons.

NOTES.

(*a*) *Buri même à présent lui conteste sa gloire.*

On dit qu'un écrivain, nommé M. de *Buri*, a fait une histoire d'*Henri IV*, dans laquelle ce héros est un homme très médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces messieurs sont bien cruels envers la patrie; qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être aprochant de la Divinité un prince qui exposa toujours sa vie pour sa nation, et qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des faiblesses. Oui, sans doute; il était homme; mais béni soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, et ses vertus celles d'un grand homme. Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presqu'adoré par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer et pour l'imiter. Eh! quel autre choisira-t-on que celui qui dégageait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Française, qui criait dans la victoire d'Ivry: *Épargnez les compatriotes*, et qui, au faîte de la puissance et de la gloire, disait à son ministre: *Je veux que le paysan ait une poule au pot tous les dimanches.*

(*b*) *O morts! s'écriait-il, vivez dans les suplices.*

Il est nécessaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé *Ribalier*, principal du colége Mazarin, et un régent nommé *Cogé*, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on apelle *docteurs de Sorbonne*. Au bout d'un an, ils firent imprimer cette censure en latin et en français; elle n'est cependant ni française ni latine; le titre même est un solécisme, *Censure de la faculté de téologie contre le livre*, &c. On ne dit point *censure contre*, mais *censure de*. Le public pardonne à la faculté de ne pas savoir le français; on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio sacræ facultatis in libellum* est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans *Cicéron*, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in* est un barbarisme insuportable; et, ce qui est encor plus barbare, c'est d'apeler *Bélisaire* un libelle en fesant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encor plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enseigné et pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par saint *Paul*, qui dit expressément, dans son épître aux juifs tolérés à Rome: *Lorsque les gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes.* Tous les honnêtes gens de l'Europe et du monde entier ont de l'horreur et du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres, sans raison et sans humanité, qui puissent soutenir une opinion si abominable et si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de Sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée; nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons, pour leur justification, qu'ils se sont intitulés dans le titre *sacrée faculté* en langue latine, et qu'ils ont eu la discrétion de suprimer en français ce mot *sacrée*.

(*c*) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même.*

En effet le sieur *Ribalier*, qu'on nomme ici *Ribaudier*, venait de faire condamner en Sorbonne M. *Marmontel*, pour avoir dit que Dieu pourait bien avoir fait miséricorde à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Aurèle*. Ce *Ribalier* est un peu dur.

(*d*) *Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments.*

On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégirique du jacobin *Jacque Clément*, assassin d'*Henri III*, étudiant en Sorbonne, et que, d'une voix unanime, elle déclara *Henri III* déchu de tous ses droits à la royauté, et *Henri IV* incapable de régner.

Il est clair que, selon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'assassin parricide, *Jacque Clément*, qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le ciel au nombre des saints, et que *Henri III*, prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que *Jacque Clement* mourut aussi sans confession; mais il s'était confessé, et même avait communié l'avant-veille, de la main de son prieur *Bourgoin* son complice, qu'on dit avoir été docteur de Sorbonne, et qui fut écartelé. Ainsi *Clément* muni des sacremens fut non seulement saint, mais martir. Il avait imité saint *Judas*, non pas *Judas Iscariote*, mais *Judas Machabée*; sainte *Judith* qui coupait si bien les têtes des amans avec lesquels elle couchait; saint *Salomon* qui assassina son frère *Adonias*; saint *David* qui assassina *Urie*, et qui en mourant ordonna qu'on assassinât *Joab*; sainte *Jahel* qui assassina le capitaine *Sisara*; saint *Aod* qui assassina son roi *Eglon*, et tant d'autres saints de cette espèce. *Jacque Clément* était dans les mêmes principes, il avait la foi: on ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que *Jacque Clément* est sauvé qu'il est sûr que *Marc-Aurèle* est damné.

(*e*) *Ravaillac*, &c.

Selon les mêmes principes, *Ravaillac* doit être dans le paradis, dans le jardin, et *Henri IV* dans l'enfer qui est sous terre; car *Henri IV* mourut sans confession, et il était amoureux de la princesse de *Condé*; *Ravaillac*, au contraire, n'était point amoureux, et il se confessa à deux docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une téologie qui damne à jamais *Henri IV*, et qui fait un élu de *Ravaillac* et de ses semblables! Avouons les obligations que nous avons à *Ribaudier* de nous avoir dévelopé cette doctrine.

(*f*) *Un Fréron bien huilé*, &c.

M. *Caille* a sans doute acolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On apelle communément à Paris un *Fréron* tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et M. *Caille* opose un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand *Turenne* qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes huiles, dans le tems qu'il était amoureux de madame de *Coatquen*. Cette note rentre dans la précédente, et sert à confirmer l'opinion téologique qui acorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, et qui la refuse aux plus grands hommes et aux plus vertueux de la terre.

N. B. On a prétendu que *Turenne* avait quité, dès 1670, madame de *Coatquen* qui le sacrifiait au chevalier de *Lorraine*, mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand homme qui, avec des talens militaires du premier ordre et une ame héroïque, avait un esprit peu éclairé et un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ses dernières années; mais l'avanture de madame de *Coatquen* est postérieure à son abjuration de la religion protestante. C'était un singulier spectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de savoir au juste ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, et cherchant le soir à se damner en commetant le péché de fornication: et que le siécle où l'on admirait tout cela était un pauvre siécle! Quoi qu'il en soit, il est très vraisemblable que Dieu a pardonné à *Turenne* ses maitresses; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, et de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire?

(*g*) *Marc-Aurele lui dit*, &c.

On invite les lecteurs atentifs à relire quelques maximes de l'empereur *Antonin*, et à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la censure

contre Bélisaire. Ils trouveront dans cette censure des distinctioos sur la soi et sur la loi, sur la grâce prévenante, sur la prédestination absolue; et dans *Marc-Antonin* ce que la vertu a de plus sublime et de plus tendre. Oo sera peut-être on peu surpris que de petits Velches, inconous aux boonêtes gens, aient condamné dans la rue des Maçoos ce que l'ancieone Rome adora, et ce qui doit servir d'exemple au monde entier. Dans quel abime sommes-nous descendus! la nouvelle Rome vieot de canonisar un capucin nommé *Cucufin*, doot tout le mérite, à ce que raporte le procés de la canonisation, est d'avoir eo des coups de pié dans le cu, et d'avoir laissé répandre un œuf frais sur sa barbe. L'ordre des capucins a dépensé quatre cents mille écus, aux dépens des peuples, pour célébrer daos l'Europe l'apotéose de *Cucufin* sous le nom de saint *Séraphin*; et *Ribaudier* damne *Marc-Aurèle*! O *Ribaudier*, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de sotises.

Lecteur éclairé et judicieux, (car je ne parle pas aux bégueules imbéciles qui n'ont lu que l'Aonée sainte de *le Tourneux*, ou le Pédagogue chrétien) de grâce apreoez à vos amis quelle est l'éoorme distance des Ofices de *Cicéron*, du Manuel d'*Épictète*, des Maximes de l'empereur *Antonin* à tous les plats ouvrages de morale, écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latioe, et daos les effroyables jargoos du Nord. Avons-nous seulement, dans tous les livres faits depuis six ceots aos, rien de comparable à une page de *Sénèque*? Non, nous o'avons rien qui en aproche, et nous osons oous élever contre nos maitres!

LES

DEUX SIECLES.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

DANS un fiécle où l'on met de la vanité à être fenfible, où l'on veut s'ocuper des intérêts de la fociété fans fe donner la peine de les étudier, et pouvoir parler de la nature, fans s'affervir au travail pénible de l'obferver; où l'on confond la fingularité des opinions avec la philofophie, et où l'on fe croit au deffus des préjugés, parce qu'on préfére des rêves nouveaux aux rêves de nos pères : dans un tel fiécle les mauvais drames, les livres extravagans en politique, les fiftêmes vagues d'hiftoire naturelle, les paradoxes, doivent devenir communs; et il n'eft pas étonnant qu'ils aient excité la bile de M. de *Voltaire*. Mais ces fotifes font une fuite néceffaire de ce fentiment d'humanité, fruit précieux de la philofophie que M. de *Voltaire* a contribué, plus que perfonne, à répandre en Europe; de l'importance que les hommes favent atacher enfin à leurs véritables intérêts, à la connaiffance de leurs droits, et des fources du bonheur public; enfin du goût général pour les fciences naturelles, et pour une philofophie fondée fur la raifon feule, et délivrée du joug de l'autorité et des fiftêmes. Ce mal, dont il fe plaint, n'eft que l'abus du bien que lui-même avait fait.

On le voit alternativement tantôt relever fon fiécle, tantôt le traiter avec mépris, felon qu'il était le plus frapé, ou des progrès de la raifon, ou du fuccès éphémère de quelques extravagances.

Il ne faut point cependant l'acufer de contradiction : c'eft un père qui emploie avec fes enfans tantôt l'encouragement et tantôt le reproche.

LES DEUX SIECLES.

SIÉCLE où je vis briller un 1 fuivi d'un quatre,
Siécle où l'on fut écrire auffi bien que combatre,
D'où vient qu'à nos plaifirs a fuccédé l'ennui?
Reffemblons-nous du moins au Romain d'aujourdui,
Qui, fier dans l'indigence, et grand dans fes misères,
Vante, en tendant la main, les tréfors de fes pères?
Non, d'un plus noble orgueil notre efprit eft bleffé.
Nous croyons valoir mieux que le bon tems paffé.
La fageffe en nos jours a fur nous tant d'empire,
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eft dommage; autrefois Molière était plaifant;
Il fut nous égayer, mais en nous inftruifant:
Le comique pleureur aujourdui veut féduire,
Et fans nous amufer renonce à nous inftruire.
Que je plains un français quand il eft fans gaîté!
Loin de fon élément le pauvre homme eft jeté;
Je n'aime point Thalie alors que fur la fcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes fœurs ont bien changé de ton.
Hors de fon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, et Racine en foupire.
Il ne peut fuporter l'infipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourfouflés,
Apoftrophes aux Dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes fans raifon, nœuds d'intrigues bizares,
Et la fcène françaife en proie à des barbares.

TANT mieux, dit un rêveur foi-difant financier,
Qui gouverne l'État du haut de fon grenier;
La chute des beaux arts eft un bien pour la France;

Des revenus du roi ma main tient la balance :
Je verrai des impôts les Français afranchis.
Vous ennuyez l'État, et moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume ;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume :
Le public n'en fait rien ; mais la postérité
M'atend pour me conduire à l'immortalité ;
Et pour prix des calculs où mon esprit se tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue. (*a*)

TAISEZ-VOUS, lui répond un philosophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier ;
Vous gouvernez l'État ! quelle triste manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie ?
Prenez un vol plus haut ; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers :
Jetez les Apennins dans l'abime de l'onde ;
Descendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame et nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux ;
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, et ramenez des filles.
Voilà comme on s'illustre en ce siécle profond ;
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arange ;
Ce trait a ses beautés : moi je parle, et tout change.
Va, ne t'amuse plus aux finances du roi,
Viens-t-en créer un monde, et sois Dieu comme moi. (t)

A ces discours brillans, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante et recule ;
Et pour charmer la Cour, qui s'y connaît si bien,

Avec un récolet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'apui de l'Église.
Ils travaillent long-tems : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut. (2)

Un autre fou paraît suivi de sa sorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois ;
Mortels, vivez contens sans secours et sans lois ;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilans osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Acouche d'un fœtus, et n'en est que plus sage.
Rien n'est mal, rien n'est bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au dauphin la fille du boureau ;
Les petites maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne et sa téologie.
Ainsi sur le Pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échapé de Genève ameute les passans,
Grimpé sur les treteaux qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.

Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embélir encor.
Des riens aprofondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit, surchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'insolens imprimeurs,
Petits abbés crotés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Pétau, copiez-moi du Cange ;

De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets, sous des noms empruntés,
A l'apétit mourant des lecteurs dégoûtés :
Mais surtout écrivez en prose poëtique ;
Dans un stile ampoulé parlez-moi de phisique ;
Donnez du gigantesque ; étourdissez les sots.
Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots :
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.

JADIS en sa volière un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux ;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite ;
Il eut soin d'écarter les lézards et les rats.
Ils n'osaient aprocher : ce tems ne dura pas.
Un nouveau maître vint ; ses gens se négligèrent,
La volière tomba ; les rats s'en emparèrent ;
Ils dirent aux lézards : Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus ; et c'est nous qui régnons.

NOTES.

(a) ON a déjà vu que *Jean-Jacque Rousseau* le génevois s'avisa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une statue, à lui *Jean-Jacque*.

(1) Voyez sur ces diférens sistêmes la partie philosophique de l'édition in-8°.

(2) C'était avec l'abbé *Joannet* que l'abbé *Trublet* fesait le Journal chrétien. Le récolet *Hayer* fesait un autre journal avec l'avocat *Soret* ; l'abbé *Dinouard* et l'abbé *Gauchat* en fesaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux téologiques.

LE PERE NICODEME

ET JEANOT.

LE PERE NICODEME.

JEANOT, fouviens-toi bien que la philofophie
Eft un démon d'enfer à qui l'on facrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain ;
Newton dans notre tems fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Lafs à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raifonne a le cerveau bleffé.
Béniffons les mortels qui n'ont jamais penfé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte, (1)
Que de tous vos écrits la pefanteur devote
Toujours pour mon efprit eut de charmes puiffans !
Le péché n'eft, dit-on, que l'abus du bon fens ;
Et de peur de l'abus vous banniffez l'ufage.
Ah ! fuyons faintement le danger d'être fage.
Pour faire ton falut ne penfe point, Jeanot ;
Abrutis bien ton ame, et fais vœu d'être un fot.

JEANOT.

JE fens de vos difcours l'influence bénigne,
Je bâille ; et de vos foins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'efprit rend malin.
Vous vous reffouvenez du bon curé Fantin,
Qui, prêchant, confeffant les dames de Verfailles,
Careffait tour à tour, et volait fes ouailles ;
Ce cher monfieur Billard, et fon ami Grifel, (2)
Grands porteurs de cilice, et chanteurs de miffel,

Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies :
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies !

LE PERE NICODEME.

MON fils, n'en doute pas, ils ont philofophé ;
Et foudain leur efprit, par le Diable échaufé,
Brûla de tous les feux de la concupifcence.
Dans les bofquets d'Éden l'arbre de la fcience
Portait un fruit de mort et de corruption.
Notre bon père en eut une indigeftion.
Pour lui bien conferver fa fragile innocence,
Il eût falu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANOT.

C'EST bien dit ; mais foufrez que Jeanot l'hébété
Propofe avec refpect une dificulté :
De tous les écrivains dont la pefante plume
Barbouilla fans penfer tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'eft notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa groffe ame pourtant dans le vice eft plongée.
De cent mortels poifons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là, fi j'ofais raifonner,
Que le pauvre d'efprit peut encor fe damner.

LE PERE NICODEME.

OUI, mais c'eft quand ce pauvre ofe fe croire riche,
C'eft quand du bel efprit un lourd pédant s'entiche ;
Quand le démon d'orgueil et celui de la faim
Saififfent à la gorge un maudit écrivain ;
Le déloyal alors eft poffédé du Diable.
Chez tout fot bel efprit le vice eft incurable ;

Il va trouver enfin, pour prix de fes travers,
Desfontaine et Chauffon dans le fond des Enfers.
Au pur fein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans fon humble étage il eût fu fe connaître;
Mais il fut réprouvé fitôt qu'il entreprit
D'allier la fotife avec le bel efprit.

AUTREFOIS un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'aftre du jour au fond de fa mâfure,
Laffé de fa retraite, eut le projet hardi
De voir comment eft fait le foleil à midi.
Il pria de fon antre une aigle fa voifine
De daigner le conduire à la fphère divine,
D'où le blond Apollon de fes rayons dorés
Perce les vaftes cieux par lui feul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta fur fes ailes;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles,
Dont l'éclat n'eft pas fait pour fes débiles yeux,
Le mangeur de fouris tomba du haut des cieux.
Les oifeaux acourus à fes plaintes funèbres,
Dévorèrent foudain le courier des ténèbres.
Profite de fa faute; et, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidelle hibou.

JEANOT.

ON a beau fe foumettre à fermer la paupière,
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entens dire en tous lieux que le monde eft inftruit,
Qu'avec faint Loyola le menfonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Efpagne, éclairant les fidelles,
A l'inquifition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux fe font ouverts.

Une

Une auguſte cité, ſouveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le ſouverain chéri qui nâquit dans Verſailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux Enfers emportaient avec eux. (3)
Avec diſcrétion la ſage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame apeſantie:
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

AH! te voilà perdu. Jeanot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés.... l'eſprit bannit la foi!
L'eſprit s'étend partout.... O divine Bêtiſe,
Verſez tous vos pavots; ſoutenez mon Égliſe.
A quels ſaints recourir dans cette extrémité?

O mon fils, cher enfant de la Stupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux ſein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contriſter les cœurs des gens de bien.
Courage; allons, rends-toi, lis le Journal chrétien;
De Jean-George, crois-moi, lis le diſcours ſublime: (4)
C'eſt pour ton mal qui preſſe un excellent régime.
Tu peux guérir encor. Oui, Paris, dans ſes murs,
Voit encor, grâce à Dieu, des eſprits lourds, obſcurs,
D'argumens rebatus déterminés copiſtes,
Tout farcis de lambeaux des premiers janſéniſtes.
Jette-toi dans leurs bras; dévore leurs leçons;
Aprens d'eux à donner des mots pour des raiſons.

Fais des phrafes, Jeanot ; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta bleffure.
Ne fois point philofophe.

JEANOT.

Ah, vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goute, et chériffons l'erreur.
C'eft vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un fot au fortir du colége ?

LE PERE NICODEME.

Jeanot, je te promets un bon canonicat :
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

NOTES.

(1) Il eft beaucoup queftion de *Larcher* et de *Nonotte* dans les ouvrages en profe. *Cogé*, régent de rétorique au colége Mazarin, auteur de quelques mauvaifes brochures contre M. de *Voltaire* et M. *Marmontel*, à l'ocafion de *Belifaire*. *Viret*, cordelier, qui a écrit une brochure contre le Diné du comte de Boulainvilliers : elle était intitulée, Le mauvais diné.

(2) *Billard*, financier et dévot de profeffion, avait fait une banqueroute confidérable. Le petit peuple du quartier Saint-Euftache, qui le voyait communier fouvent et aller tous les jours à plufieurs meffes, s'empreffait de lui porter fon argent, et en fut la dupe.

Le parlement en fit juftice et le condamna au pilori. M. l'abbé *Grifel*, fon directeur, fameux par des avantures de teftamens, &c. fut impliqué dans l'afaire, mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui.

(3) L'archevêque de Paris, *Beaumont*, exigeait que ceux qui demandaient les facremens, à la mort, préfentaffent un billet figné de leur confeffeur. Le parlement crut devoir févir contre ce joug nouveau qu'on voulait impofer aux citoyens. Malheureufement il fe trompa fur les moyens ; il ordonna d'adminiftrer, au lieu d'ordonner fimplement d'enterrer ceux que l'archevêque laifferait mourir fans facremens. Au bout de fix mois le bon *Chriftophe* les aurait oferts à tout le monde.

(4) Voyez la Lettre d'un quakre à *Jean-George*. Il y avait dans les premières éditions : *Du fier prélat du Puy* : mais *Jean-George* ayant quité fon églife du Puy pour en époufer une plus riche, il a falu changer ce vers.

L'évêque actuel du Puy eft un homme de qualité, homme d'efprit, fans être bel efprit, et qui n'a rien de commun avec fon prédéceffeur.

JEAN

QUI PLEURE ET QUI RIT.

QUELQUEFOIS le matin, quand j'ai mal digéré,
Mon esprit abatu, tristement éclairé,
Contemple avec effroi la funeste peinture
Des maux dont gémit la nature :
Aux erreurs, aux tourmens, le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le Diable s'est emparé.
Je dis au mont Etna : Pourquoi tant de ravages,
Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs ?
Je redemande aux mers tous ces tristes rivages
Disparus autrefois sous leurs flots écumans ;
Et je dis aux tirans :
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flâmes des volcans.
Enfin lorsque j'envisage
Dans ce malheureux séjour,
Quel est l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi suprême est qu'on soufre et qu'on meure ;
Je pleure.

MAIS lorsque sur le soir avec des libertins
Et plus d'une femme agréable,
Je mange mes perdreaux, et je bois les bons vins

Dont monſieur d'Aranda vient de garnir ma table;
Quand, loin des fripons et des ſots,
La gaîté, les chanſons, les grâces, les bons mots,
Ornent les entremets d'un ſouper délectable;
Quand, ſans regretter mes beaux jours,
J'aplaudis aux nouveaux amours
De Cléon et de ſa maîtreſſe;
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur eſt lié,
Me fait oublier ma vieilleſſe,
Cent plaiſirs renaiſſans réchauſent mes eſprits:
Je ris.

JE vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
Qui ſouflent dans Paris vainement agité
Des inimitiés infernales,
Et verſent leur poiſon ſur la ſociété:
L'infame calomnie avec perverſité
Répand ſes ténébreux ſcandales:
On me parle ſouvent du Nord enſanglanté;
D'un roi ſage et clément chez lui perſécuté,
Qui dans ſa royale demeure
N'a pu trouver ſa ſureté;
Que ſes propres ſujets pourſuivent à toute heure:
Je pleure.

MAIS ſi monſieur Terrai veut bien me rembourſer;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embéliſſent,
Si mes vaſſaux ſe réjouiſſent,
Et ſous l'orme viennent danſer;
Si parfois, pour me délaſſer,
Je relis l'Arioſte, ou même la Pucelle,

Toujours catin, toujours fidelle,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits ;
Je ris.

Il le faut avouer : telle eſt la vie humaine :
Chacun a ſon lutin qui toujours le promène
Des chagrins aux amuſemens.
De cinq ſens, tout au plus, malgré moi je dépens ;
L'homme eſt fait, je le ſais, d'une pâte divine,
Nous ſerons tous un jour des eſprits glorieux,
Mais dans ce monde-ci l'ame eſt un peu machine.
La nature change à nos yeux ;
Et le plus triſte Héraclite,
Quand ſes afaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

LES FINANCES.

1775.

Quand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Lassé des contre-tems d'une vie inquiéte,
Transplanta sa famille au pays champenois.
Il avait prés de Reims une obscure retraite ;
Son plus clair revenu consistait en bon vin.

Un jour qu'il arangeait sa cave et son ménage,
Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village :
Cet homme était suivi de brillans estafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de son crû prodigua l'abondance ;
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui fesait aux bourgeois un tel excès d'honneur.

Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides* et *gabelles*. —
Ah ! pardon, Monseigneur ! Quoi, vous *aidez* le roi ? —
Oui, l'ami. — Je révère un si sublime emploi :
Le mot d'*aide* s'entend : *gabelles* m'embarasse.
D'où vient ce mot ? — D'un juif apelé *Gabelus*. — (*a*)
Ah, d'un juif! je le crois. — Selon les nobles *us*
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience
Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
Je fais loyalement deux parts de votre bien :

La première eſt au roi, qui n'en retire rien ;
La ſeconde eſt pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le ſel marin duquel nous préſumons
Que vous deviez garnir vos ſavoureux jambons. (*b*)
Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
Je ne ſuis point méchant, et j'ai l'ame aſſez tendre.
Compoſons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par acommodement.

MON badaud écoutait d'une mine atentive
Ce diſcours éloquent qu'il ne comprenait pas,
Lorſqu'un autre ſeigneur en ſon logis arive,
Lui fait ſon compliment, le ſerre entre ſes bras :
Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux eſt commune.
Du *domaine* royal je ſuis le *contrôleur* :
J'ai ſu que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être ſeul héritier de votre vieille tante.
Vous penſiez n'y gagner que mille écus de rente :
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouiſſez de vos biens, par mon ſavoir acrus.
Quand je vous enrichis, ſoufrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (*c*)

AUSSITOT ces meſſieurs, diſcrétement unis,
Font des biens au ſoleil un petit inventaire ;
Saiſiſſent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie et ſe déſeſpère ;
Le maître eſt interdit ; la fille eſt toute en pleurs ;

Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque tems d'ignorer ſa diſgrâce !

Son aîné, grand garçon, revenant de la chaſſe,
Veut ſecourir ſon père, et défend la maiſon :
On les prend, on les lie, on les mène en priſon ;
On les juge ; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (*d*)
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embraſſant ſon fils :
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence :
La fille ſans ſecours eſt ſervante à Paris.

C'est ainſi qu'on *travaille un royaume en finance.*

NOTES.

(*a*) Il y eut en effet le juif *Gabelus* qui eut des afaires d'argeot avec le bonhomme *Tobie* : et pluſieurs doctes très ſenſés tirent de l'hébreu l'étimologie de *gabelle* ; car on ſait que c'eſt de l'hébreo que vieot le français.

(*b*) Uo homme qui a tant de cochons doit prendre taot de ſel pour les ſaler ; et s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de ſel, ſans quoi il eſt mis à l'amende, et on vend ſes meubles.

(*c*) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent ſuivant cette évaluation, impoſent uoe ameode exceſſive, vendeot le bien à l'encan, et l'achétent à bon marché.

(*d*) L'avanture eſt arivée à la famille d'*Antoine Fuſigat.*

LES

LES SISTEMES.

LORSQUE le feul puiffant, le feul grand, le feul fage,
De ce monde en fix jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arangé tous les céleftes corps,
De fa vafte machine il cacha les refforts,
Et mit fur la nature un voile impénétrable.

J'AI lu chez un rabin que cet Etre ineffable
Un jour devant fon trône affembla nos docteurs,
Fiers enfans du fophifme, éternels difputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (*a*), Scot (*b*) et Bonaventure, (*c*)
Et jufqu'au provençal éléve d'Épicure, (*d*)
Et ce maître René qu'on oublie aujourdui, (*e*)
Grand fou perfécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux efprits dont le favant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
Çà, mes amis, dit Dieu, *devinez mon fecret :*
Dites-moi qui je fuis et comment je fuis fait;
Et dans un fuplement dites-moi qui vous êtes :
Quelle force, en tout fens, fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un deftin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je fais que, grâce aux foins des plus nobles génies,
Des prix font propofés par les académies :
J'en donnerai. Quiconque aprochera du but,
Aura beaucoup d'argent, et fera fon falut.

IL dit : Thomas fe léve à l'augufte parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens fe tira toujours bien,
Et répondit à tout fans fe douter de rien.

Vous êtes, lui dit-il, *l'existence et l'essence*, (*f*)
Simple avec atributs, acte pur et substance,
Dans les tems, hors des tems; fin, principe et milieu,
Toujours présent partout sans être en aucun lieu.
L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *Courage*, *Thomas!* et se mit à sourire.

DESCARTES prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile :
Seigneur, dit-il à Dieu, *ce bonhomme Thomas*
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible :
Pour être, c'est assez que vous soyez possible. (*g*)
Quant à votre univers, il est fort imposant;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant; (*h*)
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elemens, animaux, tourbillons et lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois.
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.

L'INCERTAIN Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton soufrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atômes crochus, (*i*)
Quoique passés de mode, et dès long-tems déchus;
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.

ALORS un petit juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait; pensif et retiré;
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'aprocha du grand Etre.

Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas;
Mais je penſe, entre nous, que vous n'exiſtez pas. (*k*)
Je crois l'avoir prouvé par mes matématiques.
J'ai de plats écoliers, et de mauvais critiques.
Jugez-nous.... A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur et d'effroi ſaint Thomas recula.
Mais Dieu clément et bon, plaignant cet infidelle,
Ordonna ſeulement qu'on purgeât ſa cervelle.
Ne pouvant déſormais compoſer pour le prix,
Il partit, eſcorté de quelques beaux eſprits.

NOS docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Étalèrent bientôt cent belles viſions,
De leur eſprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, diſputaient et criaient tous enſemble.
Ainſi, lorſqu'à dîner un amateur raſſemble
Quinze ou vingt raiſonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chanſonneurs, traducteurs,
La maiſon retentit des cris de la cohue;
Les paſſans ébahis s'arêtent dans la rue.

D'UN air perſuadé Mallebranche aſſura
Qu'il faut parler au Verbe et qu'il nous répondra. (*l*)
Arnaud dit que de Dieu la bonté ſouveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine. (*m*)
Leibnitz avertiſſait le Turc et le chrétien
Que ſans ſon harmonie on ne comprendra rien; (*n*)
Que Dieu, le monde et nous, tout n'eſt rien ſans monades.
Le courier des Lapons, dans ſes turlupinades, (*o*)
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour ſe former l'eſprit, diſſéquer un géan.

Notre conful Maillet, non pas conful de Rome, (*p*)
Sait comment ici-bas nâquit le premier homme.
D'abord il fut poiffon. De ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin criftal;
Et les mers des Chinois font encor étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit fon fiftême; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites maifons.

DIEU ne fe fâcha point; c'eft le meilleur des pères:
Et fans nous engourdir par des lois trop auftères,
Il veut que fes enfans, ces petits libertins,
S'amufent en jouant de l'œuvre de fes mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année:
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambaffadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, et porteur de bienfaits.

LE miniftre emplumé vola dans vingt provinces;
Il vifita des faints, des papes et des princes,
De braves cardinaux et des inquifiteurs,
Dans le fiécle paffé dévots perfécuteurs.
Meffeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir, fans molefter perfonne.
Il a fu qu'en ce monde on voit certains favans,
Qui font, ainfi que vous, de fieffés ignorans:
Ils n'ont ni volonté, ni puiffance de nuire:
Pour penfer de travers, hélas! faut-il les cuire?
Un livre, croyez-moi, n'eft pas fort dangereux;
Et votre fignature eft plus funefte qu'eux.
En Sorbonne, aux charniers, tout fe mêle d'écrire: (*q*)
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

NOTES.

(*a*) *Le bon Thomas d'Aquin, &c.*

Nous n'avons de faint *Thomas d'Aquin* que dix-fept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt et un d'*Albert*; auffi celui-ci a été furnommé *le grand*.

(*b*) *Scot*..... *Scot* eft le fameux rival de *Thomas*. C'eft lui qu'on a cru mal à propos l'inftituteur du dogme de l'*immaculée conception*; mais il fut le plus intrépide défenfeur de l'*Univerfel de la part de la chofe*.

(*c*) *Bonaventure*..... Nous avons de faint *Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'efprit à Dieu, la Diéte du falut, le Roffignol de la paffion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flâmes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des féraphins, les Cinq fêtes de l'enfant *Jéfu*, &c.

(*d*) ...... *Provençal, élève d'Épicure.*

Gaffendi, qui reffufcita pendant quelque tems le fiftême d'*Épicure*. En effet, il ne s'éloigne pas de penfer que l'homme a trois ames; la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la fenfitive qui reçoit toutes les impreffions, et la raifonnable qui loge dans la poitrine. Mais auffi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme fur les premiers principes des chofes; et c'eft beaucoup pour un philofophe.

(*e*) *Et ce maitre René, &c.*

Defcartes était le contraire de *Gaffendi*: celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On fait affez que toute la philofophie de *Defcartes* n'eft qu'un roman mal tiffu qu'on ne fe donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourdui perd fon tems à rechercher comment des dés, tournant fur eux-mêmes dans le plein, ont produit des foleils, des planètes, des terres et des mers? Les partifans de ces chimères les apelaient les hautes fciences; ils fe moquaient d'*Ariftote*, et ils difaient: Nous avons de la métode. On peut comparer le fiftême de *Defcartes* à celui de *Lafs*; tous deux étaient fondés fur la fintéfe. *Defcartes* vint dans un tems où la raifon humaine était égarée. *Lafs* fe mit à philofopher en France, lorfque l'argent du royaume était plus égaré encor. Tous deux élevèrent leur édifice fur des veffies. Les tourbillons de *Defcartes* durèrent une quarantaine d'années; ceux de *Lafs* ne fubfiftérent que dix-huit mois. On eft plutôt détrompé en aritmétique qu'en philofophie.

(*f*) .... *L'exiftence et l'effence.*

Ce font les propres paroles de faint *Thomas d'Aquin*. D'ailleurs toute la partie métaphifique de fa Somme eft fondée fur la métaphifique d'*Ariftote*.

(*g*) *Pour être, c'eft affez que vous foyez poffible.*

Voici où eft, ce me femble, le défaut de cet argument ingénieux de *Defcartes*. Je conclus l'exiftence de l'Etre néceffaire et éternel, de ce que j'aperçu clairement que quelque chofe exifte néceffairement et de toute éternité; fans quoi il y aurait quelque chofe qui aurait été produit du néant et fans caufe, ce qui eft abfurde: donc un être a exifté toujours néceffairement et de lui-même. J'ai donc conclu fon exiftence de l'impoffibilité qu'il ne foit pas, et non de la poffibilité qu'il foit: cela eft délicat, et devient plus délicat encor quand on ofe fonder la nature de cet Etre éternel et néceffaire. Il faut avouer que tous ces raifonnemens abftraits font affez inutiles, puifque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il ferait affurément d'une horrible injuftice et d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur et le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf

dixièmes des hommes ne font pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prennent pas garde tant de fcolaftiques orgueilleux et peu fenfés qui ofent enfeigner et menacer. Quand un philofophe ferait le maitre du monde, encor devrait-il propofer fes opinions modeftement; c'eft ainfi qu'en ufait *Marc-Aurèle* et même *Julien*. Quelle diférence de ces grands hommes à *Garaffe*, à *Nonotte*, à l'abbé *Guyon*, à l'auteur de la Gazette eccléfiaftique, à *Paulian* l'ex-jéfuite, et à tant d'autres!

(*h*) . . . . . *J'en ferai tout autant.*

Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde. Ces paroles de *Defcartes* font un peu téméraires; elles n'auraient pas été permifes à *Platon*. Paffe qu'*Archimède* ait dit: Donnez-moi un point fixe dans le ciel, et j'enléverai la terre: il ne s'agiffait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière et du mouvement on faffe des organes fentans et des têtes penfantes, fitôt que Dieu y aura mis une ame, cela eft bien fort. Je doute même que *Defcartes* et le père *Merfenne* enfemble euffent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, *Defcartes* avait de la matière et du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? que ne fefait-il un petit automate de monde? Avouons que, dans toutes ces imaginations, on ne voit que des enfans qui fe jouent.

(*i*) . . . . . . *Ses atômes crochus, &c.*

Démocrite, *Épicure* et *Lucrèce*, avec leurs atômes déclinans dans le vide, étaient pour le moins auffi enfans que *Defcartes* avec fes tourbillons tournoyans dans le plein; et l'on ne peut que déplorer la perte d'un tems précieux employé à étudier férieufement ces fadaifes par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eft l'homme de bon fens qui ait jamais conçu clairement que des atômes fe foient affemblés pour aller en ligne droite, et pour fe détourner enfuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des aftres, des animaux, des penfées? pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en eft-il pas trouvé un feul qui foit parti d'un principe vrai, et reçu de tous les hommes raifonnables? Ils ont adopté des chimères, et ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils reffemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens hiftoriens. La tour de Babel avait vingt mille piés de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille piés pour élever leurs pierres. Le lit du roi *Og* était de quinze piés. Le ferpent, qui eut de longues converfations avec *Eve*, ne put lui parler qu'en hébreu; car il devait lui parler en fa langue pour être entendu, et non en la langue des ferpens; et *Eve* devait parler le pur hébreu, puifqu'elle était la mère des Hébreux, et que ce langage n'avait pu encor fe corrompre. C'eft fur des raifons de cette force que furent apuyés long-tems tous les commentaires et tous les fiftêmes. *Hérodote* a dit que le foleil avait changé deux fois de levant et de couchant; et fur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des favans fe font diftillé le cerveau pour comprendre comment le cheval d'*Achille* avait parlé grec; comment la nuit que *Jupiter* paffa avec *Alcmène* fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, fans que l'ordre de la nature fût dérangé; comment le foleil avait reculé au fouper d'*Atrée* et de *Thiefte*; par quel fecret *Hercule* était refté trois jours et trois nuits enfeveli dans le ventre d'une baleine; par quel art au fon d'un inftrument les murs de... Enfin on a compilé et empilé des écrits fans nombre, pour trouver la vérité dans les plus abfurdes et les plus infipides fables.

(*k*) *Mais je penfe, entre nous, que vous n'exiftez pas.*

Spinofa, dans fon fameux livre, fi peu lu, ne parle que de Dieu; et on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'eft qu'il n'a point féparé la Divinité du grand Tout qui exifte par elle. C'eft le dieu de *Straton*, c'eft le dieu des ftoïciens.

Jupiter eft quodcumque vides, quocumque moveris.

C'eft le dieu d'*Aratus*, dans le fens d'une philofophie audacieufe.

In Deo vivimus, movemur et fumus.

La marche de *Spinofa* eft plus géométrique

que celle de tous les philofophes de l'antiquité. C'eſt le premier athée qui ait procédé par lemmes et par téorêmes.

Bayle, en prenant la doctrine de *Spinoſa* à la lettre, en raifonnant d'aprés fes paroles, trouve cette doctrine contradictoire et ridicule. En effet, qu'eſt-ce qu'un Dieu dont tous les êtres feraient des modifications, qui ferait jardinier et plante, médecin et malade, homicide et mourant, deſtructeur et détruit?

Bayle paraît opofer à *Spinoſa* une dialectique trés fupérieure. Mais quel eſt le fort de toutes les diſputes! *Jurieu* regardait *Bayle* comme un compilateur d'idées plus dangereuſes que celles de *Spinoſa*. *Arnaud* et fes partiſans tombaient fur *Jurieu* comme fur un fanatique abſurde. Les jéſuites acuſaient *Arnaud* d'être au fond un ennemi de la religion, et tout Paris voyait dans les jéſuites les corrupteurs de la raiſon et de la morale, et des fabricateurs de lettres de cachet. Pour *Spinoſa*, tout le monde en parlait, et perſonne ne le liſait.

Voici l'analiſe de tous fes principes:

Il ne peut exiſter qu'une ſubſtance; car qui eſt par ſoi doit être un, et ne peut être limité. La ſubſtance doit donc être infinie.

Il eſt impoſſible qu'une ſubſtance en produiſe une autre ſans qu'il y ait quelque choſe de commun entre elles. Or ce quelque choſe de commun ne peut exiſter avant la ſubſtance produite; donc la création eſt impoſſible.

Une ſubſtance ne peut en faire une autre; puiſqu'étant infinie par ſa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini; donc tout eſt mode.

L'intelligence et la matière exiſtent; donc l'intelligence et la matière entrent dans la nature de cet infini.

La ſubſtance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs; donc l'infinité d'attributs eſt Dieu; donc Dieu eſt tout.

Ce ſiſtéme a été aſſez réfuté par l'humain *Fénélon*, par le ſubtil *Lami*, et ſurtout de nos jours, par M. l'abbé de *Condillac*, par M. l'abbé *Pluquet*.

Si d'illuſtres adverſaires peuvent ſervir en quelque ſorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus reſpectables. Il a été ataqué par deux cardinaux des plus ſavans et des plus ingénieux qu'ait eu la France, tous deux chéris à la cour, tous deux miniſtres et ambaſſadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans ſon Anti-Lucrèce; le ſecond en beaux vers français dans une épître inſtructive et agréable.

Voici quelques-uns des vers latins:

Dogmata complexus, partim veſana Stratonis
Reſtituit commenta, ſuiſque erroribus auxit
Omnigeni Spinoſa Dei fabricator, et orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,
Tamquam eſſet domus ipſa domum qui condidit, auſus.
Sic rediviva nova ſe ſe munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Conſtruxit, cui ſint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes, pro mente, ſimulque perenni
Pro vitâ atque ævo, fuga temporis ipſa caduci
Et qui ſæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Voici quelques-uns des vers français:

Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu:
Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout eſt Dieu.
Spinoſa le premier connut mon exiſtence:
Je ſuis l'être complet et l'unique ſubſtance;
La matière et l'eſprit en ſont les attributs:
Si je n'embraſſais tout, je n'exiſterais plus.
Principe univerſel, je comprens tous les êtres,
Je ſuis le ſouverain de tous les autres maitres;
Les membres diférens de ce vaſte univers
Ne compoſent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre et ſur l'onde,
Embéliſſent entre eux le téâtre du monde.

Le livre du Siſtême de la nature, qu'on nous a donné depuis peu, eſt d'un genre tout diférent; c'eſt une Philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière exiſte ſeule, et qu'elle produit ſeule la ſenſation et la penſée. Pour avancer une idée auſſi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'apuyer ſur quelque principe, et c'eſt ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez *Hobbes*, mais *Hobbes* ſe borne à la ſupoſer, il ne l'afirme pas: il dit que des philoſophes ſavans ont

prétendu que tous les corps ont du sentiment: *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis *Brama*, *Zoroastre* et *Thaut*, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son sistême; et il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un cahos d'idées, dans lequel persone ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités et d'ignorances, le monde est toujours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui, les puissans ont gouverné, les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorans se partageaient la terre.

(*l*) *Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le sistême de *Mallebranche* parait-il retomber dans celui de *Spinosa*, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, et le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

» Dieu, dit *Mallebranche*, est le lieu des » esprits, de même que l'espace est le lieu » des corps. Notre ame ne peut se donner » d'idées..... Nos idées sont efficaces, puis» qu'elles agissent sur notre esprit. Or rien » ne peut agir sur notre esprit que Dieu.... » Donc il est nécessaire que nos idées se trou» vent dans la substance efficace de la Divi» nité. » Livre III, de l'Esprit pur, partie II.

Voilà les propres paroles de *Mallebranche*. Or si nous ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me parait évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et *Mallebranche* pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son sistême par des passages de saint *Paul* et de saint *Augustin*.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise; je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très volontiers. On sait que depuis il s'entretint familiérement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le Saint-Esprit? mais, comme il n'y avait persone en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit; nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, et d'exhorter nos pauvres confréres les hommes à l'indulgence.

(*m*) *Exprès pour nous damner, &c.*

Il faut avouer que ce sistême, qui supose que l'Etre tout puissant et tout bon a créé exprès des millions de milliars d'êtres raisonnables et sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, et pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraitra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(*n*) *Que sans son harmonie, &c...*

Notre ame étant *simple* (car on supose que son existence et sa *simplicité* sont prouvées), elle peut résider dans l'étoile du Nord ou du petit chien, et notre corps végéter sur ce globe. L'ame a des idées là-haut, et notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idées, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'ame est l'horloge, et le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; et l'inventeur de ce sistême est celui qui a disputé contre *Newton*, et qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être phisique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car, dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties et sans étendue sont donc l'étendue et les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure et mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être diférente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du raport avec toutes les autres, parce qu'il y a entre les corps, dont ces *monades* sont l'assemblage, une union nécessaire. Ces raports entre ces *monades simples*, *inétendues*, ne peuvent être

que

que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raifon pour laquelle une *monade*, ayant des raports avec une de fes compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, et par conféquent eft un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'eft enfeigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(*o*) . . . . *Dans fes turlupinades.*

On a fait affez connaitre l'idée d'aller diffé-quer des cervelles de Patagons, pour voir la nature de l'ame; d'examiner les fonges, pour favoir comment on penfe dans la veille; d'enduire les malades de poix réfine, pour empêcher l'air de nuire; de creufer un trou jufqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de deplorable, c'eft que ces folies ont caufé des querelles et des infortunes.

(*p*) *Notre conful Maillet, &c.*

On connait auffi le fiftême vraifemblable par lequel la mer a formé les montagnes, et la terre eft de verre; mais celui-là n'a encor rien de funefte. Certe ceux qui ont inventé la charue, la navette et les poulies étaient des dieux bienfefans, en comparaifon de tous ces réveurs : et il eft vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les fiftémes de *Cudworth*, de *Wifton*, de *Burnet* et de *Wodward*. Car ces fiftémes n'ont apris aucune vérité, et n'ont fait aucun plaifir : mais l'opéra des Gueux et le Déferteur ont fait paffer très agréablement le tems à plus de cent mille hommes.

(*q*) . . . *Aux charniers, tout fe mêle d'écrire :*

Charniers des SS. Innocens, belle place de Paris, près du Palais royal, et non loin du Louvre. C'eft là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait partout ailleurs. On y voit plufieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuifiniéres à leurs amans; et les critiques des piéces nouvelles. On y a travaillé long-tems à l'Année littéraire. Il y a le ftile à cinq fous, et le ftile à dix fous.

Qu'on écrive les imaginations de M. *Oufle*, les mémoires d'un homme de qualité, les foliloques d'une ame dévote; que l'on condamne les idées innées, et que l'on condamne enfuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au publice les lettres de *Thérèfe* à *Sophie*, ou qu'on dife en mauvais latin (*) *que la vraie religion a été, felon la variété des tems, variée et diverfe quant à fa forme et quant à la clarté de la révélation, et que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui apartient à la fubftance*; que ces belles chofes, dis-je, partent des charniers SS. Innocens, ou de l'imprimerie de la veuve *Simon*, cela eft bien égal; *imitons le bon Dieu qui n'en a fait que rire.*

Concluons furtout qu'une nation, qui s'amufe continuellement de tant de fotifes, doit être une nation extrêmement opulente et extrêmement heureufe, puifqu'elle eft fi oifive.

(*) *Veram religionem, etfi quantùm ad fui formam et revela*[illegible] *perfpicuitatem, &c.* page 21 d'un ouvrage latin, rempli de folecifmes et de barbarifmes, imputé fauffement à la Sorbonne : il eft intitulé, *Determinatio facræ facultatis parifienfis in libellum cui titulus BELISAIRE; Parifiis 1767* : Cenfure de la faculte de teologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE; à Paris 1767, chez la veuve *Simon*, &c.

Voyez auffi les trente fept vérités opofées aux trente fept impietes, par un bachelier ubiquifte.

N. B. L'auteur de cet ouvrage etait veritablement bachelier en teologie; mais ayant renoncé à cette fcience, il etait devenu un des plus grands philofophes, et un des premiers hommes d'État de l'Europe. On apelle *ubiquifte* un docteur ou licencie de la faculte de Paris, qui n'eft ni moine ni affocie aux maifons de Sorbonne et de Navarre.

LES CABALES.

BARBOUILLEURS de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier général,
Ou du large chapeau qui coëfe un cardinal?
Etes-vous au conclave? aspirez-vous au trône (*a*)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Çà, que prétendez-vous? — De la gloire. — Ah! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent envain?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
De sultan Moustapha pour jamais ignoré;
Je ne m'atendais pas qu'un crapaud du Parnasse
Eût pu, dans son bourbier, s'enfler de tant d'audace. —

MONSIEUR, écoutez-moi, j'arive de Dijon,
Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
J'ai fait de méchans vers; et vous pouvez bien croire
Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit;
Monsieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames;
Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames.
Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
Mais le besoin présent nous tient encor unis.
Je me forme sous eux dans le bel art de nuire;
Voilà mon seul talent; c'est la gloire où j'aspire.....

LAISSONS là de Dijon ce pauvre garnement, (*b*)
Des bâtards de Zoïle imbécile instrument;

Qu'il coure à l'hôpital où son destin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre oposés.
Léon dix et Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre sifle ; et l'antre du parterre (c)
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chansons ;
J'entens crier : — Lulli, Campra, Rameau, Bouffons. (d)
Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ? .....
Je suis pour mon plaisir, Messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, sans vouloir écouter ?
Ne suis-je à l'opéra que pour y disputer ? —

JE sors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés,
Que la main de le Nôtre avec art a plantés.
D'autres fous à l'instant une troupe m'arête ;
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
Avez-vous lu sa piéce ? il tombe, il est perdu ;
Par le dernier journal je le tiens confondu. —
Qui ? de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?
Quel est votre ennemi ? — C'est un vil téméraire,
Un rimeur insolent qui cause nos chagrins ;
Il croit nous égaler en vers alexandrins. —
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.....

MAIS un gros de bourgeois de ce côté s'avance.....
Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau.....
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau ;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance ;

Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle et le vieux Teſtament.

Un jeune candidat, de qui la chevelure
Paſſait de Clodion la royale coëſure, (e)
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
Ce ſont nos parlemens dont il s'agit ici ;
Lequel préférez-vous ? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; et dans ma vie obſcure
Je laiſſe au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le ſoin de ſon royaume, où je ne prétens rien.
Aſſez de grands eſprits, dans leur troiſième étage,
N'ayant pu gouverner leur ſemme et leur ménage, (ſ)
Se ſont mis, par plaiſir, à régir l'univers.
Sans quiter leur grenier, ils traverſent les mers ;
Ils raniment l'État, le peuplent, l'enrichiſſent ;
Leurs marchands de papier ſont les ſeuls qui gémiſſent.
Moi, j'atens dans un coin que l'imprimeur du roi
M'aprenne, pour dix ſous, mon devoir et ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenſes ;
Rebuté de Plutus, je m'adreſſe à Cérès,
Ses fertiles tréſors garniſſent mes guérets.
La campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On eſt un peu fâché, mais qu'y faire ? . . . Obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ? —

Mais, Monſieur, des Capets les lois fondamentales,
Et le grenier à ſel, et les cours féodales,
Et le gouvernement du chancelier Duprat. . . . ,
Monſieur, je n'entens rien aux matières d'État :

Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquile.
La fronde était plaiſante, et la guerre civile (*g*)
Amuſait la grand'chambre et le coadjuteur.
Baricadez-vous bien ; je m'enſuis, ſerviteur.....

A peine ai-je quité mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'envelope et m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
Je vous goûtai, dit-il, lorſque de Saint-Medard (*h*)
Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière,
Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière ;
Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
Nous aplaudimes tous à votre noble audace,
Lorſque vous nous prouviez qu'un marouſle à beſace,
Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre humain,
S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée ;
Acceptez à la fin votre brevet d'athée. —

AH ! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule :
L'univers m'embaraſſe, et je ne puis ſonger
Que cette horloge exiſte, et n'ait point d'horloger. (*i*)
Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'Égliſe :
Fleury le confeſſeur en parle avec franchiſe : (*k*)
J'ai pu de les ſifler prendre un peu trop de ſoin ;
Eh, quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin ?
De ſaint Ignace encor on me voit ſouvent rire ;
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire. —

Ah, traître ! ah, malheureux ! je m'en étais douté.
Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
Alors que de Maillet insultant la mémoire, (*l*)
Du monde qu'il forma tu combatis l'hiftoire.
Ignorant ! vois l'effet de mes combinaifons :
Les hommes autrefois ont été des poiffons ;
La mer de l'Amérique a marché vers le Phafe ;
Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucafe :
Nous te l'avions apris, mais tu t'es éloigné
Du vrai fens de Platon, par nous feuls enfeigné.
Lâche ! ofes-tu bien croire une effence fuprême ? —
Mais oui. — De la nature as-tu lu le fiftême ?
Par fes propos difus n'es-tu pas foudroyé ?
Que dis-tu de ce livre ? — Il m'a fort ennuyé. — (*m*)
C'en eft affez, ingrat : ta perfide infolence
Dans mon premier concile aura fa recompenfe.
Va, fot adorateur d'un fantôme impuiffant,
Nous t'avions jufqu'ici préfervé du néant ;
Nous t'y ferons rentrer, ainfi que ce grand Etre
Que tu prends baffement pour ton unique maître.
De mes amis, de moi tu feras méprifé. —
Soit. — Nous infulterons à ton génie ufé. —
J'y confens. — Des fatras de brochures fans nombre
Dans ta bière à grands flots vont tomber fur ton ombre. —
Je n'en fentirai rien. — Nous t'abandonnerons
Aux puiffans Langlevieux, aux immortels Frérons.... (*n*)

Ah ! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence ;
Nous avons, vous et moi, befoin de tolérance.
Que deviendrait le monde et la fociété,
Si tout, jufqu'à l'athée, était fans charité ?
Permetez qu'ici-bas chacun faffe à fa tête.

J'avoûrai qu'Épicure avait une ame honnête,
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinofa pardonnait à ceux dont la faibleffe
D'un moteur éternel admirait la fageffe.
Je crois qu'il eft un Dieu; vous ofez le nier.
Examinons le fait fans nous injurier.

J'AI defiré cent fois, dans ma verte jeuneffe,
De voir notre faint père au fortir de la meffe,
Avec le grand lama danfant un cotillon;
Boffuet le funèbre embraffant Fénélon;
Et le verre à la main, le Tellier et Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verfailles.
Je préférais Chaulieu, coulant en paix fes jours
Entre le Dieu des vers et celui des amours,
A tous ces froids favans dont les vieilles querelles
Traînaient fi pefamment les dégoûts après elles.
Des charmes de la paix mon cœur était frapé;
J'efpérais en jouir; je me fuis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre;
Dans Londre, dans Paris les efprits font en guerre;
Ils y feront toujours. La Difcorde autrefois,
Ayant brouillé les Dieux, defcendit chez les rois;
Puis dans l'Églife fainte établit fon empire,
Et l'étendit bientôt fur tout ce qui refpire.
Chacun vantait la Paix que partout on chaffa.
On dit que feulement par grâce on lui laiffa
Deux afiles fort doux; c'eft le lit et la table.
Puiffe-t-elle y fixer un régne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encor. Allons, amis, buvons;
Cabalons pour Cloris, et fefons des chanfons.

NOTES

PAR M. DE MORZA.

(*a*) . . . . . *Aspirez-vous au trône?*

Ce trône est très respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. *Simon*, fils de *Jones*, nommé *Céphas* ou *Pierre*, est un très grand saint ; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maitre*, et avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées ; et dans la suite des tems le trône devint la récompense de l'humilité passée.

(*b*) . . . . *De Dijon ce pauvre garnement.*

Ce garnement de Dijon est un nommé *Clément*, maitre de quartier dans un colége de Dijon, qui a fait un livre contre messieurs de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *Vatelet*, *Dorat* et plusieurs autres personnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où régne un air de suffisance, un ton décisif et tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus acrédités de la littérature, et qui est le comble de l'insolence et du ridicule dans un jeune provincial sans expérience et sans génie. Il s'est couvert d'oprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre, comme *Clément*, *la Beaumelle*, *Sabatier*, natif de Castres, ressemblent précisément au *Pauvre diable*, qui est si naturellement peint dans la piéce de ce nom. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur.

(*c*) . . . . . . *Et l'autre du parterre.*

C'est principalement au parterre de la comédie française, à la représentation des piéces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage et le parti qui le soutient se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, et leur disent : Venez-vous pour sifler ? metez-vous là : venez-vous pour aplaudir ? metez-vous ici. On a joué quelquefois aux dés la chute ou le succès d'une tragédie nouvelle au café de *Procope*. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, et n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si long-tems la gloire de la nation.

(*d*) . . . . *Rameau*, *Bouffons.*

La même manie a passé à l'opéra et a été encor plus tumultueuse. Mais les cabales au téatre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas ; c'est celui de la satire raisonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des sons. Quand on a dit, cette chaconne, cette loure me déplait, on a tout dit ; mais à la comédie on examine des idées, des raisonnemens, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénoument, le langage. On peut vous prouver métodiquement, et de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot qui avez voulu avoir de l'esprit, et qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en favez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est, sans le savoir, un peu jaloux de vous ; il est en droit de vous critiquer, et vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique ; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, et le musicien du musicien, disait *Hésiode*. Il y faut seulement ajouter encor les partisans du musicien ; mais ceux-là sont ennemis, et ne sont point jaloux. Dans les talens de

l'esprit

l'esprit au contraire, tout le monde est jaloux en secret; et voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(*e*) . . . . *La royale coëffure.*

Il n'y a pas long-tems que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés et poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(*f*) *N'ayant pu gouverner, &c.*

L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque État voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les afaires publiques en peu de tems; et, en atendant, ils demandent une aumône qu'on leur refuse. *Boisguilbert* qui écrivit contre le grand *Colbert*, et qui ensuite osa atribuer sa Dixme royale au maréchal de *Vauban*, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorans pour le citer encor aujourdui, croyant citer le maréchal de *Vauban*, ne se doutent pas que, si on suivait ses beaux sistêmes, le royaume serait aussi misérable que lui. Celui qui a imprimé le Moyen d'enrichir l'État, sous le nom du comte de *Boulainvilliers*, est mort à l'hôpital. Le petit *la Jonchère*, qui a donné tant d'argent au roi, en quatre volumes, demandait l'aumône. Telles sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, et ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, et ceux qui, n'ayant jamais possédé une charue, remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie.

(*g*) *La fronde était plaisante, &c.*

La fronde en effet était fort plaisante, si l'on ne regarde que ses ridicules. Le président *le Cogneux* qui chasse de chez lui son fils le célèbre *Bachaumont*, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, et qui fait mettre ses chevaux dans la rue; *Bachaumont* qui lui dit: Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné; et qui, de raillerie en raillerie, fait boire son père à la santé du cardinal *Mazarin* proscrit par le parlement; le gentilhomme, ami du coadjuteur qui vient pour le servir dans la guerre civile, et qui trouvant un de ses camarades chez ce prélat, lui dit: Il n'est pas juste que les deux plus grands fous du royaume servent sous le même drapeau, il faut se partager, je vais chez le cardinal *Mazarin*; et qui en effet va de ce pas batre les troupes auxquelles il était venu se joindre; ce même coadjuteur qui prêche et qui fait pleurer des femmes; un de ses convives qui leur dit: Mesdames, si vous saviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage: ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, et le peuple qui crie: C'est son bréviaire; et toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, et les bons mots, et les chansons qui ne finissaient point; tout cela serait bon sans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les scélératesses, les assassinats, les crimes de toute espèce dont ces plaisanteries étaient acompagnées, formaient un mélange hideux des borreurs de la ligue et des farces d'*Arlequin*. Et c'étaient des gens graves, des *patres conscripti* qui ordonnaient ces abominations et ces ridicules. Le cardinal de *Retz* dit, dans ses mémoires, *que le parlement fesait par des arêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arêts les plus sanglans.*

L'auteur que je commente avait peint cette guerre de singes dans le Siécle de *Louis XIV*; un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyaient en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que messieurs pouraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit: « Un empereur de la Chine dit un jour » à l'historiographe de l'Empire: Je suis averti » que vous metez par écrit mes fautes; tremblez. » L'historiographe prit sur le champ des tablettes. Qu'osez-vous écrire là? ce que votre majesté vient de me dire. L'empereur se recueillit, et dit: Écrivez tout, mes fautes seront réparées.

(*h*) . . . . . *Lorsque de Saint-Médard.*

On connaît le fanatisme des convulsions de Saint-Médard, qui durérent si long-tems dans la populace, et qui furent entretenues par le président *Dubois*, le conseiller *Carré* et d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses, mais jamais il n'y en eut de plus sotte et de plus avilissante. L'histoire des billets de confession et l'expulsion des jésuites succédérent bientôt à ces facéties. Observez surtout que nous avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de cinq cents personnes. Les miracles d'*Esculape*, ceux de *Vespasien*, et d'*Apollonius* de Thyane, &c. n'ont pas été plus autentiques.

(*i*) *Que cette horloge existe, &c.*

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême ? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que *Platon* apelait l'éternel géomètre ? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur et une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, et aterrer notre esprit. Non seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre ; non seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre ; mais sa vie a un raport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchause, et les rayons qui partent de Sirius, à quatre cents millions de lieues au delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les régles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité et unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire ; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. *Platon*, *Newton*, *Locke* ont été frapés également de cette grande vérité. Ils étaient téistes dans le sens le plus rigoureux et le plus respectable.

Des objections ! on nous en fait sans nombre ; des ridicules ! on croit nous en donner en nous apelant cause-finaliers ; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais aporté aucune. *Spinosa* lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence ; et *Virgile* avant lui, et aprés tant d'autres, avait dit : *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées et les téistes, comme l'avoue le géométre *Clarke* dans son livre de l'existence de Dieu ; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond et le plus serré que nous ayons sur cette matiére, livre auprés duquel ceux de *Platon* ne sont que des mots, et auquel je ne pourais préférer que le naturel et la candeur de *Locke*.

(*k*) *Fleury le confesseur en parle avec franchise.*

Fleury, célébre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain et d'un citoyen zélé, connu aussi par son Histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la Légende dorée.

(*l*) *Alors que de Maillet, &c.*

Ce consul *Maillet* fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, et créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversemens avérés, arivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, et que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à *Cyrano* de Bergerac.

(*m*) . . . . *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre ; mais il faut avouer qu'il est difus, et quelquefois déclamateur ; qu'il se contredit, qu'il afirme trop souvent ce qui est en question, et surtout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté et le ridicule sont aujourdui reconnus et siflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite anglais, nommé *Néedham*, crut avoir faite de jus de mouton et de blé pouri, en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race

innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite *Néedham* que cela n'était bon que du tems d'*Aristote*, de *Gamaliel*, de *Flavien-Josephe* et de *Philon*, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, et que le limon de l'Égypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même et ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le blé pourisse et meure pour lever et pour produire, et que par conséquent son blé pouri et son jus de mouton fesaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que *Jésu-Christ* daignait se conformer aux idées fausses et grossières des paysans galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, et observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son sistême était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de Dieu, et que les athées s'empareraient de la place. *Néedham* n'en démordait point; et aussi mauvais raisonneur que mauvais chimiste, il persista longtems à se croire créateur d'anguilles; de sorte que par une étrange bizarerie, un jésuite se servait des propres paroles de *Jésu-Christ* pour établir son opinion ridicule, et les athées se servaient de l'ignorance et de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'atéisme. On citait partout la découverte de *Néedham*. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince *Charle* à Bruxelle, il y avait un lapin qui fesait tous les mois des enfans à une poule. Enfin, l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; et les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

Spinosa, circonspect et fort honnête homme; nous l'apelons ici *Baruch*, parce que c'est son véritable nom; on ne lui a donné celui de *Benoit* que par erreur; il ne fut jamais batisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poëme sur les sistêmes.

N. B. Vers 1771, les querelles sur les deux parlemens, les révolutions du ministère, et les disputes sur la cause universelle augmentérent le nombre des ennemis de M. de *Voltaire*, les philosophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui: mais cette division entre des hommes qui devaient rester toujours unis, pour défendre la cause de la raison et de l'humanité, ne fut point durable. C'est à cette querelle passagère que M. de *Voltaire* fait allusion à la fin des Cabales.

(*n*) *Aux puissans Langlevieux, &c.*

C'est ce même *Langlevieux la Beaumelle*, dont il est parlé dans les notes sur l'épître à M. d'*Alembert* et ailleurs.

Ce même homme s'est depuis associé avec *Fréron*, et malgré tant d'horreurs et tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules: mais *oportet cognosci malos*.

Nous ajouterons à cette note que *Boileau* ataqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, et que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures et les calomnies des *Rollets* de son tems. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que *la Beaumelle* a vomies pendant vingt ans, et celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste et plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles, de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'État, et tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute espéce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim et la malice produisent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec assez d'artifice; que la curiosité les dévore; qu'ils font pendant un tems une impression dangereuse; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales; et que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, et qui se rendent si indignes de leur patrie.

LA TACTIQUE.

J'ÉTAIS lundi paſſé chez mon libraire Caille,
Qui dans ſon magaſin n'a ſouvent rien qui vaille ;
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Néceſſaire aux humains, et ſage autant que beau :
C'eſt à l'étudier qu'il faut que l'on s'aplique ;
Il fait ſeul nos deſtins ; prenez, c'eſt la Tactique.

LA Tactique ? lui dis-je, hélas ! juſqu'à préſent
J'ignorais la valeur de ce mot ſi ſavant.

CE nom, répondit-il, venu de Gréce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence ; (a)
Des plus nobles eſprits il remplit tous les vœux.

J'ACHETAI ſa Tactique, et je me crus heureux.
J'eſpérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle eſt pourſuivie,
De cultiver mes goûts, d'être ſans paſſion,
D'aſſervir mes deſirs au joug de la raiſon,
D'être juſte envers tous, ſans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi ; je lis ; je ne m'ocupe
Que d'aprendre par cœur un livre ſi divin.
Mes amis ! c'était l'art d'égorger ſon prochain.

J'APRENS qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (b)
Pétrit, pour s'amuſer, du ſoufre et du ſalpêtre :
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour ariver plus bas,
Que d'un tube de bronze auſſitôt la mort vole,
Dans la direction qui fait la parabole, (c)
Et renverſe en deux coups, prudemment ménagés,

Cent automates bleus, à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée, ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.

L'AUTEUR, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrétement chargés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles.
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sureté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flâmes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Écrâsent les enfans, et las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grâce au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne apui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

ÉTRANGEMENT surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encor épouvanté;
Je lui rends son volume, et lui dis en colère :
Allez, de Belzébuth détestable libraire!
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidelles.
Allez; adressez-vous à monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglans de Bender et d'Azof;
A Frédéric surtout ofrez ce bel ouvrage;

Et ſoyez convaincu qu'il en ſait davantage :
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur ; (*d*)
Il eſt maître paſſé dans cet art plein d'horreur ;
Plus adroit meurtrier que Guſtave et qu'Eugène.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne ſais quand) des mains du créateur,
Pour inſulter ainſi l'éternel bienſaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance.
L'homme avec ſes dix doigts, ſans armes, ſans défenſe,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la néceſſité rendait déjà ſi courts.
La goute avec ſa craie, et la glaire endurcie
Qui ſe forme en cailloux au fond de la veſſie,
La fiévre, le catare, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourés, encor plus dangereux,
Auraient ſuſi, ſans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Juſqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus. (*e*)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au Diable.

En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſérvait avec ſoin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interprêtes ;
Ses regards aſſurés, mais tranquiles et doux,
Annonçaient ſes talens, ſans marquer de courroux ;
De la Tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philoſophe, ami du monde entier,
Dans ſon cœur atendri ſe ſent pour mon métier ;

Il n'eſt pas fort humain, mais il eſt néceſſaire.
L'homme eſt né bien méchant; Caïn tua ſon frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Viſigots,
Des bords du Tanaïs acourant à grands flots,
N'auraient point déſolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux ſu la tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je profeſſe aujourdui
L'art de garder ſon bien, non de voler autrui.
Eh quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre !
Seriez-vous bien content qu'un got vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux ?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne ſont pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher béarnois;
Il ſoutenait le droit de ſa naiſſance auguſte;
La ligue était coupable, Henri quatre était juſte.
Mais ſans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous ſouvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne anglaiſe, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
Trop fortuné badaud ! . . . dans les murs de Paris,
Vous ſeſiez, en riant, la guerre aux beaux eſprits;
De la douce Gauſſin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner ſur les bancs du téâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas, qu'auriez-vous fait, vous et tous les auteurs,
Qu'aurait fait tout Paris, ſi Louis, en perſonne,
N'eût paſſé le matin ſur le pont de Calonne?
Et ſi tous vos céſars, à quatre ſous par jour,
N'euſſent bravé l'Anglais qui partit ſans retour?

Vous ſavez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du ſang du généreux Gramont,
Et du ſage Luttaux, et du jeune Craon,
Que de vos beaux eſprits les bruyantes cohues
Compoſaient les chanſons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope et l'Orphelin.
Ainſi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Égliſe, le bareau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément et Savatier (*f*)
Font la guerre au bon ſens ſur des tas de papier.
Soufrez donc qu'un ſoldat prenne au moins la défenſe
D'un art qui fit long-tems la grandeur de la France,
Et qui des citoyens aſſure le repos.

MONSIEUR Guibert ſe tut après ce long propos.
Moi, je me tus auſſi, n'ayant rien à redire.
De la droite raiſon je ſentis tout l'empire;
Je conçus que la guerre eſt le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards, (*g*)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il eſt maître.

MAIS, je vous l'avoûrai, je formais des ſouhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fit régner ſur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre. (*h*)

NOTES

NOTES.

(*a*) Tactique vient originairement du verbe *tasso*, j'arange. Tactique est proprement l'art d'aller par rangs ; c'est l'arangement des troupes. C'est ce qui fit que *Pyrrhus*, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas si barbares.

(*b*) . . . . . *Autrefois un bon prêtre, &c.*

On ne sait encor qui employa le premier les canons dans les batailles et dans les siéges. Une invention qui a changé entiérement l'art de la guerre dans toute la terre connue, méritait plus de recherches ; mais presque toutes les origines sont ignorées. Qui le premier inventa un bateau ? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'assujettir avec une corde faite d'un intestin d'un animal, et d'y ajuster une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, et de quatre plumes à l'autre bout ? qui inventa la navette, les fours, les moulins ? De cette prodigieuse multitude d'arts qui secourent notre vie ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des milliers de siécles après les cavernes et les hutes.

Les Chinois connaissaient la poudre inflâmable, et la fesaient servir à leurs divertissemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jésuites *Shall* et *Verbiest* fondissent du canon pour les conquérans tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enseignérent l'usage de l'artillerie dans cette vaste partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre moine allemand, nommé *Schwartz*, ou moine noir, qui trouva le secret de la poudre inflâmable au quatorziéme siécle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que *Roger Bacon*, moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons raporté ailleurs les paroles de ce *Roger* qui se trouvent dans son *Opus majus*, page 454, grande édition d'Oxford... *Nous avons une preuve des explosions subites dans ce jeu d'enfans qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre dans une balle de la grosseur d'un pouce, et on la fait crever avec un bruit si violent qu'elle surpasse le rugissement du tonnerre, et il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre.*

Il y a bien loin, sans doute, de cette petite boule de simple salpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre sur la voie.

Il parait qu'il est très faux que les Anglais aient employé le canon dans leur victoire de Crécy, en 1346, et dans celle de Poitiers, dix ans après. Les actes de la tour de Londre, recueillis par *Rymer*, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe encor, dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, et que cette date est encor gravée sur la culasse.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On écrivait et on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance que je fis écrire à M. le comte de *Holstein* de Baviére, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat autentique qu'un fondeur de canons, nommé *Artiu*, assez fameux pour son tems, était mort en 1501. On mit un petit canon sur son tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301, mais les historiens aiment l'antique et le merveilleux.

Je n'ai guére plus de foi à la bombarde de *Froissard* qui avait plus de cinquante piés de long, et qui menait si grande noise au décliquer qu'il semblait que tous les diables d'enfer fussent en chemin. C'était aparemment une espéce de baliste.

Je doute beaucoup encor du regiſtre de *du Drach*, tréſorier des guerres en 1338. *A Henri Faumechon, pour avoir poudres et autres choſes néceſſaires aux canons devant Puiſguillaume.* *Ducange* raporte ce trait, mais il ſe borne à le raporter. Il n'examine point s'il y avait alors des tréſoriers des guerres. Il ne s'informe pas ſi on aſſiégea un Puiſgnillaume ou un Puiſguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Perigord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puiſguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, et c'eſt preſque toujours le ſeul parti à prendre.

Ce qui parait certain, c'eſt que trois moines ont contribué à détruire les hommes et les villes par l'artillerie; et en ajoutant à ces trois moines les jéſuites *Shall* et *Verbieſt*, cela ſera cinq.

(*c*) *Dans la direction qui fait la parabole.*

Lorſqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait deſcendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, et de ces deux directions ſe compoſe la ligne courbe nommée *parabole*, à la lettre, *allant au delà.* Si un cannonnier s'ocupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le tems de mettre le feu à ſon canon.

(*d*) *Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur;*
Il eſt maitre paſſé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Guſtave et qu'Eugène.

Il s'eſt élevé ſur ces vers une grande diſpute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il eſt clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le metant au deſſus du prince *Eugène* et du grand *Guſtave*. On a dit que vouloir condamner cette comparaiſon, c'était vouloir faire une querelle d'allemand.

(*e*) Le roi de Pruſſe a formé lui-même tous ſes généraux.

(*f*) . . . . *Clément et Savatier.*

Voyez les notes ſur le Dialogue de Pégaſe et du vieillard.

(*g*) . . . . . . *Des Bourbons, des Bayards.*

M. de *Guibert* a fait une tragédie du connétable de *Bourbon*, dans laquelle le chevalier *Bayard* dit des choſes admirables.

(*h*) *L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.*

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes eſt plus chimérique ſans doute que le projet d'une langue univerſelle. Il eſt trop vrai que la guerre eſt un fléau contradictoire avec la nature humaine et avec preſque toutes les religions; et cependant un fléau auſſi ancien que cette nature humaine, et antérieur à toute religion. Il eſt auſſi dificile d'empêcher les hommes de ſe faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre eſt quelque choſe de ſi exécrable que plus nos nations barbares qui ſont venues envahir, enſanglanter, ravager toute notre Europe, ſe ſont enfin un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre trainait après elle.

Ce n'eſt point aſſurément l'ouvrage immenſe de *Grotius*, ſur le droit prétendu de la guerre et de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces; ce ne ſont point ſes citations de *Carneade*, de *Quintilien*, de *Porphire*, d'*Ariſtote*, de *Juvénal* et du Pentateuque; ce n'eſt point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur ame et leur ſang, comme le raporte *Barbeirac* ſon commentateur; ce n'eſt point, en un mot, par tous les argumens profondément frivoles de *Grotius* et de *Puffendorf*; c'eſt uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes ſauvages et afamées ſortir de leur pays pour en aller détruire un autre. Nos peuples ne ſont plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des ſenateurs, des bourgmeſtres ont un certain terrain à défendre: des hommes qui ſont leurs troupeaux paiſſent dans ce terrain; les maitres ont pour eux la laine, le lait, la peau et les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés

d'un colier, pour garder le pré, et pour prendre celui du voisin dans l'ocasion. Ces chiens se batent; mais les moutons, les bœufs, les ânes ne se batent pas : ils atendent patiemment la décision, qui leur aprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau apartiendront.

Quand le prince *Eugène* assiégeait Lille, les dames de la ville allérent à la comédie pendant tout le siége; et dès que la capitulation fut faite, le peuple paya tranquilement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de massacre, point d'esclavage comme du tems des Huns, des Alains, des Visigots, des Francs.

Le duc de *Marlborough* fesait garder très soigneusement tous les domaines de ce *Fénélon*, archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par son amour du genre humain; amour plus dangereux peut-être à sa cour que son amour de Dieu.

Quand les Français eurent remporté la célébre victoire de Fontenoi, tous les habitans de Tourney et des environs s'empressérent de loger chez eux les prisonniers blessés; tous eurent soin d'eux comme de leurs frères, et les femmes prodiguérent tant de délicatesses sur leurs tables que les médecins et les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zéle, devenu dangereux.

A Rosbac, on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés; et quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : *Je ne puis m'acoutumer à verser le sang des Français.*

Quelle humanité, quelle belle ame le prince héréditaire de Brunswick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de *Gisors*, ce fils du maréchal de *Bellisle*, cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable! Le prince de Brunswick ne sortit point d'auprès de son lit, et le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées, et l'exemple des autres. Voyons un comte *Alexis Orlof* prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux du plus riche bacha de la Turquie, et lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha, quelque tems après, commande un corps d'armée contre les Russes, il s'avance hors des rangs avec un interpréte, et demande à parler. *Avez-vous*, dit-il, *à votre tête un comte Orlof? — Non; que lui voudriez-vous? — Me jeter à ses piés*, répliqua le turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'acueil, les atentions nobles et délicates, les fêtes, les présens, les bienfaits que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse et la générosité?

Nous ne voyons point de telles leçons dans *Grotius*. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager*, que les Juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de raporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre : mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale.

D I A L O G U E

DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

P É G A S E.

QUE fais-tu dans ces champs au coin d'une mâfure ?

L E V I E I L L A R D.

J'exerce un art utile, et je fers la nature.
Je défriche un défert ; je féme et je bâtis. (*a*)

P É G A S E.

Que je vois en pitié tes fens apefantis !
Que tes goûts font changés, et que l'âge te glace !
Ne reconnais-tu plus ton courfier du Parnaffe ?
Monte-moi.

L E V I E I L L A R D.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans fon tems, fut berger et maçon.

P É G A S E.

Oui ; mais rendu bientôt à fa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il fema la lumière ;
Il reprit fa guitare ; il fit de nouveaux vers ;
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple :
Les doctes fœurs encor pouraient t'ouvrir leur temple :
Tu pourais dans la foule, heureufement guidé,
Et fuivant d'affez loin le fublime Vadé, (*b*)
Retrouver une place au féjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un eſpoir orgueilleux honteuſement déçu,
Tu ſais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on baſoua mes grandes entrepriſes.
A peine j'abordai, les places étaient priſes.
Le nombre des élus au Parnaſſe eſt complet ;
Nous n'avons qu'à jouir ; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narciſſe et les roſes vermeilles
Ont prodigué leurs ſucs aux trompes des abeilles,
Les bourdons ſur le ſoir y vont chercher envain
Ces parfums épuiſés qui plaiſaient au matin.

TON Parnaſſe d'ailleurs et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, eſt l'antre de l'Envie.
Homère, cet eſprit ſi vaſte et ſi puiſſant,
N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.

JE gravis avec peine à cette double cime,
Où la meſure antique a fait place à la rime ;
Où Melpomène en pleurs étale en ſes diſcours
Des rois du tems paſſé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin ſous les piés de Corneille :
Bientôt Martin Fréron, promt à me coriger, (c)
M'aperçut dans ma niche et m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnaſſe,
Sans ſecours fans amis, humble dans ma diſgrâce,
Je voulus adoucir par des égards flateurs,
Par quelques ſoins polis, mes frères les auteurs ;
Je n'y réuſſis point ; leur bruyante ſéquelle

A connu rarement l'amitié fraternelle :
Je n'ai pu défarmer Sabatier mon rival. (*d*)
Le Parnaffe a bien fait de n'avoir qu'un cheval ;
Si nous en avions deux, ils fe mordraient fans doute.

J'AI vu les beaux efprits ; je fais ce qu'il en coûte.
Il falut, malgré moi, combatre foixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds favans,
Toujours en faction, toujours en fentinelle :
Ici c'eft l'abbé Guyon (*e*), plus bas c'eft la Beaumelle. (*f*)
Leur nombre eft dangereux. J'aime mieux déformais
Les languiffans plaifirs d'une infipide paix.

IL faut que je te faffe une autre confidence.
La pofte, comme on fait, confole de l'abfence ;
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les couriers de leurs beaux fentimens :
J'ouvre fouvent mon cœur en profe ainfi qu'en rime ;
J'écris une fotife, auffitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandeftin
De mon coufin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide emprifonné dans mon vieux fecrétaire,
En criant *tout eft bien*, s'enfuit chez un libraire. (*g*)
Jeane et la tendre Agnès, et le gourmand Boneau,
Courent en étourdis de Genève à Breflau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on fur toi monté,
Avec ce gros bagage à la poftérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indifcrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *charnier* nommé *des Innocens*,

Se gliſſe ſous la preſſe avec mes vrais enfans. (*h*)
C'en eſt trop. Je renonce à tes neuf immortelles;
J'ai beaucoup de reſpect et d'eſtime pour elles,
Mais tout change, tout s'uſe, et tout amour prend fin :
Va, vole au mont ſacré; je reſte en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin : tes chagrins ſont injuſtes.
Des arts qui t'ont nouri les déeſſes auguſtes
Ont mis ſur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coëfa Chapelain, Deſmarets, Saint-Didier. (*i*)
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique ſcène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent le Kain, le premier des acteurs,
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Coriger, par des tons que dictait la nature,
De ton ſtile ampoulé la froide et ſèche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons eſprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la ſtatue
Dont tu n'étais pas digne, et qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Poſa ton corps tout nu ſur un beau piédeſtal;
Sa main creuſa les traits de ton viſage étique,
Et plus d'un connaiſſeur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à la mordre ataché,
Conſumer de ſes dents tout l'ébène ébréché.
Je vis ton buſte rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apoſtat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes piés
De tes ſots ennemis les fronts humiliés.
Aux ſons de ton ſiflet vois rouler dans la crotte

Sabatier fur Clément (*k*), Patouillet (*l*) fur Nonotte. (*m*)
Leurs clameurs un moment pouront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaifir.
De quoi viens-tu flater le déclin de mon âge ?
La jeuneffe eft maligne, et la vieilleffe eft fage.
Le fage en fa retraite, ocupé de jouir,
Sans chercher les humains, et pourtant fans les fuir,
Ne s'embaraffe point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, fans dire fon avis,
Trois États polonais doucement envahis ;
Saint Ignace dans Rome écrâfé par faint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné fur le Mierre.
Dans fes champs cultivés, à l'abri des revers,
Le fage vit tranquile et ne fait point de vers.
Monfieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfére un laboureur, un prudent économe
A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème eft le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur eft cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Hefiode ou Virgile.
Le befoin, la raifon, l'inftinct doit nous porter
A faire nos moiffons plutôt qu'à les chanter.
J'aime mieux t'ateler toi-même à ma charue,
Que d'aller fur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah ! doyen des ingrats ! ce trifte et froid difcours
Eft d'un vieux impuiffant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuifé fe pique de fageffe.

Eh

Eh bien, tu te fens faible ; écris avec faibleffe ;
Corneille en cheveux blancs fur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila ;
Je fuis tout fier encor de fa courfe dernière.
Tout mortel jufqu'au bout doit fournir fa carière ;
Et je ne puis foufrir un changement groffier.
Quoi ! renoncer aux arts et prendre un vil métier !
Sais-tu qu'un villageois fans efprit, fans fcience,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans fon champ de plus riches moiffons
Que n'en eut Mirabeau par fes doctes leçons ? (*n*)
Laiffe un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bêche, aux maçons leur équerre ;
Songe que tu nâquis pour mon facré valon.
Chante encor avec Pope, et penfe avec Platon ;
Ou rime en vers badins les leçons d'Épicure,
Et ce *fiftême* heureux qu'on dit *de la nature*.
Pour la dernière fois veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non.
Aprens que tout fiftême ofenfe ma raifon.
Plus de vers, et furtout plus de philofophie.
A rechercher le vrai j'ai confumé ma vie ;
J'ai marché dans la nuit fans guide et fans flambeau :
Hélas ! voit-on plus clair au bord de fon tombeau ?
A quoi peut nous fervir ce don de la penfée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipfée ?
Je n'ai penfé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir fouvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien favoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien, végette et meurs. Je revole à Paris
Préfenter mon fervice à de profonds efprits ;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques ;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pouraient, loin des profanes yeux,
Sans le fecours des vers, élevés dans les cieux,
Émules fortunés de l'effence éternelle,
Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
Ils ont befoin de moi dans leurs inventions ;
J'avais porté René parmi fes tourbillons ; (*o*)
Son difciple plus fou, mais non pas moins fuperbe, (*p*)
Était monté fur moi, quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en profe, et bien mieux infpirés
Que tes héros du Pinde aux rimes confacrés ;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémifphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc ; bon voyage au pays des chimères. (*q*)

NOTES

DE M. DE MORZA.

(*a*) *Je défriche un déſert, &c.*

En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaiſes landes de Bordeaux et de la Champagne pouilleuſe, et ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très longues et très diſpendieuſes ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât; qu'il recommandât ce travail immenſe à un intendant, l'intendant à un ſubdélégué, et qu'on fît venir de la cavalerie ſur les lieux.

(*b*) *Vadé*, écrivain de la foire, ſous le nom duquel l'auteur de l'Écoſſaiſe ſe cacha par modeſtie.

(*c*) *Martin-Fréron*; *Martin* n'eſt pas ſon nom de batême; ce n'eſt que ſon nom de guerre. Il s'eſt déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ſes feuilles. *Quâ menſurâ menſi fueritis, eâdem remetietur vobis.* Il s'eſt attiré l'Écoſſaiſe, et nous en ſommes bien fâchés.

(*d*) . . . . *Sabotier mon rival.*

L'abbé *Sabotier* ou *Sabatier*, natif de Caſtre, ne s'eſt pas exercé dans les mêmes genres que le chantre d'*Henri IV*, et le peintre qui a deſſiné le Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*; ainſi il ne peut être ſon rival. S'il s'était donné aux mêmes études, il aurait été ſon maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne ſe vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé, les Trois ſiècles, dans lequel il prodiguait des calomnies, et il ſe vendit. Il inſulta meſſieurs d'*Alembert*, de *Saint-Lambert*, *Marmontel*, *Thomas*, *Diderot*, *Bauzée*, *la Harpe*, *de Lille*, et vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait reſpecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. *Sabotier* et *Clément* ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, eſt un vieillard de quatre vingts ans qui ne pouvait pas ſe défendre.

Il eſt permis, il eſt utile de dire ſon ſentiment ſur des ouvrages, ſurtout quand on le motive par des raiſons ſolides, ou du moins ſéduiſantes. S'il ne s'agiſſait que de littérature, nous dirions qu'il eſt très injuſte d'acuſer l'auteur de la Henriade et du Siècle de *Louis XIV*, ocupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce ſiècle, de ne leur avoir pas rendu juſtice. Nous dirions que perſonne n'a parlé avec plus de ſenſibilité des admirables ſcènes de *Corneille*, de *la perfection déſeſpérante* du ſtile de *Racine* (comme s'exprime M. de *la Harpe*), de la perfection non moins déſeſpérante de l'Art poëtique, et de pluſieurs belles épîtres de *Boileau*.

Nous dirions que ſa liſte des grands écrivains de ce ſiècle mémorable contient l'éloge raiſonné de l'inimitable *Molière*, qu'il regarde comme ſupérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de *la Fontaine* qui a ſurpaſſé *Phèdre* par ſa naïveté et par ſes grâces; celui de *Quinault* qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ſes opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux *Boſſuet*, aux *Fénélon*, à tous les hommes de génie, à tous les ſavans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'aprécier leurs extrêmes beautés, s'il n'avait pas connu leurs fautes inſéparables de la faibleſſe humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre ſur le même rang

Cinna et Pertharite, Polyeucte et Théodore, et d'admirer également les excellentes fables de *la Fontaine*, et celles qui font moins heureuses. Il faut plus encor ; il faut favoir discerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, et un vice de langage, un manque de justesse dans les pensées les plus sublimes ; c'est en quoi consiste le goût. Et nous pourions assurer que l'auteur du Siècle de *Louis XIV*, après soixante ans de travaux, était peut-être alors aussi en droit de dire son avis que l'est aujourdui M. *Sabotier*.

Mais il s'agit ici d'acusations plus importantes. C'est peu que cet abbé, dans l'espérance de plaire à ses supérieurs dont il ignore l'équité et le discernement, impute à cent littérateurs de nos jours des sentimens odieux ; il a là cruauté de les apeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de la Henriade nie *l'immortalité de l'ame*. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, et dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une ame de quatre vingts ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le tems à venir. Ce procédé est injuste et mal-adroit, et d'autant plus mal-adroit qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'ame de l'abbé dans le tems présent.

Nous l'avons vu et lu, et nous le tenons entre nos mains, *le Spinosa commenté*, expliqué, éclairci, embeli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé *Sabotier*, natif de Castre ; et nous déposerons ce monument chez un notaire ou chez un gréfier, dès qu'il nous en aura donné la permission ; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poësies légères de ce grand critique et de ce grand missionnaire, nous en usetons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain : voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de *Saint-Lambert*, *de Lille*, de *la Harpe*, si mauvais.

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa, pour se dissiper, à faire un conte intitulé *le* . . . . mauvais lieu. Ce conte commence ainsi ; et remarquez bien que nous l'avons écrit de sa main, de la même main que *le Spinosa* :

> Du tems que la dame Pâris
> Tenait école florissante
> De jeux d'amour à juste prix,
> D'une écolière assez savante,
> Sur les bords de la Seine un jour le pié glissa :
> La chose assurément n'était pas merveilleuse,
> Mais la chûte dans l'eau n'était pas périlleuse,
> Lorsqu un mousquetaire passa.
> Il crut que ce ferait une perte publique
> Que la perte de tant d'apas ;
> Aussi, plein d'ardeur héroïque,
> Mit-il, sans hésiter, chemise et pourpoint bas, &c.

Nous épargnons, sans hésiter, aux yeux de nos chastes lecteurs la suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante poesie de M. l'abbé des Trois siècles.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa prose, bien plus touchant et bien plus décisif (et toujours de sa main, et signé *Sabotier* de Castre).

„ On n'aime ici que les processions, les „ sermons et les messes. Les gens qui ont eu „ la force de secouer le joug des préjugés de „ l'enfance, du fanatisme et de l'erreur, en „ un mot, les hommes qui pensent bien, „ n'osent se faire connaitre, &c. &c. „

Nous donnerons le reste si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter un secrétaire d'une de nos académies d'impie et de scélérat, et d'en dire autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura incessament un bénéfice : mais quelle récompense aura le censeur royal qui lui a fait obtenir une permission tacite de prêcher la vertu et le bon goût ?

On dit qu'il est tonsuré, et qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Église, il croira en Dieu, ne fût-ce que par reconnaissance ; car, malgré son spinosisme, il faura qu'il n'y a point de société policée qui n'admette un Etre suprême, rémunérateur de la vertu, et

vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de M. de *Voltaire* :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ce philosophe écrivait il n'y a pas longtems à un grand prince : *C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre est celui dont je suis le moins mécontent.* Il avait grande raison : un athée est peut-être presque aussi dangereux, si on l'ose dire, qu'un fanatique : car si le fanatique est un loup enragé qui égorge et qui suce le sang publiquement, en croyant bien faire, l'athée poura commettre tous les crimes secrets, sachant bien qu'il fait mal, et comptant sur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands législateurs, *Locke* et *Penn*, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline et dans la Pensilvanie, en ont formellement exclu les athées.

(*e*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé l'Oracle des philosophes.

(*f*) *Langleviel*, dit *la Beaumelle*, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, et en exposant simplement leurs calomnies.

(*g*) On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur ; cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs ; cela est encor moins honnête ; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(*h*) On a glissé, dans le recueil de ses ouvrages, bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des Apocriphes de *Fabricius*, qui est de M. *Bigex* ; un Dialogue de *Périclès* et d'un russe, fort estimé, dont l'auteur est M. *Suard* ; des vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*, moins estimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraste frape mes yeux ?
Melpomène ici desolée
Élève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mausolée.

Cette pièce est du sieur *Bonneval*, jadis précepteur chez M. de *Montmartel* ; s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'*Apollon*.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de *Voltaire* de prétendus vers de M. *Clairaut*, qui n'en fit jamais ; une pièce qui a pour titre les Avantages de la raison, dans laquelle il n'y a ni raison ni rime ; une épitre à mademoiselle *Salé*, qui est de M. *Thiriot* ; une épitre à l'abbé de *Rothlin*, qui est de M. de *Formont* ; des vers sur la mort de madame *du Châtelet*, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'*Orléans* régent qu'il n'a jamais faits.

Une ode intitulée le Vrai Dieu, qui est d'un jésuite nommé *Lefèvre*.

Une épître de l'abbé de *Grécourt*, platement licencieuse, qui commence par ces mots : *Belle maman, soyez l'arbitre* ; des vers au médecin *Silva* et à l'oculiste *Gendron* ; une réponse à un M. de *B*. . . . qui commence ainsi :

Oui, mon cher B. . . . il est l'ame du monde,
Sa chaleur le pénetre et sa clarté l'inonde,
Effets d'une même action.
Sa plus belle production
Est cette lumiere éterée
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Separa les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers ! et que les gens qui les atribuent à M. de *Voltaire* ont le goût fin, et que leur main est inspirée !

Des vers à une prétendue marquise de *T*. sur la philosophie de *Newton*, dans lesquels on trouve cette élégante tirade.

Tout est en mouvement. La terre suspendue,
En atôme léger nage dans l'étendue.
L'espace, ou plutôt Dieu dans son immensité,
Balance sur son poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phases sont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs suisses, qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de

ces fadaiſes barbares ſans conſulter jamais l'auteur, ce qui eſt auſſi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainſi déshonoré leur art et la littérature.

C'eſt ſur quoi l'auteur diſait : On fait mon inventaire, quoique je ne ſois pas encor mort ; et chacun y gliſſe ſes meubles pour les vendre.

(*i*) . . . . *Saint-Didier.*

M. *Clément* et M. *Sabotier* ont imprimé que notre auteur avait pillé le poeme de la Henriade d'un poëme intitulé Clovis par M. *Saint-Didier*. Cela eſt encor peu honnête, car ce Clovis ne parut que trois ans après la Henriade: mais une erreur de trois ans eſt peu de choſe.

Il en a échapé une de quinze ans à M. l'abbé *Sabotier* ; car il a imprimé que notre auteur avait pillé ſon Siécle de *Louis XIV* dans les Annales politiques de l'abbé de *Saint-Pierre* ; mais le Siécle de *Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 1752, et le livre de l'abbé de *Saint-Pierre* en 1767 ; ſur quoi un mauvais plaiſant, ſe ſouvenant mal à propos que *Sabotier* eſt le fils d'un bon perruquier de Caſtre, chaſſé de chez ſon pére, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de la Henriade, que de le dépouiller cruellement de ſes prétendus lauriers, et d'expoſer ſa tête octogénaire à la rigueur des ſaiſons.

(*k*) *Clément, &c.*

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec ſa tragédie de Charle premier, et ſa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire repréſenter. La faim le preſſait ; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du ſuccès. Il obtint quelque argent à compte ſur ſes ſatires à venir. M. de *Saint-Lambert* donnait alors ſes Saiſons, M. *de Lille* ſa traduction de *Virgile*, M. *Dorat* ſon poëme ſur la déclamation, M. *Vatelet* ſon poëme ſur la peinture. Voilà l'écolier *Clément* qui ſe met vite à écrire contre ces maîtres de l'art, et qui leur donne des leçons comme à des diſciples dont il ſerait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu : mais pour rendre ſes leçons plus piquantes, il y mêle des traits perſonels ; il outrage une dame reſpectable. Alors on ſait qu'il exiſte, la police met mon pédant dans je ne ſais quelle priſon, ſoit bicêtre, ſoit le fort l'évêque. M. de *Saint-Lambert* a la généroſité de ſolliciter ſa grâce, et d'obtenir ſon élargiſſement. Que fait le critique alors, il perſuade qu'on ne lui a fait cette corection que pour avoir enſeigné l'art d'écrire, pour avoir ſoutenu la cauſe du bon goût, qui ſans lui allait expirer en France, et qu'il eſt comme *Fréron* victime de ſes grands talens.

Sorti de priſon il fait un nouveau libelle, dans lequel il inſulte un conſeiller de grand'-chambre, fils d'un magiſtrat de la chambre des comptes ; il dit ingénieuſement qu'il eſt fils d'un pâtiſſier, et ce magiſtrat a dédaigné de le faire remettre à bicêtre. Il s'aſſocie depuis à *Fréron*, à *Sabotier* et à d'autres gens de cette eſpéce. Il broche libelle ſur libelle contre un vieillard ſolitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même ſolitaire pluſieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment :

Jugez, Monſieur, ſi votre ſilence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits, par la plus noire ingratitude ; que je ſerais aſſez lâche, aſſez criminel, pour n'être pas plus reconnaiſſant que tant d'autres! Ah! Monſieur, ne me faites pas l'injure de ſoupçonner ainſi ma probité. C'eſt ce bien précieux que je voudrais delivrer de la contagion générale ; vos ſoupçons le flétriraient. Votre généroſité, votre grandeur d'ame peuvent en conſerver et en relever l'éclat. Ma tendreſſe, mon zèle, mon reſpect, voilà mes ſeuls biens, ils ſont tous à vous et ils y ſeront toujours, &c. A Dijon, ce ſixieme décembre 1769. Voici mon adreſſe : A Clément fils, chez ſon père, procureur à Dijon, derrière les minimes.

Il a eu depuis l'atention de déſavouer cette lettre, et la probité de dire qu'elle était falſifiée. Nous la conſervons pourtant, quoique ce ne ſoit pas une piéce bien curieuſe ; mais c'eſt toujours un témoignage ſubſiſtant de l'honneur que cette petite cabale met dans ſa conduite. C'eſt ce qui ſeſait dire à monſieur

Duclos, fecrétaire de l'académie, qu'il ne connaiffait rien de plus méprifable et de plus méchant que la canaille de la littérature. Il eft à croire que M. *Clément* s'étant marié deviendra plus jufte et plus fage, qu'il fera plus modefte, qu'il ne calomniera plus des perfonnes dont il n'eut jamais fujet de fe plaindre, qu'il n'a même jamais envifagées, et qu'il fe repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite fi infame.

(*l*) . . . . *Patouillet fur Nonotte.*

Patouillet eft un ex-jéfuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de colége nommées *mandemens*, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur et contre d'autres gens de lettres : c'eft dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce *Patouillet* était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eus depuis *Garaffe*.

(*m*) *Nonotte* eft un autre ex-jéfuite, digne compagnon de *Patouillet*. Il a fait deux gros volumes fous le titre d'Erreurs de *Voltaire*, et qu'il aurait pu intituler Erreurs de *Nonotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'Effai fur les mœurs et l'efprit des nations, d'avoir dit *que l'ignorance chrétienne* regarde le régne des empereurs romains comme une Saint-Barthelemi continuelle; et l'auteur n'a point dit cela. *Nonotte*, pour rendre odieux celui qu'il ataque, ajoute de fa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs ; il parle du feul *Dioclétien* que *Galérius* engagea à être perfécuteur après dix neuf ans d'un régne de douceur et de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont fait tous les cronologiftes de placer l'ére des martirs la première année de ce régne : il la falait dater de l'an 303, et non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que *Dioclétien ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés et factieux.* L'auteur n'a pas dit un mot de cela, et n'a pu le dire. Il n'a pas affez oublié fa langue pour fe fervir de cette expreffion, *hommes brouillons*.

Nonotte acufe l'auteur d'avoir dit que *Charlemagne* n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de femblable. Ainfi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon *Nonotte* eft convaincu. M. *Damilaville* daigna prendre le foin de relever deux ou trois cents erreurs de *Nonotte*. Elles font imprimées à la fuite de l'Effai fur les mœurs et l'efprit des nations. Et *Nonotte* était tout étonné qu'on lui manquât ainfi de refpect ; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, et de régenter en fixiéme. L'orgueil a du bon ; et quand il eft foutenu par l'ignorance, il eft parfait.

(*n*) . . . . . *Mirabeau par fes doctes leçons.*

Il a fort encouragé l'agriculture par fon livre intitulé l'Ami des hommes.

(*o*) *René Defcartes*. On fait qu'il était excellent géomêtre, mais que toute fa philofophie n'eft fondée que fur des chimères.

(*p*) On fait auffi que *Mallebranche* s'eft entretenu familiérement avec le Verbe, quoique la premiére partie de fon livre fur les erreurs des fens et de l'imagination, foit un chef d'œuvre de philofophie.

(*q*) . . . . . . *Au pays des chimères.*

Rien n'eft plus chimérique en effet que la plupart des fiftêmes de phifique. *Burnet* et *Woodward* n'ont écrit que des folies raifonnées fur le déluge univerfel. *Mallebranche* a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumiére et les couleurs ; et cela plus de vingt ans après que *Newton* avait fait fon Optique. *Maillet* a ofé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poiffons, que notre globe eft de verre, qu'il eft le débris d'une comète ; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux fe formaient dans ce monde primitif. On fait qu'un philofophe (*) trés doux, trés modefte, trés judicieux, et point jaloux, a eu le fecret d'enduire les hommes de poix réfine pour les empêcher de tomber malades, qu'il diffèquait des géans pour connaître la nature de l'ame, et qu'il prédifait l'avenir : de tels hommes pourtant en ont impofé.

(*) *Maupertuis.*

LE TEMS PRESENT,

Par M. Joseph Laffichard, de plufieurs académies. 1775.

DANS un coin de mes bois, loin du bruît des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
En vers affez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, où dont on aime à rire.
De nos pédans fourés j'efquiffais la fatire,
Lorfque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfans, qui danfaient aux chanfons.
Aux tranfports du plaifir ils fe livraient en proie :
J'étais prefque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la caufe ; un d'eux me répondit :
Nous fommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
Heureux ! c'eft un grand mot. Il eft vrai que peut-être
Par vos travaux conftans vous mériteriez de l'être.
Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécène, à Beauvau, votre félicité ;
Mais ce font, entre nous, des difcours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes fornettes.
Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous apelle, et fuit devant nos pas :
Sous le dais, fous le chaume, il trompe notre vie.
C'eft envain qu'on a dit en pleine académie,
Choifeul eft agricole, et Voltaire eft fermier.
L'art qui nourit le monde eft un méchant métier.
Laiffons là ce Choifeul fi grand, fi magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,
Qu'un fripon perfécute, et qui dans fon hameau
Rit encor des Frérons au bord de fon tombeau.

Songez

Songez à vous, amis, contemplez les misères
Qu'acumulent ſur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tirans munis d'un parchemin,
Raviſſant les épis qu'a ſemés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées,
Preſſent envain vos fils mourans entre leurs bras.
Travaillez, ſucombez, invoquez le trépas;
Mourez ſur un fumier, le ſeul bien qui vous reſte:
Ou ſi vous ſurvivez à cet état funeſte,
Sous l'horrible débris de vos toits écrâſés,
Sans vêtemens, ſans pain, danſez, ſi vous l'oſez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Juſqu'aux bords étrangers les échos répétèrent:
Ce tems affreux n'eſt plus; on a briſé nos fers. (*a*)

JUSTEMENT étonné de ces nouveaux concerts:
Quel Hercule, diſais-je, a fait ce grand ouvrage?
Quel dieu vous a ſauvés? On répond: C'eſt un ſage. (*b*)
Un ſage! Ah, juſte ciel! à ce nom je frémis.
Un ſage! il eſt perdu: c'en eſt fait, mes amis.
Ne les voyez-vous pas ces monſtres ſcolaſtiques,
Ces partiſans groſſiers des erreurs tiranniques,
Ces ſuperſtitieux qu'on vit dans tous les tems
Du vrai qui les irrite ennemis ſi conſtans,
Raſſemblant les poiſons dont leur troupe eſt pourvue?
Socrate eſt ſeul contre eux, et je crains la ciguë. (1)

DANS mon profond chagrin je reſtais éperdu:
Je plaignais le génie, et ſurtout la vertu.
Ariſton mon ami ſurvint dans mes bocages, (*c*)
Que j'avais atriſtés par ces ſombres images.

On connaît Ariſton ; ce philoſophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité ſimple ami noble et fidelle,
Son eſprit réunit Euclide et Fontenelle ;
Il rendit le courage à mon cœur afligé.
Ne vois-tu pas, dit-il, que le ſiécle eſt changé ?
Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abatre.
Quand un Sulli renaît, eſpère un Henri quatre.

Ce propos ranima mes eſprits languiſſans ;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans ;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes,
Pour écrire à loiſir ces rimes indiſcrettes.

NOTES.

(a) Le roi *Louis XVI* venait d'abolir les corvées, et de défendre qu'on pourſuivit arbitrairement les débiteurs du fiſc. Ces deux opérations ſi ſimples n'ont rien coûté à la couronne, et auraient été le ſalut du peuple...

(b) M. *Turgot.*

(c) M. le marquis de *Condorcet.*

(1) Il faut être juſte : les prêtres n'eurent aucune part aux intrigues, aux calomnies qui privèrent la France du miniſtre le plus éclairé et le plus vertueux qui ait jamais gouverné un grand empire.

T A B L E

DES POEMES ET POESIES DIVERSES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

L A P U C E L L E.

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. page 3

PREFACE de Dom *Apuleïus Riforius*, bénédictin. 9

CHANT PREMIER. Amours honnêtes de *Charle VII* et d'*Agnès Sorel*. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de faint *Denis*, &c. 15

CHANT II. *Jeane*, armée par faint *Denis*, va trouver *Charle VII* à Tours : ce qu'elle fit en chemin, et comment elle eut fon brevet de pucelle. 28

CHANT III. Defcription du palais de la Sotife. Combat vers Orléans. *Agnès* fe revêt de l'armure de *Jeane* pour aller trouver fon amant : elle eft prife par les Anglais, et fa pudeur foufre beaucoup. 45

CHANT IV. *Jeane* et *Dunois* combatent les Anglais. Ce qui leur arive dans le château d'*Hermaphrodix*. 59

CHANT V. Le cordelier *Grisbourdon*, qui avait voulu violer *Jeane*, eft en enfer très juftement. Il raconte fon avanture aux Diables. 79

CHANT VI. Avanture d'*Agnès* et de *Monrofe*. Temple de la Renommée. Avanture tragique de *Dorothée*. 89

CHANT VII. Comment *Dunois* ſauva *Dorothée* condamnée à la mort par l'inquiſition. page 105

CHANT VIII. Comment le charmant *la Trimouille* rencontra un anglais à Notre Dame de Lorette, et ce qui s'enſuivit avec ſa *Dorothée.* 118

CHANT IX. Comment *la Trimouille* et ſire *Arondel* retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence ; et du cas étrange advenu dans la Sainte-Beaume. 133

CHANT X. *Agnès Sorel* pourſuivie par l'aumônier de *Jean Chandos.* Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle *Agnès* dans un couvent. 144

CHANT XI. Les Anglais violent le couvent : combat de ſaint *George*, patron d'Angleterre, contre ſaint *Denis*, patron de la France. 159

CHANT XII. *Monroſe* tue l'aumônier, *Charle* retrouve *Agnès* qui ſe conſolait avec *Monroſe* dans le château de *Cutendre.* 174

CHANT XIII. Sortie du château de *Cutendre.* Combat de la Pucelle et de *Jean Chandos* : étrange loi du combat, à laquelle la Pucelle eſt ſoumiſe ; viſion du père *Bonifoux* ; miracle qui ſauve l'honneur de *Jeane.* 188

CHANT XIV. Comment *Jean Chandos* veut abuſer de la dévote *Dorothée.* Combat de *la Trimouille* et de *Chandos.* Ce fier *Chandos* eſt vaincu par *Dunois.* 203

CHANT XV. Grand repas à l'hôtel de ville d'Orléans, ſuivi d'un aſſaut général. *Charle* ataque les Anglais. Ce qui arive à la belle *Agnès* et à ſes compagnons de voyage. 215

CHANT XVI. Comment ſaint *Pierre* apaiſa ſaint *George* et ſaint *Denis*, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui aporterait la meilleure ode. Mort de la belle *Roſamore.* 224

CHANT XVII. Comment *Charle VII*, *Agnès*, *Jeane*, *Dunois*, *la Trimouille*, &c. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon sens par les exorcismes du révérend père *Bonifoux*, confesseur ordinaire du roi. page 238

CHANT XVIII. Disgrâce de *Charle* et de sa troupe dorée. 251

CHANT XIX. Mort du brave et tendre *la Trimouille* et de la charmante *Dorothée*. Le dur *Tirconel* se fait chartreux. 263

CHANT XX. Comment *Jeane* tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de son âne ; belle résistance de la Pucelle. 274

CHANT XXI. Pudeur de *Jeane* démontrée. Malice du Diable. Rendez-vous donné par la présidente *Louvet* au grand *Talbot*. Services rendus par frère *Lourdis*. Belle conduite de la discrette *Agnès*. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi *Charle VII*. 286

NOTES ET VARIANTES DE LA PUCELLE. 303 et suiv.

RECUEIL DE POESIES DIVERSES.

AVERTISSEMENT DES EDITEURS SUR LA GUERRE CIVILE DE GENEVE. 371

PROLOGUE. 374

PREMIER POSTSCRIPT, à *André Prault*, libraire. 376

SECOND POSTSCRIPT, à M. *Panckoucke*. 377

TROISIEME POSTSCRIPT, au même. ibid.

LA GUERRE CIVILE DE GENEVE, OU LES AMOURS DE ROBERT COVELLE, CHANT PREMIER. 379

CHANT II. 388

CHANT III. 398

CHANT IV. page 406
CHANT V. 414
EPILOGUE. 420
NOTES ET VARIANTES. 423 et suiv.

CONTES.

PREFACE DES EDITEURS. 431
LE CADENAS. 433
NOTES ET VARIANTES. 436
L'ANTI-GITON. 437
LE COCUAGE. 440
LA MULE DU PAPE. 443

CONTES DE GUILLAUME VADÉ.

PREFACE DE CATHERINE VADÉ. 447
CE QUI PLAIT AUX DAMES. 455
L'EDUCATION D'UN PRINCE. 470
GERTRUDE OU L'EDUCATION D'UNE FILLE. 477
LES TROIS MANIERES. 481
THELEME ET MACARE. 495
AZOLAN OU LE BÉNEFICIER. 500
L'ORIGINE DES METIERS. 503
LA BEGUEULE. Conte moral. 505
SESOSTRIS. 513
LE DIMANCHE OU LES FILLES DE MINÉE. 516
LE SONGE CREUX. 527

SATIRES.

LA CREPINADE. page 529

AVERTISSEMENT DES EDITEURS SUR LE MONDAIN. 533

LE MONDAIN. 537

LETTRE DE M. DE MELON, ci-devant secrétaire du régent du royaume, à madame la comtesse *de Verrue*, sur l'Apologie du luxe. 542

LETTRE A M. LE COMTE DE SAXE, depuis maréchal général. 543

DEFENSE DU MONDAIN OU L'APOLOGIE DU LUXE. 544

SUR L'USAGE DE LA VIE. Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain. 548

LE PAUVRE DIABLE. Ouvrage en vers aisés de feu M. *Vadé*, mis en lumière par *Catherine Vadé*, sa cousine. 551

NOTES. 567

LA VANITÉ. 570

NOTES. 573

LE RUSSE A PARIS. 574

NOTES. 584

LES CHEVAUX ET LES ANES OU ETRENNES AUX SOTS. 589

NOTES. 594

L'HIPOCRISIE. 595

LE MARSEILLOIS ET LE LION. 599

NOTES. 607

AVERTISSEMENT DES EDITEURS SUR LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE. 613

LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE. 616

NOTES. 620

AVERTISSEMENT DES EDITEURS SUR LES DEUX SIECLES. page 625
LES DEUX SIECLES. 626
NOTES. 629
LE PERE NICODEME ET JEANOT. 630
NOTES. 634
JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT. 635
LES FINANCES. 638
NOTES. 640
LES SISTÊMES. 641
NOTES. 645
LES CABALES. 650
NOTES PAR M. DE MORZA. 656
LA TACTIQUE. 660
NOTES. 665
DIALOGUE DE PEGASE ET DU VIEILLARD. 668
NOTES PAR M. DE MORZA. 675
LE TEMS PRESENT. 680
NOTES. 682

Fin de la Table.

